LA

GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES DE FRANCE(1)

I

IN MEMORIAM PARENTUM

> Je retrouve ici les deux thèmes enchanteurs, des sources et des chapelles.
>
> CHARLES DEMANGE (*Un Voyage en Grèce*).

Une chapelle sur le bord d'une rivière rapide, une pierre éternelle dressée auprès d'une eau qui s'écoule, quelle image et quel thème de réflexions infinies !

Je suis assis dans la prairie. L'eau brille, accourt, enfle sa volute à mes pieds, murmure et disparaît, et je ne la discerne un moment que pour la perdre à jamais. Dans le ciel les nuages se font, se défont, glissent comme un fleuve. En moi-même des rêves se déroulent. Rivière, nues, pensées, tout s'écoule. Je me rappelle mes longs après-midi d'écolier, quand Burdeau donnait la parole au vieil Héraclite. Le monde, disait-il, est un fleuve où toujours le flot succède au flot, et l'on ne descend pas deux fois dans le même fleuve. Que connaissez-vous de stable et de permanent? L'argile dont les choses sont faites reçoit toujours de nouvelles formes. Rien n'est, tout devient. Ainsi parlait le vieil Héraclite, et j'écoute son *dies iræ* mêlé au bruissement

de la rivière rapide. En passant, l'eau fuyante jette sa phrase toute brève, la redouble, la répète encore et son murmure court les siècles. C'est le plus doux glissement, divin par son mystère et par sa pureté. O nymphe, ô jeunesse constante de la vieille rivière, ô divinité!

Qui puis-je remercier? Où vais-je porter les sentimens qui m'émeuvent? Je ne dois pas admettre qu'ils se défassent comme l'eau et les nuages. Derrière le voile splendidement peint qui se déroule, je distingue que c'est toujours le même ordre qui subsiste. Au bord de cet écoulement universel, j'aspire à dresser une affirmation de stabilité et d'identité.

Thème inépuisable de la chapelle sur la rive! Je n'aime rien tant que cette méditation pétrifiée sur le bord de cette eau qui s'enfuit, tandis que l'air fraîchit et que retentissent l'appel et les trilles de l'oiseau éternel dans les saules. C'est ici le lieu sûr où nous déposons pour les sauver nos sentimens les meilleurs, et ceux que cette voûte ne peut pas recueillir, qu'ils aillent au fil de la rivière et se perdent.

I

UNE DÉSOLATION PRÉPARÉE PAR LA LOI

Janvier 1907.

Cette semaine, vingt fois, j'ai ouvert, parcouru le rapport que vient de nous donner la Commission du budget : l'inventaire des meubles les plus précieux qui garnissent nos édifices religieux. Les ennemis du catholicisme paraissent s'inquiéter du désastre d'art qu'ils ont organisé, et M. Couyba nous énumère les vitraux, toiles, statues, chasubles, reliquaires, etc., etc., dignes, à son goût, d'être sauvés.

La liste est fort incomplète pour les régions que je connais. Bien que la France soit le pays le plus dévasté de l'Europe, on y trouve beaucoup plus de fragmens précieux que l'honorable rapporteur n'en dénombre. Il en convient, il va poursuivre son inventaire: il s'engage à classer, « avant le 11 décembre 1908, terme du délai fixé par la loi de séparation, » tous les objets mobiliers qui, dans nos églises, « présentent, au point de vue de l'histoire ou de l'art, un *intérêt national*. » Ce sont ses propres paroles, qu'il souligne lui-même. Il nous appelle à l'aide. Faut-il le conseiller? Dois-je lui dire : « Couyba, vous avez oublié la Notre-Dame de Grâce qui décore le portail de la chapelle, au vieux cimetière de Charmes. Elle est du quinzième, je crois, et

charmante de vérité, d'humilité... » J'en ai quelque scrupule, car si Couyba connaît une fois cette vierge, il la mettra dans un musée, n'importe où, et plus jamais elle ne portera dans sa main la première grappe noire des vignes de chez nous. Mais, d'autre part, si Couyba l'oublie, les marchands la ramasseront et, de figure sainte, elle va devenir bibelot vénal. Tourne qui tourne, c'est destruction. Les objets que préfère Couyba seront déportés, exilés, et ceux qu'il dédaigne, vendus. Les uns comme les autres disparaîtront des lieux qui les produisirent. Je me détesterais de collaborer à cette œuvre de mort.

On a pris, pour dresser cette double liste sinistre, un chansonnier radical; il eût fallu un poète tragique français. Il fallait faire sonner toutes les cloches des trépassés... Je les entends, et mon esprit indigné s'élève, tournoie, s'oriente et s'enfuit d'instinct, comme vers un refuge, vers le pays de ses vénérations, sur la terre où furent construites toutes les pensées qui m'animent.

Quel vol rapide, celui de l'imagination ! Me voici à 400 kilomètres de Paris, dans un canton vosgien recouvert de neige, et parmi des solitudes séparées de la Moselle par les collines où s'appuieront nos artilleurs dans la prochaine guerre. Là, Gugney dort au bas d'un coteau, parmi de verdoyans vergers où repose tout l'ennui des villages lorrains. Et son éloignement des grandes voies explique qu'il subsiste dans cette retraite un trésor d'art antérieur aux ravages des soldats de Richelieu. J'admire Couyba de connaître Gugney-aux-Aulx, car j'avoue que j'y suis venu, pour la première fois, en septembre dernier.

Septembre, c'est le mois où les femmes agenouilllées trient les pommes de terre dans les champs ; leurs coiffes les abritent des derniers rayons de l'année; les hommes sèment les labours, et déjà les marteaux retentissent sur les cuves de la vendange. Par cette fin d'un après-midi déjà court, je fus surpris, jusqu'à l'émotion, de découvrir, dans la pauvre église, les débris d'un vitrail précieux du XVI[e] siècle, puis quatre colonnes Renaissance sculptées et brodées avec une divine fantaisie païenne, puis de savans bas-reliefs donnant les scènes de la Passion, et enfin, auprès de ce décor d'une allure aristocratique, neuf statues en pierre, du XV[e], du XVI[e] et du XVII[e] siècle. (La plus ancienne est

une Pietà, un groupe polychrome; la plus touchante, une sainte Claire paysanne, figure large, pleine de force paisible.) Que d'âmes furent pressées pour produire ce point de spiritualité! J'imagine que je touche le cœur de ces froides campagnes. Ces nobles débris, dans un musée de Paris, retiendraient peu le regard : ici leur valeur est inestimable. A la fois mystiques et classiques, ils valent par tout ce qu'ils enchaînent. Ils sont nés d'un mariage de ce canton avec la catholicité et accordent d'humbles forces locales avec un sentiment religieux universel.

Ces images effritées, pareilles à des mots dits tout bas qui réveillent et persuadent, je les écoutai longuement. Je me demandais quels aspects de l'âme ou de la nature ont été fixés dans ces formes vénérables; je cherchais à ranimer en moi les sentimens que nos pères exprimaient par cette diversité de personnages glorieux. Hélas! je ne prévoyais pas qu'il était dans ma destinée d'assister, impuissant, au milieu des législateurs de la France, à la déposition des saints et des saintes auxquels ma race avait promis l'éternité...

Le curé vint me rejoindre. Il me raconta qu'il avait reçu, depuis un an, deux visites, celle d'un fonctionnaire des beaux-arts qui avait décidé de classer l'ensemble des sculptures, et celle d'un marchand de Dijon qui en avait offert 50 000 francs. Il me dit ensuite qu'un Bassompierre (s'agit-il du fameux maréchal de France, si grand buveur et si bon conteur?) au temps jadis, avait construit à Gugney un pavillon de chasse et fait venir une équipe, un atelier ambulant de sculpteurs qui profitèrent de l'occasion pour exécuter, çà et là, des travaux dont les vestiges embellissent encore Charmes et Brantigny.

Ainsi parla M. le curé. C'était me dire, en deux anecdotes, comment les œuvres d'art provinciales sont nées et comment elles meurent.

Ce qui subsiste du vide-bouteilles de M. de Bassompierre est devenu le presbytère. M. le curé voulut bien m'y recevoir. Il me fit reconnaître dans les trois petites pièces qu'il habite l'ancienne grande salle avec sa vaste cheminée encore intacte et son plafond aux poutres apparentes. Puis il me choisit sur un pied de vigne qui orne sa cour une grappe d'excellent raisin.

M. le curé n'est pas à même d'entretenir une église ; le bud-

get municipal non plus. Quand les murs de l'église se lézarderont, les statues cultuelles seront évacuées dans un trésor de cathédrale et les colonnes, les bas-reliefs, le vitrail « dans un lieu public national. » C'est la loi. Pressons-nous de jouir des dernières heures de Gugney.

Durant l'automne, je suis revenu, plusieurs fois, auprès de cette beauté qui va mourir. Quand ce pays solitaire est noyé sous des nuances de tourterelle, c'est une féerie qu'un rayon du soleil d'octobre illuminant soudain les vergers et les herbages. J'aime la paix, le silence, la tristesse de ce village, où bruissent les noyers sous le vent. Je puis prier les images de son église. Il n'est pas nécessaire de posséder une foi parfaite pour prendre un plaisir de vénération devant l'image sereine de la foi. C'est ainsi qu'un méchant, lui-même, goûterait la douceur d'une bonne action accomplie sous ses yeux. La sainte Claire de Gugney me ramène dans un étroit horizon, le mien, et mon esprit refoulé s'élève d'autant mieux vers le ciel. Je me livre aux immenses mouvemens doux de la terre lorraine, je contemple ses villages égayés d'arbres à fruits, ses petits bois de hêtres, de charmes et de chênes, je m'enivre de sa lumière douce et noble qui met sur les premiers plans des couleurs de mirabelle et, sur les lointains, un mystère d'opale, de jeunesse et de silence. Je distingue dans la prairie les éphémères colchiques violets, dans la plaine les graves villages séculaires et, sur l'horizon, nos déesses, nos vertus lorraines, Prudence, Loyauté, Finesse, qui sont des personnes immortelles.

Les lois de notre esprit ne vont pas se modifier pour suivre les caprices des législateurs. En vain, deux équipes s'acharnent sur notre Lorraine : à l'Est, des Prussiens qui détruisent notre langue; à l'Ouest, des païens du Midi qui veulent détruire notre religion, c'est-à-dire le langage de notre sensibilité. Ni les uns ni les autres ne peuvent sous leurs semelles user notre terre : elle produira toujours une aspiration, un enthousiasme qui veut être discipliné. Quand les clochers seront effondrés et les statues saintes exilées auprès des Dianes et des Mercures gallo-romains dans les salles poussiéreuses de nos musées départementaux, une génération surgira, qui voudra relever les temples de l'âme dans nos villages français.

Je suis obsédé de ce péril des églises. Nous préoccupons-

nous assez de leur situation? J'en parlais l'autre jour avec un conseiller d'État, qui ne voulait pas m'entendre.

— Mais, lui disais-je, elles ont des ennemis... Vous riez? L'histoire est là pour nous autoriser à tout craindre. Il y a des gens, et dans l'élite même, qui souhaitent leur mort. Et puis vraiment, on aime trop le bibelot et la vieille pierre sculptée aujourd'hui ! Toute la brocante veut se jeter dessus nos églises, comme jadis les marchands de biens sur les grands domaines. Et on laissera faire avec une secrète joie. Vous vous rappelez l'âpre enthousiasme qu'inspiraient à Paul-Louis Courier les dévastations de la bande noire. Sur la fin de sa vie, Victor Hugo n'en était-il pas arrivé à accepter la désaffectation de Notre-Dame de Paris?... En tout cas, de par la loi, personne à cette heure n'est plus chargé de protéger, ni d'entretenir les édifices cultuels, c'est-à-dire tout notre art, toute notre architecture religieuse.

— Tranquillisez-vous, me répondait l'aimable fonctionnaire. Les chasubles sont innombrables et les murailles solides. On s'arrangera toujours. Nos vieilles églises en ont vu bien d'autres.

— Peut-être, mais ce qu'elles n'ont jamais vu, c'est la loi les mettant hors la loi.

Je lis et je relis ces débats de la loi de Séparation. Il n'y a pas un chapitre de l'histoire de l'intelligence en France qui montre un pareil mépris de ce que l'intelligence elle-même a créé au cours des âges. Certes, nos églises sont faites aux épreuves ! Elles renferment des trésors et des idées, et voilà deux fortes raisons pour qu'elles n'aient jamais joui de cette sécurité que connaissent les choses et les êtres sans noblesse. En tous temps, leurs joyaux entassés par les siècles, verrières, émaux, ivoires, tapisseries, châsses d'or et d'argent, retables, dentelles, broderies, ont tenté la cupidité. En tous temps, elles ont été livrées aux fureurs et aux troubles, parce qu'elles font appel aux passions de l'âme. Oui ! c'est la destinée de ces maisons de paix d'être le centre des tourbillons de bataille. Mais aujourd'hui leur situation est sans précédent. Aujourd'hui, pour la première fois dans l'histoire de France, c'est légalement que nos églises courent le danger de mort. Leur garde est tombée aux mains de ceux qui les détestent, pour qu'ils en fassent leur bon plaisir. Les textes sont très clairs. Les associations cultuelles qui auraient

eu les moyens et la charge d'entretenir les édifices religieux ne se sont pas constituées. Et dans cette situation voici la thèse gouvernementale qui prévaut en jurisprudence :

Les communes propriétaires peuvent entretenir les églises, mais n'y sont pas obligées. Elles sont libres de ne faire aucune dépense d'entretien ; si l'édifice est en trop mauvais état, elles n'ont qu'à le désaffecter, et, s'il menace ruine, qu'à le démolir.

Nos pauvres églises ! aucun doute possible, les voilà saisies par leurs ennemis, enveloppées, placées dans une position où elles doivent périr, de par la loi. Ce n'est pas un cauchemar, les voilà exposées comme des martyres dans l'arène.

Exposées à quoi ? A la Bête.

II

LA DYNAMITE DANS LES CLOCHERS, LE DRAP DES MORTS DANS LE RUISSEAU

A la fin de 1909, un beau soir, M. l'abbé Auvray, curé de Grisy-Suisnes, gros bourg du pays de Brie-Comte-Robert, célèbre par la beauté de ses roses, reçut la visite du garde champêtre, qui l'avisa d'avoir à faire connaître dans les quarante-huit heures au maire, M. Triboulet, s'il était disposé à effectuer de ses deniers les réparations nécessaires. Nécessaires et considérables : la toiture tombait par morceaux dans le chœur et la nef, et l'architecte officiel estimait la dépense à 48 000 francs. M. Auvray avait trouvé 25 000 francs, qu'il mettait à la disposition de la municipalité, mais ne pouvait faire plus... Six mois passèrent, puis le garde champêtre revint au presbytère et s'étant fait donner sous un prétexte les clefs, qu'il mit brusquement dans sa poche, il prévint le curé qu'un décret avait paru et que l'église était désaffectée..... Dans la semaine, une affiche signée de MM. Triboulet, maire et maître Paillard, huissier, annonça la vente à l'encan « des effets et objets du culte. »

M. Henry Carbonelle de *la Liberté* a suivi les enchères. Écoutez son récit :

« Quand j'arrive à Grisy, je croise, sur la route qui conduit de la gare au village, trois ou quatre jeunes gens du pays, qui se sont rendus acquéreurs de vêtemens d'enfans de chœur. Ils

ont endossé les soutanes et coiffé des petites calottes rouges; ils gesticulent et chantent des refrains obscènes. Dans l'église, une cinquantaine de personnes sont rassemblées autour de l'huissier, Mᵉ Paillard, qui fait l'office de commissaire-priseur. Mᵉ Paillard opère devant le maître-autel, debout sur des tréteaux; près de lui, son « petit clerc » note les prix.

« —... A 15 francs le confessionnal... 15 francs !...

« — 16, 17, 18...

« Le confessionnal trouve acquéreur à 19 francs.

« Un ouvrier pour 40 sous emporte triomphalement une chaise. Une sainte Vierge en pierre, décapitée et privée de ses bras, atteint le prix de 401 francs, tandis qu'un saint Joseph tout neuf et tout blanc est péniblement adjugé à 1 fr. 50. Il est vrai que la Vierge décapitée date du xvᵉ siècle. L'harmonium trouve preneur à 115 francs. La cloche, qui pèse 500 kilos, est adjugée 800 francs.

« — C'est trop cher, murmure à côté de moi un marchand. Un franc le kilo, c'était bien payé.

« La nuit tombe ; on allume des cierges. Quelques fumeurs en profitent pour allumer à la flamme leurs pipes ou leurs cigarettes. On adjuge toujours : 5 fr. 50 le Christ, 35 francs le tapis d'autel. 28 francs la canne du suisse, 25 francs une *Descente de Croix*. Mais la nuit est tout à fait venue dans l'église, qui ressemble maintenant à un magasin de brocanteur. Il faut arrêter la vente.

« — Demain, je ne peux pas ! dit l'huissier.

« Il discute avec le maire. Finalement de sa voix tonitruante, Mᵉ Paillard déclare :

« — La vente continuera samedi prochain, jour de Noël, à une heure.

« En regagnant la gare, je retrouve, à la porte d'un cabaret, les jeunes gens facétieux, toujours vêtus de leurs soutanes ; ils ne chantent plus, ils boivent. »

Après les meubles, on vendit les matériaux, et les démolisseurs arrivèrent. Un journaliste de l'*Écho de Paris*, M. Clair Guyot, les a vus à l'œuvre :

« Quand j'arrivai, me dit-il, les murs étaient déjà rasés et les pierres entassées en monceaux réguliers autour de l'ancienne nef. Les hommes peinaient pour desceller, à l'aide d'énormes leviers, les fondations d'un contrefort. Sous leurs efforts plusieurs

fois renouvelés, les pierres se disloquèrent enfin et l'équipe cria victoire.

« — Ah ! mon vieux, dit un des ouvriers, ça y est tout de même. N'empêche qu'ils construisaient bien à cette époque !

« — Bien sûr, ajouta un autre, qu'ils ne croyaient pas qu'un jour on oserait démolir leur église. S'ils voyaient ce qu'il en reste aujourd'hui !

« Sur ces entrefaites arrivèrent une bande d'enfans qui sortaient de l'école et le garde champêtre.

« — Ah bien ! dit celui-ci, ça me semble qu'on a travaillé ferme ce tantôt... Avez-vous trouvé quelque chose ?

« — Oui, répondit un terrassier, une pièce en bronze, une vieille pièce de... 1610. Le patron était si content qu'il nous a payé un litre.

« Le patron, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, l'entrepreneur. Le « patron, » c'est monsieur le maire.

« — Ça ne m'étonne pas, reprit le garde champêtre il se doutait bien qu'il devait y avoir quelque chose, là, car pendant ton déjeuner il est venu fourgonner avec sa canne... Au fait, as-tu regardé dans ce creux ? Ça doit être encore un macchabée ?

« Le terrassier commença de piocher. Les gamins se dissimulèrent derrière un tas de décombres pour n'être pas chassés au bon moment. Sous les coups de pioche, le carrelage de l'ancienne nef s'écroula, et, la terre s'éboulant, des ossemens humains apparurent. Alors, laissant là leurs outils, les ouvriers arrachèrent avec les mains les restes de ceux qu'on avait autrefois déposés dans l'église. On sortit d'abord un crâne qui, percé d'un coup de pic, fut lancé au loin. Puis on déterra l'os iliaque et les fémurs, énormes.

« — Celui-là, dit un des ouvriers, il était costaud... Ah ! mon vieux, le ratichon il ne croyait pas qu'on viendrait le sortir de là... Attends un peu, on va lui faire danser un rigodon.

« Alors, tenant entre ses genoux l'os iliaque, il y ajusta les fémurs qu'il agita ensuite en cadence, tout en sifflant. Les autres riaient.

« J'en avais assez, j'ai fui. »

Il n'est pas acceptable que de telles scènes passent sans protestation et flétrissure. Je dois suivre mon sentiment intérieur.

Et sans prendre conseil de personne, j'écris à M. Briand, président du Conseil.

Charmes, le 4 janvier 1910.

« Monsieur le Président du Conseil,

« M. le maire de Grisy-Suisnes vient de mettre en adjudication les dépouilles de son église communale. C'est le commencement. D'année en année, nous allons voir les édifices religieux s'écrouler, d'un bout à l'autre de la France. Allez-vous assister, les bras croisés, à cette transformation de la face de notre pays?

« Je vous entends, vous me répondez que c'est la faute du Pape. Je ne veux pas entrer dans ce débat. Vous êtes au pouvoir pour sauvegarder toutes les richesses et tous les intérêts français. Nos églises sont au premier rang de nos richesses de civilisation. Nous les avons reçues de nos aïeux, nous devons les transmettre à nos fils; nous n'avons pas à nous laisser étourdir par ceux qui les déclarent inutiles. Tous les hommes de culture en France et à l'étranger refusent d'admettre qu'il se trouve un gouvernement assez barbare pour détruire ces sources de vie spirituelle. N'allez pas me dire que vous sauvegardez les églises les plus précieuses. Qui donc peut juger de leur prix, et la plus modeste n'est-elle pas infiniment précieuse sur place? Que m'importe que vous conserviez une église plus belle à Toulouse, si vous jetez bas l'église de mon village ?

« Je ne veux pas croire que vous acceptiez avec indifférence ces débuts d'une ère de vandalisme. Il n'est pas possible que de si grandes choses, qui intéressent l'histoire et l'âme de la France, soient sacrifiées ignoblement au cours d'une querelle politique.

« Veuillez recevoir, Monsieur le Président du Conseil, l'expression de mes sentimens très distingués.

« Maurice Barrès. »

Mon courrier me prouve aussitôt que mon inquiétude répond à une émotion générale. De toutes parts des correspondans connus ou inconnus m'envoient des encouragemens. Ce matin voici une lettre d'Henry Cochin, le député du Nord (pour l'arrondissement de Bergues, jadis illustré par Lamartine) et

l'auteur de précieux ouvrages sur l'Humanisme et la Renaissance.

10 janvier 1910.

« Mon cher collègue,

« J'ai appris avec émotion et reconnaissance que vous aviez décidé de poser une question à M. le président du Conseil au sujet de la démolition de l'église de Grisy-Suisnes. Votre protestation ne pouvait être plus opportune. Le danger que vous signalez est général. Ce n'est pas le seul village de Grisy qui va voir, avant quelques mois, abattre son clocher et raser son église.

« Dans le seul département de l'Yonne, on signale cinq démolitions ou achevées ou en train de s'achever. L'une des cinq églises, celle de Taingy (canton de Courson, arrondissement d'Auxerre), est un remarquable monument de la fin du xve siècle ; il a gardé jusqu'à nos jours, dans son portail, dans plusieurs fenêtres et divers détails d'architecture, tout le charme et la finesse du joli gothique flamboyant.

« Ce caractère d'art et d'antiquité ne lui a pas servi de sauvegarde, pas plus que le fait d'avoir été signalée à un récent congrès d'archéologie, décrite dans des recueils spéciaux (*Répertoire archéologique de l'Yonne*) et même remarquée par le *Touring-Club*.

« Toutes les tentatives faites pour sauver l'église de Taingy ont échoué : la pioche y est ; les tuiles sont déjà enlevées.

« Je vous envoie en hâte cette triste nouvelle, mon cher collègue, et je vous demande la permission de donner publicité à ma lettre, vu l'urgence qu'il y a à faire connaître de pareils faits.

« J'ajoute le nom de trois communes de l'Yonne dont les églises sont récemment démolies Noé, Saint-Maurice-Thizouaille, Arthonnay, et d'une commune où la démolition est décidée : Mélisey.

« Veuillez agréer, etc.

« HENRY COCHIN, député. »

Et la série continue. Aujourd'hui, c'est dans l'Oise que la Bête opère.

A Cinqueux, un des piliers de l'église avait cédé. A défaut d'argent, un peu de bonne volonté et quelques fortes sapines habilement placées auraient tiré d'embarras. La municipalité préféra appeler un capitaine, un sous-officier et six sapeurs du 1er régiment du génie, pour faire sauter le clocher. Il y fallut trois charges successives de mélinite, de cinq à six kilos chacune. Et maintenant, dans la nef crevée et béante, le passant aperçoit avec stupeur les vitraux et les boiseries Renaissance en miettes, les autels renversés, les statues brisées. On a procédé légalement, sans doute. Mais « légalement » est un adverbe robuste; il supporte bien des fortunes. Les siècles, les tempêtes, la Jacquerie, les guerres des Anglais, les révolutions avaient désolé Cinqueux en épargnant sa vieille église romane et son clocher du XIe siècle, un des plus anciens de France. La légalité s'est chargée d'en venir à bout (1).

Quel peut être l'état d'esprit de M. Triboulet de Grisy-Suisnes et de tous ces maires de Cinqueux, d'Arthonnay, de Saint-Maurice-Thizouaille, de Noé, de Taingy et autres lieux que les journaux ou mes correspondans signalent? On s'en fait une idée par une lettre que l'un de ces vandales adresse au *Touring-Club*. Cette grande et utile association informée que la municipalité de Volx, dans les Basses-Alpes, voulait abattre une chapelle romane, bien placée et de bon style, a fait, dans l'intérêt public, une démarche auprès du maire. Ah! la jolie réponse qu'elle s'est attirée. C'est un document effroyable.

« Monsieur, lui répond ce maire, j'ai l'honneur de vous informer qu'en effet... les dispositions sont prises afin de faire s'effondrer la vieille chapelle avec quatre cartouches de dynamite... Elle est, comme vous le dites, un patrimoine de nos ancêtres, mais elle nous rappelle des époques où nos pères ont dû subir le joug d'un clergé autoritaire et cruel. Songez donc, elle date, paraît-il, du XIIe siècle ; elle a vécu à l'époque de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy et des Dragonnades, etc. (2). »

Seigneur, pourquoi les faites-vous si bêtes?

« Sa stupidité m'attire, » murmure le saint Antoine de Flau-

(1) Essai sur la paroisse de Cinqueux, par Amédée Baudry, secrétaire de la Société archéologique de Clermont. — La mort du clocher de Cinqueux, par Mme et M. Léon Houdart, membres du Comité archéologique de Noyon.

(2) Lettre de M. le maire de Volx à M. le président du Comité des sites et monumens pittoresques du *Touring-Club*. (*Journal des Débats* du 2 février 1906.)

bert qui voit, dans son cauchemar, un monstrueux animal se dévorer les pattes sans le savoir. C'est la phrase que je me surprends à murmurer. Il y a une sorte d'ivresse à se trouver en présence de tels adversaires. N'importe, il faut en finir et je suis bien pressé d'avoir la réponse de M. Briand. Il n'y a que le gouvernement et ses préfets qui puissent utilement intervenir auprès de tels phénomènes.

M. Briand m'a répondu :

Paris, 24 février 1910.

« Monsieur le député et cher collègue,

« Vous avez été vivement ému par la mise en adjudication d'une église désaffectée à Grisy-Suisnes, et vous m'avez adressé, à ce sujet, le 4 janvier dernier, une lettre rendue publique.

« Vous me faisiez connaître votre intention de soulever, à propos de cette affaire, un débat à la Chambre, et j'avais cru, en conséquence, devoir ajourner les explications que vous sollicitiez de moi. Mais cette discussion ne paraissant pas pouvoir être portée dans un bref délai à la tribune, je tiens à ne pas laisser plus longtemps sans réponse les observations que vous m'avez présentées.

« Vous n'hésitez pas à prévoir que la démolition de l'ancienne église de Grisy-Suisnes ne serait que le « commencement. D'année en année, m'écrivez-vous, nous allons voir les édifices religieux s'écrouler d'un bout à l'autre de la France. »

« Vous voulez bien croire cependant que je n'accepte pas « avec indifférence ces débuts d'une ère de vandalisme. » Je ne puis que vous remercier de la confiance que vous me faites l'honneur de me témoigner en cette circonstance, mais il m'est impossible d'approuver les différentes considérations qui font l'objet principal de votre lettre.

« Je dois vous rappeler que la désaffectation des églises n'est pas une des conséquences nécessaires de la loi de séparation des églises et de l'État, et que, sous l'empire du Concordat, ces mesures administratives étaient prononcées, comme aujourd'hui, et ne provoquaient ni critiques ni inquiétude.

« Il m'est impossible d'admettre avec vous que le culte cessera peu à peu d'être célébré dans les églises catholiques et que,

par suite de cet abandon, « la figure physique et morale de la terre française » se trouvera transformée.

« Les désaffectations ne peuvent, en effet, dans l'hypothèse que vous avez envisagée, être prononcées par décret qu'après la cessation, constatée pendant plus de six mois consécutifs, de tout exercice du culte dans les édifices religieux. Il résulte de cette prescription légale que ce sont les prêtres eux-mêmes et les fidèles qui décident, en fait, par leur abstention prolongée, la désaffectation de leurs églises, avant même que celle-ci soit prononcée en Conseil d'État.

« En ce qui concerne plus spécialement les désaffectations devenues inévitables par suite d'insuffisance d'entretien, je me refuse à prévoir que les catholiques, moins dévoués à leur foi que les adeptes d'autres confessions religieuses (lesquels assument la charge de la réparation de leurs temples), négligeront de subvenir, ou tout au moins de concourir partiellement, aux frais nécessaires pour la conservation de leurs églises, qui ont pour eux une inestimable valeur de sentiment.

« A Grisy-Suisnes, au moment où le Conseil d'État a examiné le projet de décret de désaffectation, tout acte du culte avait cessé d'être célébré dans l'ancienne église depuis près de deux ans. Cet édifice menaçait ruine et les intéressés avaient été mis en demeure de pourvoir, s'ils croyaient devoir le faire, aux réparations nécessaires. Les fidèles intéressés, qui disposaient déjà d'une autre église, édifiée dans une propriété particulière, ayant volontairement négligé de répondre à cette invitation, le gouvernement, à la demande de la municipalité, s'est vu contraint de soumettre au Conseil d'État un projet de décret pris dans l'intérêt de la sécurité publique.

« L'église désaffectée était, en conséquence, un immeuble rendu à la libre disposition de l'autorité municipale qui a cru devoir le mettre en vente. Si l'édifice avait été signalé comme offrant un intérêt artistique, le gouvernement n'aurait pas manqué d'examiner les mesures à prendre pour en assurer la conservation. Vous n'ignorez pas, du reste, que, grâce à une prescription spéciale de la loi de séparation, les églises présentant une réelle valeur historique ou artistique doivent être classées.

« J'ai tenu à vous rappeler ces faits et à vous exposer ces considérations, pour vous permettre de constater que les

craintes exprimées par votre lettre sont à la fois excessives et injustifiées.

« Agréez, monsieur le député et cher collègue, l'assurance de ma haute considération.

« BRIAND. »

Quand M. Briand plaidera devant le jury de la Seine pour quelque Jack l'éventreur, s'il vient à dire qu'à toutes les époques il y a eu des femmes qui sont mortes, cet argument ne lui fera pas gagner son procès. Pour nous prouver combien nous avons tort de nous inquiéter des églises que l'on jette bas de toutes parts et que je suis prêt à lui énumérer, il me dit qu'à toutes les époques, et même sous le régime concordataire, il y a eu des désaffectations d'églises, des églises qui arrivaient au terme de leur carrière. C'est entendu. Mais je lui parle des églises qui ne demandaient qu'à vivre et où des êtres ineptes, avec des éclats de joie, portent la pioche et la dynamite.

Qu'il ne fasse pas l'homme qui ne veut pas comprendre. Il sait, et chacun peut prévoir, que la loi de séparation couvrira bientôt la France de ruines... Ici, je l'entends qui m'interrompt pour me crier : « A qui la faute? » Monsieur le ministre, parlons utilement. Ne vous égarez pas en récriminations. Je ne cherche pas les responsabilités historiques. Je vous signale une série de faits. Tenons-nous-en à ce qui fait l'objet de ma lettre. Je vous ai dit et je vous répète : « Vous êtes au pouvoir pour sauvegarder tous les intérêts français. Les églises sont au premier rang de nos richesses de civilisation. Que va-t-il advenir d'elles? Quelles sont les vues du gouvernement? Dévoilez-nous votre pensée et votre plan. »

Vous semblez, monsieur le ministre, désavouer ces guets-apens. Vous me savez gré d'admettre que vous n'acceptez pas avec indifférence ces débuts d'une ère de vandalisme. Soit, je veux supposer que cette guerre aux églises ne vous séduit pas. Je me rappelle que vous avez protesté contre l'annulation, par un préfet, d'un crédit destiné aux réparations d'une église ; vous avez déclaré, à cette occasion, que « rien ne s'oppose à ce que les communes réparent à leurs frais les églises dont elles sont propriétaires ou contribuent à les réparer. » Mais cet incident, où vous avez fait preuve d'esprit de gouvernement, montre

assez qu'il y a dans votre administration des ennemis terribles des églises et que certains de vos préfets voudraient les voir par terre. Il faut nous expliquer. Les difficultés relatives aux réparations sont immenses. Une grave lacune existe dans notre législation en ce qui concerne les églises non classées. Je ne fais pas ici de politique, ou plutôt je vous invite à une politique supérieure à toutes les querelles de partis. Je vous parle de civilisation. Aujourd'hui, dans leurs églises, les catholiques sont, d'après votre mot saisissant, de « simples occupans sans titre; » les monumens religieux sont livrés au bon vouloir des municipalités. Parmi celles-ci, il en est que la passion politique la plus dégradante a amenées au désir d'abattre ce qu'elles considèrent comme des reliques du fanatisme. Que pensez-vous faire pour protéger ces hautes expressions de la spiritualité française? Quelles mesures de défense prendrez-vous contre ces nouveaux barbares qui, hier, dans les rues de Grisy, au sortir de l'encan, traînaient au ruisseau le drap des morts?

En somme, M. Briand ne m'explique rien. Mais peut-être les lettres publiques se prêtent-elles mal à des explications complètes. Je vais aller causer avec lui.

III

JE CAUSE AVEC M. BRIAND

Il est sept heures du soir. Les deux salles d'attente au rez-de-chaussée de l'hôtel Beauvau sont désertes, assez tristement éclairées. L'huissier avertit le ministre qui m'ouvre aussitôt la porte de son cabinet, me fait asseoir au coin de son bureau, en face d'un grand feu de bois, m'offre une cigarette, allume la sienne et nous causons.

M. Briand aime à causer; il aime et il excelle à créer une atmosphère de détente où il puisse se servir de son don principal qui est la persuasion. Se promener de long en large, en fumant et en répétant : « Écoutez-moi bien... Je ne vous dis pas... Eh bien! alors vous m'avez suivi... Ah! je vous comprends... vous vous êtes dit... vous êtes justement préoccupé... » Voilà son affaire, et, m'a-t-on dit, son principal travail.

Donc il causa, de sa voix souple et dure, le corps lassé et le regard effroyablement positif. Il me raconta de la manière la plus intéressante la séparation, ses origines, les fautes des autres, ses propres efforts, et plusieurs actes d'ingratitude commis à droite et à gauche.

— Je plains sincèrement de très honnêtes gens, me disait-il, tous ces catholiques qui, je le sais, sont désolés de n'avoir pas eu la permission de fonder des cultuelles, d'administrer leurs intérêts respectables et d'entretenir ces églises qui vous préoccupent si justement, monsieur Barrès. Mais à qui la faute ? C'est à Rome que doivent s'adresser vos reproches, et non pas ici, convenez-en.

Je ne conviens de rien du tout, et j'aurais bien envie, au coin de ce bon feu, de raconter à mon tour des histoires. Il y a des années, je dînais quelquefois à une table amie avec M. Renan. Il se plaisait à prophétiser que l'Église de France périrait par le schisme, et d'ailleurs en montrait de la satisfaction. Anatole France a précieusement gardé la leçon de notre vieux maître. « Après la séparation, écrit-il, l'État ne s'emploiera plus à faire le discernement des évêques orthodoxes et des évêques hétérodoxes, et les fidèles se partageront entre les uns et les autres... On verra s'établir une multitude de sectes rivales. L'unité d'obédience sera brisée (1)... » Il y a là une tradition qui justifie amplement à mes yeux la méfiance des catholiques... Mais ce n'est pas pour faire de la philosophie historique que je suis venu place Beauvau, et je réplique :

— Enfin, monsieur le ministre, nos églises tombent ou vont tomber en ruines. Comment parer à ce désastre ? Qu'est-ce que vous allez faire pour les empêcher de mourir?

Il eut un geste un peu las du bras et de l'épaule gauches, un geste pour me ramener à un bienfaisant optimisme et au juste sentiment des choses.

— Mais non, monsieur Barrès, vos craintes, laissez-moi vous le dire, sont excessives et injustifiées, les églises ne tombent pas.

— C'est une question de fait, et les faits ne me donnent que trop raison... En tout cas, elles tomberont par le simple jeu de la loi. Vous le contestez, monsieur le ministre? Cela résulte

(1) Anatole France, *l'Église et la République*, p. 113, chez l'éditeur Pelletan.

pourtant des textes. Les communes propriétaires ne sont pas obligées à entretenir leurs églises. Là-dessus, nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Barrès.

— Et les catholiques, non plus, ne sont pas obligés à l'entretien?

Ici le regard du ministre se réveilla. Je venais de le toucher au défaut de la cuirasse. Dans sa loi, il n'a pas plus trouvé le moyen de contraindre les catholiques que de contraindre les communes, et son embarras serait extrême, si les fidèles, décidant de se désintéresser d'immeubles sur lesquels on ne leur donne aucun titre, laissaient les églises joncher le sol de leurs débris... Se crut-il visé? Pensa-t-il que je le menaçais de cette conspiration des catholiques? Avec le mouvement d'un félin qui se ramasse, il se mit en défense, et d'une voix plus âpre :

— Le clergé a des ressources immenses. Si l'on m'y force, je dirai quels véritables concerts, avec tourniquets à la porte, on installe dans certaines églises, et j'établirai les sommes qu'on encaisse... On préfère les employer à soutenir des patronages, qui sont des œuvres de guerre, au lieu de réparer les églises. Qu'on ne m'oblige pas à le dire à la tribune.

Je le regarde avec curiosité. Cet éclat me fait comprendre son état d'esprit, sa blessure secrète. Cet homme si fin souffre d'avoir subi un échec par défaut de finesse. Il avait aspiré à réorganiser l'Église de France, à la faire vivre dans un nouveau cadre, dans l'association cultuelle; il prétendait jeter la vie religieuse française dans le moule de ses propres conceptions. Mais le moule a craqué. De par la volonté du Pape, aucune cultuelle ne s'est constituée utilement, et voilà caduque la loi Briand. Elle n'existe pour ainsi dire plus. De retouche en retouche, elle a abouti à quelque chose qui n'est qu'imprécision. Le gouvernement a compris l'impossibilité de poursuivre l'application rigoureuse des principes qu'il avait votés et d'opposer à l'infaillibilité du Vatican l'intransigeance du Palais-Bourbon. Sur trente-six points, on en est revenu à la situation antérieure, et les catholiques demeurent inorganisés. M. Briand se demande avec une légitime inquiétude quel est son personnage. Il a été félicité de toutes parts d'avoir donné, pour son coup d'essai dans la vie publique, un statut au catholicisme francais, et

voilà que tous ses mérites se trouvent remis en question. Si par hasard il n'était pas le continuateur de François Ier et de Napoléon! « Du sublime au ridicule, disait ce dernier, il n'y a qu'un pas. » Évidemment, il s'imagine que je vais le faire remarquer et que, sous couleur de défendre les églises, je n'ai qu'un but : démontrer à la Chambre que sa loi ne tient pas debout, que son chef-d'œuvre est inexistant et qu'il avait tout prévu, comme dit Clemenceau, hormis ce qui est arrivé... Et voilà pourquoi tout de suite il fait front.

Qu'il comprend mal mes intentions! Je ne l'aurais pas cru si peu perspicace. A la tribune, il n'a pas son pareil. Il possède à un degré extraordinaire la faculté de saisir les impressions d'une foule; il n'est pas seulement de ces orateurs qui comprennent immédiatement l'effet de leurs paroles, qui voient celui-ci bâiller, cet autre ricaner, ce troisième se pencher vers l'oreille de son voisin, et qui distinguent ce qui porte ou échoue; il ne se borne pas à enregistrer : il utilise sur l'instant ses observations. C'est trop peu dire qu'il sent son auditoire, il le pressent, il en devine les mouvemens avant qu'ils soient formés, et véritablement, de ses deux mains toujours tendues devant lui, il semble saisir, façonner, modeler à sa guise l'assemblée. C'est son génie. Sur l'heure, il retire un argument qui n'a pas plu, il fortifie une note bien accueillie. Le public est sous sa parole une glaise qu'il pétrit. Quel artiste! disais-je un jour. Quel bonneteur! disais-je encore. De parole facile, de voix très agréable, de geste enlaçant et de ton conciliant, il crée la persuasion. C'est du très joli travail. Mais, dame! hors de la tribune, il redevient comme tout le monde, il ne sait plus au juste à qui il a affaire. C'est un cavalier qui a perdu son cheval; le centaure devient bipède. Il se traîne, il tâtonne. Son génie a perdu ses antennes. Dans ce cabinet, il ne voit rien du tout à ma préoccupation. Voilà-t-il pas qu'il s'imagine que je collabore à quelque intrigue contre son ministère! Évidemment ce serait trop simple d'admettre qu'un député s'occupe des églises par amour des églises. Il est parti sur une fausse piste, il se croit attaqué et prend l'offensive.

Avec une chaude indignation, il reproche aux prêtres d'employer leur argent à entretenir des œuvres spirituelles plutôt qu'à entretenir des chefs-d'œuvre de pierre. Comme si ce n'était pas leur devoir strict! Ils doivent d'abord courir aux âmes. Pour

nous autres laïques, que ce souci supérieur n'absorbe pas, veillons à protéger des pierres qui intéressent la nation autant que la religion. C'est la tâche que je me suis donnée et j'y reviens :

— Enfin, monsieur le ministre, je ne sais pas où vous avez vu les catholiques se désintéresser de leurs bâtimens religieux, mais je suis prêt à vous énumérer des communes qui, pour rien, pour le plaisir d'avoir une ruine au milieu du village, refusent aux fidèles le droit d'entretenir avec leur bel argent leurs églises.

— Mais non, mais non, monsieur Barrès, on exagère, ces communes n'existent pas.

— Du moins, reconnaissez qu'elles peuvent exister, votre loi fournit aux municipalités sectaires un moyen sûr pour anéantir les églises.

M. Briand ne le nia pas, mais il prétendit que les maires les plus sectaires n'y auraient pas d'intérêt, vu que le Conseil d'État établit qu'une église ne peut pas être désaffectée, s'il y a des offres de concours.

Bien faible argument, puisque les municipalités peuvent toujours refuser ces offres des catholiques et que, l'argent accepté, elles peuvent indéfiniment différer les travaux.

Mais aucune difficulté n'arrêtait le ministre.

— Croyez-moi, me disait-il, ne bougez pas, laissez faire. Des mœurs se créent; le Conseil d'État, dans une suite d'arrêts et d'avis, a beaucoup travaillé pour l'apaisement. C'est un corps excellent, modérateur, très sage. Grâce à lui se crée une jurisprudence. L'état de fait, en se prolongeant, se transformera en état de droit par le seul effet de sa durée. Je comprends, monsieur Barrès, votre préoccupation très respectable, surtout de la part d'un artiste, mais elle vous amène à vous exagérer la situation. Il faut se méfier de certains renseignemens. Ni dans l'administration, ni dans le pays, il n'y a la mauvaise volonté que de bonne foi vous croyez y voir. Je ne suis pas pour la politique de coups de bâton. Les églises jouent un rôle dans la vie de ce pays ; nos paysans y tiennent, ils s'y retrouvent chaque semaine ; elles sont pour eux des centres de marché. Devant l'église, on se rencontre, on discute les affaires...

Cette conception du rôle des églises plaît beaucoup à M. Briand. Il y revient volontiers. C'est une conception laïque. Je m'en fais l'écho avec plaisir. Si j'avais entendu de M. Briand

un seul mot qui montrât qu'il sait et qu'il sent ce que sont en vérité les églises, je serais embarrassé de le rapporter, car je craindrais de lui faire du tort par indiscrétion, mais je puis rendre témoignage qu'il existe une harmonie parfaite entre sa fonction et ses propos. Une si grande question ne l'a jamais fait sortir de son rôle, et pas une fois je ne l'ai vu se dépasser. Ce problème des églises doit lui apparaître purement et simplement comme un groupe d'ennuis. Se demander s'il aime le catholicisme, ce n'est pas une question qui le rejoigne. C'est une question sans objet. Il n'est pas catholique ni anticatholique. Au seul énoncé de ces deux mots, je vois son œil vaguer comme l'œil d'un mauvais élève sur les deux mappemondes pendues au mur. Que des considérations de cet ordre soient mises en jeu, le voilà qui regarde avec désespoir du côté de la fenêtre, vers ce qui est vivant. Ce qui est vivant pour ce juriste, c'est la Chambre, c'est le Sénat, c'est le Conseil d'État. Il ne pense qu'à ces grands corps. Des gens sérieux ne s'occupent pas de quelques vaines lamentations autour des églises. C'est petite chose qui s'apaisera. Une jurisprudence est en train de se faire; elle suffira pour vous donner satisfaction : ne bougez pas.

Je n'en tire rien de plus, rien qui me serve, rien qui le desserve. Il est tout prudence et optimisme. C'est un praticien de campagne qui a raté le raccommodage d'une jambe et qui déclare avec une bonhomie bienveillante à la famille assemblée · « Ne bougez pas! qu'il se repose! laissons faire la nature. »

A quoi bon prolonger cette conversation! Je ne le ferai pas sortir de ses positions, de son impassibilité courtoise et de ses monosyllables. Ah! cet étrange regard que j'ai là devant moi, ces yeux dilatés où il y a trop de blanc, rien que du blanc, un regard froid, qui attend, surveille, se méfie et ne livre rien. C'est le regard du boxeur, du duelliste, de l'homme en garde. Et en même temps, dans la demi-lueur où le laisse la lampe posée près de lui, la seule lumière qu'il y ait dans cette immense pièce, je distingue chez le ministre quelque chose d'excédé. Cet homme, qui ne sent pas la poésie des églises de village, respire cette espèce de romanesque brutal qu'exhalent tant de héros balzaciens. J'emporte de cet entretien, où viennent d'éclater ses supériorités, une vue, bien faite pour désabuser celui qui l'éprouverait trop jeune, des vertus qui font ces brillantes fortunes. Il s'est appliqué à ne me rien donner, à ne pas me frois-

ser et à me fournir de lui-même une idée apaisante. Courtoisie, conciliation, clarté d'esprit, rapidité, et puis, il faut le dire, exclusif désir de ne pas donner prise : je ne chicane pas les mérites du politique parlementaire; mais que son registre est court, que ses victoires sont petites et mesquines !

IV

LA LEÇON D'UN VIEIL HYMNE

Je garde une impression d'étonnement et de tristesse mêlés d'avoir vu cet homme, si merveilleusement net et prudent, ainsi arrêté, empêché, s'interdisant toute flamme. C'est pénible de voir un être en pleine vie et un spécimen notable d'humanité, privé à ce point de spiritualité. Ah ! quel homme !

Les églises de village, considérées comme un centre de rendez-vous pour les paysans qui veulent discuter et régler leurs affaires, voilà donc l'idée de celui qui gouverne la France! Voilà tout au moins l'idée derrière laquelle il doit s'abriter, s'il veut tout ensemble les ménager et satisfaire sa majorité ! Eh bien ! c'est une idée qui manque d'ampleur, et non seulement du point de vue philosophique, mais du point de vue politique où j'entends bien que l'on veut se tenir dans le cabinet de la place Beauvau.

Vraiment, pendant que nous causions l'autre jour, j'aurais dû essayer de faire entendre à M. Briand ce qu'est une église aux yeux de l'Église. Je ne suis pas plus grand clerc que lui, mais j'ai pris la peine de me renseigner.

Je me rappelle un jour d'été que je me promenais à Clermont-Ferrand avec mon ami dom Pastourel. Nous venions de visiter pour la dixième fois la noble maison de Bien-Assis où l'on touche et respire la vie même de Pascal, et qui maintenant, me dit-on, n'est plus guère abordable, tant les fabriques de Michelin l'enserrent et la submergent, et, tandis que nous remontions en ville, mon cher compagnon me disait :

— Vous saurez tout ce que vous voulez savoir des églises, si vous lisez l'office de la dédicace. C'est l'ensemble des cérémonies auxquelles on procède pour dédier un édifice au culte, pour le rendre sacré, de profane qu'il était. Surtout, lisez avec soin

l'hymne célèbre placé au centre de cet office, et qui le résume, en exprime le sens profond.

Ainsi me parlait dom Pastourel, et, tout en marchant, il me récitait et commentait chaque strophe avec une force et une poésie qui ont pour toujours placé dans mon esprit l'essentiel de sa leçon.

Aujourd'hui, d'instinct, je suis allé chercher dans mes livres cet hymne de la dédicace. Je le relis, j'y retrouve mes souvenirs et j'y vois une doctrine, fixée depuis le septième siècle, qui, ma foi, vous a tout de même un autre horizon que les vues de M. Briand.

Urbs Jerusalem beata,
Dicta pacis visio,
Quæ construitur in cœlis
Vivis ex lapidibus,
Et Angelis coronata,
Ut sponsata comite.

Jérusalem, ville bienheureuse.
dite la vision de la paix,
qui est construite dans les cieux
avec des pierres vivantes,
et qui est couronnée d'anges
comme d'un cortège nuptial.

Voilà posée dès la première strophe l'idée profonde de l'Église : il existe une triple analogie entre les pierres de l'édifice, les bienheureux de la Jérusalem céleste et les fidèles qui militent ici-bas. Et d'un bout à l'autre de l'hymne, le thème va se développer sur cette puissante confusion voulue, sans que l'on sache jamais de quel édifice il s'agit, du tangible ou du mystique. Cette construction de pierre est en même temps une construction spirituelle, l'assemblée des croyans et l'épouse du Christ.

Nova veniens e cœlo,
Nuptiali thalamo
Præparata, ut sponsata
Copuletur Domino :
. . . .

C'est une nouvelle Jérusalem qui vient du ciel,
préparée pour le lit nuptial,
afin qu'elle soit épousée
et embrassée par le Seigneur.

Comment peut-on pénétrer dans cette maison, dans cette société, dans cette Jérusalem céleste? La strophe troisième va nous le dire. Ils ont leur entrée de droit, tous ceux qui souffrent au nom du Christ. Cette condition, me faisait remarquer dom Pastourel, précise bien le caractère non ésotérique du christianisme. Notre religion ne contient rien qui doive rester le privilège de quelques initiés. A cet égard, elle est tout le contraire des anciennes religions grecques et orientales où l'*adytum*, la *cella* était réservée à une élite, le péristyle seul étant accessible au vulgaire. Chez nous, l'hymne le dit expressément, l'*adytum* est ouvert à tous.

Portæ nitent margaritis
Adytis patentibus;
Et virtute meritorum
Illuc introducitur
Omnis, qui ob Christi nomen
Hic in mundo premitur.

Les portes brillent de pierres précieuses,
*l'*adytum *est ouvert;*
tous ceux qui souffrent au nom du Christ
ont le droit d'y pénétrer.

Ces souffrances qui ouvrent l'accès de l'Église ont aussi présidé à sa construction. C'est à coups de marteau qu'un ouvrier façonne, appareille les pierres, et c'est encore sous le marteau que le divin ouvrier façonne, appareille les âmes. Les pierres et les âmes se perfectionnent sous la douleur, et c'est elle qui leur donne un rang dans la hiérarchie de l'édifice.

Tunsionibus, pressoriis
Expoliti lapides,
Suis coaptantur locis
Per manus artificis,
Disponuntur permansuri
Sacris ædificiis.

Les pierres polies
par les meurtrissures et les coups
sont assemblées à leur place
par les mains de l'ouvrier,
et fixées pour demeurer toujours
dans le saint édifice.

Et l'ouvrier constructeur de cette église, le Christ, y a été placé par son père : il demeure dans les fondations de l'édifice, il forme la pierre angulaire, il relie le double mur. C'est par leur foi dans le Christ que les fidèles sont une société et communient avec les morts.

Angularis fondamentum
Lapis Christus missus est,
Qui parietum compage
In utroque nectitur,
Quem Sion sancta suscepit,
In quo credens permanet.

. . . .

. . . .

Quel dommage que M. Briand n'ait pas connaissance de ce beau texte! Il y découvrirait la pensée exacte et profonde de ces catholiques qu'il se propose d'organiser. Et c'est bien le moins, quand on veut régenter une collectivité, d'en comprendre la nature essentielle. Après avoir lu ce vieux poème, toujours vivant, répété chaque année, depuis quatorze siècles, dans toutes les églises de France, qui s'y reconnaissent, il saurait de science certaine ce que l'édifice religieux représente dans la doctrine catholique : des âmes cimentées par une même croyance, la communion des vivans et des morts, une haute demeure construite pour proclamer, affirmer et maintenir la foi, bref un *credo*, tout de force et d'élan, au centre et au-dessus de nos villes.

Ah! je regrette vraiment de n'avoir pas pu l'autre soir réciter l'hymne à Briand. Ça n'eût pas été pour le seul plaisir de lui révéler de belles proses cadencées. Elles contiennent une moralité politique. On y voit qu'entre tous les élémens qui composent les églises, les pierres ne sont pas les plus importans, aux yeux des catholiques, et qu'en conséquence, il ne faut pas compter sur leur bonne volonté indéfinie pour sauvegarder

nos arts romans, gothiques, renaissans et rococo. Un de ces quatre matins, écrasés par la situation qu'on leur fait, ils peuvent aller tout entiers à celui de leurs devoirs qui prime tous les autres, à l'affirmation de leur foi et au souci des âmes. Alors que deviendra ce magnifique trésor national?

En vérité, il serait important que M. Briand connût ce que nous chantent, avec l'autorité des siècles, les vieilles strophes latines, et qu'il se mît bien dans la tête que, pour le croyant, la vraie église est moins bâtie de pierres brutes que de pierres vivantes.

... Construitur in cœlis
Vivis ex lapidibus.

Mais il n'est pas raisonnable de raconter tout cela dans le cabinet de la place Beauvau. Mon parti est pris; assez causé avec les ministres! Je vais m'adresser au pays et, du haut de la tribune, porter la question devant tous.

MAURICE BARRÈS.

(*A suivre.*)

NOUS, LES MÈRES... (1)

PREMIÈRE PARTIE

I

On a sonné dans l'allée des sureaux. Toussaint, le jardinier, se dirige sans hâte. Une dépêche. Enfin!...

Margot en arrêt quête, comme un jeune chien, mon regard. Elle sait que sa tante, notre vieille Renaude, monte les marches avec lenteur, à cause de ses rhumatismes ..

— Vite...

Sitôt en bas, sitôt remontée, elle me tend le papier bleu en relevant la bretelle de son tablier brodé. Ses yeux brillans s'unissent à mon anxiété.

Madame Pierre Gimones
Bas-Samois (Seine-et-Marne).

Mes doigts s'énervent à ouvrir :

Julia mère d'un gros garçon.

J'ai dû m'asseoir, le souffle coupé. Margot croit qu'un malheur... et vite me tend le flacon d'eau de Cologne! Non, petite, c'est la joie. Une joie qui me remplirait le cœur si seulement...

Raymond a signé, sans plus. Qu'est-ce que j'espérais?

A trente-cinq ans, un fils, débordé d'occupations, ne fait plus de phrases. Si seulement il avait mis : *nous t'attendons*...

C'est sous-entendu, mais...

Margot a couru porter la bonne nouvelle. Je me répète :

— Un gros garçon !

Ce mot tinte en moi, avec l'accent grave et mystérieux de ces cloches qui sonnent les grandes heures de la destinée. Pourtant je suis déjà grand'mère : quel glas dans ce mot ; comme il vous recule dans le passé, l'oubli ! Cette maternité transposée et lointaine de l'aïeule, j'en ai eu, il y a quatre ans, la suave révélation, quand Nicole a mis au monde sa Marcelle...

Délicieuse petite Pomme-Rose, avec son teint de fruit et ses cheveux blond de miel; Pomme-Rose est adorable, et je ne sais comment j'aimerai le petit... — on l'appellera Pierre, sans doute? — Mais l'une est Mlle Beyfers, sevrée du nom, et que son mariage fera encore plus étrangère; l'autre nous incarne tous et nous continuera. J'en ressens de l'orgueil et, pour cette ébauche d'homme, oui, déjà du respect. Je salue en lui l'image de mon pauvre cher mari, savant admirable; j'assiste à la transmission du nom et de la race. Est-ce étrange? Il me semble pétri davantage de mon sang, ce tout petit. Cependant, ma Nicole est le meilleur de moi-même, et, par elle, sa fille me tient aux entrailles, alors que Julia n'a rien de commun avec moi ; elle représente l'intruse, pour ne pas dire l'ennemie. Oui, mais elle a créé un autre Raymond, un nouveau Gimones; et pour cela, qui me bouleverse, je me sens prête à lui pardonner beaucoup.

Renaude entre sans frapper; elle est de la famille ; depuis quarante-neuf ans! Au service de ma mère, elle m'a vue grandir; et bien qu'usée à la peine, son amour-propre de serve n'abdique pas : elle veille à ma garde-robe.

— Qu'est-ce que Madame va mettre pour aller à Paris?

Que je parte à l'instant, elle en doute si peu que déjà Toussaint n'attend que mon ordre pour atteler.

Brave Renaude ! Je connais l'expression de son visage jaune à fibrilles rouges. Avec ses bandeaux châtains sous le bonnet tuyauté et ses yeux marron encore pleins de feu, jamais on ne la croirait si vieille. Seuls, ses membres avouent : autour de leurs bâtons, la jupe et le caraco noirs font sac, et ses mains fibreuses, à elles seules, ont cent ans.

Elle insiste pour que je mette ma robe de faille évêque et mon grand manteau de satin noir.

— Madame, bien sûr, ne va pas prendre ce chapeau-là? C'est bon pour la campagne!...

Que ma mère, l'élégante marquise de Greuzes, ait renoncé à toute coquetterie, elle l'admet; mais moi, qui vieillis si vite à l'ombre des morts et auprès d'une ancêtre, en ce côte à côte du souvenir et du renoncement, cela fâche Renaude. Elle me voit, elle me veut encore belle. Et me montrant le miroir :

— Est-ce que Madame n'a pas l'air d'avoir trente ans?

Trente ans! Mes traits réguliers, l'ovale d'un visage que l'exercice et le plein air maintiennent assez frais, mes yeux vifs — oui, mes yeux vert-de-mer changeans — font peut-être illusion, de loin... Mais mes cheveux gris, qu'en fais-tu, Renaude?

J'ai compris. Tu ne veux pas que je fasse peur à mon petit-fils. Et surtout, tu entends que je sois encore un peu, pour ma belle-fille, celle qu'on appela « la belle Mme Gimones; » cette dignité physique, autant que l'autre, pouvant contribuer à obtenir d'elle, à défaut d'affection, la déférence qu'on doit à la mère de son mari. Et peut-être as-tu raison : ton instinct, Renaude, a si souvent partagé mes préférences et devancé mes antipathies.

Des roues sur le gravier : voilà, attelée à la victoria, Minerve, engraissée, — elle ne sort pas assez, — et, sur le siège, Toussaint en livrée bleue et casquette plate : bon équipage provincial.

Je traverse le palier, je frappe à la porte de ma mère.

Elle est au lit, avec *le Gaulois* déployé qu'elle parcourt, de ses yeux presbytes, à bout de bras. De son beau visage, de ce visage célèbre sous le second Empire, il ne reste plus qu'un parchemin, avec des yeux de charbon entre les paupières brûlées; sur le tout, cette noblesse des ruines qui tient à la froide pérennité du corps, survivant à une vie qui fut frivole et passionnée.

— Tu pars, Charlotte?

— Raymond vient de télégraphier!...

— Oui.

Elle me regarde avec lenteur :

— Te voilà contente?

— Et toi aussi, maman?

— Oh! moi, tu sais, les poupons ne m'intéressent guère que lorsqu'ils deviennent des poupées.

Elle est loin, c'est vrai. La sève a tari. Pomme-Rose la distrait cinq minutes, puis l'ennuie. Elle s'était cependant un peu émue à la délivrance de Nicole, qu'elle aime bien, parce que Nicole est vivante, spontanée, imprudente même, autant que Raymond se montre précis, réglé, maître de soi. Ce qui me remue tant à cette minute la laisse presque indifférente, la blesse sourdement peut-être, comme un reproche de la vie envahissante à ce grand âge qui projette encore une petite ombre obstinée au soleil.

Elle n'est pas sensible comme moi à ce beau grand nom que je porte et veux léguer : ce n'est pas le sien. Marquise de Greuzes, femme d'un des plus fringans cavaliers de France, ami intime de ce Galliffet qui eut si fière figure, elle est par adaptation d'une autre race, et par goût d'une autre époque sombrée avec toute la dynastie et la France d'alors, en 70, au gouffre de Sedan. Mais comme les vieillards, elle sera sensible à la grâce de son arrière-petit-fils, si elle a le temps de le voir s'épanouir dans les collerettes de dentelles et les petits costumes de velours.

— Eh bien ! au revoir, dit-elle, et pas d'accidens.

Trains et voitures l'effraient, car elle n'a plus voyagé depuis dix ans, lorsqu'elle a accepté, — par force, — l'hospitalité du Clos-des-Bois. Ce n'est plus son vaste château de Sologne, — grevé d'hypothèques et vendu lorsque mon frère Jean, aussi charmant et aussi terrible que mon père, eut achevé de la ruiner. Du moins peut-elle finir ses jours respectée, à l'abri de notre maison rustique, point laide avec son toit brun, son long corps de logis décoré de poutrelles en colombages, ses pelouses, ses corbeilles et le bois qui monte et rejoint, par derrière, la forêt.

Je l'embrasse. Me voilà partie.

La voiture roule le long de la Seine, plate comme un miroir. Il fait beau, le printemps pousse en fine verdure ; sur ma gauche, les champs s'élèvent en pentes douces jusqu'au plateau de la Brie.

Ce paysage, d'une sérénité familière, avec lequel depuis tant d'années je communie, sans lui demander plus que la joie des yeux et le repos du cœur, cet ample et noble paysage que j'admire en sachant son indifférence pour mes joies et mes douleurs, voilà qu'il s'anime aujourd'hui d'une splendeur neuve. Est-ce le printemps seul ? Ou l'éternelle illusion versée par le

mirage du fleuve, des champs et de la forêt, en ces heures où il nous semble que la Nature bienveillante se fait la complice de nos espoirs, même les plus hasardeux? Je ne suis dupe qu'à demi de l'enchantement qui me soulève. Et cependant il est poignant. Mon impatience, qui mesure les aspects mouvans de la route, m'atteste qu'il s'est produit un événement considérable.

Cette faible palpitation qui sort des limbes, ce souffle de petit enfant remplissent le décor et le revêtent pour moi d'une intense magie. Je suis heureuse, et malgré les grandes souffrances que le sort, comme à tous, m'a départies, j'espère en l'avenir; je vois tout en beau, oui, même l'horizon si assombri du côté de Raymond et de Julia... même ce qui m'inquiète tant dans le ménage de Nicole.

Je repense à celle que je viens de laisser étendue, comme réduite en ce grand lit où jusqu'à midi elle économise ses forces : pauvre maman ! Combien d'années encore, ou de mois, verra-t-elle de sa fenêtre le lent cours du fleuve, la molle descente des chalands? D'elle, à ce minuscule rejet de l'arbre familial, quatre-vingt-un ans ont marqué l'essor des branches fortes et les entailles de la faulx. Quatre-vingt-un ans! presque un siècle où, autour de notre foyer, une société et son histoire ont évolué, depuis cette aube de 48 dont, jeune fille, elle a connu les généreuses aspirations par son père, le tribun Vassort, membre du Gouvernement provisoire, jusqu'aux fêtes mondaines et aux apothéoses guerrières du second Empire, jusqu'à notre République parlementaire. En quatre-vingt-un ans, ma mère a vu mourir mon arrière-grand-père, mon arrière-grand'mère, mon père, mon frère Jean, et tant d'amis, et tant d'êtres qu'elle a connus, et en elle-même tant de choses. A présent, son pas rétréci, sa pensée lasse ne vont pas au delà du cercle étroit des habitudes, chaque jour plus restreint, et que limitent l'heure du lever, les repas légers, une courte promenade le long des serres tièdes, appuyée sur sa canne, et le coucher suivi de l'interminable insomnie.

Elle s'affaiblit sans souffrir : un jour elle ne sera plus là. Quel vide pour moi, que le mariage de Raymond et les absences de Nicole aux colonies laissent si seule !...

Qui sait, petit garçon vers lequel j'accours de toute ma foi maternelle inemployée, refoulée, suspectée, déçue, c'est peut-

être toi qui seras la consolation suprême d'un cœur altéré; toi qui offriras la fraîcheur de tes joues et de tes petits bras potelés à mes lèvres desséchées qui ont soif de tendresse pure, comme Tantale avait soif d'eau vive!

II

L'express court. Je suis seule dans mon compartiment : j'échappe à la contrainte de voisins qui, sous leur maintien figé, ont eux aussi leur secret, qu'ils ne diront pas.

Repliée en moi-même, je fixe, en un raccourci de souvenirs, les points de repère de mon passé. Quel poids mort on traîne! Rêves irréalisés, bonnes volontés stériles, affections mal placées, trahisons de la chance, lâchetés d'autrui, vains regrets, illusions en allées!

Quelle mélancolie de se dire qu'on n'a pas rempli sa destinée morale, qu'on restera, jusqu'à la minute où l'aiguille noire s'arrêtera sur le cadran des jours, une créature imparfaite, imprévoyante, leurrée par l'orgueil, les faux jugemens, la vanité : oui, les meilleurs mêmes doivent faire ce *mea culpa*, et moi plus encore, qui ne suis qu'une femme ordinaire, moyenne en tout.

J'ai servi pourtant un idéal. J'ai cru, je crois à un devoir précis : et que si le mal, très souvent, l'emporte sur le bien, une impérieuse loi, inscrite en notre for intérieur, n'en règle pas moins tous nos actes.

Je crois avec Pierre, mon mari aimé, qui fut le révélateur de ma conscience, le guide spirituel de mes scrupules, que les déceptions inévitables ne témoignent pas, ne sont pas recevables à prouver que la vertu soit une chimère : si, par vertu, j'entends comme lui l'exaltation de l'énergie active et féconde en dévouement, en charité, en sacrifice. Le vrai, le dernier mot de la sagesse est peut-être : — Renonce-toi! Mais qu'il faut de courage pour s'y résigner!...

Mon passé : je revois une petite fille très choyée, un peu négligée aussi, soit dans notre beau château de la Chesnaye, près de Romorantin, soit dans cet appartement si vaste du faubourg Saint-Honoré, qui me semblait magnifique bien qu'on s'y éclairât à l'huile, qu'on s'y chauffât au bois et que le téléphone y fût encore inconnu.

A mes oreilles, un bourdonnement de faste, d'orgueil, d'apparat militaire. Je revois, gonflées par la crinoline, les robes de ma mère allant, couverte de bijoux, aux bals des Tuileries; et aussi le costume de chambellan de mon père. Des mots que je ne comprends pas me poursuivent : Jockey-Club, Cora Pearl, M. Rouher; histoires du Palais, intrigues de Cour, l'Impératrice à Biarritz, les réceptions de Saint-Cloud. Je revois mon père, bonapartiste fervent, avec sa moustache blonde cirée et son impériale, mince et élégant comme un colonel des Guides; je revois mon frère Jean, d'un an mon cadet, habillé en veston anglais, court, et coiffé d'un chapeau haut de forme, comme le jeune Prince auquel il est présenté. Et il est d'autres choses que l'on me cache et que je n'ai soupçonnées que plus tard : folles dépenses de mon père, maîtresses, duels, larmes de ma mère, séchées par ses éclats de rire, emportée elle aussi dans un tourbillon où elle se grise de lumière, d'hommages, d'adorations.

La guerre balaie cette féerie, tout croule.

Me voici au couvent de la Passion, maigre fillette de treize ans, deux fois en deuil dans ma robe noire d'élève et d'orpheline. Mon père qui, aux premiers désastres, a repris du service, — il l'avait quitté, sur un coup de tête, lieutenant de spahis, dix-huit ans auparavant, — s'est fait tuer aux côtés de Charette, aux charges héroïques de Patay. Ma mère, hier fêtée, aujourd'hui délaissée dans une société nouvelle et disparate, — à peine quelques amis, dépaysés par ces catastrophes, viennent-ils encore la voir, — a dit adieu au monde et est entrée dans la solitude comme dans une retraite monastique. Qui reconnaîtrait dans cette veuve sévère, aux longs voiles, la mondaine brillante de naguère ?

Si je ferme les yeux, ma jeunesse studieuse m'apparaît, imprégnée de l'atmosphère de mélancolie que firent, à tant d'enfans français, la défaite et l'accumulation d'horreurs de la Guerre et de la Commune. Vie monotone, que remplissent, dans les salles d'étude et les jardins du couvent, les petits drames et les jeux d'une volière d'oiseaux : coups de bec, coquetterie naissante, amitiés, jalousies; mon culte pour sœur Marie des Anges, jeune religieuse phtisique, que l'on envoie mourir à la maison mère de Rome.

De notre courant d'habitudes, des aîtres, des visages connus, rien ou presque rien ne subsiste, sauf Renaude et une des

femmes de chambre, succédant seules au personnel congédié. Quand je reviens à la maison, ce n'est plus dans notre grand appartement du faubourg Saint-Honoré, que, pendant le blocus affamé, ma mère avait transformé en ambulance, et où la Commune, après notre exode à Versailles, avait laissé un chenil, tentures déchirées, glaces cassées à coups de revolver, litres vides partout. Nous habitons maintenant rue de l'Université, et notre troisième étage, un peu triste, donne sur de grands jardins, dont presque tous les arbres ont été sciés ou déracinés pour les feux du siège.

Des années de mysticisme, de foi inquiète s'écoulent, où ma jeune ignorance se repaît de rêveries et de poésie. Mon frère, que je ne revois qu'aux vacances, est élevé dans un collège de Jésuites, à Mons. Notre château de la Chesnaye nous accueille en août et septembre, et son charme solitaire pénètre mon âme romanesque. Là aussi, la mort a laissé son empreinte : plus de voitures bruyantes, d'invités joyeux; l'herbe verdit les pavés des communs; vides, les écuries; fermés, les appartemens de réception et l'aile réservée aux hôtes. Les fleurs mêmes ont péri et, au lieu des parterres jadis éblouissans, on ne voit plus, devant la terrasse, que de parcimonieuses corbeilles de bégonias et d'héliotropes. L'entretien du domaine est coûteux et l'économie s'impose.

Plus d'une fois, ma mère a été sollicitée de vendre la Chesnaye; mais c'est tout ce qui lui reste de son ancien lustre; par ces pierres, ces arbres centenaires, elle se rattache encore à sa jeunesse, à sa belle et triomphante vie de femme; elle n'a pas la force de se défaire de ce grave et somptueux témoin d'une époque évanouie. Et d'ailleurs elle le réserve, dans sa pensée, à mon frère lorsqu'il se mariera. Car elle a la superstition orgueilleuse, dont j'ai hérité, de l'homme chef de clan et bénéficiaire des apanages. Ce dont je l'approuvais au point, si peu consultée que je fusse, que tout ce qu'elle a fait par la suite pour mon frère m'a paru naturel; jamais, dans ces privilèges parfois excessifs, je n'ai voulu voir une injustice à mon égard. Mon esprit de famille admirait, dans ce frère, un jeune héros, et tel il m'apparut toujours, bel adolescent entrant à Saumur, ou mâle officier plus tard, même lorsque son esprit d'aventure l'entraîna à des folies regrettables.

Je le revois, dans son premier uniforme, veste de hussard et

culotte noire de l'École de cavalerie. Comme tant d'autres, il veut être un des soldats de la revanche, et comme tant d'autres il vivra d'espoirs ajournés dans la guerre rédemptrice qui doit laver notre humiliation nationale et nous rendre les Provinces perdues ; mais il est de ceux aussi que l'oisiveté des garnisons ronge, que leur sang impétueux emporte vers le jeu, les amours faciles, la fête, des aventures plus retentissantes que ses chefs n'eussent voulu, et qui inquiètent ma mère et la désolent tour à tour, autant que son refus d'épouser un des riches partis qui s'offrent, jusqu'à ce que, à quarante-huit ans, jeune colonel, officier de la Légion d'honneur, des fièvres infectieuses rapportées d'Extrême-Orient anéantissent ce vaillant être, en qui les fautes venaient d'un excès de vie, plus que d'un vice.

En disparaissant, Jean a emporté tout ce qui maintenait debout notre mère. En quelques mois, blanchie, affaissée, elle ne fut plus que le reflet d'elle-même. Son existence dont, depuis tant d'années, il avait été le seul but, n'eut plus de raison d'être : en lui mourait sa dernière passion. La Chesnaye vendue et sa ruine presque entièrement consommée, à sa totale indifférence, elle ne fut plus, au Clos-des-Bois, telle qu'aujourd'hui, qu'une ombre désabusée et taciturne ; et quand elle se promène à petits pas, sans un regard au paysage, elle me semble, courbée vers la terre et le regard fixe, la gardienne de l'allée des tombeaux.

Ce qui me préserva un peu de trop souffrir, à mon entrée dans le monde, fut que je tenais, — ma mère me l'a souvent répété, — non d'elle et de mon père, êtres de grâce vive et légère, ni de ma grand'mère, une sainte imbue de jansénisme, mais bien de mon grand-père Vassort, le tribun de 48, forte tête raisonneuse, éprise d'idées générales et de spéculations métaphysiques, disciple d'Auguste Comte.

Dans le dessein de me marier, ma mère revit quelques anciennes relations, soit à Paris, soit en Sologne, et la Chesnaye reçut des visites. Mais le milieu même auquel on m'avait préparée à vivre ne satisfaisait pas mon inquiétude mentale ; des amies de pension que je retrouvai mariées me désenchantèrent par la frivolité de leur esprit et la petitesse de leurs préoccupations. Rien de ce que j'entendais n'avait le son grave et pur des enseignements de ce couvent où, comme une chrysalide, j'avais vécu en incubation d'attente ; tout me paraissait décoloré, pauvre et vide. Ce qui intéressait les gens de notre entourage

ne me parlait pas au cœur, et cependant ils s'exprimaient avec un « bon esprit » et selon les règles admises; mais leurs paroles et leurs actes me faisaient l'effet d'être médiocres et plats. Je subissais la déception inévitable qui attend, dans une société polie et neutre, formaliste et plus soucieuse de façade que de fond, le néophyte sorti, frémissant encore, de la prison où se sont concentrés ses élans mystiques et sa ferveur en un héroïsme qu'il constate inutile et sans emploi.

Je ne sais trop ce qu'il serait advenu de moi, et si, comme d'autres, après avoir refusé avec répugnance deux ou trois partis cependant honorables, je ne me fusse pas résignée à accepter, sur la mine, un fiancé ni meilleur ni pire que ceux que l'on voit d'ordinaire, c'est-à-dire imprégnés de conventions, infatués de leur supériorité envers une jeune fille inexperte, qu'ils se promettent de dominer, et à qui ils donneront un ou deux enfans pour les occuper d'un devoir.

Une grosse maladie, la fièvre typhoïde, me vint en aide. Notre vieux médecin de famille, l'excellent M. Grangeterre, venait de mourir ; son neveu, Henri Gimones, le remplaçait et, dans le premier affolement, par habitude de recourir à son oncle, ce fut chez lui que courut notre Renaude.

Il me soigna avec un dévouement et une habileté auxquels la défiance de ma mère, devant son âge, rendit justice. Des relations se nouaient, d'autant plus légitimes que nous étions restées en fort bons termes avec Mme Grangeterre, digne compagne de notre ami disparu. Ce fut ainsi qu'un jour de convalescence je me rencontrai, dans le salon de la vieille dame, resté ouvert seulement à quelques intimes, avec Pierre Gimones, jeune professeur de chimie, préparateur au laboratoire de son maître, Pasteur.

On se moque de l'invraisemblable coup de foudre, et cependant il se produisit. Si étonnant que ce fût, ce jeune savant sérieux s'éprit à première vue de la jeune fille pensive et silencieuse, et à certains égards si loin de lui, que j'étais alors. Avait-il pressenti que je ne ressemblais pas tout à fait aux autres, et que, sous ma réserve et ma timidité, se cachaient une sensibilité assez profonde, un esprit mal instruit, mais avide de tout connaître ; enfin une nature de femme ayant foi dans sa mission et résolue à devenir une épouse dévouée et une mère fervente ?

Pierre Gimones dut pressentir en moi ces inclinations, ou, généreusement, me fit-il crédit de ce qu'il me prêtait de favorable? J'étais trop ignorante de l'amour pour répondre par un élan semblable à un sentiment aussi spontané que le sien; je n'en ressentis pas moins, dès cette première rencontre, une impression assez forte pour qu'elle poursuivît mon souvenir et fît travailler mon imagination. Je ne fus donc point aussi surprise que j'aurais pu m'y attendre, lorsque j'appris l'impression décisive que j'avais produite sur lui; et je m'aperçus aussitôt, au plaisir que j'en éprouvai, combien son air distingué, volontaire, sa grâce simple, sa parole, tout ce qui lui donnait un caractère de noblesse, me plaisaient déjà.

Il n'avait pas hésité à me faire demander aussitôt en mariage par la vénérable Mme Grangeterre; mais ma mère, sans répondre par un refus formel, et prétextant que j'avais à peine dix-neuf ans, demanda à ajourner sa réponse. Les opinions républicaines de Pierre Gimones l'alarmaient; elles n'étaient pas, à ses yeux, un empêchement rédhibitoire pour Henri, son frère, de me soigner; mais, dès qu'il s'agissait d'un mariage...

Or, ce qui précisément m'attachait, était l'accent de mâle conviction avec lequel Pierre avait agité, chez sa tante, ces idées nouvelles pour moi, et cependant adaptées à ma qualité de petite-fille du grand républicain; si bien que ces idées audacieuses ne me semblaient point absolument étrangères. Là où ma mère faisait grief aux hommes du 4 Septembre d'avoir renversé l'Empire, je leur savais gré, moi, d'avoir prolongé la résistance, malheureuse il est vrai, mais stoïque du pays; et cela, c'est par Pierre Gimones que je l'appris, dans la discussion qu'il eut, ce jour-là, avec un vieil orléaniste.

Sa compétence ne pouvait être récusée. Son père avait été un des collaborateurs discrets, mais assidus, de Gambetta et de Freycinet dans l'organisation de la défense nationale. Les objections de ma mère tenaient aussi à la carrière qu'il poursuivait; le travail, même intellectuel, à ses yeux d'aristocrate, — et bien que son aristocratie d'emprunt prît son origine et sa fin dans la personne de notre père, — lui semblait presque une déchéance. Les prétendans auxquels elle avait pensé pour moi relevaient, sauf un officier de dragons, beau, mais court d'esprit, d'un monde de luxe et d'oisiveté : l'un était un hobereau oisif et vaniteux, provincial haut en couleurs; l'autre un vicomte de

Pré-Meulan, pâle, étriqué, à demi chauve, fort occupé de courses et habillé en gravure de modes. Et justement ce qui me rendait si sympathique Pierre Gimones, était l'admiration dont son frère le médecin louait son amour du labeur, sa fièvre pour la science, son mépris des vanités futiles.

Un amour sincère, contrarié à ses débuts, a de grandes chances de puiser, dans la résistance qu'on lui oppose, des forces imprévues. Pierre Gimones s'était juré de n'épouser que moi. Sa persistance tranquille, son charme dominateur s'imposaient au bout d'une année à ma mère qui, en le connaissant mieux, et malgré certaines séparations d'idées, devait lui marquer plus tard son estime et sa confiance. Elle consentait enfin à mon mariage.

— Votre billet, madame, s'il vous plaît ?

Le contrôleur, en ouvrant la portière du train en marche, interrompt brusquement mes souvenirs. On a dépassé Melun. Les champs, les boqueteaux, les talus qui défilent en sens inverse me ramènent à la conscience du présent et au but de mon voyage.

Qu'il y a loin, de la jeune mariée en blanc qui, au son des orgues, franchissait, le 20 juin 1877, le portail de Saint-Thomas-d'Aquin, à la femme en robe violette, qui, grisonnante et le visage fatigué, — tu as beau dire, Renaude, — regarde aujourd'hui la terre reverdir encore une fois dans la grâce du Printemps !

Trente-six ans de cela, qui le croirait, mon Dieu ! Et là-dessus, j'ai goûté dix ans de parfait bonheur, de tendresse absolue ; la joie sereine, — après de vagues défiances et quelques résistances légères, venues de mon éducation et des divergences de nos caractères, — la joie consciente de me plier à l'emprise de mon mari si bon, si aimant, si supérieur à moi.

Quelle gratitude infinie pour tout ce que je lui dois : cette révélation de l'Univers que je ne soupçonnais pas ! Au bout de quelques mois un voile, qui me masquait le véritable aspect de la vie, s'était déchiré. J'ignorais tout : l'enseignement que j'avais reçu pouvait à peine, par ses dates et ses nomenclatures, servir de cadre à tout ce qu'il me restait à connaître. Je n'avais pas lu un poète, ni Musset, ni Victor Hugo ; je n'avais jamais parcouru un roman, ni Balzac, ni Flaubert ; je ne savais rien de la véritable histoire ; il la fit vivre et palpiter devant moi en

lisant tout haut des chapitres de Michelet. Et sur tout le reste sa conversation claire, sobre, nourrie de faits, m'ouvrait des aperçus vigoureux et sains ! Je ne crois pas qu'entre deux êtres ait pu exister union de cœur plus complète, confiance plus tendre, ni une bonne volonté réciproque plus entière pour nous hausser l'un et l'autre et l'un par l'autre à une compréhension du bien, du vrai, du juste.

Raymond est né un an après notre mariage, et Nicole neuf ans plus tard. Quel éducateur Pierre a été pour notre fils : comme il veillait sur son enfance, quels soins attentifs il donnait à l'éveil de cette petite intelligence ! Je revois son attendrissement, quand il tint dans ses bras notre petite fille. Il me dit : — « Je n'ai plus rien à désirer !... »

Qu'eût-il souhaité de plus, en effet, avec la simplicité de nos goûts ? Il ne vivait, en dehors de ses travaux scientifiques, que pour son foyer. Il était heureux et il devenait célèbre !...

Un an après, Pierre est mort, d'une méningite cérébro-spinale. Comment ai-je survécu à cet effondrement ? Sans mon amour maternel, je me serais tuée : un suicide, à ce moment de désespoir fou, ne m'eût pas effrayée. Mais les enfans ! Nicole qu'il fallut sevrer, Raymond qui commençait de suivre les cours d'une institution voisine... Je n'ai pas d'autre choix que de me consacrer à eux. Dans la mesure de mes faibles forces, je dois remplacer leur père, me pénétrer de son esprit, suivre ces instructions secrètes que le souvenir nous dicte quand les vivans ne sont plus là pour contrôler leur œuvre. J'abandonne tout ce qui fut notre existence extérieure ; je ne suis plus une femme ; la possibilité de refleurir en un autre amour est anéantie en moi ; je me voue, à trente et un ans, à ma seule vocation désormais : je serai la veuve fière de porter dignement un grand nom, et la mère absorbée par cette passion toute-puissante qui puise sa violence dans le sentiment et l'instinct, et s'exalte jusqu'à la frénésie du sacrifice, en subissant les douleurs et les jalousies du véritable amour.

Je serai mère uniquement ! Quand on a aimé un homme tel que Pierre et qu'on a chaque jour senti sur soi le rayonnement d'une adoration semblable, peut-on penser à se refaire un autre foyer ?

Ma mère me le conseillait, effrayée de ma jeunesse, du long calvaire de tristesse qu'une vie entière me réservait : « — Tes

enfans mariés, tu vieilliras stérilement, me disait-elle. On peut concilier le culte qu'on doit aux êtres les plus aimés avec un parti raisonnable. » Je lui disais alors : « T'es-tu remariée, toi? » Elle répondait : — « Oh ! moi, c'est bien différent... » Et je ne pouvais saisir le sens réticent de sa pensée ; mais le fait était là ; elle ne s'était pas rejetée vers la vie ; sans doute, elle avait alors trente-huit ans et, à cette époque-là, cet âge comptait... Mais elle était si belle encore...

Comme pour lui donner raison, j'inspirai, sans que mon consentement y fût pour rien, une passion à un homme que je n'avais jusque-là considéré que comme un ami de notre ménage, le commandant d'artillerie Raynal. Si j'avais pu être tentée d'associer à mon sort un loyal compagnon, un cœur sûr sous une rude enveloppe, je l'aurais choisi sans hésiter : mon affection pour lui était sincère, mais ne pouvait dépasser l'amitié distante que ma situation retirée m'imposait.

Il me parla avec une touchante franchise, il m'avoua son amour en termes émouvans, il s'offrit à me seconder dans ma tâche si lourde de mère ; il aimerait mes enfans comme les siens. Émue, ébranlée peut-être par sa sincérité, souffrant du désespoir que lui causerait mon refus, je ne me sentis pas le droit de manquer à ce qui me semblait un devoir sacré : la fidélité à mon mari, et la consécration que j'avais faite de tout moi-même à mes enfans.

Raynal s'inclina et m'annonça son départ. Ma résolution brisait sa vie. Il quitterait l'armée, accepterait une place d'ingénieur-directeur d'usine en Russie. Il partit, ne voulant pas, dit-il, continuer à vivre dans un cercle d'habitudes qui lui rappellerait trop cruellement ma pensée.

Il s'est marié quelques années après avec une jeune veuve. Je n'ai jamais pensé à lui qu'avec une affectueuse gratitude : je ne l'ai plus revu : je sais qu'il est heureux, qu'il s'est fait aimer des enfans de sa femme. Et c'est tout...

Ai-je des regrets? Non, puisque je crois avoir mieux agi en obéissant à des motifs d'ordre supérieur. Le souvenir de Pierre eût terni à mes yeux les qualités du commandant Raynal ; et comme je n'éprouvais, étais incapable d'éprouver encore de l'amour... tout est mieux ainsi.

D'ailleurs la vie passe, et l'on s'achemine lentement vers le grand repos où Pierre est entré, il y a eu avant-hier vingt-six

ans; jusqu'à présent, Raymond s'était toujours uni en pensée avec moi pour l'anniversaire de la mort de son père. Cette année, il n'y a pas pensé.

Vingt-six ans déjà se sont donc écoulés, pendant lesquels j'ai élevé mon fils et ma Nicole : j'ai connu l'inquiétude des heures passées à leur chevet, lorsqu'ils étaient malades, la tâche renaissante de lutter contre leurs défauts.

Le caractère et les facultés de Raymond m'inspirèrent des craintes graves, lorsqu'il s'est agi du choix d'une position. Positif, ambitieux de profits et d'honneurs certains, il n'avait pas, je dus le constater avec peine, le feu sacré de son père pour la science. Le professorat, les arides recherches auxquelles un Gimones, aux côtés d'un Pasteur, a donné son existence, lui inspiraient une aversion invincible. Avec des goûts lettrés, une facilité grande d'assimilation, il n'aimait rien avec fougue. Assez bon élève à Louis-le-Grand, sans rien d'exceptionnel, il fit son droit, comme tant d'autres, entra dans l'étude de Me Hardouin, notre notaire, puis secrétaire chez Frimeux, le député brillant et l'avocat célèbre. Raymond, de ce jour, avait trouvé sa voie. Il plaiderait.

En dix ans, il s'est fait un nom. Le goût du travail lui est venu avec le succès et la fortune. Le voilà connu, lancé, plein d'avenir.

Son mariage, il y a trois ans, avec Julia Barysse, — ah! ce mariage! — a redoublé son énergie et sa confiance en soi. Trop, peut-être, si j'en juge par leur train de maison ruineux, leur luxe excessif, le coulage toléré par l'insouciance de ma bru. A présent qu'il a vaincu, — à moins que le hasard seul s'en soit chargé, — les répugnances égoïstes et les craintes un peu lâches qu'elle montrait à devenir mère, je pense, puisqu'il désirait se réaliser dans un enfant, que rien ne manque à ses vœux. Il aime sa femme. Il aimera son enfant.

Faut-il s'étonner si, tellement occupé de lui et des autres, il oublie le plus souvent qu'il a une mère?... Allons! pas d'amertume!...

La gare... Paris! Vite, un taxi-auto! J'ai si hâte d'arriver et de voir, serré dans ses langes, ce petit paquet nu qui a déjà visage humain, le petit-fils de Pierre, et le mien!...

III

Raymond habite boulevard Haussmann, au quatrième. Escalier somptueux. Je prends l'ascenseur. J'ai beau tendre l'oreille, je n'entendrai pas le faible vagissement qui me répondrait au cœur. Ces grandes maisons, capitonnées de morgue, ne laissent rien filtrer derrière leurs portes ornementées.

Combien j'aimais mieux le cabinet de travail où Raymond, célibataire, donnait ses consultations, rue d'Anjou! On ne pouvait ouvrir les fenêtres, à cause de l'odeur d'écurie; et le valet de chambre, en hiver, n'allumait la première bûche que pour le premier client. Mais si Raymond exigeait, dans le petit salon couvert de housses et le cabinet de travail, un apparat nécessaire, sa chambre à coucher, son boudoir, — oui, son boudoir de joli garçon, — prenaient, dans leur négligé un peu bohème, une revanche de jeunesse. Que de fois j'ai remis de l'ordre dans ses armoires! Aujourd'hui, l'idée ne m'en viendrait pas. Je suis en visite.

Cette impression s'accuse, la porte ouverte. La femme de chambre m'introduit avec un aimable sourire au salon des tapisseries, qui précède le salon blanc et le salon vert. Pour s'excuser de me faire attendre, elle m'explique que M. Verdiane, l'accoucheur, est là.

— « Rien de grave, Justine? » ai-je demandé bien vite. — « Non, madame, tout va bien, l'enfant est superbe, » répond cette fille assez distinguée, et dont la ponctualité, si elle est muette, n'est pas aveugle; car plus d'une fois déjà ses regards expressifs ont rencontré les miens; et nous nous sommes détournées alors, par gêne conventionnelle.

Trois minutes, cinq minutes se déplacent à la pendule sur la cheminée : le temps de constater, involontairement, qu'il y a de la poussière sur la glace et que Baptistin, — je le déteste, celui-là, avec son mufle arrogant et faux, — n'a pas fait le salon depuis deux jours. Je rajuste machinalement un coussin de bergère déplacé.

— Raymond!

Je l'étreins, il m'embrasse, et je sens sa brève émotion.

Il me dit :

— Tu es venue immédiatement? C'est gentil!

— C'est trop naturel. Et ton fils?

— Tu vas le voir : huit livres cinquante!

Il a énoncé ce poids avec orgueil, de sa belle voix martelée, qui fait si bien au Palais. Son visage viril, depuis peu rasé à l'américaine, ce qui souligne la mâchoire, — je l'aimais mieux avec sa moustache et sa barbe en pointe, — trahit une sincère allégresse; mais le front préoccupé a une barre : soucis? argent? mécomptes? Aux vaniteux, — il l'est devenu, — tout porte ombrage : un plaisir est chassé par un désir nouveau. Je demande :

— Tout s'est bien passé?

— Mais oui; avant-hier matin, Julia a été prise des premières douleurs; à cinq heures du soir, tout était fini. Assieds-toi donc!

Aimable, il m'offre la bergère. Mais je m'écrie :

— Comment, avant-hier? Et je n'ai eu ton télégramme que ce matin?

Raymond prend son air gêné, que je connais bien. Me voilà frustrée : ces deux nuits et un jour de retard m'ont privée de m'associer tout de suite à leur joie; mon amour-propre est moins atteint que ma tendresse.

— Excuse-moi, dit-il, j'ai été très dérangé, assailli de courses...

Piteuse raison, que je feins d'accepter, quoiqu'il y ait autre chose; et il le laisse percer, maladroitement :

— Julia ayant sa mère auprès d'elle, nous avons jugé inutile de te déranger prématurément dans ta retraite. Tu déjeunes avec nous, bien entendu?

Un pas dans l'antichambre : l'accoucheur qui s'en va.

— Tu permets?

Raymond le rejoint. Puis il va parlementer avec sa femme et revient, avec le sourire, son sourire si séducteur :

— Veux-tu venir?

Dans la grande chambre, le lit Renaissance exhaussé d'une plate-forme s'avance en bateau, sous son baldaquin de damas bleu.

Ses mains pâles sur le drap brodé de Craponne, Julia coiffée d'une fanchon en point d'Angleterre et parée d'une matinée de crêpe de Chine rose, me regarde venir, investie déjà, du fond de sa prostration, de ce prestige que l'orgueil de la maternité assure aux jeunes femmes. Elle est jolie à ravir, malgré sa

faiblesse, la coquine! Ses yeux de grande chatte, ses yeux bleus qui savent être si caressans ou si cruels, paraissent immenses :

— Bonjour, mère... Voyez quel vigoureux garçon j'ai donné à Raymond.

J'ai vu... A côté d'elle, dans son nid de mousseline, une petite grosse tête repose, rougeaude, comme déformée sous le pouce, et tellement modelée à l'effigie de Raymond qu'il me semble le revoir dans son berceau. Je baise ces traits flous et les cheveux abondans :

— C'est tout ton portrait!

J'embrasse aussi ma bru sur la tempe.

— Vous trouvez, chère amie? Pourtant il a le front et le menton de ma fille!

Je me retourne. Laure Barysse, que je n'avais pas vue en entrant, s'approche... Je veux être aimable et concède :

— Oui, le front, peut-être...

Nu-tête et en peignoir, comme chez elle, Mme Barysse, grande et corpulente, tient plus de place encore; elle a un visage sculpté de Junon, des yeux orgueilleux. Elle surveille sa fille contre tout et tous, surtout contre moi; pour Raymond, elle se fait souple : c'est plus prudent. Les serviteurs ne l'aiment pas, elle est dure.

Nous nous sommes embrassées aussi, c'est l'usage. Ses lèvres ont mouillé ma joue et je me retiens pour ne pas m'essuyer. Qu'elle ait été là tout le temps, qu'elle ait préparé d'avance les couches du premier maillot et assisté, minute par minute, à la naissance de l'enfant, c'est bien juste, puisqu'elle est la mère de Julia... Était-ce une raison pour me priver de ma place? Elle affirme sa mainmise en déployant sans nécessité le rideau léger autour du berceau, comme si elle craignait que je ne réveillasse le petit dormeur.

Loquace, heureuse de se mettre en scène, — elle en a le droit, soyons juste! — Julia raconte avec force détails les péripéties de l'accouchement; et cela, qui n'a rien d'apprêté, qui vient de la vérité de l'instinct, me touche et m'émeut.

Mme Barysse répète, dolente et navrée :

— Pauve chérie, pauvre chérie...

Et son air de pitié, comme si toutes les femmes ne passaient pas par la même torture, comme s'il n'y en avait eu que pour sa fille, m'agace un peu, surtout quand elle ajoute, emphatique :

— Julia a été admirable, admirable!...

Celle-ci accueille l'éloge; Raymond le confirme, je n'ai qu'à m'y associer; mais ma bonne volonté, mon élan sont coupés. Laure Barysse cependant m'épie, et semble craindre que je ne dise ou ne fasse quelque chose qui affirme mes droits. Je n'y pense pas...

— Il doit faire délicieux déjà à la campagne! me lance-t-elle.

A la campagne, on jouit de la fraîcheur des bois, on n'a ni soucis ni responsabilité, on ne veille pas, tourmentée, au chevet d'une malheureuse femme dont la vie, pendant quelques heures, va être en danger : voilà ce que son intonation sous-entend. Et je pourrais répondre :

« Moi comme vous, et aussi bien, Laure, j'aurais su soigner Julia et accueillir le nouveau-né. »

Au fait!... je demande à Raymond :

— Comment l'appelez-vous, décidément?

Bien qu'il ait toujours éludé cette question, j'espère encore qu'il dira : « Pierre. » Julia répond :

— Frédéric, c'est le nom de papa; et puis Fred, ou Freddy, c'est joli.

Le nom de « papa, » de papa Barysse, le gros banquier mort à temps pour son honneur, alors que le nom de mon mari eût si fièrement fait!... Raymond, dont je cherche, malgré moi, les yeux, feuillette des papiers que la garde, blonde jeune fille en sarrau de toile, vient de lui remettre; et Julia le prend à témoin :

— N'est-ce pas, mon ami?

— Frédéric-Pierre, tranche son ton conciliant.

Sa femme fait une moue imperceptible, sa belle-mère se tait, moi aussi : nous sommes tous mécontens les uns des autres; seulement, moi, je souffre. Puérilité? Rien n'est puéril dans cet ordre de sentimens, et il n'y a rien de négligeable en ce qui touche l'appellation pour la vie de ceux qui transmettent le souvenir des disparus. Le petit-fils du savant Gimones n'a rien de commun avec le banquier Barysse. — « Frédéric!... » C'est un peu fort tout de même!... Quel empire Julia a su prendre sur Raymond! Car s'il n'y avait que cela! Mais tout le reste!... Elle le domine, c'est évident; et si c'était pour son bien, encore!

Elle veut se montrer gracieuse et dissiper ce malaise qui est tombé entre nous, comme un petit vent glacé.

— Mademoiselle Neyron, vous allez changer bébé?... Prenez-le un peu sur vos genoux, mère; il pèse lourd, vous savez.

La jeune garde, en souriant, me confie l'enfant.

— Dites bonjour à votre grand'mère, petit garçon; vite, un beau sourire!...

— Dis bonjour à ta « bonne-maman, » rectifie en écho Laure Barysse. Ta grand'mère, tu la connais déjà.

Je redresse la tête et la regarde fixement, cette fois... Je n'ai pas, Dieu m'en est témoin, de vaine coquetterie. Ce n'est pas parce que le mot de « bonne-maman » me vieillit davantage qu'il me froisse, mais parce que, égales, il nous différencie, lui donne une prééminence injustifiée, oui, injustifiée!...

Ne sait-elle pas que dans le Midi, où elle est née, c'est la mère de la fille, et non l'autre, qu'on appelle bonne-maman? Pourquoi m'infliger ce troc?

Ma révolte n'échappe pas à Julia qui intervient, câline, de son air de chatte : mais la griffe est là, sous le velours :

— N'est-ce pas, mère, cela vous est égal qu'on vous appelle ainsi? Cela sera plus commode à Freddy pour vous reconnaître plus tard toutes deux? Et puis, cela a si peu d'importance!...

Vais-je être bonne, c'est-à-dire faible à leurs yeux, et lâche aux miens, une fois de plus? Faut-il attacher, en effet, tant de prix à un mot? Si je suis tendre pour lui, m'en aimera-t-il moins, le petit... Frédéric? (Je ne puis me faire à ce nom!) Mais j'ai trop subi, depuis quatre ans, les empiétemens de Julia et de sa mère, je vois trop à quelle déchéance de dignité elles veulent insensiblement me conduire... Alors, le conflit? Raymond partagé... comme si son choix était douteux? N'est-il pas certain qu'il penchera vers sa femme?... Une courte hésitation... Ma foi, tant pis... Et très nette :

— Non, si vous le voulez bien, tenons-nous en à l'usage... et aux convenances.

— Si vous le prenez ainsi, dit Laure aigre-douce... ce que j'en disais...

Je reporte toute ma pensée sur l'enfant qui, sur mes genoux, s'éveille et s'agite, pousse un cri faible et aigre. Pauvre petit, qui déjà se plaint! Comme il ressemble à Raymond!... Je cherche si par delà, plus haut, plus loin, quelque chose du visage de Pierre transparaîtra? Non. Pierre est bien mort. Mais si tu es un Raymond, un Gimones, petite créature mâle, atteste

donc à ton père l'indispensable suprématie de l'homme au foyer! Pourquoi n'a-t-il pas protesté, quand Laure Barysse m'a appelée « bonne-maman ? » Parce qu'il s'est éclipsé, bravement.

— Mademoiselle Neyron ? dit suavement Julia...

La garde, de ses mains expertes, me reprend l'enfant, et, sur le lit de la mère, le change ; je puis admirer ce petit corps râblé, la poitrine déjà large, ces promesses de vie et de force. Il a les ongles des pieds et des mains admirablement formés. Un flot de tendresse se rue en moi, monte à ma gorge et m'étouffe : « Oh! petit, petit, qu'ai-je à faire de ces étrangères, et pourquoi m'émouvoir de leurs menées ? Tu es là, toi, c'est la seule chose qui importe; tu es là, vivant, robuste, poussant ta clameur frêle et âpre vers le jour. De quelque nom que tu m'appelles plus tard, puissé-je être la bonne fée qui rassurera tes craintes chimériques, consolera tes minuscules douleurs et te versera, dans de belles histoires, le songe éveillé ou le doux sommeil! »

Je me recule. Sans y paraître, en relevant l'oreiller de sa fille, en rebordant le drap, Laure Barysse m'évince en douceur. Étrange femme! Une mère elle aussi, une mère comme je suis mère de Raymond, une mère ardente, une mère jalouse. Je ne nie pas ses mérites; elle a été une couveuse modèle, c'est une passionnée de l'amour maternel. Sa devise est : « Ses filles d'abord, elle ensuite, puis personne. » Et c'est ainsi qu'elle a pourri de sa tendresse Julia, sa préférée, et Manuële, la femme du docteur Buyle, développant chez l'une et l'autre l'égoïsme monstrueux, les instincts de proie et d'autorité qui la guident aussi sûrement que s'orientent les tentacules d'une pieuvre. Méchante ? Qui le saura?... Elle a la sensibilité brusque et bruyante des femmes trop riches de sang, pleure facilement, a des vapeurs. Qu'elle adore Julia, c'est bien légitime, mais pourquoi se montrer à mon égard aussi soupçonneuse, méfiante et hostile ?

Qu'ai-je de si enviable ? Une vie pure, un nom intangible, le respect de moi-même?... Serait-ce donc cela qui l'irrite, elle qui a eu un mari équivoque et qui ne vit que pour la façade, luxe et dettes ? Car il ne se peut qu'elle m'envie la modestie de mon existence, la simplicité de ma toilette, mes rares venues à Paris pour un concert de « l'Œuvre de patronage de la Maternité, » dont je suis une des fondatrices ? M'envier cela serait dérisoire. Et cependant, elle m'en veut de quelque chose que j'ignore, comme si je le lui volais.

Elle me glisse :

— Mme de Greuzes ne viendra pas embrasser Julia ?

Elle sait bien que ma mère n'appartient plus au monde des vivans. Mais elle voudrait que l'univers entier, et les rois et les reines vinssent rendre hommage à sa fille. Sa fille ! Quand elle dit : « Ma fille, » on dirait que sa poitrine et ses joues se gonflent, elle se dilate involontairement ; et je ne souris pas trop de cette superbe, moi qui aime Raymond, mais pas de la même manière, j'en atteste la mémoire de son père ! Car j'aime Raymond avec clairvoyance, avec humilité, avec la conscience de ses imperfections et des miennes, avec le ferme propos de les vaincre ; j'aime Raymond avec ma faiblesse de femme trop tendre, mais aussi avec un peu de la fermeté de mon mari ; j'aime Raymond en le souhaitant chaque jour meilleur, plus noble, supérieur aux autres, non en le rêvant plus riche ou plus encensé. Et si l'on me reproche à moi aussi d'être jalouse, oui, je le suis !

Mais si cette jalousie est complexe, si elle jaillit de mon âme entière, si elle supporte si mal que Raymond aime une autre femme que moi, — oui, nous sommes ainsi, toutes ! — si j'éprouve un invincible tourment à songer que lui a été tout pour moi, ma jeunesse de femme solitaire, ma beauté renoncée, ma solitude aujourd'hui, une morne vieillesse demain, alors que moi je ne suis plus pour lui qu'une présence aimée par habitude et tolérée par devoir, un témoin respectable de qui l'intervention semble abusive et les reproches lassans ; si je subis un martyre grandissant à voir mon fils, âme de mon âme et chair de ma chair, m'échapper peu à peu, appartenir de plus en plus à cette épouse sans idéal, sans vertu, sans foi, je l'affirme, ma jalousie n'est pas basse !

Non ! non ! Elle est tristement humaine, soit ; elle n'est pas inféodée à cet esprit de sacrifice qui était la loi de Pierre Gimones ; oui, je l'avoue et me le reproche ; mais elle s'inspire du moins d'un mobile dont je n'ai pas à rougir. Si je suis si jalouse de Julia, et par suite de Laure Barysse, c'est que leur influence ne vaut pas la mienne, c'est qu'elle ne lui prépare aucun bien, c'est parce qu'elle est destructrice de ce qu'il y a de meilleur en lui, comme ces émanations de vapeurs sulfuriques qui, dans les usines, brûlent les artères et corrodent les poumons. Si c'est être jalouse que de leur en vouloir de toutes

les forces que j'ai en moi, eh bien ! oui, je suis jalouse, jalouse, jalouse comme la bête à qui on arrache son petit. Je ne veux pas qu'elles fassent du mal à mon fils. Je ne veux pas qu'elles le diminuent. J'exige qu'il reste le digne continuateur de son père !

Julia me dit :

— C'est vrai qu'elle est bien âgée, Mme de Greuzes ; quel âge au juste ? Quatre-vingt-huit ans ?...

Non, pas tant. Ne l'enterrez pas encore ! Quand elle m'a posé cette question, sa mère l'a regardée... Pourquoi les femmes sont-elles douées de cette intuition aiguë que les hommes les plus fins ignorent, et qui leur permet de lire, entre elles, dans le cœur le plus muré ? Toutes deux pensaient : « La vieille dame mourra un de ces jours. » Je ne les calomnie pas en m'affirmant que c'est cela qui les a rapprochées, le temps d'un éclair qui m'illumine. Car on ne parle de ma mère qu'avec des égards apitoyés : pourquoi donc, sinon ?...

Voilà, voilà ce que Mme Barysse peut m'envier et qu'elle m'envie certainement : elle croit ma mère encore très riche. Elle ne sait pas que les maigres rentes qu'elle confond aux miennes soldent tout juste son entretien... Car on la croit riche... Pour les maigres réserves dont ma mère, semblable à beaucoup de vieillards, ne parle jamais, — moi non plus, — et qui sont chez son notaire, je les crois presque nulles, un alibi de surface. Et ce n'est pas moi qui détruirai cette espérance dont Laure me fait gratuitement bénéficier, avec l'arrière-pensée que Julia à son tour en recueillera, plus tard, le fruit.

On entend des voix. Empanachée, Manuële Buyle entre cavalièrement, tandis que sur le seuil son mari risque un : — « On peut entrer ? » Manuële, blonde, contraste avec Julia qui est châtain ; de visage, elle lui ressemble, mais en moins joli.

Autorisé par un signe de sa belle-mère, le docteur Buyle vient baiser la main de Julia en disant : — « Je ne fais qu'entrer et sortir ! » Il est froid, sec et porte des complets justes ; il a le teint fatigué, un monocle et des sourires sceptiques : c'est un de ces médecins nouveau genre, arrivistes et sans moralité, qui voient dans les malades une source de revenus et non un apostolat à remplir. D'ailleurs, instruit et spirituel. Il me témoigne une courtoisie indifférente et irréprochable, tandis que Manuële, si elle osait, prendrait ses aises.

Installée auprès de sa mère et de sa sœur, — Buyle s'est

retiré, — elle jabote, caquète éperdument : il y a en ce moment chez Unity des étoffes, oh! ma chère! Elle s'est extasiée pour la forme sur bébé, en ajoutant, sincère :

— Oh! moi, les enfans, je n'en aurai que le plus tard possible. C'est trop ennuyeux!

Julia s'intéresse, elle aussi, aux soies brochées de Unity, Mme Barysse dessine en l'air le costume tailleur qu'elle va essayer cet après-midi, Manuële annonce qu'elle a une modiste étonnante; le crescendo de leurs voix réveille l'enfant que Mlle Neyron, inquiète, propose de mettre dans la pièce à côté :

— C'est cela, dit Julia, emportez-le.

J'aide la garde à transporter le berceau, et je reste à côté dans la petite pièce blanche et peu éclairée qui servira de *nursery;* — c'est l'ancien cabinet de toilette de Julia; elle en a profité pour s'en octroyer un plus grand, une merveille. — Le clan Barysse, se débridant, et comme délivré de ma présence, continue à s'extasier sur l'art des grands couturiers. Mlle Neyron a fermé doucement la porte et s'est assise dans un coin, avec un livre. Et moi, sur une chaise basse, je regarde le petit Fred, — Fred, j'aime encore mieux ce nom, — qui s'est rendormi, de ce léger sommeil des nouveau-nés, où la cire des traits semble fondre et pâlir; on le dirait si près de la mort que je me penche pour être sûre qu'il respire et que la petite lueur qui vacille là, comme une veilleuse, ne s'est pas éteinte.

Mlle Neyron me comprend et me sourit. J'aime son regard clair. Habituée, de maison en maison, à observer bien des choses et à les oublier, elle ne doit plus guère s'étonner; je ne suis pas la première grand'mère, ou la première bonne-maman qu'elle aura vue, grave et seule, contempler un petit enfant avec une fixité pleine d'amour, le regret cuisant de ne pouvoir l'emporter avec elle et lui servir de mère!

Mlle Neyron s'occupe de faire chauffer de l'eau, elle évite de me regarder, et je puis silencieusement essuyer mes larmes.

IV

Raymond est venu me prévenir que l'on allait servir, il s'incline sur le berceau :

— Hein! quel gaillard!... Mais oui, il a le menton de Julia!

C'est qu'il le croit vraiment! Et tourné vers la garde :

— Nous voilà dans un fichu pétrin ! La nourrice retenue par le bureau n'est pas arrivée, celle que Verdiane avait garantie vient de perdre son enfant ; quand je disais qu'on devait avoir à l'avance une bonne nourrice sous la main.

Un cri m'échappe :

— Comment ! Julia ne nourrit pas?...

Baptistin se dresse :

— Monsieur est servi.

Raymond, heureux de la diversion, m'entraîne :

— Tu voudras bien te placer à table en face de moi.

Mais tout le monde est déjà dans la salle à manger, et Laure Barysse, en jupe gris-taupe, corsage d'Irlande, occupe la place d'honneur, une main possessive au dossier du siège.

— Ah ! fait Raymond pris au dépourvu, alors veux-tu te mettre à ma droite, mère? Gardez votre place, maman.

Laure Barysse, qui veut bien être appelée maman, mais non « bonne-maman, » triomphe et étale sa serviette sur ses genoux comme un président du Conseil son portefeuille. Son voisin de gauche, Férat, le secrétaire de Raymond, et qui m'a honorée d'un grand salut plongeant, lui marque une déférence extrême. A sa droite, Buyle ajuste son monocle ; Manuële est à la gauche de Raymond.

Suis-je donc si sensible à ces misères, que j'ai eu un petit choc au cœur? Est-ce ma vie retirée qui, en me rendant plus sauvage, empêche ma sensibilité de se blaser et l'avive ? Ce n'est rien, ce qui vient de se passer : il serait indigne de moi d'attacher à ces préséances une valeur capitale ; mais je suis d'un temps où l'âge, le rang, la qualité comptaient ; et n'est-il pas légitime qu'ils comptent toujours?

Baptistin sert les hors-d'œuvre à Laure Barysse, qui, magnanime, me désigne, pas assez discrètement, à ce larbin. J'ai l'air de la belle-mère exigeante, et je n'ai rien réclamé. Heureusement, les œufs froids à la gelée croisés d'estragon plaisent à sa gourmandise : elle en reprend, et ne s'occupe plus de moi.

Je me sens seule ; cette idée qu'on attend une nourrice m'a bouleversée. Raymond rit, bavarde de plus belle avec Manuële, sur qui Férat appuie un regard non équivoque d'admiration. Moderne aussi, ce jeune homme ; il semble n'avoir d'autre but que de plaire à chacun, mais tout chez lui est calculé, et l'on sent qu'il est au guet de ce qui pourra lui échoir de favorable ;

un sourire provocant de Manuële ou bienveillant de Laure, une place dans la loge de Buyle, ce soir à l'Opéra-Comique, et la protection efficace de Raymond, qui le fait trimer, mais le tient et le pousse.

Comme je suis vieux jeu! Je ne parviens pas à m'intéresser aux propos légers des convives; je ne suis pas bégueule, mais ce ton de licence sans esprit me choque. Manuële se tient mal; Laure Barysse, congestionnée, mâche sa troisième tranche de rosbeef et avale ses petits pois. Autres temps, autres mœurs : je revois notre salle à manger, du vivant de Pierre, notre table bien servie, mais sans excès, nos invités de choix, et les conversations intelligentes qu'ils tenaient. Suis-je donc de ces vieux qui ne peuvent s'accommoder de la gaîté des jeunes? Je ne crois pas.

Laure Barysse me regarde avec bienveillance: gare! tenons-nous bien!

— Charlotte, je vous recommande ce foie gras. Raymond le fait venir de chez Polotz, qui sert les grands-ducs de Russie.

Et elle insiste pour que Raymond me serve, « j'en ai pris si peu! » Ostentation? c'est probable; soudain attendrissement de son bien-être? Aussi. Peut-être n'est-elle pas tout à fait méchante: ses petits travers, ses aigreurs mal déguisées viendraient-ils de son caractère, non de son cœur? Est-ce moi qui ai tort de réagir si vivement aux coups d'épingle? Mais non, pourquoi me faire illusion? Bonne, cela se verrait. Avare à ce qui n'est pas son plaisir et prodigue pour ses caprices, je ne l'ai jamais vue obéir à un véritable élan de générosité. Sa vraie nature, elle me l'a montrée tout à l'heure.

Peut-être, si je flattais son orgueil, si j'encensais Julia, si je me faisais petite, si je me courbais bien bas, condescendrait-elle à me protéger, comme elle protège le petit Férat. Non, toute son attitude, jusqu'au coup d'œil de gendarme qu'elle vient de diriger de mon côté pour voir si je désapprouve une vivacité de Manuële, précise qu'elle ne désarme pas. Elle ne veut entre Julia et Raymond aucune influence que la sienne; et si, après le café et les liqueurs, elle annonce son intention de sortir, — dans l'auto de Raymond, qui la lui offre aimablement, — c'est qu'elle ne craint pas que, restée derrière elle, je détruise son œuvre. Ce grand jour la consacre reine douairière; un dauphin est né à sa fille. Raymond, tenu par sa femme, le sera davantage encore par l'enfant.

— Vous restez à dîner avec nous, chère amie, n'est-ce pas? me dit-elle. Non, vous reprenez votre train de cinq heures? Alors, je ne sais si je serai rentrée à temps. Mais nous vous reverrons souvent, maintenant que le petit Frédéric est là?

Elle m'embrasse à nouveau, me mouille et emmène Manuële; Buyle s'éclipse, le petit Férat a déjà décampé. Raymond me dit :

— Nous causerons tout à l'heure, si tu veux. J'ai besoin d'un entretien sérieux avec toi.

— Moi aussi ; est-ce que vraiment ta femme ne nourrira pas?

— Mais oui, je t'ai déjà dit cet hiver...

— Tu ne me l'avais jamais annoncé positivement, tu ajournais votre décision jusqu'à l'avis formel des médecins.

— Justement, Julia est anémiée, fatiguée...

— Raymond, Julia est superbe, elle pourrait allaiter deux jumeaux!

Il a froncé les sourcils :

— Excuse-moi, j'ai du travail, Férat m'attend; tu penses bien que nous avons pris, que j'ai pris, moi, ce parti en connaissance de cause.

Ce n'est pas d'hier qu'il s'attribue les volontés de Julia!

— Mais Julia est faite pour nourrir, je m'y connais, voyons; elle se porte à merveille, sa santé a été belle et eût été meilleure si elle avait consenti à retrancher un peu de ses plaisirs mondains.

Raymond me dit, comme s'il me prenait en pitié de tant insister :

— Écoute, mère...

— Voyons, affirme-moi que c'est M. Verdiane qui lui conseille cela...

—Oh! les accoucheurs!... Ils tueraient une femme en faveur de son enfant! Mais Breslau, notre médecin, et Buyle le comprennent parfaitement. Breslau m'a téléphoné : nous aurons une nourrice ce soir!

Je n'obtiendrai rien.

—M'autorises-tu à en parler à Julia?

— A quoi bon? Ne va pas l'agiter surtout. Son état...

— Sois tranquille.

Oui, à quoi bon ? Mais l'évidence qui me crève les yeux... mon cœur et ma chair de mère qui s'insurgent contre cette lâcheté d'une femme jeune, saine et robuste qui peut, qui doit

remplir le plus sacré des devoirs, et s'y refuse. Je sais, je sais... « Ne mettez pas le doigt entre l'arbre et l'écorce ! » Mais qui donc fera appel au sentiment maternel de Julia, non révélé encore, sommeillant peut-être, prêt à naître, si ce n'est moi, qui seule comprends la vérité, parce que sa mère, à elle, est aveugle et sourde ?

— Un seul mot. Est-ce toi qui exiges que ta femme ne nourrisse pas?

Il a l'air très contrarié :

— Moi ? Non, je juge inutile qu'elle assume cette peine et je l'approuve; mais, si elle y avait tenu absolument, je ne m'y serais pas opposé.

C'est donc elle ! J'en étais sûre... Quand je me retrouve auprès du lit de Julia, qui somnole, elle ouvre les yeux, languissamment. Je lui prends avec douceur et avec force les mains :

— Mon enfant, pardonne-moi de te parler d'une chose sur laquelle, je le sais, tu as déjà ton opinion faite ; mais je croirais manquer à mon rôle de grand'mère ; pourquoi ne pas donner ton lait à ton petit?

Elle me regarde. Ah ! si l'accent que je mets dans mon tutoiement qui nous rapproche d'une intimité artificielle, pouvait la toucher, l'amener à réfléchir, seulement !

Elle darde sur moi ses grands yeux de chatte et me dit, allongeant ses longues jambes sous le drap, d'un air épuisé, pour m'attendrir :

—Oh ! mère, ne me tourmentez pas ! C'est une chose décidée, Raymond a dû vous le dire, à cause de ma santé.

— Ta santé ?...

Elle baisse son regard sous le mien, et cherche le bouton de la sonnerie : si sa mère, si sa sœur pouvaient lui venir en aide? mais, vient certifier Justine, ces dames sont parties. Et Mlle Neyron ? Elle fait son heure de promenade... Julia, qu'elle le veuille ou non, m'entendra. Elle prend l'offensive :

— Pourquoi voulez-vous que je nourrisse ? C'était bon autrefois, ces corvées : aujourd'hui, on peut parfaitement élever au lait stérilisé ; quantité d'enfans s'en portent très bien.

— Quantité en meurent !

— Nous aurons une nourrice parfaite.

— Elle ne te vaudra pas, et pourquoi acheter à une autre ce qu'elle doit à son enfant?

— Parce qu'elle ne demande qu'à le vendre, mère ; vous le savez comme moi.

— Voyons, Julia, est-ce que tu ne t'émeus pas à l'idée que ton petit Fred te devra la vie à chaque heure du jour, que tu la sentiras couler, tiède, de toi en lui, qu'il s'embellira sous tes yeux, par toi ?...

— Merci bien, répond-elle. Il m'a déjà coûté des cheveux, et je souffre d'une dent que je serai forcée de me faire arracher.

— Tu mets cela en balance ?

— Et quand je serai déformée, énorme, laide à faire peur...

— Oh ! comme tu exagères !...

— Je vous en prie. J'ai assez souffert ; neuf mois de malaises, la difformité, aucune distraction ; non, merci, j'ai besoin de revivre, moi !

— Ton enfant a besoin de vivre, lui !

— Oh ! il vivra, il est solide.

— Dieu t'entende !...

Il y a eu entre nous un grand silence. Julia avait fermé les yeux ; mais son visage, malgré l'étonnant empire qu'elle a sur elle, trahit sa rancune de cette lutte. Cela non plus, elle ne me le pardonnera jamais.

Julia s'est endormie, et dans la *nursery* on n'entend rien non plus. De la mère à l'enfant, c'est le silence et le sommeil qui suivent les grandes crises organiques, quand l'être soulevé hors de lui-même retombe du plus profond de son poids. J'observe le visage de ma bru, plus mystérieux de l'ombre qui descend au creux des paupières et de la bouche, plus touchant de ce que rien ne le défend plus : elle est vaincue par une force plus impérieuse que sa volonté, la loi de Nature qui nous plonge tous dans le Léthé d'oubli et de mort.

Que ne puis-je, d'une baguette magique, lui changer l'âme en ce sommeil, afin qu'elle s'éveille souriante et meilleure ! Je songe au mirage surprenant, à l'inexplicable envoûtement dont Raymond est dupe. Il la voit telle qu'elle n'est pas ; elle a su créer d'elle une apparence qui suffit à le fixer, lui, volage, ardent de plaisir, auprès de celle en qui il trouve à la fois la femme qui l'enivre et la compagne à laquelle il tient, par forte conception bourgeoise, parce qu'elle est à lui seul, l'associée de sa vie, l'incarnation de son relief social.

Dès le premier jour, il a été aveugle, et moi-même... Comme

les êtres nous sont inconnus, comme nous voulons les voir semblables à nous, comme il faut qu'ils se révèlent vraiment par l'agression et le mal qu'ils nous font, pour que nous nous décidions à voir clair en eux!

Et cependant, si les Barysse avec leur bonhomie, si Julia, de ses airs à la fois candides et avertis de jeune fille « dernier cri, » ont capté la crédulité de Raymond, j'ai eu, moi, — mais trop tard, — l'intuition de la disqualité d'âmes qui nous séparerait toujours. Puis, Julia était jeune, et l'autorité tendre d'un mari pouvait... Non, elle a su persuader Raymond de sa supériorité de femme; il la tient pour très intelligente, quoiqu'elle n'ait que de l'acquis, pour clairvoyante, alors qu'elle n'est que sécheresse pratique, pour extrêmement désirable, ce qu'on peut admettre, car il est de ces hommes que les hommages rendus à leur femme flattent délicieusement, en leur faisant mieux apprécier le trésor dont ils sont maîtres. Julia a su prendre Raymond par sa vanité, qui, comme celle de tous les hommes, est grande; et elle a su le garder, ce qui était plus difficile, en l'amenant à se persuader qu'aucune ne lui départirait ce qu'une Julia, exceptionnelle, lui donne, dans le brillant d'un salon, dans les visites et démarches utiles. Elle le tient, elle ne le lâchera pas.

A-t-elle donc de hautes et belles visées? Son ambition est-elle de voir Raymond se réaliser par la noblesse, la beauté, l'action féconde? Non, elle se contente à moins : Raymond est le pourvoyeur de ses besoins immédiats : le luxe, la coquetterie, cette façade, chère à sa mère, qui doit éblouir les snobs. Figurer à toutes les premières, forcer la porte difficile de certaines maisons, être citée pour ses toilettes, avoir des amies qui l'envient et la fêtent, un salon dont on dise : « le salon de Mme Raymond Gimones, » voilà toute sa conception de la vie. Encore son bonheur n'est-il pas complet, parce qu'avant Raymond, il y a eu un autre Gimones, dont la gloire pure éclipse la notoriété du fils. Et puis, je porte encore ce nom, moi, et pas trop mal!

Pauvre Julia! Elle n'est pas entièrement responsable de son éducation. L'immoralité de son père, masquée d'hypocrisie benoîte et habile à évoluer dans les marges du Code, l'inconscience de sa mère, mal dirigée elle-même et livrée à un caractère sans frein, ont faussé en elle et obscurci les idées de droiture et de devoir.

Mais l'hérédité suspecte et l'exemple, même mauvais, ne sont pas tout, et à eux seuls ne déterminent pas une destinée : Julia aurait pu, aurait dû!... Raymond a des défauts, l'orgueil, une certaine paresse d'âme, un désabusement précoce joint à des appétits conquérans : pourquoi n'a-t-elle su qu'exalter ces défauts, au lieu de l'aider à développer ses qualités? Pourquoi est-elle la mauvaise associée, la compagne de perdition?

M'opposer au mariage? Et comment? Raymond avait trente ans, sa vie faite. Mon consentement ne représentait pour lui qu'une démarche de courtoisie, pour moi qu'une fiction d'autorité. Que peuvent, je me le suis souvent demandé avec une douleur impuissante, les conseils, les objurgations, quand notre fils nous écoute avec la déférence tranquille d'une résolution arrêtée?

Que pouvais-je faire de plus? J'ai prévenu Raymond, je l'ai mis en garde contre les bruits, — pas tous fâcheux, je le reconnais, — qui couraient sur le compte des Barysse; il a passé outre, empaumé par leur astuce. Ce qui est fait est fait!

Il me serait pénible de reparler à Julia; sur la pointe des pieds, je m'éloigne doucement; si Raymond n'est pas libre, j'attendrai au salon; mais je l'entends; il sort de son cabinet, disant à un visiteur qui maugrée :

— Je vous répète que je ne puis rien faire de plus en ce moment. Les traites de juillet seront acquittées, cela doit vous suffire. Et 5 000 francs en octobre!

— Ch'aurais voulu d'autres caranties! répond la voix.

Une portière retombe, étouffant leur colloque. Raymond revient, les yeux brillans et la petite fièvre que je lui ai vue, des lendemains décavés au jeu.

— Ah! c'est toi. Entre donc...

Me voici dans son cabinet de travail, somptueux, avec ses murs tendus de cuir de Cordoue, où des panneaux de tapisserie s'encastrent, ses bibliothèques à hauteur d'appui, sa vaste cheminée de bois sculpté, des armes, des faïences, et un bureau monumental, Louis XV, surchargé de dossiers. Un seul grand tableau : derrière lui, le portrait en décolleté de Julia, inspiratrice de sa pensée. Pierre et moi figurons, petites photographies, sur sa table, à côté d'une très grande, au cadre surdoré, qui représente Laure Barysse. Comme tout cela parle!

Quand je suis seule avec Raymond, il me semble qu'il est mieux à moi, et que je vais avoir un peu d'emprise sur lui : quelle

erreur! J'ai un élan, un de ces élans qui, comme à ceux dont l'existence est fondée sur le sentiment, me rend toujours dupe.

— J'ai entendu malgré moi... Tu n'as pas d'ennuis?

— La vie est chère...

J'essaie de sourire :

— Et l'économie, maintenant que tu as un fils?

Il a un geste vague :

— Un sou par-ci, un sou par-là, cinquante centimes à la fin de l'année; il faut faire figure, ma situation l'exige.

— Ne peut-on être célèbre à moins de frais, monsieur le grand avocat?

— Non, dans un appartement comme celui-ci, rien ne m'empêche de demander dix mille, vingt mille francs pour un procès de grandes Compagnies : on me rirait au nez si je montrais cette exigence en habitant, à Montrouge, un cinquième sur cour.

— Raison de plus : tu gagnes beaucoup.

— J'en dépense davantage.

Et puis les hauts et bas de la chance, car, je ne l'ignore pas, il joue à la Bourse, « prudemment, » affirme-t-il, quand je le presse trop; car il préfère, d'habitude, détourner la conversation.

Il me dit avec rondeur :

— Une gêne momentanée; ce n'est rien.

— Puis-je t'aider? Si peu que ce soit?

— Non, à quoi bon! Cinq mille francs se trouvent toujours.

Pas si facilement, car moi, j'ai mis trois ans pour en mettre autant de côté. Aussi j'hésite, non à lui rendre service après l'avoir proposé, mais dans le doute de l'emploi qu'il en fera : Julia désirait, en cadeau de relevailles, un bracelet d'émeraudes... et si j'admets sa gratitude de mari, peut-être serait-il juste que ce ne fût pas à mes dépens. Et puis, il s'en est toujours tiré. Que demain une maladie, une opération... je ne veux être à la charge de personne; mais le savoir soucieux me coûte. Je lui dis, sans balancer davantage :

— Tu les auras demain.

Mais après réflexion, pris d'un scrupule délicat, je pense, il me dit :

— Je te remercie, non, décidément. Je sais bien que mère-grand si elle voulait, mais... Qu'est-ce que tu crois qu'il lui reste exactement? La Chesnaye a dû lui rapporter deux cent cinquante mille francs, au moins?

Oui, si les dettes de Jean n'avaient pas absorbé presque tout. Je réponds, sans mentir absolument :

— J'ignore l'état des affaires de ta grand'mère.

Il me dit, s'asseyant à son bureau et maniant un couteau à papier d'ivoire gainé d'argent :

— Ce n'est pas cela qui me préoccupe le plus. C'est Nicole ! As-tu de ses nouvelles?

— Non, depuis six semaines, je n'ai rien reçu.

Ma fille vit à Hanoï avec son mari, médecin de l'infanterie de marine démissionnaire. Elle l'avait accompagné là-bas courageusement, après l'avoir une première fois déjà suivi à Hué. Six mois de garnison en France, à Toulon, avaient coupé ce double exil. Il a, depuis quelques mois, quitté l'armée à la suite, a-t-il écrit, de difficultés avec ses chefs... son caractère indépendant... Il cherche un poste civil dans l'administration coloniale; et on les reverra vraisemblablement aux premiers jours de janvier prochain.

Raymond a lu mon angoisse dans mes yeux :

— Alors, tu ne sais rien d'elle ?

— Rien de nouveau. Elle est malade ?

— Elle n'est pas malade. Elle est folle.

— Folle ?

J'ai poussé ce cri avec épouvante.

— Je m'explique : elle donne à Beyfers les plus graves sujets de mécontentement.

— Est-il donc parfait, lui ?

— Là n'est pas la question. Elle s'est compromise par sa légèreté, Beyfers m'en laisse entendre plus qu'il n'en dit.

— Il t'a écrit?

— Tu vas lire sa lettre. De plus, elle s'est révoltée contre son autorité. Martial est un cerveau brûlé, un vrai colonial. Il la brisera ou la jettera dehors.

— Non !

— Sais-tu *où* ils sont en ce moment ?

— Comment le saurais-je ? Parle, tu me fais mal.

— A Marseille, débarqués d'hier : voilà la dépêche.

— Quand arrivent-ils ?

Comme dans une voiture dont le cheval s'est emporté, je me sens secouée de cahots en cahots, en attendant la culbute au fossé ou l'écrasement contre un mur. Pourquoi Nicole ne m'a-

t-elle pas prévenue ? Pourquoi cette arrivée soudaine ? Veut-il me préparer à un malheur plus grand?

— Tu ne me caches rien ? La petite Marcelle ?

— C'est de Beyfers et de Nicole seuls qu'il s'agit. Il est très malade, ils s'arrêteront à Vichy.

— Je pars les rejoindre !

— Tu feras ce que tu voudras ; à ta place, j'attendrais de plus amples éclaircissemens.

— Mais s'il séquestre Nicole, s'il l'empêche de nous écrire ? Ce silence qu'elle garde est si singulier !

— Non, si elle est coupable.

Il a toujours été vis-à-vis d'elle un aîné sévère, incompréhensif, à cause de la différence d'âge et de caractère, sans doute, mais aussi parce que la franchise de Nicole, qui lui tient tête au besoin, le pique dans son orgueil d'homme.

— Raymond, tu l'accuses bien vite !

— Ce n'est pas moi, c'est son mari.

— Nicole est honnête, j'en jurerais !

— Il ne faut jamais jurer d'une femme.

— Quoi qu'il en puisse être, tu lui dois ton indulgence ; c'est ta sœur...

— Je ne l'en blâme que plus.

Sa dureté me blesse dans ma pitié acquise à la plus faible, à la plus malheureuse. Quand nos enfans sont loin, nous avons beau les aimer, nous ne les plaignons pas de même sorte que si, près de nous, ils laissent deviner ou montrent leur plaie. L'éloignement rend optimiste... Ai-je assez pensé à ce que Nicole pouvait souffrir avec un homme de caractère difficile comme Beyfers, intelligence vive, mais aigrie, tempérament ruiné par les Colonies et une vie antérieure désordonnée ? Cerveau brûlé, a dit Raymond. Pourquoi Nicole l'a-t-elle aimé ? Quel aveuglant magicien que la passion, qui jette l'un vers l'autre deux êtres convaincus de leur bonheur futur et réveillés, le lendemain, ennemis mortels, sans un goût, une idée, un sentiment communs !

Et puis, Nicole, trop fière, ou sévère envers elle-même, par expiation de son erreur, s'est tue. Je l'ai si peu vue d'ailleurs, depuis son mariage Deux mois au Clos-des-Bois, un mois à Toulon · qu'est-ce que cela ? La joie qu'elle éprouvait à me revoir masquait ses tourmens ; et je n'ai pas osé, — quel remords ! — forcer ses confidences. Ses lettres ? Empreintes de mélan-

colie, mais ne se plaignant pas, par crainte de m'attrister. Et là-dessous, pendant ce temps, un drame de douleur sourde se jouait, que je n'ai pas percé. Et je suis mère, et j'ai été, comme tant de mères, trompée par ma facilité à admettre que les difficultés d'un jeune ménage sont transitoires, s'arrangent avec le temps, la douce présence de l'enfant. Peut-être même, qui sait? ai-je été, sans m'en douter, partiale pour Martial Beyfers, dont l'hommage de respect courtois me touchait, et dont le curieux esprit m'intéressait, en m'irritant parfois.

Car enfin, cette jalousie que j'éprouve envers ma belle-fille, je n'ai jamais éprouvé la même pour mon gendre. A quoi peut tenir ce bizarre sentiment, qui vient du plus profond de nous, nous fait haïr dans la femme de notre enfant une rivale, et subir dans le mari de notre fille le ferme compagnon qui la prend en tutelle, qui sera son guide et son soutien ? Est-ce par habitude d'abdiquer toujours devant l'homme, devant son pouvoir et ses responsabilités ? Au théâtre et dans le roman, c'est de la belle-mère tracassant son gendre qu'on rit, personnage de vaudeville ; on ose moins toucher à la belle-mère de la bru, car on la pressent tragique. Mais que vaut Martial au juste ? Je l'ignore, et encore moins ce qu'il est devenu, car on évolue vite sous ces climats qui vous intoxiquent de leur fièvre et de leur demi-délire.

Raymond a un sourire que je n'aime pas, de revanche envers sa sœur. Lui en veut-il de ce que Julia et elle n'aient pas sympathisé au moment de son mariage ; qui sait? peut-être aussi de ce qu'il a cru, à certains momens, voir en moi, si impartiale, une préférence pour elle ?

— Tu ne demandes pas à lire la lettre de Martial ? me dit-il, d'un ton non d'avocat, mais de juge.

— Si, donne.

Il me la tend. Comme l'écriture du pauvre garçon a changé!

« Mon cher Raymond,

« C'est à vous que j'écris, d'abord parce que vous êtes un homme et me comprendrez mieux, et puis parce que vous saurez préparer ma belle-mère au chagrin qui l'attend. Je ne me suis jamais plaint auprès de vous de votre sœur, parce que j'estime inélégant de se plaindre d'une femme, et de sa propre femme ; cependant, son caractère entier et ses idées qui ne

cadrent pas toujours avec les miennes, m'en auraient peut-être donné le droit.

« Remarquez que je ne nie pas mes défauts ; je suis orgueilleux et colère, capable de tout quand on me résiste. J'ai toujours été comme cela, et les fièvres paludéennes, mon foie malade, sans parler des difficultés de carrière, n'ont pas peu contribué à aggraver mon tempérament ; mais tel quel, j'aime Nicole, je suis fortement attaché à elle et à ma fille, et je ne puis admettre que ma femme se révolte et me brave.

« Je puis encore moins admettre qu'elle parle de nous séparer : sous une forme ou une autre je n'y consentirai jamais, dût mon ménage devenir un enfer encore pire qu'il ne l'est, à force de scènes pénibles et violentes.

« Votre sœur là-dessus a été s'imaginer, je ne sais pourquoi, que je la trompais, et elle s'est crue autorisée à s'affranchir des principes de respect de soi-même et de fidélité à la foi jurée, qu'une honnête femme ne doit jamais enfreindre. Elle s'est éprise d'un individu en qui j'avais confiance et que je recevais comme un ami, un drôle auquel il faudra, si cela ne finit pas, que je casse les os ! Les choses ont été si loin que je me décide à ramener Nicole en France. Aussi bien, je ne trouve rien qui me convienne comme emploi dans ces sales administrations.

« Mon cher, la France est un pays fichu. Nous manquons d'hommes d'énergie, et quand il s'en présente un, comme moi, on entrave sa carrière, et on l'abreuve de dégoûts. Je devrais être Gouverneur-général de l'Indo-Chine, et vous verriez comme cela barderait !

« Je compte sur vous et sur la sagesse de votre mère pour m'aider à ramener Nicole dans le droit chemin ; j'ai été à peu près patient jusqu'à présent, mais je n'hésiterais pas à employer les grands moyens, s'il le faut ! Une femme, c'est votre avis, n'est-ce pas ? doit être soumise et fidèle.

« Ma santé est déplorable, et mon premier soin sera de me remettre d'aplomb ; j'ai maigri de dix-huit livres, et Nicole me désespère par là-dessus !

« Cordialement,

« Votre dévoué beau-frère,

« MARTIAL BEYFERS. »

Je replie lentement la lettre ; ma main tremble un peu, et j'ai devant les yeux comme un voile.

— Qu'en dis-tu ? demande Raymond.

— Je te répondrai quand j'aurai vu Nicole ; pas avant.

V

Le train roule. Sa course brutale et son bruit de fer ne m'apaisent pas. Un chaos d'images défile dans mon cerveau : mon voyage, Fred et son berceau, l'attitude de Raymond, l'accueil des Barysse, la lettre de Beyfers, et je me sens moulue d'impressions douloureuses, avec deux points plus sensibles : mon petit-fils et ma fille.

Comment n'ai-je pas songé, dans ma précipitation, ce matin, à apporter le cadeau que je destine à Julia, celle de mes broches qu'elle admire le plus, et le petit couvert de vermeil que je réserve à Fred ? Elles ont peut-être cru que je ne donnerais rien ; des présens les eussent amadouées.

En face de moi, un gros monsieur, pénétré de son importance, se donne l'air absorbé, feuillette son calepin, fouille ses poches, avec des moues de lèvres et des haussemens de sourcils pleins de majesté ridicule. Dans un coin, un très jeune couple en voyage de noces ; si jeune, c'est effrayant, on dirait des enfans ; et la vie qui s'étend si longue devant eux !... Ils n'ont pas l'air d'y penser et se mangent des yeux et du sourire.

Ma Nicole ! Je me redis, l'âme à l'étau, la lettre de Martial. Sous le ton de franchise bourrue, je ne sais quoi de louche me frappe, qui pourrait être le secret de l'énigme. Pourquoi Nicole se serait-elle imaginée sans preuves qu'il la trompe ? Une mère ferme les yeux et, comme l'autruche, se cache la tête pour ne pas savoir si son gendre est fidèle ; c'est entendu une fois pour toutes, une de ces vérités consenties ou de ces mensonges sur lesquels nous vivons ; mais si nous voulions être franches ? Pourquoi mon gendre dérogerait-il aux défaillances ordinaires ?

Jeune femme, je n'aurais pas pensé ainsi ; mais depuis tout ce que j'ai vu... Au comité de l'Œuvre de patronage de la Maternité, est-ce que Mme de Pièges et Mme Jouille n'apportent pas parfois sur leurs visages la détresse de leurs filles si malheureuses ? Elles n'en parlent jamais et n'en parleront que si le ménage se dissout ; alors elles prennent leur revanche, comme

Mme Alphéry, qui traîne son gredin de gendre dans une boue méritée.

Pourquoi Martial n'aurait-il pas trompé Nicole? D'origine créole, il a un sang vif; et ces pays exotiques encouragent le laisser aller. Qu'avec cela il aime Nicole, c'est à quoi notre fierté de femme ne peut consentir et s'indigne, et cependant ces choses sont.

La fidélité de mon mari ne prouve rien contre la polygamie furtive ou avérée de la plupart.

Excuser Nicole? Non. L'adultère féminin est une ignominie. Mais il ne faut pas que mon bonheur passé me rende trop rigide. Nicole est-elle coupable? Dans quelle mesure l'est-elle? Ce serait trop affreux qu'elle eût aimé un misérable sans scrupule! Non, je ne puis le croire! Je veux ne lui infliger ma sévérité qu'à bon escient. Quel supplice de ne pas savoir; elle est à quelques heures de distance en rapide, certainement malheureuse; et je continue à me mouvoir dans mon étroit cercle personnel, au lieu de m'évader pour courir à elle.

Peut-être vais-je trouver un télégramme en arrivant!

Le carton à chapeau de la petite mariée vient de leur tomber sur la tête, ils rient de si bon cœur qu'on voudrait rire avec eux; et pourtant je n'en ai guère envie. Je repense maintenant aux embarras d'argent de Raymond. Dit-il la vérité? Ah! ces femmes qui le forcent à travailler tant et presque à la grosse! Le métier d'avocat n'est respectable qu'exercé avec une hauteur de conscience absolue, un choix réfléchi de la moralité des cliens. Plusieurs fois j'ai été surprise de voir Raymond apporter l'autorité de son nom et l'appui de son beau talent à des causes, je ne dirai pas suspectes, mais douteuses. Mes scrupules l'ont fait sourire : « C'est le métier, voyons! » Et je sais bien qu'il a défendu d'honnêtes gens, dans cette captation de testament du jeune... comment donc? et la séquestration de cette jeune Italienne. Mais pourtant, je vois poindre un grand danger; que d'ambitieux manquent leur ascension et se rompent le cou pour avoir voulu monter trop vite! Des dettes pressantes; cela m'obsède!

Melun! Le vieux gros monsieur risque de tomber en descendant; départ aussi du jeune couple qui pouffe. Quelqu'un entre : c'est Me Orologé, notaire à Fontainebleau, qui nous a rendu quelques petits services. Il me tire un coup de chapeau empressé.

— Madame, j'ai bien l'honneur...

Propos quelconques sur le temps, les rhumatismes qui le taquinent; il habite trop près de la forêt; examen des conditions de salubrité, et après m'avoir demandé si le voisinage de la rivière, au Bas-Samois, ne nous incommode pas, ma mère surtout, il cligne un œil malicieux et me coule à mi-voix :

— S'il vous prenait jamais fantaisie, madame, de vous défaire du Clos-des-Bois, je crois pouvoir vous avertir que j'ai un acheteur tout prêt...

— Mais je n'ai aucune envie...

— Et qui ne regarderait pas au prix...

— Je tiens à cette propriété.

— Je le conçois, elle semble des plus agréables; mais enfin, une bonne affaire peut tenter quelquefois. Je ne vous dis cela, madame, qu'à titre confidentiel.

— Je ne compte pas vendre.

— On ne sait jamais... dit-il avec ce scepticisme des gens de loi qui ont apprécié l'inconstance des êtres et les contre-coups du sort : testamens révoqués, procès inattendus.

Vendre le Clos-des-Bois que Pierre aimait tant? Jamais. C'est la dernière retraite de ma mère, et j'espère bien y mourir.

Fontainebleau : Toussaint m'attend à la gare et Minerve trotte allégrement vers l'écurie. Il fait frais; l'odeur des bois s'exhale, verte et crue; puis la brume du fleuve. Les Plâtreries; déjà le décor n'est plus qu'une masse noire confuse, où coule en bleu d'étain, seul, le reflet de l'eau. J'ai un léger frisson : la fatigue de cette journée trop pleine; il me semble qu'il y a des mois que je suis partie.

Envolée, mon ivresse de ce matin. J'étais si heureuse de me savoir un petit-fils. Eh bien! je l'ai, ce mignon, ou plutôt les Raymond l'ont; il est superbe, il vivra : cela seul doit compter à mes yeux. Quant à Nicole, l'appréhension m'étreint : l'obscurité qui m'entoure et me pénètre. Une lumière là-bas. La voiture tourne, roule entre les pelouses; le perron s'éclaire d'un photophore que la jeune Margot lève en me souhaitant la bienvenue.

— Ma mère! Tout va bien?

Tout va bien. Mme de Greuzes est en bonne santé. Il faut cependant que je dise à Renaude, à Margot, à notre cuisinière, la femme de Toussaint qui sort exprès de sa cuisine, que le petit garçon est magnifique, ce qui réjouit fort les braves gens. Mais

de Nicole, aucune nouvelle. Montée dans ma chambre, Renaude me remet une carte de visite.

Je lis :

C. Raynal.

Ce nom inattendu et lointain me produit un singulier effet; a rencontre est bien étrange, qui ressuscite, en cette minute de crise, un ancien ami. Ce ne peut être que le commandant Raynal! Allons! aucune émotion ne me sera épargnée aujourd'hui; celle-ci est presque de trop : elle aurait dû se produire en un moment de calme où elle eût été bien accueillie, où j'aurais eu le temps d'en sentir la grave douceur.

Renaude ajouta :

— Ce Monsieur a été embarrassé au possible de ne pas rencontrer Madame; il a beaucoup insisté pour savoir si elle rentrerait ce soir. Il a dit qu'il fallait absolument qu'il vît Madame et qu'il reviendrait ce soir avant neuf heures.

Au dos de la carte, je lis, tracée au crayon, une urgente prière d'être reçu. Ce brave Raynal! Voilà qui est singulier!... Il a dû vieillir, comme moi, depuis le temps où il m'a demandée en mariage. Renaude l'a-t-elle reconnu? Je suis surprise qu'elle ne me le dise pas. Je ne sais quelle pudeur ferme ma bouche, la fatigue aussi.

Qu'il est reposant, malgré le poids qui m'accable, de me retrouver dans ma maison; les visages familiers ne me témoignent que sympathie et respect; les murs, les meubles ne me parlent que de chers souvenirs; les objets les plus usuels sont des témoins muets et des amis obscurs. Je me retrouve en un gîte de paix, où l'animal traqué peut respirer. Il me semble, dans le grand silence, que l'apaisement souhaité descend pour quelques minutes en moi. Le temps de chausser mes mules, de mettre cette robe de maison aux plis amples qui épouse la forme de mes membres : je vais rendre compte de ma journée à ma mère.

Je la trouve dans son grand fauteuil, à l'angle de la cheminée où brûlent des pommes de pin et une bourrée de fagots. Elle étend ses petites mains mortes à la flamme, ces mains dont la petitesse jadis fut vantée. Ainsi éclairée du visage, et toute noire et rétrécie, elle a l'air d'une vieille, si vieille menue chose à peine encore vivante, avec son teint flétri et comme minéralisé.

Elle m'interroge à peine; c'est l'heure où, lasse de sa journée vide, elle parle peu et semble s'enfoncer dans le recul du passé. Que voit-elle danser dans le jeu des étincelles et la palpitante clarté : des bals qui chatoient, des brouhahas de fête, de séduisans visages?... L'Empire... L'Autrefois devenu déjà de l'Histoire et de la légende, une époque qui se lit dans les livres?...

Je lui parle de son arrière-petit-fils : elle dit seulement :

— Ah! il est beau?

Et un peu après :

— Est-ce qu'il ressemble à Jean?

Son fils à elle, qu'elle n'oublie pas, la seule place peut-être encore qui, dans son cœur racorni, ne soit pas en jachère.

Et elle retombe dans son mutisme dont le repas frugal ne la tirera pas. Je la regarde, et parfois mes lèvres bougent comme si j'allais parler. J'aurais besoin de me confier, de me détendre en racontant tout ce que j'ai vu, entendu, éprouvé. Elle fait un effort et me dit :

— Une vitre de la serre est cassée, et il faudra qu'on répare le robinet du bassin.

Oui, elle ne vit plus guère que dans le présent, l'immédiat, ces heures et ces minutes qui lui sont comptées. Et tout de même, dans cette solitude morale et auprès de cette petite ombre, je me sens moins seule qu'au déjeuner, à la table de Raymond, quand lui, Laure Barysse, le petit Férat, Buyle et Manuële riaient ou parlaient fort. Entre ma mère taciturne et moi, il subsiste du moins un lien d'égards mutuels, la fidélité à la mémoire des absens, et cette tradition d'habitudes si anciennes qu'elles sont devenues les rites d'une religion profane : la dignité de soi.

La venue insolite du commandant Raynal se rappelle à moi, comme nous sortons de table; de nouveau j'appartiens à ce flot de la vie qui depuis ce matin m'entraîne. Pourquoi lui? Que me veut-il?...

Ma mère se met au lit aussitôt après le dîner; je ne la laisse que lorsque j'ai bordé son drap. Compagne de son insomnie, une veilleuse brûle sur une petite table et tremblote. Étendue les mains jointes, toute raide, ma mère prend alors un aspect impressionnant. Je l'ai embrassée, elle se laisse faire.

— Bonsoir, mère.

— Bonsoir, Charlotte.

La veilleuse éclaire mollement les vieux fauteuils Empire, les portraits de mon père et de mon frère, un bahut incrusté noir, rouge et blanc, que je connais depuis ma plus tendre enfance : ce sont ces derniers meubles, ceux auxquels, il y a dix ans, elle tenait encore, elle qui maintenant ne tient plus à rien.

Sitôt dans ma chambre, Renaude m'annonce que M. Raynal est au petit salon. On a allumé les lampes.

Je me demande si je vais descendre ainsi ou remettre une robe de ville ; coquette, à présent ? Tout cela est si loin... J'arrange un peu seulement ma coiffure, et, descendant, je me trouve en face, non du commandant à moustache grise, mais d'un homme jeune à barbe blonde, visage énergique et franc. Je m'étonne :

— Pardon, monsieur, on m'avait dit M. Raynal, et votre carte...

Il s'est incliné avec trouble ; son regard très clair, très pur, se fixe sur moi avec une expression indéfinissable d'effusion, comme s'il me connaissait depuis longtemps, et craignait tout de cette entrevue.

— Je m'excuse, madame, de la surprise que je vous cause. Vous avez pu croire que le visiteur importun qui force votre porte n'était autre que l'ex-commandant Raynal, un de vos amis les plus respectueux et les plus fidèles. Je ne suis que son beau-fils, Charles Raynal, et si je porte son nom, c'est par suite d'une adoption morale et généreuse de sa part ; il n'a pas eu d'autres enfans et a bien voulu nous considérer, ma sœur et moi, comme les siens.

— Asseyez-vous, monsieur... Ce nom, en effet...

— Bien que la loi m'inflige celui d'un père que je n'ai jamais connu, car il avait abandonné notre mère avant ma naissance, je réponds au désir de M. Raynal en portant, et du mieux que je puis, son nom qui est synonyme d'honneur et de droiture...

Cela me fait du bien d'entendre dire cela, et avec cette conviction chaleureuse. Il se dégage de ce M. Charles Raynal un attrait immédiat de sympathie. Sous son air de jeunesse, et malgré son émotion, la maturité précoce s'affirme dans son regard et l'expression de maîtrise de toute sa personne.

— Je voudrais, madame, que cette présentation insolite, sous un nom qui vous est connu...

— Et que je n'ai jamais oublié, fis-je.

— ...me pût créer auprès de vous des auspices favorables. Je vous supplie de reporter sur moi, que vous ne connaissez pas, malheureusement, quelque bienveillance garantie par ces titres...

Je ne demande qu'à bien l'accueillir, mais je ne saisis pas.

— Vous voyez un homme désespéré, madame. Ce que j'ai à vous dire est tellement délicat; ma démarche a quelque chose de si incorrect, j'ai si peur que vous me jugiez mal avant de m'avoir entendu jusqu'au bout, que je ne sais par où ni comment commencer...

Je suis à cent lieues... folie de jeune homme, catastrophe d'argent qu'il n'ose avouer à son beau-père?... Mais pourquoi serait-ce à moi que?...

Il reprend avec fièvre :

— Toute cette journée, j'ai rôdé comme un fou dans la forêt, revenant à votre porte, où j'ai sonné deux fois, pour savoir si vous étiez de retour... Je vois que mon nom, j'entends en ce qui me touche personnellement, ne vous apprend rien, et que vous ignoriez ma présence à Hanoï...

J'ai sursauté :

— A Hanoï?...

Est-ce que, quoi?... Que va-t-il dire? Il baisse la voix :

— J'ai été en relations fréquentes pendant trois mois avec M. et Mme Martial Beyfers. Ah! madame, je vous en supplie, si vous savez quelque chose, venez à mon secours! Dites-moi que madame votre fille a quitté cette ville où elle serait morte de désespoir; dites-moi que vous allez l'accueillir avec toute votre tendresse et la sauver de l'homme qui la brutalise et la torture! Madame, je vous en conjure respectueusement, rassurez-moi; je ne puis rien, je ne suis rien, je n'ai aucun droit pour protéger Mme Nicole, je ne pourrais que lui nuire; d'ailleurs, je lui ai juré de partir. Je me suis embarqué, la laissant seule, livrée à sa brute de mari; et il m'a fallu pour cela un affreux courage, croyez-le. A peine en France, depuis huit jours, j'apprends que ma sœur est mourante. Je pars dans une heure pour la rejoindre. Elle habite Moscou. Vous voyez que vous pouvez avoir pitié de moi. Je ne suis pas un malhonnête homme, et je suis atrocement malheureux!

J'ai cru que Charles Raynal allait pleurer, et cette faiblesse que je ne puis supporter chez un homme, parce qu'elle m'attendrit, cette fois m'impatiente et m'irrite. Ainsi, j'ai devant les

yeux l'individu auquel Beyfers menace de casser les os. Il n'a pas l'air fourbe, cependant, mais tout ce qu'il me raconte sans ordre, d'un ton haché, est incompréhensible : je dis simplement, au prix d'un rude effort :

— Soyez calme; vous le voyez, malgré le bouleversement que me causent vos paroles, j'essaie de comprendre : expliquez-vous.

Il m'a regardée avec effarement. S'imagine-t-il m'avoir tout dit en trois phrases? On le croirait. C'est moi qui l'interroge :

— Vous avez dit que ma fille était malheureuse et que...

— Malheureuse ! dites suppliciée, en proie à un alcoolique, à un dégénéré qui, sous ses yeux, lui inflige les plus cruelles blessures d'amour-propre, la trompe avec impudeur dans sa propre maison, se livre à des fureurs qui mettraient, en se prolongeant, je vous le répète, la vie de Mme Nicole en danger !

J'ai répondu avec dignité :

— Je ne puis juger, monsieur, des dissentimens qui se seraient produits, dites-vous, entre mon gendre et ma fille. La confiance de Nicole seule m'éclairera à cet égard. Car enfin, à quel titre lui témoignez-vous cet intérêt, en des questions qui, si pénibles qu'elles soient, ne regardent que les deux époux et leur famille?

Il s'est redressé :

— A quel titre? Mais, madame...

J'ai lu dans ses yeux : « Parce que j'aime Nicole ! »

Et j'ai senti mon cœur chavirer d'angoisse et de pitié; puis aussitôt je me révolte contre cet intrus qui n'avait rien, non, rien à se permettre, et à qui il était interdit d'aimer une femme en puissance de mari, une mère qui se doit à sa fille. Il a dit avec ferveur, les mains sur ses genoux et la tête basse, qu'il relève peu à peu :

— Madame, j'ai pour Mme Beyfers l'admiration la plus déférente et la plus dévouée. Reçu dans sa maison pendant le séjour de trois mois que j'ai dû faire à Hanoï, assez souffrant, j'ai pu apprécier ses admirables qualités, sa noblesse, son énergie, sa perfection maternelle vis-à-vis de sa délicieuse Pomme-Rose...

Il se reprit :

— De sa fille Marcelle.

— Ah ! fis-je, pauvre petite !

— Oui, pauvre petite... elle en a trop vu et entendu pour un petit cerveau de quatre ans...

Ces imputations contre Martial me froissent, non que je me les déclare mensongères, — exagérées par la passion, tout au plus, — mais parce qu'elles ne sont pas recevables. De quel droit se ferait-il accusateur, ce monsieur qui a l'aplomb d'aimer ma fille, et qui le lui a dit, sans doute?...

Cela me crispe de ne pas savoir ce qui s'est passé entre elle et lui. Comment douter, d'autre part, qu'il ne dise la vérité? Son accent chevaleresque ne peut mentir. Et s'il ne s'agissait pas de ma Nicole, de ma propre fille, de sa réputation, de son bonheur, s'il était question d'une autre, je prendrais peut-être parti pour lui. Il a pu se montrer imprudent, maladroit, mais non vil : de cela, j'en mettrais ma main au feu!

Il a gardé une extrême candeur, avec une gaucherie qui ne manque pas de grâce ; je le comprends, quand il me dit que sa mère est morte il y a une douzaine d'années ; — pourquoi suis-je si remuée de l'apprendre?

Mais Nicole? L'aime-t-elle aussi? Le lui a-t-elle avoué? Il ne me le dira pas, et je ne puis exiger qu'il me le dise : ma pudeur maternelle s'y refuse autant que ma fierté. Tout ce que je tire encore de lui, c'est que, sans la crainte de déplaire à Nicole et l'impossibilité de lui tuer son mari, il n'aurait pas hésité à provoquer Beyfers, et, dit-il sans forfanterie, avec des chances de le guérir à jamais de sa frénésie.

— Je tire bien l'épée et je casse un œuf au revolver à cinquante mètres.

Dieu merci! Il n'eût plus manqué que cela!... L'heure s'avance; il a consulté sa montre, il faut qu'il regagne Fontainebleau à pied et y prenne le train de nuit. Demain, le Nord-Express. Trouvera-t-il, à Moscou, sa sœur encore en vie? Il se lève et d'une voix pénétrée :

— Je ne sais quand je vous reverrai. Mais voici notre adresse que je vous prie de conserver.

Je l'interromps, avec l'impression mécontente que me laisse cet entretien incomplet, à vide :

— Mais enfin, monsieur, votre démarche a un autre but, lequel?

Il y arrive, enfin!

— Madame, j'ignore ce que les événemens décideront : en

obéissant à la volonté, à la prière de Nicole, — cette fois, il l'appelle ainsi, comme un frère sa sœur, ou un amant sa maîtresse, et j'en éprouve une horripilation, — je fais un sacrifice dont vous ne pouvez mesurer l'étendue, Je pars un peu rassuré de vous avoir vue, car il me semble à présent vous avoir toujours connue ; et votre bonté...

— Ne vous y fiez pas, ai-je dit sévèrement ; vous ne savez à quel point je...

— Si, votre bonté!... Et alors, j'implore de vous seulement ceci : Que Nicole sache que si un jour, — je dis : un jour, — on ne sait ce qui peut arriver... elle devenait libre, il existe un homme dont le cœur ne bat que pour elle ; un homme qui se ferait tuer demain, si elle l'exigeait ; un homme qui, si elle consentait alors à accepter sa foi, serait trop heureux et trop fier de lui consacrer son existence entière.

— Ne pensez plus à ces folies, monsieur!

J'aurais voulu arrêter dans sa gorge ces mots décisifs et inutiles : Nicole est une honnête femme, elle ne divorcera pas et ne sera pas libre. Il a lu ma pensée et, avec un profond soupir :

— Me pardonnerez-vous, madame, le tourment que je vous apporte ?

J'ai répondu seulement après une hésitation :

— Vous direz mon souvenir au commandant Raynal.

Il s'est incliné. J'ai pris la lampe et l'ai éclairé dans le vestibule ; la nuit est claire. Toussaint va lui ouvrir la petite porte du jardin.

— Adieu, madame.

Il est parti à grands pas, dans le noir. Je l'ai perdu de vue. Un immense silence est retombé sur lui.

Paul Margueritte.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

Mme DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

V (1)

MADAME DE STAËL A METZ

Nous avons laissé Mme de Staël éplorée, s'arrachant de Paris pour obéir à un ordre arbitraire, s'attardant aux portes et prenant enfin, après de longues hésitations, la route de l'Allemagne. Ce n'était pas une résolution brusque qui la déterminait à adopter cette route plutôt que celle qui l'aurait ramenée à Coppet. Elle ne faisait au contraire que mettre à exécution un dessein conçu depuis longtemps, tantôt abandonné, tantôt repris, suivant les circonstances qu'elle traversait. Avant de l'accompagner, d'étape en étape, au cours de ce voyage qui devait durer depuis octobre 1803 jusqu'en avril 1804, et de reprendre la publication des lettres adressées par elle à son père, de Metz, de Weimar, de Berlin, en les entremêlant de quelques fragmens des réponses de M. Necker, je voudrais remonter de quelques années en arrière et montrer comment, après avoir témoigné peu de goût, et même quelque dédain pour la littérature allemande, Mme de Staël en était arrivée peu à peu à reconnaître qu'il y avait, de l'autre côté du Rhin, une province intellectuelle de l'Europe qui valait la peine d'être explorée, et pourquoi elle avait résolu d'entreprendre elle-même cette exploration.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars et 1er avril,

I

Dans les premiers jours de mars 1796, Meister, le collaborateur et le continuateur de la *Correspondance littéraire* de Grimm, et, de tout temps, l'ami de la famille Necker, avait écrit à Mme de Staël pour lui proposer de venir à Zurich où Wieland passait quelques semaines et d'y faire connaissance avec l'auteur d'*Oberon*. Le 18 mars, Mme de Staël lui répondait de Coppet : « Aller à Zurich pour un auteur allemand, quelque célèbre qu'il soit, c'est ce que vous ne me verrez pas faire. Je crois savoir déjà tout ce qui se dit en allemand et même cinquante ans de ce qui se dira. Ce que j'aime d'eux, c'est leur talent, mais non pas leur esprit, et, en conversation, il n'y a que l'esprit. » Il est vrai que, quelques mois après, elle écrivait dans une autre lettre à Meister : « Avez-vous pensé par hasard à faire à Wieland des coquetteries pour moi. Des coquetteries, cela va à tout (1). »

Malgré cette opinion un peu dédaigneuse des Allemands, elle n'en priait pas moins le même Meister de lui trouver un traducteur pour son ouvrage : *De l'Influence des passions sur le bonheur des nations*, et elle le chargeait d'en faire parvenir deux exemplaires, l'un à Wieland, l'autre à Gœthe. Gœthe répondait, l'année suivante, à cet hommage. Le 22 avril 1797, Mme de Staël écrivait à Meister : « Gœthe m'a envoyé, avec la plus superbe reliure possible, un roman de lui nommé *Williams* (*sic*) *Meister*. Comme il était en allemand, je n'ai pu qu'admirer la reliure. Benjamin assure, entre nous, que je suis mieux partagée que lui qui l'a lu. Mais il faut que, dans votre bonté, vous fassiez parvenir à Gœthe un remerciement superbe qui jette un voile sur mon ignorance et parle beaucoup de ma reconnaissance et de mon admiration pour l'auteur de *Werther* (2). »

Ainsi, en 1797, Mme de Staël avouait ne pas savoir un mot d'allemand, et il est infiniment probable que, de toute la littérature allemande, elle ne connaissait que *Werther*, dont une première traduction avait paru en 1776, peut-être encore les *Idylles* de Gessner, qui du reste était Zurichois, et les *Brigands* de Schiller qui, aux débuts de la Révolution, avaient été traduits

(1) *Lettres inédites de Mme de Staël à M. Henri Meister*, publiées par MM. Paul Usteri et Eugène Ritter, p. 137-142.
(2) *Ibid.*, p. 146.

et joués à Paris. Cette ignorance lui était commune avec toute la génération des beaux esprits du XVIIIe siècle, au milieu desquels elle avait grandi et brillé dans sa première jeunesse. Pour toute cette génération, la littérature anglaise était, en fait de littératures étrangères, presque la seule qui existât. On sait les larmes que non seulement les femmes, mais les hommes sensibles versaient sur les infortunes des héroïnes de Richardson et l'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de ses héros. A son entrée dans la vie, Mme de Staël avait partagé cette admiration : « L'enlèvement de Clarisse, disait-elle, a été un des événemens de ma jeunesse. » Mais ce n'était encore que l'engouement d'une jeune fille romanesque qui s'éprenait d'une égale passion pour *la Nouvelle Héloïse* et dont les lettres sur Jean-Jacques Rousseau furent le premier écrit. Quelques années devaient encore s'écouler avant que son goût pour la littérature du Nord se développât. Cette littérature convenait à certains côtés de sa nature, à la fois ardente et triste, accessible aux plus nobles passions humaines et toujours prête à s'y livrer, mais entretenant aussi le sentiment du néant de la vie et tourmentée du problème de la destinée. On sent le changement apporté par les années, lorsqu'en 1800 elle publia son ouvrage intitulé : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. « La poésie mélancolique, écrit-elle, est la poésie la plus d'accord avec la philosophie. La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que toute autre disposition de l'âme. Les poètes anglais qui ont succédé aux bardes écossais (1) ont ajouté à leurs tableaux les réflexions et les idées que ces tableaux doivent faire naître, mais ils ont conservé l'imagination du Nord, celle qui plaît sur le bord de la mer, au bruit des vents, dans les bruyères sauvages, celle enfin qui porte vers l'avenir, vers un autre monde, l'âme fatiguée de sa destinée. L'imagination des hommes du Nord s'élance au delà de cette terre dont ils habitent les confins; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon et semblent représenter l'obscur passage de la vie à l'éternité. » Elle trouvait que la poésie anglaise savait mieux parler la langue de l'amour que la poésie grecque ou italienne. « Les vers de Thompson, a-t-elle écrit également, me touchent plus que les

(1) Comme toute sa génération et en particulier comme Bonaparte, Mme de Staël admirait beaucoup Ossian, dont les poèmes passaient encore pour authentiques.

sonnets de Pétrarque. J'aime mieux les poésies de Grey que les chansons d'Anacréon (1). »

Lorsque Mme de Staël écrivait ces lignes, la littérature anglaise était, parmi les littératures des peuples du Nord, la seule dont elle pût parler en véritable connaissance de cause. Par les chapitres qu'elle lui a consacrés, entre autres par celui sur Shakspeare qui va bien au delà de ce qu'en avait écrit Voltaire, on voit que le théâtre, la poésie et les romans anglais lui étaient familiers. A la littérature allemande qui, dit-elle, ne date que de ce siècle, — et c'est là une affirmation un peu absolue, — elle ne consacre qu'un court chapitre. Elle fait brièvement mention de Gœthe dont elle parle avec enthousiasme, mais seulement à propos de *Werther*, de Klopstock, dont elle connaissait la *Messiade* et de Schiller, dont elle se borne à dire que « ses tragédies contiennent des beautés qui supposent toujours une âme forte. » Son ignorance de la langue allemande l'a visiblement gênée. « Les livres dont vous avez la bonté de me donner la note, écrit-elle à Meister, ne sont-ils pas presque tous en allemand? Je ne l'ai pas appris depuis votre départ (2). » Elle n'en continuait pas moins à se préoccuper de l'opinion allemande sur son compte et à être désireuse de faire pénétrer son nom au delà du Rhin. Elle demandait à Meister de lui procurer un traducteur pour un de ses écrits politiques et d'en faire parvenir à Gœthe un exemplaire. Elle ajoute : « En voilà assez de l'auteur femelle. » Ce n'est qu'en 1800 qu'elle prend son parti de se mettre à étudier l'allemand, mais c'est d'abord avec peu de goût. « Je continue l'allemand avec résignation, écrit-elle à Meister, mais je ne conçois pas comment vous avez fait pour écrire si bien le français en sachant si bien l'allemand ; il me semble que l'un exclut l'autre. » Bientôt cependant elle s'enflamme pour cette littérature dont, si peu d'années auparavant, elle parlait avec tant de dédain, et elle s'adresse encore à Meister, qui est son intermédiaire habituel avec l'Allemagne. « Vous allez me trouver bien importune, mais l'ardeur de l'allemand me transporte, » et elle lui demande s'il pourrait lui faire envoyer trois romans allemands dont elle lui donne les titres, un ouvrage intitulé : *le Dictionnaire des deux nations*, les œuvres

(1) *Œuvres complètes de Mme de Staël*, t. IV. *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, p. 257 et *passim*.

(2) *Lettres de Mme de Staël à Henri Meister*, 27 août 1799, p. 162 et *passim*.

dramatiques de Gœthe « et la dernière pièce de Schiller intitulée : *Wallstein.* » Elle s'inquiète en même temps de savoir ce qu'en Allemagne on pense de son ouvrage sur la *Littérature.* « Le duc de Brunswick, écrit-elle, dit des biens infinis de mon ouvrage. Toute démocrate que je sois, cela m'a fait plaisir. Ne vous en est-il rien revenu d'Allemagne et savez-vous si l'on le traduit? Je voudrais qu'il le fût sur la seconde édition. »

D'où vient ce changement dans les dispositions de Mme de Staël, cette ardeur après ce dédain? On a voulu voir dans sa prédilection pour la littérature des peuples du Nord je ne sais quel mystère atavique. On a rappelé que les Necker étaient d'origine, d'abord irlandaise, puis allemande, et que le grand-père de Mme de Staël était né à Custrin sur les bords de la mer Baltique. Je ne crois pas qu'il faille aller chercher si loin d'aussi obscures raisons. C'est bien plutôt que, depuis deux ou trois ans, un ven venant d'Allemagne avait soufflé sur la France et que les relations littéraires des deux pays avaient changé. Ils avaient cessé de s'ignorer. Nombre de Français qui, durant les années orageuses de la Révolution et du Directoire, avaient dû chercher un refuge en Allemagne rentraient peu à peu en France. Parmi eux figuraient un certain nombre d'amis de Mme de Staël : Suard, Chênedollé, Gérando, Camille Jordan, qui formaient précisément sa société intime, sans parler de Benjamin Constant, qui y avait vécu et s'y était même marié dans sa jeunesse. Elle était liée également avec Adrien de Lezay, pour lequelle elle faisait venir le *Don Carlos* de Schiller, dont Lezay publiait une traduction en l'an VIII. Les rares Allemands qui séjournaient à Paris fréquentaient ce petit groupe, entre autres Jacobi et Guillaume de Humboldt qu'elle devait retrouver plus tard à Rome et qui s'offrit à lui donner quelques leçons d'allemand. On parlait souvent de l'Allemagne, qui n'était déjà plus l'Allemagne féodale et princière d'autrefois, où les idées nouvelles, issues de la Révolution française, avaient fait peu à peu leur chemin, portées en partie au delà du Rhin par nos soldats, car les idées cheminent souvent avec les armées, où la période qu'on a appelée *Sturm und Drang*, la période d'orage, avait préparé l'émancipation des esprits. Cette période d'orage ne pouvait manquer d'intéresser Mme de Staël, qu'à cette même époque, dans sa correspondance intime avec Mme de Beaumont, Joubert appelait souvent « le tourbillon. » Sa curiosité et son imagination étaient ainsi

depuis quelque temps déjà, tournées vers l'Allemagne, lorsqu'elle entra en relations par lettres avec un homme qui exerça sur elle une influence décisive et qui l'initia en particulier à la philosophie allemande, avec Charles de Villers. Comme il sera plusieurs fois question de Villers dans les lettres adressées par Mme de Staël à son père, et comme nous la verrons s'attarder assez longtemps à Metz en sa compagnie, il ne paraîtra peut-être pas sans intérêt d'entrer dans quelques détails biographiques sur ce personnage qui eut son heure de demi-célébrité, mais qui avait été singulièrement oublié, jusqu'au jour où des travaux récens ont attiré de nouveau l'attention sur lui (1).

II

Charles de Villers ou plutôt Villers, car il paraît bien que son père n'avait point droit à la particule dont il faisait précéder son nom, était né en 1765 à Bouley, petite ville de Lorraine située entre Metz et Sarrebrück. Après avoir été élevé chez les Bénédictins de Metz, il entrait à quinze ans, non sans quelque difficulté et par la protection d'un oncle maternel, — sa mère était de petite noblesse, — dans le corps royal d'artillerie dont l'accès ne s'ouvrait qu'aux jeunes gentilshommes. Il y fit un chemin assez rapide et était déjà second lieutenant à 18 ans. Fort agréable cavalier, habile à bien tourner les chansons, les petits vers et les madrigaux, Villers eut beaucoup de succès mondains, dans les différentes villes où il tint garnison. Il excellait dans la comédie de salon. A Besançon, il joua, paraît-il, les rôles de jeune premier avec une conviction particulière auprès d'une certaine Mme Anthoine que nous verrons reparaître. En 1783, il fut envoyé à Strasbourg. Cagliostro y séjournait alors avec sa femme, une fort belle Italienne. Villers profita de l'occasion pour s'initier aux doctrines du magnétisme tout en faisant la cour à la femme de Cagliostro. Un ressouvenir de cette situation lui inspira même un roman intitulé ; *le Magnétiseur amoureux*, qui faillit lui occasionner quelque désagrément dans sa carrière, l'ouvrage ayant été mis au pilon.

(1) Consulter en particulier sur Villers une *Vie* très bien faite, publiée à Paris et à Genève en 1909, par M. Louis Wittmer, une étude très intéressante du regretté Joseph Texte dans la *Revue d'Histoire littéraire* de janvier 1898, enfin un article de M. Paul Gautier paru ici même dans la livraison du 1er mars 1906.

La Révolution survint. Villers traversa une courte période d'enthousiasme, mais, bientôt, dégoûté des excès dont il était témoin, il publia coup sur coup plusieurs brochures contre-révolutionnaires, qui rendirent sa situation périlleuse, d'autant qu'il était poursuivi par la haine du mari de Mme Anthoine, devenu un personnage politique important. Aussi prit-il son parti d'émigrer à la fin de 1792, et d'aller rejoindre l'armée de Condé. Après la défaite des troupes royalistes, il crut pouvoir rentrer en France; mais aussitôt dénoncé, il émigra de nouveau et cette fois définitivement, en ce sens du moins qu'il ne devait plus revenir en France qu'à de rares intervalles et toujours pour un temps très court, car il fit sa patrie de l'Allemagne. Après avoir erré quelque temps de ville en ville, il finit, en 1796, par s'établir à Gœttingue et, bien qu'âgé de trente et un ans, il s'inscrivit comme étudiant à l'Université qui comptait des professeurs alors célèbres en Allemagne.

Au nombre de ces professeurs se trouvait l'historien Schlötzer. Schlötzer avait une fille qui répondait au prénom de Dorothée. Mlle Dorothée Schlötzer était elle-même doctoresse de l'Université. Elle se prit de tendresse pour cet étudiant un peu mûr, et, dit un des biographes de Villers (1), « elle entreprit avec succès de le germaniser. » Cependant elle se défendit toujours modestement de l'influence qu'elle avait exercée sur lui, car, bien des années après, en réponse à l'un des rédacteurs de la *Biographie Michaud*, qui lui demandait des renseignemens pour consacrer à Villers une notice, elle écrivait : « Je serais obligée de trop parler de moi, ce que je ne puis faire, car, vraiment, une bien petite part me revient de son initiation à la littérature allemande. »

De son côté, Villers aidait Dorothée à se « franciser » et trouvant sans doute qu'on lui enseignait le français d'une façon trop pédante, il écrivit à son intention un petit traité intitulé : *Lettre à Mlle D. S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue.* Cette initiation littéraire et grammaticale réciproque fut l'origine d'une relation qui, après une courte période de séparation, se renoua et se fortifia au point de les enchaîner pour toujours l'un à l'autre. Après dix-huit mois de séjour à Gœttingue,

(1) *Charles de Villers*, par Louis Wittmer, p. 15.

dégoûté de l'Allemagne par la difficulté de s'y créer une situation, Villlers avait fait le projet de partir pour Saint-Pétersbourg où un de ses frères servait dans l'armée russe. Pour s'embarquer, il gagna Lubeck. Mais à Lubeck, il retrouva Dorothée Schlötzer, devenue la femme d'un gros bourgeois de la ville, le sénateur de Rodde. Elle eut l'art de le retenir, et même de le fixer à Lubeck, où il s'établit définitivement. Désormais la vie de Villers devient inséparable de celle de Mme de Rodde, sans que le mari de celle-ci paraisse y avoir trouvé à redire. Le sénateur de Rodde, Mme de Rodde et Villers constituent une sorte de ménage à trois, comme on en voyait parfois au XVIIIe siècle. Villers vit et voyage avec eux, soit qu'il accompagne le sénateur et sa femme dans leurs pérégrinations, soit au contraire que Mme de Rodde voyage seule avec lui. C'est à elle que, mourant en 1815 d'une mort prématurée, il laissera tous ses papiers. Elle veillera avec sollicitude sur sa mémoire; c'est à elle que les biographes de Villers s'adresseront, et elle finira par léguer tous les papiers de Villers à la bibliothèque de Hambourg où ils sont encore aujourd'hui.

De ce premier séjour à Gœttingue où Villers devait revenir à la fin de sa vie, puis de son établissement à Lubeck date l'enthousiasme de Villers pour la littérature allemande qu'il allait bientôt communiquer à Mme de Staël. Revenant onze ans après sur cette époque de sa vie, il écrivait :

> Né Français, j'ai été nourri de lectures françaises et longtemps je fus passionné pour la littérature de mon pays. Quand je commençai à pénétrer dans le sanctuaire des muses teutoniques, je fus frappé d'étonnement de tout ce qui s'offrait à ma vue. Heureusement que je n'étais pas encore pétrifié dans les formes françaises, qu'il me restait quelque réceptivité et que j'étais encore susceptible de fusion. Je me sentis donc bientôt saisi de respect et d'admiration pour ce qui, avant de le connaître, m'avait semblé, comme à tant d'autres, mériter assez peu d'attention (1).

La *réceptivité* et l'admiration de Villers se traduisirent par un certain nombre d'articles qu'il publia dans le *Spectateur du Nord,* journal qu'un émigré, Baudus, faisait paraître en français à Hambourg, mais qui comptait un certain nombre d'abonnés en France. Les articles de Villers portaient surtout sur les questions philosophiques; il y était fréquemment question de

(1) Wittmer, *op. cit.*, p. 14.

Kant et de Fichte. Ces articles parurent de 1798 à 1800. C'était précisément le moment où Mme de Staël préparait la publication de son ouvrage sur *la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, où elle comptait consacrer un chapitre à la littérature allemande. Nul doute qu'elle n'ait eu connaissance de ces articles et ne s'en soit inspirée dans une certaine mesure, au point même que, dans le *Spectateur du Nord*, Baudus le lui reprochait. Mais ce qui la mit en relations directes avec Villers ce fut l'ouvrage de celui-ci sur Kant. A Villers revient en effet l'honneur, et par là son nom a mérité d'échapper à l'oubli, d'avoir fait le premier connaître en France la doctrine du philosophe de Kœnigsberg, ou du moins d'avoir consacré une étude intelligente et approfondie à cette doctrine qui n'avait été jusque-là l'objet que de discussions superficielles. Au commencement d'août 1801, il faisait paraître à Metz : *la Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendantale*, avec une dédicace à l'Institut, qui était ainsi conçue : « A l'Institut National de France, tribunal investi d'une magistrature suprême dans l'empire des sciences, juge naturel et en premier ressort de toute doctrine nouvelle offerte à la Nation. »

Peu de temps après, escortant le ménage de Rodde, il venait passer quelque temps à Paris où son ouvrage avait donné lieu, dans une séance de l'Institut, à des débats fort vifs, et fait assez de bruit pour que Bonaparte demandât que la philosophie de Kant lui fût résumée en quatre pages, « pas davantage. » Villers eut à Paris peu de succès, son ton hautain et son attitude agressive lui ayant fait des ennemis. Mme de Staël n'était pas à Paris, mais il entendit beaucoup parler d'elle par les amis dont elle avait coutume de s'environner, les Suard, Fauriel, Stapfer. Il dut apprendre de leur bouche que son exposé de la philosophie de Kant avait été lu par elle avec beaucoup d'intérêt et qu'elle avait été séduite par la doctrine. Elle n'aperçut pas que cette doctrine n'aboutissait à rien moins qu'à ébranler les fondemens mêmes de la certitude, et elle fut séduite par ce qu'il y avait de noble dans la tentative de rétablir la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme sur la base de la morale, de l'Impératif catégorique. Elle y vit surtout une éraction contre la philosophie sensualiste et matérialiste qui avait triomphé au XVIIIe siècle et dont Cabanis venait encore

d'affirmer les principes dans un livre récent, car si, à cette époque, Mme de Staël était, comme elle le disait elle-même, *philosophe*, elle était ardemment déiste et spiritualiste. Elle dut être séduite par cette phrase célèbre que les disciples de Kant ont fait graver sur son tombeau et que souvent Mme de Staël aimait à répéter : « Deux choses remplissent mon cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelle et toujours croissante à mesure que ma réflexion s'y attache et s'y applique : le ciel étoilé au-dessus de moi, la loi morale en moi. » Voici au surplus comment, dans une lettre à son ami Gérando qui, au Lycée, avait entrepris un cours de métaphysique, elle appréciait la doctrine elle-même :

Je n'en aime point les formes, les catégories, les néologismes, etc. Mais il y a une idée première qui me frappe et qui est complètement d'accord avec mes impressions intérieures : il y a quelque chose de plus dans notre être moral que les idées qui nous viennent par les sens. La faculté intérieure qui modifie les idées que nous recevons du dehors n'a point de rapport avec les idées simples et n'en a pas non plus avec toutes les explications données sur la mémoire comme souvenir de sensations, sur le jugement comme comparaison de sensations. Cette faculté, si nous sommes immortels, est ce qui doit nous survivre. Le système de Kant m'offre une lueur de plus sur l'immortalité et j'aime mieux cette lueur que toutes les clartés matérielles. La conscience ne nous vient point uniquement d'aucune idée qui ait passé par les sens. Quand tous les hommes l'ont appelée une voix intérieure, un autre soi-même, c'est qu'ils sentaient bien que ses impressions n'étaient pas de la même nature que les autres impressions. Je trouve beau tout ce que Villers dit à cet égard. Enfin je trouve ce système grand, pieux, plus respectueux pour l'homme et la divinité (1).

Lorsque le nom de Villers se glissait ainsi sous la plume de Mme de Staël, ils étaient déjà entrés en relations par correspondance. Informé par ses amis de la faveur que son exposé de la doctrine de Kant avait trouvée auprès d'elle, il avait cru pouvoir lui écrire. Dans un temps où les relations étaient moins faciles qu'elles ne le sont de nos jours, les échanges de lettres entre personnes qui ne se connaissaient point et qui ne s'étaient jamais vues étaient assez fréquens (2). Les lettres de Villers sont

(1) *Œuvres inédites et Souvenirs biographiques de Mme Récamier et de Mme de Staël*, publiés par le baron de Gérando, p. 52. J'ai abrégé et condensé cette lettre qui est très longue.

(2) Les originaux des lettres de Villers à Mme de Staël sont dans les Archives de Broglie. Il y en a huit. Quatre de ces lettres ont été comprises dans une

généralement assez lourdes. Elles sentent l'apprêt. Les propos galans y alternent avec les considérations philosophiques. « Villers m'écrit deux lettres où l'amour de Kant et de moi se manifestent, mais Kant est préféré, » écrivait Mme de Staël à Camille Jordan (1). Cependant, dans ces deux lettres et dans les autres, les complimens abondent. La première est datée du 23 juin 1802. Elle débutait ainsi :

Des champs, près de Lubeck,

Il y a un an que, partant de ma solitude, je m'acheminais vers Paris, plein d'attente, d'espoir et d'impatience d'y voir Mme de Staël, de lui payer le tribut de mon admiration, de déposer à ses pieds l'hommage de quelques grandes pensées que j'avais recueillies dans le Nord et qui, par cela seul qu'elles étaient grandes, lui appartenaient exclusivement. Mon vœu le plus ardent était de placer la nouvelle doctrine, dont je me faisais l'apôtre, à l'ombre de son égide, de solliciter son appui pour la belle cause du génie et de l'humanité et de l'intéresser à la conversion des frivoles Parisiens. Ma consternation fut extrême quand j'appris que la Théano de notre âge passait l'été et l'automne près du Léman, qu'elle n'en reviendrait qu'aux approches de l'hiver, tandis que des circonstances impérieuses me forçaient à retourner en Allemagne avant cette époque.

Villers continue en exaltant le dernier ouvrage de Mme de Staël, « dont les vues fines et profondes n'ont pu être saisies par les myopes de la capitale, » et donnant cours au mépris qu'il a conçu pour ses compatriotes, il ajoute :

Je vis au milieu des littérateurs d'Allemagne sur le compte desquels vous avez dit tant de choses si saillantes, si vraies, si bien pensées, mais que vous accusez de manquer de goût. Permettez-moi de vous dire tout bas que les lettrés germains sont bien au-dessus de ce qu'on appelle le goût en France. Cette décrépite déité de vos boudoirs avec son grêle archet, ses paniers et sa perruque à la Louis XIV, n'est pas faite pour s'asseoir sur le pittoresque Parnasse de la Germanie. Il y a longtemps qu'un coup de pied de la muse teutonne l'a précipitée dans le bourbier. Celle-ci tient à la main une lyre de bois de chêne ; ses cheveux blonds, couronnés de gui, sont relevés en tresse ; son vêtement est une simple draperie

publication qui a paru à Hambourg en 1879 sous ce titre : *Briefe von...*, — suivent les mons de tous les correspondans, — d'après les brouillons qu'avait conservés Villers et qui sont à la bibliothèque de Hambourg. Cette publication, due à M. Isler, comprend également un certain nombre de lettres de Mme de Staël à Villers ; mais il n'y en a que cinq qui se rapportent à cette période de leurs relations. Les originaux des lettres de Villers ne sont pas toujours conformes aux brouillons.

(1) Sainte-Beuve (*Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 205).

éthérée. Si quelque Dieu du goût la suit dans son vol et dans ses courses, du moins n'est-ce pas celui à bas de soie et à talon rouge (1).

Mme de Staël ne pouvait qu'être flattée d'un hommage qui lui venait de si loin et d'un inconnu. Aussi ne demeurait-elle pas en reste de complimens. L'ouvrage de Villers lui avait prouvé « qu'il était impossible d'avoir un esprit plus étendu et un sentiment de ce qui est moral et vrai plus vif et plus animé. » Mais la suite de la lettre est une leçon. Si l'ouvrage de Villers et Villers lui-même n'ont pas eu à Paris tout le succès qui leur étaient dus, c'est qu'il n'a pas voulu « avoir de l'adresse dans la manière de présenter les idées de Kant et de combattre celles de ses adversaires. » C'est qu'il n'a pas assez ménagé l'amour-propre des philosophes et qu'en Allemagne il a un peu oublié la vanité française. Quant au goût français, il ne mérite pas le dédain de Villers :

Le goût arbitraire, le goût de mode mérite tout ce que vous en dites, mais le bon goût est Grec, Romain, Français, quelquefois Allemand, Anglais, car il se trouve dans toutes les beautés de ces littératures. Le bon goût est la vérité, la mesure, et le choix; c'est quand les Allemands sont fleuris et affectés qu'ils sont de mauvais goût. Ce n'est point les hardiesses heureuses que je condamne; à Dieu ne plaise, mais c'est de se faire vif, pour me servir de l'expression d'un Allemand très connu en France.

Mme de Staël va cependant faire à Villers une grande concession :

Je crois avec vous que l'esprit humain, qui semble voyager d'un pays à un autre, est maintenant en Allemagne. J'étudie l'allemand avec soin, sûre que c'est là seulement que je trouverai des pensées nouvelles et des sentimens profonds, mais il manque à ce pays que les idées puissent influer sur les institutions, et que la méditation puisse conduire à des résultats positifs. Quoi qu'il en soit, c'est le pays du monde aujourd'hui où il y a le plus d'hommes distingués, comme philosophes et comme littérateurs. Je voudrais bien cependant que vous réussissiez parmi nous ; votre style rappelle si bien que vous êtes Français que nous ne pouvons consentir à vous perdre.

Et elle termine par ce trait :

On m'a dit aussi que vous accompagniez à Paris une femme dont on m'a beaucoup vanté l'agrément, malgré ses rares connaissances. Sans elle je vous dirais bien : pourquoi restez-vous à Lubeck?

(1) Isler, *Briefe von...* p. 268 et *passim.*

La correspondance se poursuit sur ce ton entre eux pendant plus d'une année. Villers continue de témoigner un profond mépris pour « les petits littérateurs parisiens » et d'exalter la littérature et les institutions allemandes, en particulier « le superbe code prussien, le plus humain et le plus républicain de ceux qui existent. » Il se félicite de la résolution que M[me] de Staël a prise d'étudier la langue des « laborieux Germains. » Quel sort l'esprit germain n'a-t-il pas à attendre lorsqu'elle aura « l'entrée dans son territoire? » Comme il voudrait lui servir de guide! Pourquoi ne vient-elle pas en Allemagne, car lui-même ne pourra revenir à Paris avant un an? Il termine ainsi une autre lettre :

A Paris, l'on brille, l'on est admiré; on a des autels et un culte. En Allemagne, on médite, on vit isolé, on pâlit dans le culte silencieux du vrai. Serions-nous pas par hasard tous deux à notre place? Mais je sens que ma place serait aussi de me trouver confondu parmi vos admirateurs. C'est un sort auquel je n'échapperai pas, tôt ou tard et au-devant duquel je courrai avec dévotion et empressement (1).

Le 16 novembre, M[me] de Staël lui répond :

...Pourquoi ne venez-vous pas à Paris cette année? Vous faites des projets à un an de distance, et douze ans de révolution nous ont dégoûtés de croire à l'avenir. J'ai peut-être plus que vous de l'indignation contre tout ce qui se montre en France, et si nous causions au lieu d'écrire, je vous satisferais au moins. Mais je suis née dans ce pays; j'y ai passé ma vie; je suis encore assez jeune pour avoir besoin d'être bien aimée et pas assez pour recommencer une destinée nouvelle. A trente-deux ans, les souvenirs troubleraient les espérances, quand il serait vrai qu'on aurait encore assez de vivacité pour en concevoir. Cependant si, au lieu de Lubeck, vous habitiez une ville d'Allemagne un peu plus rapprochée de l'habitation de mon père, je serais tentée d'aller vous y voir et de voir avec vous les hommes distingués de l'Allemagne. Je serais tentée de l'Italie, de l'Allemagne, de tout hors la France, et c'est en France que je vais. On a, je le crois, un amour mystérieux pour sa patrie : on erre partout ailleurs.

Aussi M[me] de Staël ne peut-elle comprendre que Villers s'obstine à demeurer à Lubeck et qu'il songe même à s'y établir définitivement :

Est-il vrai que vous devez avoir je ne sais quelle place à Lubeck qui doit

(1) Archives de Broglie, 3 nov. 1802. Cette lettre n'a pas été comprise par M. Isler dans sa publication. Peut-être le brouillon n'en existe-t-il pas à Hambourg.

vous y fixer? Pouvez-vous ainsi quitter la France? J'ai comme vous beaucoup d'admiration pour l'esprit des Allemands, mais les souvenirs de l'enfance, mais la patrie, mais les Français aimables, en quelque petit nombre qu'ils soient, pouvez-vous les sacrifier? Vous dites : dans un an. Je vous le répète, je n'ai jamais pu croire à un an de distance que comme à une idée métaphysique, à l'immortalité. Adieu, monsieur; me voilà encore une fois effrayée de ma longue lettre; mes amis vous diront que je déteste d'écrire, mais il me semble que j'ai envie de suppléer à se connaître et que je vous écris avec le désordre de la conversation pour me persuader que je vous parle.

L'année suivante, Mme de Staël lui faisait adresser *Delphine*, et Villers engageait avec elle, sur ce qu'il appelle « les sublimes extravagances de Delphine, » une discussion où, à quelques critiques qui ne laissent pas d'être assez justes, se mêlaient des éloges enthousiastes. Mme de Staël lui répondait en se défendant et cet échange de lettres développait chez l'un et chez l'autre le désir d'entrer en relations personnelles et directes. Dans une lettre du 3 mai 1803, Villers traduisait ce désir sous une forme ampoulée à laquelle ne répugnait pas son goût germain (1).

Vous êtes extraordinaire, qui réunissez les grâces d'un sexe à la profondeur de l'autre, vous que je ne puis nommer ni du nom de votre mère, ni de celui de votre époux, dont j'ignore le nom personnel et que je me plais à individualiser par celui de Théano, de la fille d'un sage persécuté par ceux qu'il avait instruits (2). Je vous ai vue, oui, vue! Je connais le caractère général de votre physionomie, l'ensemble de vos traits, les contours de votre taille. Tout cela m'est si présent que je vous reconnaîtrais entre cent mille. Reinhard (3) m'a conduit exprès à un bal où dansait une jeune demoiselle qui est votre portrait vivant à ce qu'assurent tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître. On m'a indiqué ce qui diffère, ce qui est mieux en vous et mon imagination est parvenue à se sculpter une image qui ne peut être que la vôtre. C'est de tous les ouvrages qu'elle a produits jusqu'ici, sans contredit, celui qui me plaît davantage. Vous voulez savoir ce qui arriverait de moi quand nous nous verrions. Mais il n'est pas trop sûr que je voie et que j'entende en ce moment. Je vous demande d'avance beaucoup d'indulgence et sûrement je ne saurai que balbutier. Il est presque arrangé que je passerai le mois de juillet et peut-être le suivant à Paris. Est-ce que vous n'y paraîtrez pas?

(1) Archives de Broglie. Cette lettre, qui n'a pas été publiée tout entière par M. Isler, est divisée en trois parties. La première est adressée à *Mme de Staël mère*, et l'entretient d'une question de précepteur; la seconde à *Mme de Staël auteur* et roule sur *Delphine;* la troisième porte en tête : *à vous*; elle est inédite. C'est celle que je publie.

(2) Théano était la fille de Pythagore.

(3) Reinhard était ministre de France à Hambourg.

Non. C'est la saison du Léman. Et puis une main perfide ne vous tient-elle pas éloignée de Paris?...... Je vous salue, madame, avec un respect et un dévouement sans bornes, comme c'est aussi le vœu le plus ardent de mon cœur, celui de contempler votre esprit dans vos yeux, et de l'entendre dans vos paroles,

A ce vœu ardent Mme de Staël répondait d'abord en l'invitant, lorsqu'il se rendrait à Paris, à faire un détour pour s'arrêter à Coppet. « Il me serait bien doux, lui écrivait-elle, d'y causer quelques jours avec vous. Pensez à cette idée, qui m'occupe beaucoup, et dites-moi si c'est un château dans les airs, ou bien si vous pouvez faire descendre ce rêve sur la terre. » Puis, dans une lettre postérieure, elle lui donne rendez-vous à Paris ou dans une campagne près de Paris où elle espère que Villers viendra la voir, et elle ajoute : « Savez-vous que j'ai fort envie de faire un voyage en Allemagne, et que, si vous y retournez, je pourrais bien concerter mon projet de voyage avec vous, indépendamment du désir que j'ai de connaître les hommes distingués de l'Allemagne. »

Le moment approchait où Mme de Staël allait, contrainte et forcée, entreprendre ce voyage en Allemagne qui, par certains côtés, la tentait. Nous avons vu qu'au mois de septembre elle était venue s'établir aux environs de Paris, avec l'espérance qu'elle serait antorisée à séjourner sinon à Paris, du moins dans le voisinage immédiat, peut-être à Saint-Ouen. Nous avons vu également qu'un ordre impérieux la força de s'éloigner. Ce fut alors qu'elle se résolut à mettre à exécution son projet de départ pour l'Allemagne. Ne sachant pas exactement quelle partie de l'Allemagne elle commencerait par visiter, elle comptait y pénétrer par Strasbourg qui était la route ordinaire. Déjà, elle avait donné à M. Necker le nom d'un banquier sous le couvert duquel il pourrait lui écrire dans cette ville. Mais apprenant que Villers, en route pour Paris, s'était arrêté à Metz, retenu par le désir de voir sa sœur, femme d'un président à la Cour, elle changeait brusquement ses plans et lui écrivait pour lui demander si elle était sûre de l'y trouver ; en ce cas, elle passerait par Metz « pour causer deux jours avec lui. » Vous voyez, ajoutait-elle, mon empressement à vous connaître, — et Villers de répondre sur-le-champ (1):

(1) Archives de Broglie.

Oui, madame, je vous attendrai ici, par où je vous rends mille actions de grâce d'avoir bien voulu diriger votre route. Je m'efforcerai d'y mettre bien à profit le peu d'instans que vous daignez me promettre d'y séjourner. J'ai tant de questions à vous adresser, tant de choses à apprendre de vous, peut-être quelques-unes à vous dire, puisque vous allez en Allemagne.

Il continuait en l'informant des soins qu'il prenait pour lui préparer un gîte :

Je suis descendu ici, par une vieille habitude de famille et à cause de la proximité de mon beau-frère et du spectacle, dans une ancienne auberge qui a été éclipsée dans ces dernières années par une ou deux plus modernes. C'est l'Hôtel de Pont-à-Mousson, place de Chambre. Le local n'est pas très vaste ni très beau, et Mme de Rodde avec ses enfans occupe tout le premier étage. Cependant cela n'a pas empêché d'y descendre Madame la Princesse de Saarbrück, qui est partie d'ici ce matin, et qui avait une suite assez considérable. J'aurai soin qu'il soit tenu quelques chambres vacantes vers l'époque où vous comptez y arriver, sans que cela gêne en rien vos projets ultérieurs. Je suis préoccupé, consterné, inquiet de cette résolution inattendue. Je m'en veux de n'avoir pas été plus tôt à Paris. Cela n'a pas tout à fait dépendu de moi.

Ainsi l'hôtel de Pont-à-Mousson allait abriter en même temps, sous son toit, Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël. Metz fut sa première étape sur la route de l'exil où ses lettres à M. Necker nous permettront de l'accompagner en quelque sorte jour par jour.

III

Mme de Staël était partie de Paris le 25 octobre avec son fils Auguste, âgé de douze ans et sa fille Albertine, âgée de neuf ans. Elle avait laissé son troisième fils, Albert, alors âgé de six ans, aux soins de M. Necker. Benjamin Constant les accompagnait. « Chaque pas des chevaux me faisait mal, a-t-elle écrit dans les *Dix années d'exil* (1) et quand les postillons se vantaient de m'avoir menée vite, je ne pouvais m'empêcher de soupirer du triste service qu'ils me rendaient. Je fis ainsi quarante lieues sans reprendre la possession de moi-même. Enfin nous nous arrêtâmes à Châlons, et Benjamin Constant, ranimant son esprit, souleva par son étonnante conversation, au moins pendant

(1) Édition de 1904, p. 105.

quelques instans, le poids qui m'accablait. Nous continuâmes le lendemain notre route jusqu'à Metz. »

Elle y arrivait le 26 octobre. Le jour même, elle écrivait à son père :

Metz, ce 26 octobre 1803.

Quelle triste date, cher ami, pour une personne qui a laissé ses habitudes, ses amis, un appartement charmant, tout ce qui pourrait faire jouir de la vie et qui voit tout cela remplacé par une vie errante et si peu conforme à ses goûts. Benjamin m'a rendu dans cette circonstance un service que rien ne peut exprimer. J'étais hors d'état d'exister par moi-même, et je ne pouvais aller te rejoindre sans te porter un genre de peine si profond que peut-être elle eût altéré mon caractère et m'eût rendue injuste pour tout le monde, amère sur le passé et décourageante sur l'avenir. Il vaut mieux se secouer pendant six mois.

M. Villers, homme de beaucoup d'esprit véritablement, que j'ai trouvé ici, m'assure que je serai très bien en Allemagne; il faut en essayer. Mes amis du gouvernement me disaient beaucoup qu'il fallait rester en France, ne pas aller à Genève pour ne pas se replacer où l'on était avant, mais choisir une ville de province pour s'y établir. Il me semble que je ferais là une très sotte mine, n'étant ni chez toi ni chez moi, ni en voyage ; c'est aussi par trop débonnaire. J'ai eu un moment l'idée de m'arrêter ici, mais depuis que j'y suis, depuis quelques heures seulement, je sens déjà combien ce serait ridicule. J'écris donc à Strasbourg pour avoir tes lettres s'il y en a et je continuerai ma route pour Francfort dans quatre jours; c'est là que je te prie de m'écrire sous l'adresse de M. Maurice Bethman à Francfort.

Benjamin va avec moi jusques-là, et là j'espère trouver un autre compagnon; il n'y aura plus d'ailleurs que six jours de marche pour se rendre à Berlin, et six jours seront bientôt passés. Je te demande seulement à Francfort beaucoup de détails sur ta santé, et, si tu es bien, des consolations fortifiantes pour ma route. De l'incertitude, là, serait ce qui me ferait le plus de mal; je tiens mon âme à deux mains, il ne faut pas m'ébranler. Je reste ici six jours pour avoir une réponse de Strasbourg; il m'en faudra quatre pour aller à Francfort; j'y arriverai le jour où tu recevras cette lettre et j'y resterai six jours pour avoir ta lettre; voilà du moins mon projet actuel, sauf les changemens, mais dans tous les cas ne m'envoie personne à Francfort. Je tâcherai de ne dépenser que les mille écus par mois que je tirerai sur M. Foucault (1); le voyage sera plus cher, mais je compenserai cela ensuite par le séjour. Au mois de juin, je reviendrai et, pendant ce temps, tu auras réfléchi si tu as un moyen de me faire revoir Paris, car j'ai senti plus que jamais qu'il n'y avait de bonheur pour moi que là, si tu y étais. Tu me diras, n'est-ce pas, si rien ne m'est arrivé de Robert (2); ce silence est inconcevable.

(1) Foucault de Pavant était le notaire de M. Necker.

(2) Je n'ai pu découvrir quel était le personnage plusieurs fois désigné par Mme de Staël dans ses lettres sous le nom de Robert.

Je reste ici pour avoir de Paris les lettres que tu y auras écrites; je ne puis partir sans elles.

Le 27 octobre, nouvelle lettre de Mme de Staël :

J'ai reçu ici, cher ami, une lettre de toi qui m'a causé une grande émotion. Je passe mes jours dans une lutte la plus cruelle qu'il soit possible d'imaginer. On me conseille de rester à Metz. L'idée de m'éloigner de toi me fait un mal horrible et cependant une sorte de raison me dit que le grand voyage est ce qu'il y a de plus raisonnable. J'écris à Bosse (1) d'aller de Strasbourg à Francfort. Strasbourg est d'ici un détour de trente lieues, mais quand je serai à Francfort je puis encore revenir en Suisse. Si tu ne te sentais pas à merveille de santé, dis-le-moi ; sans aucune espèce de doute je mourrai folle à Berlin si j'étais inquiète de ta santé. Ainsi tu dois me parler sur cela avec un scrupule profond. Sans doute, si tu te portes parfaitement bien, il est assez sage de ne pas s'exposer aux goguenarderies des Genevois et de se distraire pendant six mois, si toutefois la distraction m'est possible. Mais tous ces motifs ne sont rien à côté de l'ombre d'une inquiétude sur toi, et je te supplie de penser mûrement à ce que je te demande. Au milieu de l'hiver, un voyage est faisable, mais plus difficile en Allemagne, et cependant, pour un accès de fièvre, je partirais. Ainsi, dis-moi si l'approche du froid ne t'a point enrhumé. Enfin, je t'en conjure, entre sur ta santé dans les plus grands détails; comment sont les jambes? Me fais-tu le plaisir de t'établir à Genève, le jour où tu recevras cette lettre si tu n'y es pas déjà? Enfin rassemble-moi dans ta lettre à Francfort tout ce qui peut me tranquilliser, si je dois partir, si je dois revenir de Francfort. Je pourrais aller à Carlsruhe présenter mon fils au roi de Suède et remplir ainsi un but de voyage qui rendrait naturel que je me rabbattisse sur Bâle. Entends bien, je te prie, le fond de ma pensée ; je préfère de raisonnement aller à Berlin; Villers, que je vois sans cesse ici et qui est très agréable, croit que j'y aurai beaucoup de succès. Mais tu connais notre imagination; le nouveau, l'inconnu m'effraye, et quand je quitterai Benjamin à Francfort, tout cela me saisira. D'un autre côté, je crains le retour à Genève. J'ai un chagrin rongeur au fond du cœur sur cette France, sur ce Paris que j'aime plus que jamais; dans ce déchirement, dans cette incertitude une seule chose est décisive, et je te demande de l'examiner pour moi comme si tu examinais Albertine si je te l'avais confiée : ta santé te paraît-elle assez bonne pour ne me donner aucune inquiétude cet hiver? Si elle est ainsi, il n'y a pas à hésiter à aller à Berlin. Si elle n'est pas ainsi, par les nuances les plus délicates, ce serait un crime pour toi de me laisser partir. Réponds-moi sur-le-champ à Francfort, je quitterai Metz le 2 ou le 3 novembre. On y est fort bien pour moi ; ce Villers t'admire et te dit admiré extrêmement dans le Nord de l'Allemagne dont il arrive avec une grosse Allemande, Mme de Rodde, qu'on laissera très paisiblement à Paris.

Mme de Staël, comme on vient de le voir, se louait fort de

(1) Bosse était le nouveau précepteur des enfans de Mme de Staël; elle n'en fut pas contente et le congédia au cours de ce voyage.

la société de Villers et de l'accueil qu'elle avait trouvé à Metz. Elle devait bientôt, du moins en ce qui concernait la société de Metz, revenir de cette première impression. La vieille capitale de l'Austrasie, ensuite Ville Impériale, était demeurée fière de son histoire, et du temps où, devenue le boulevard de la France, elle tenait tête à Charles-Quint dont elle repoussait les assauts, méritant ainsi le surnom glorieux de *Metz la Pucelle* que l'incapacité poussée jusqu'à la trahison devait lui faire perdre. Elle était fière aussi de ces années où, ville presque indépendante et petite république aristocratique, elle était gouvernée, sous l'autorité un peu lointaine du Roi, par un collège d'échevins qui appartenaient tous aux meilleures familles du pays, aux *paraiges* comme on les appelait. Le Président de ce collège, le Maître échevin était tenu par ses concitoyens en si haute estime qu'au baptême d'un enfant on souhaitait à la mère que son fils devînt « Maître échevin, ou sinon roi de France. » Ces franchises municipales avaient été détruites par la Révolution, et Metz n'était plus que la paisible capitale d'un département français dont la société se divisait, comme celle de bien d'autres villes, entre une société aristocratique, un peu fermée et boudeuse, et un petit groupe de fonctionnaires. La noblesse du cru, fidèle, au moins par le souvenir, à l'Ancien régime et qui comptait un certain nombre d'émigrés rentrés, n'avait pas vu arriver sans appréhension une femme célèbre, fille d'un ministre auquel beaucoup continuaient d'attribuer les malheurs de la Révolution. Les quelques salons de Metz hésitèrent assez longtemps à lui ouvrir leurs portes. Il fallut qu'un homme aimable et lettré, le comte Jaubert, la réunît plusieurs fois aux beaux esprits du pays. Mais l'émoi, parmi les fonctionnaires, était grand. Ils la savaient peu en faveur auprès du nouveau maître. Aussi leur causait-elle une peur terrible. On la considérait, elle-même l'écrivait, comme une pestiférée; si le préfet, le comte Colchen, hardiment, lui rendait visite, en revanche, le président du tribunal criminel craignait d'être destitué s'il venait frapper à la porte de la demi-exilée. Et cependant, il était le propre beau-frère de Villers dont il avait épousé la sœur.

Peu devait, au reste, importer à Mme de Staël l'attitude de la noblesse et celle des fonctionnaires, bien qu'elle fût sensible à toutes les nuances et que, dans l'attitude des personnes, elle remarquât la moindre différence. Mais comment se comporterait

Villers ? Assurément elle dut se le demander avec quelque anxiété le soir où, sur les six heures, elle débarquait à l'hôtel de Pont-à-Mousson. Lorsque deux personnes se sont à distance, mais sans se connaître véritablement, prises de goût l'une pour l'autre, lorsqu'elles ont échangé des lettres, des impressions, des idées, lorsque, après avoir fait un effort réciproque, elles sont au moment de se rencontrer, il doit y avoir, à la veille de cette rencontre, un sentiment d'inquiétude et, à l'instant même, un moment de gêne. Mme de Staël était de nature trop ouverte et trop expansive pour que pareille gêne pût durer longtemps avec elle, et bien qu'il fût, à en juger du moins par ses lettres, de nature un peu contrainte et revêche, il ne paraît point que Villers ait causé de déception à celle qui s'était détournée de sa route pour le voir. Sans avoir l'éblouissante conversation de Mme de Staël, Villers était, tous ceux qui l'ont approché l'affirment, un brillant causeur. Piqué au jeu, il dut se mettre en frais, car Mme de Staël écrivait à Gérando (1) : « Ce qui me plaît à Metz, c'est Villers à qui je trouve vraiment beaucoup d'esprit, et je vous recommande de tirer parti de cet esprit cet hiver; il a toutes les idées de l'Allemagne du Nord dans la tête. » Or c'était précisément les idées de l'Allemagne que Mme de Staël venait demander à Villers. Celui-ci s'efforçait de lui faire partager son admiration pour la littérature et la philosophie allemandes; Mme de Staël ne s'y refusait point, mais prenait cependant contre le dénigrement systématique de Villers la défense de la France. Entre ces deux champions de deux littératures si différentes ce devait être un échange de propos étincelans. On regrette qu'il ne subsiste rien de ces conversations et qu'aucun Eckermann ne se soit trouvé là pour en rapporter quelques bribes. Benjamin Constant y assistait bien de temps à autre; un peu jaloux peut-être de l'ascendant que Villers semblait prendre sur l'esprit de Mme de Staël, il se plaisait même à les mettre aux prises, ce qui ne devait pas être difficile, car Mme de Staël était vive et Villiers était cassant. Mais avec Mme de Staël les querelles n'étaient jamais de longue durée, car elle était aussi prompte à pardonner qu'à s'offenser. Sa nature généreuse faisait volontiers le premier pas dans la voie des réconciliations, comme en témoignent les deux billets suivans. Le pre-

(1) *Lettres inédites*, etc., publiées par le baron de Gérando, p. 60.

mier est daté du 30 octobre, c'est-à-dire quatre jours après son arrivée :

Je vous assure que ma vivacité d'hier venait de la crainte que vous ne sussiez pas assez combien j'étais exclusive dans mes sentiméns, quoique je fusse un peu universelle dans ma bienveillance. Si vous n'avez pas compris cela, vous le comprendrez, car, comme il est vrai que j'attache un grand prix à votre amitié, vous finirez par le croire. J'ai toujours persuadé ce que j'éprouvais. Adieu. A midi.

La seconde est du 6 novembre, deux jours avant son départ :

Benjamin prétend que vous êtes revenu ne m'aimant plus du tout parce que je vous avais tourmenté sur le (petit Castillan ?) Je sais bien que Benjamin ne se plaît que dans la guerre civile, mais je ne pense pas me coucher avec cette inquiétude. Venez m'assurer qué mes mauvaises plaisanteries ne m'ont pas ôté une ligne de cette affection à laquelle j'attache à chaque instant plus de prix (1).

Ces conversations n'occupaient pas tous les instans de Mme de Staël. Villers lui faisait les honneurs de la ville. Ensemble ils visitaient la cathédrale et la synagogue. Mais des nuits sans sommeil avaient mis Mme de Staël dans un état nerveux qui transformait tout pour elle en impressions pénibles.

Ces tombeaux dans la cathédrale, ces cris aigus dans la synagogue, écrivait-elle à son fidèle ami Mathieu de Montmorency, tout agissait sur moi et j'avais une terreur de la vie qui ne peut se peindre. Il me semblait que la mort menaçait mon père, mes enfans, mes amis, et ce sont des sensations de ce genre qui doivent préparer le désordre des facultés morales. Pourquoi vous peindre, cher Mathieu, un si misérable état ? Mais mon âme va se réfugier dans la vôtre et j'ai pour vous de ce sentiment que vous inspirent les personnes en qui vous vous confiez et que vous croyez meilleures que vous (2).

IV

C'était surtout dans l'âme de son père que Mme de Staël cherchait un refuge. La correspondance continuait, singulièrement active, entre le père et la fille, qui ne laissaient passer aucun

(1) *Briefe von*, etc., p. 290. Je reproduis cette lettre d'après la publication de M. Isler, mais je doute fort qu'il y ait dans l'original : je ne *pense* pas me coucher. « C'est plus probablement : « je ne *peux* pas... »
(2) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 300.

courrier sans s'écrire. Informé de l'arrivée de sa fille à Metz, M. Necker lui faisait parvenir des conseils de prudence dont il savait qu'elle avait toujours besoin :

Il faut que, dans un pays étranger, tu sois prudente et avisée dans les détails. Il faut songer, quand on a des voisins, qu'ils peuvent tout entendre quand on parle dans les auberges. Il faut songer que, dans un cercle, il y a amis et ennemis, et que tout ce que tu diras retentira à Paris et que tu aurais du chagrin si la porte de la France t'était hermétiquement fermée. Il faut songer qu'il y a quelquefois, et je le sais, des bureaux de poste, en Allemagne même, à la dévotion de la France et gagnés par elle, mais ceci est bien superflu à dire, car tu n'auras jamais rien à confier dont le secret soit d'une grande importance. Tu dois songer encore que l'on vole les papiers dans les auberges, que rien n'est si commun, et que si tu laisses traîner les tiennes [tes lettres], si tu ne brûles pas celles de tes amis, tu auras grand tort. Prends garde aussi par qui tu fais porter tes lettres à la poste. Pour moi, tu le sais bien, je n'ai rien à t'envoyer que des amitiés. J'ai été enchanté en apprenant que tes amis t'avaient soutenue par leurs caresses ; c'est toujours là, pauvre petite, ce qu'il te faut. Je ne puis concevoir la conduite du chef; il t'aurait gagnée si facilement, puisque tu es éprise de tout ce qui est grand, et il est dur, lui seul dans le monde, avec toi. Adieu, *cara, carissima,* je te serre contre un cœur fidèle et digne encore d'être uni à de jeunes années; mais alors je ne t'écrirais pas, je volerais vers toi.

A ces conseils si judicieux et à ces assurances si tendres, Mme de Staël répondait par les deux lettres suivantes :

1er novembre.

Combien Bosse m'a apporté, cher ange, de touchantes preuves de ton intérêt pour mon malheur, intérêt trop grand puisqu'il t'a troublé si cruellement. Je ne sais ce que j'ai écrit dans de certains momens ; je sais qu'il en est dans lesquels ta pensée seule m'a empêchée de mourir. car je me sentais un poids pour mes amis et un danger pour mes enfans.

J'aurais été désolée que tu vinsses à Bâle ou à Strasbourg. J'ai un moment hésité si je te le demanderais pour Lyon ; mais j'ai pensé que tu avais un appartement charmant cet hiver à Genève et que l'esprit de Lyon ne convenait ni à toi ni à moi. J'ai donc ajourné toute demande de ce genre à l'année prochaine, et je ne souhaite qu'une chose de toi, c'est que tu me promettes les soins les plus minutieux pour ta santé. Je te promets aussi une extrême poltronnerie et tu sais que je tiendrai parole.

Je t'ai déjà écrit que j'avais rencontré ici un homme dont la société me plaît beaucoup, Villers. S'il y avait dans tout Genève un homme de ce genre, on saurait avec qui causer. Entre lui et Benjamin, je passerais des heures assez douces si l'avenir et le passé ne pesaient pas sur moi.

J'ai envoyé Bosse, qui m'est arrivé ici sans aucun ordre de ma part, porter une lettre à Carlsruhe à un baron d'Armfelt (1) que je connais, pour en savoir quelque chose relativement à mes affaires de succession; il me renverra la réponse et là-dessus je partirai. Ainsi, dans six jours, je serai en route. J'espère qu'une lettre de toi m'arrivera ici en réponse à celle que je t'ai écrite en partant de Paris. Toutes les autres, je les attends à Francfort et je t'y demande encore à genoux les nouvelles les plus scrupuleuses sur ta santé.

Le préfet d'ici a été excellent pour moi. J'écrivais hier à un de mes amis que la nature humaine me paraissait bien plus belle depuis que je recevais des services que quand j'en rendais.

Ce qui t'étonnera peut-être, c'est que j'ai trouvé ici, parmi deux hommes de commerce, uue grande idée de la dernière entreprise de Natural; j'ai été même étonnée que son associé m'eût refusé de l'argent là-dessus. S'il faisait beau, si je ne me séparais pas de Benjamin au moment même où j'entre dans un pays étranger, je tâcherais de supporter ce choc, mais il se renouvellera tout entier à Strasbourg ou à Mayence, suivant ma réponse de Carlsruhe.

M. de Talleyrand, dans un dîner qui a suivi mon départ, a dit beaucoup de bien de moi devant tout le monde. Quelle cruelle comédie! T'ai-je écrit, dans mon trouble, qu'il y avait un article du Code civil qui semble fait exprès pour moi? « Une Française qui a épousé un étranger, lorsqu'elle devient veuve, résidant en France, recouvre tous ses droits de Française, etc. » Tu peux le lire dans le Code civil. Lebrun a dit que c'était vrai, qu'il fallait faire sa déclaration devant l'officier civil; j'y penserai. Si j'écoutais Villers, je pourrais me croire une grande réputation en Allemagne, mais ce qu'il dit aussi du matériel de l'Allemagne ne te séduirait pas. Oh! qu'elle est belle, cette France et quel sort que d'en disposer. Je crois que tu peux seul me la rendre l'année prochaine, mais nous en causerons à mon retour. Je t'ai écrit trois fois d'ici, celle-ci comprise, et je n'ai pas manqué un courrier à Paris. Ce n'est point par négligence que je n'ai pas mis d'autre adresse; je voulais qu'on sût ouvertement ce que je pensais. D'ailleurs tu ne peux te faire l'idée du trouble où j'ai été. Deux fois par jour, ce malheureux gendarme revenait me dire : « Êtes-vous prête? » absolument comme la Barbe Bleue : « Descendras-tu tout à l'heure? » et mes amis eux-mêmes trouvaient à cela un faux air d'exécution. Si j'ai dit un mot dans ce moment qui pût te déplaire, c'est à mon insu. Je n'ai pas senti un mouvement qui ne fût ce que tu mérites, et ce que tu mérites c'est l'adoration et l'amour; mais il y a des momens où l'âme est renversée. J'avais un tel serrement dans la poitrine, qu'il faut toute ma force pour n'y avoir pas succombé. Dans ce moment, je suis un peu mieux, mais je crains la grande résolution et tu vois combien j'ai inventé de moyens pour la retarder.

(1) Le baron d'Armfelt avait été un des principaux favoris de Gustave III. Après l'assassinat de ce dernier, il avait dû quitter la Suède, mais il était rentré en faveur auprès de Gustave IV. Voir à son sujet les curieuses études de M. Ernest Daudet publiées ici même : *Un Drame d'amour à la Cour de Suède*

Si je n'avais pas contre Genève une maladie de pays (1), une horreur qui tient à l'idée que la fatalité me conduira là, je serais volée vers toi cent fois, mais dans ce pays-ci, où il y a mille fois moins d'esprit qu'à Genève, je me sens mieux; mes nerfs sont ébranlés sur la Suisse comme sur un mauvais génie, et cependant mon bon ange est là! Je rouvre ma lettre pour te dire que je suis convenue avec Foucault qu'il se payera de cent louis pour la succession de M. de Staël, sur le deuxième payement de M. Maret (2).

Ce 7 novembre.

Je commence une lettre pour toi que je ne finirai, mon ange, qu'après avoir eu la réponse de Bosse. Il y a un mot dans ta dernière lettre qui m'a fait pleurer pendant vingt-quatre heures: *on me méprise dans ma vieillesse.* Grand Dieu! ne sais-tu pas ce que l'univers entier répondrait à cela, et peux-tu me briser ainsi le cœur? Je te dirai, sur ma jeunesse, que M. Rœderer a dit à un de mes amis: « *que mon renvoi n'était qu'une mesure de police contre une tricoteuse de faux bruits.* » J'ai eu, je l'avoue, un mouvement de fureur à ce mot, mais il me semble que tout ce qu'il a d'infâme m'a calmée. On a rappelé le duc de Laval; on dit que c'est M. de Luynes qui l'a obtenu, mais je crois que c'est une compensation pour Mathieu, mais il ne la reçoit pas comme compensation. Le Premier Consul a dit dimanche dernier en parlant de l'offre qu'avait faite, au gouvernement anglais, M. le Comte d'Artois de servir avec lui: « Je commande 700 mille hommes; eh bien! ni moi, ni le Tribunat, ni le Sénat, ni toutes les autorités réunies nous n'aurions la puissance de rétablir les Bourbons, tant l'opinion est contre eux. » Une femme gentille a dit: « On renvoie Mme de Staël comme femme d'esprit; on nous prend donc toutes pour des sottes. » Ma cousine me mande que tout ce qui se dit à Genève sur mon histoire me déplairait. — Quel pays malveillant que celui-là! Ici où je n'ai aucun lien, je suis comblée de marques, d'égards, mais vive la France! Il est vrai aussi que j'ai trouvé ici un homme vraiment distingué, Villers, et que sa conversation a été une grande distraction pour moi. C'est un homme qui, après Benjamin, est de première ligne; il a une vénération pour toi qui t'aurait plu. Le maire d'ici, à qui je disais en causant qu'on avait donné ton livre comme une raison de mon exil, m'a répondu: « Il se devait peut-être de le publier. » Un homme arrivé de Paris et capable de parler a dit qu'on disait

(1) Ce n'est pas sans quelque hésitation et regret que je publie ces jugemens si peu favorables et si injustes de Mme de Staël sur Genève. Mais je ne me reconnais le droit de rien retrancher de ses lettres. Elle se croyait l'objet d'une malveillance systématique de la part des Genevois et le leur rendait avec usure. Il se peut que la liberté de ses allures et la hardiesse de ses opinions eussent un peu scandalisé la bourgeoisie aristocratique, calviniste et assez formaliste de Genève et qu'on le lui eût fait sentir. Il faut tenir compte aussi de ce que ses nerfs étaient ébranlés, comme elle le dit. Elle craignait toujours d'être exilée à Genève, et condamnée à n'en plus sortir. Elle n'en rendait pas moins justice aux mérites intellectuels des Genevois. C'est ainsi que, plus tard, pour expliquer la fréquence des maladies nerveuses à Genève, elle dira « qu'il y a plus d'esprit que d'espace pour le contenir. » Elle contracta à Genève de solides amitiés. Peut-être quelque jour reviendrai-je sur le sujet de ses rapports avec Genève et les Genevois.

(2) Maret, le futur duc de Bassano, avait acheté une ferme à M. Necker

que la cause de mon exil était des propos tenus devant le Préfet à Genève, je ne crois pas cela.

Même date.

Voilà la lettre de Carlsruhe. Elle me fait repentir d'avoir écrit. Ce n'était pas mon mouvement, mais ma cousine me pressait tant que j'ai été assez bête pour me laisser influencer par Genève, qui me déteste et me fera toujours du mal. Cette lettre a aussi redoublé ma peur de l'Allemagne, et je pars avec un sentiment de tristesse plus profond encore qu'en quittant Paris. Je me sentais un désir inouï de tourner vers Genève ou plutôt vers toi, car ce sont ces Genevois qui empoisonnent ma vie. Mais on a déjà dit à Paris que je n'osais pas aller en Allemagne dans la crainte de n'y être pas reçue, et cela m'oblige à ne pas reculer. Quel triste enchaînement! Si à Francfort encore tu m'écrivais quelque chose qui pût m'ouvrir un avenir, je reviendrais. Je vais de ville en ville, comme un pauvre animal blessé, mais il faut tâcher de vivre, puisque tu le veux.

N'ouvre plus, je te prie, à présent les lettres de mes amis de là-bas; cela te fait une impression qui change ton style envers moi. Ainsi envoyes les moi tout simplement, je te le demande. Mais cette affaire est à présent à mille lieues de moi et très malheureusement même, car elle pourrait me donner un petit goût pour passer le Rhin, et je n'eprouve à cette idée que de la terreur. Ma vie est misérable. La vie qui convient à mes goûts, Paris, est hérissée de dards ; l'inconnu me fait peur. J'aurais bien besoin que tu prisses une résolution active en ma faveur. Je ne puis, je ne dois pas te la conseiller, mais il me semble bien qu'à ta place je ne me résignerais pas à livrer ainsi tout au hasard. Pardon si cette pensée, si ce vœu te blesse. Mais il part d'un cœur bien malheureux et qui, cette fois, en a moins dit mille fois qu'il n'en éprouve.

Je ne sais, et je te le dis au hasard, si un mot de remerciement de toi au sénateur Joseph, un mot comme tu sais l'ecrire, ne m'aurait pas fait beaucoup de bien ; je te soumets cette idée. Il m'en était venu une ici plus glorieuse pour moi, c'est que tu écrivisses un récit de ce qui s'est passé relativement à moi, que tu pourrais intituler « motifs pour moi de faire tel voyage. » Je livre tout cela à ta pensée, mais je conviens que si une douleur constante ne doit pas miner ma vie, il faut que ma situation change de quelque manière. Je pars dans quelques heures pour Francfort où je serai vendredi prochain; je n'ai pas passé par Strasbourg parce que la route me menait à travers de Carlsruhe. D'ailleurs je n'aurais absolument rien trouvé à Strasbourg qui pût ressembler à la société de M. de Villers et à l'excellent accueil des autorités ici. Quant à la saison, elle est assez belle aujourd'hui et comme j'ai le projet de séjourner partout et à Weimar un mois, je n'arriverai pas de sitôt à Berlin. J'espère toujours qu'un hasard me ramènera et chaque tour de roue de plus me fait mal. Tu as été généreux en ne me rappelant pas à Genève ; je ne sais si je n'aurais pas désiré que, dans cette circonstance, tu ne le fusses pas. Un avenir et ce présent-là était ce qui valait le mieux. Enfin j'ai bien connu l'incertitude, je n'ai plus le droit de me plaindre de la tienne.

Adieu, mon ami, écris-moi à Francfort.

La lettre de Carlsruhe était une réponse à une demande d'audience que Mme de Staël avait adressée à Gustave IV par l'intermédiaire de d'Armfelt. Le roi de Suède était alors à la cour de son beau-père l'électeur de Bade. Mme de Staël était veuve d'un ancien ambassadeur de Suède. Quelle que fût sa nationalité à elle, son fils était incontestablement Suédois. Les gazettes allemandes annonçaient toutes sa prochaine arrivée. Il ne me semble donc pas qu'elle ait eu tort, bien qu'elle se le reprochât, de penser qu'il y aurait eu de sa part peu de convenance à paraître ignorer la présence de Gustave IV à la cour de Bade et à ne pas profiter de la circonstance pour lui présenter son fils. Mais la réponse de d'Armfelt n'était guère encourageante.

Chaque gentilhomme, écrivait-il à Mme de Staël, chaque sujet suédois a le droit d'être présenté à son souverain dès qu'il est en âge de lui servir ou de lui offrir ses services. Monsieur votre fils n'a pas encore atteint cet âge, et si Sa Majesté voulait faire une exception aux règles établies, elle se trouve dans ce moment à la cour d'un prince où l'étiquette est bien plus sévère qu'en Suède.

D'Armfelt s'efforçait, dans la suite de la lettre, d'atténuer ce que le début avait de peu satisfaisant :

C'est moi, Madame, qui suis aux regrets de ce contre-temps qui me prive de l'honneur de vous faire ma cour. Quand une fois on a eu l'avantage de jouir de votre société, on ne se console pas aisément d'une privation motivée par des causes pareilles. Le Roi m'a chargé de vous dire qu'il sera charmé de voir un jour Messieurs vos fils en Suède si leur intention est d'y trouver une patrie (1).

De quelques circonlocutions que d'Armfelt enveloppât ce refus, il était évident que Mme de Staël ne pouvait guère à l'avenir, ni pour elle, ni pour ses enfans, compter sur la bienveillance du jeune souverain qui du reste, engagé fort avant dans la Coalition, ne devait pas avoir oublié que, sous la régence du duc de Sudermanie, M. de Staël avait autrefois représenté le parti français et compromis la Suède avec la Révolution. Sa situation était douloureuse. La patrie de son cœur et de son choix semblait à la veille de se fermer pour elle ; celle de son mari et de ses enfans ne voulait point s'ouvrir. C'était une raison de plus

(1) Archives de Coppet. Mme de Staël avait connu d'Armfelt à Paris.

pour Mme de Staël d'affirmer et de consolider ses droits à cette nationalité française qu'on lui disputait et qu'elle avait un intérêt croissant à faire reconnaître. Toujours elle s'était appuyée sur un article de la Constitution de l'an III, qui attribuait la qualité de Français aux enfans d'un étranger résidant en France au moment de leur naissance pour soutenir que cette qualité ne saurait lui être refusée. Il existe même aux Archives Nationales un long mémoire adressé par elle, en nivôse an V, au Ministre de la Justice où elle proteste, en s'appuyant sur cet article, contre l'idée qu'elle puisse être déportée sans jugement (1). Le *Mémoire* se termine ainsi : « Je sais d'ailleurs que mon état de grossesse me met à l'abri, par tous les droits de l'humanité comme par toutes les lois de la France, d'aucune espèce d'acte de rigueur. Vous trouverez néanmoins, citoyen ministre, qu'il est dans l'esprit républicain de chercher avant tout l'esprit de la loi et de se placer sous son égide. » Mais, depuis lors, force lui était de reconnaître qu'une législation nouvelle avait été promulguée, et cette législation faisait perdre la qualité de Française à une femme ayant épousé un étranger. Aussi n'avait-elle garde de négliger le conseil que lui avait donné Lebrun. Elle se présentait devant le maire de Metz, et celui-ci lui délivrait une attestation de laquelle il résultait : « Que Mme Necker de Staël Holstein, étant née Française, résidant en France lors du décès de son mari et ayant recouvré la qualité de Française en vertu de l'article 19 de la première section du chapitre II du titre Ier du Code civil, est dans l'intention de jouir des droits attachés à la qualité de Française et de continuer à ce titre son domicile en France. » Elle s'empressait même d'envoyer cette pièce à Lebrun dont nous verrons plus tard la réponse. En même temps, elle écrivait à Joseph Bonaparte :

Metz, ce 7 novembre.

Je suis restée ici quinze jours, mon cher Joseph, et par abattement et par l'idée confuse que peut-être un mot de vous viendrait me tirer de là. Cela n'était pas probable, mais votre bonté n'est-elle pas surnaturelle, et ne pouvais-je pas attendre un miracle de ce miracle ? Je continue ma route pour Francfort, mais je ne me crois pas la force d'aller jusqu'à Berlin ; c'est trop loin. J'établirai mon fils dans quelque université, et j'attendrai là que votre influence bienfaisante me rende ma patrie. Mon pauvre père, qui a été bien

(1) Cote BB16 709.

blessé de tout ce qui s'est passé, m'écrit une lettre bien touchante sur vous. Le langage dont il se sert irait à votre âme. Il me semble, plus j'y réfléchis que nous valons mieux que tant de gens si bien traités. Mais je m'abstiens de ces inutiles réflexions. N'y a-t-il pas des temps où la moitié des idées sont bannies. Le Premier Consul les rappellera peut-être à leur tour. Quel homme par exemple que votre Rœderer qui met dans son journal : « Mme de Staël et Mlle Raucourt (1) sont à Metz. » Quel goût pour l'esprit ! Quel goût pour le cœur ! Si l'on me demandait ce que j'aimerais le mieux, de mourir tout à l'heure ou d'insulter une femme malheureuse, je n'hésiterais pas. Ah ! Joseph, gardez bien la puissance au milieu de pareils amis. Ils ont tout prêts l'éloge du vainqueur et la condamnation du vaincu. — Pendant mon séjour ici, j'ai pu remarquer l'estime générale dont vous jouissez. Si vous aviez plus d'occasion de vous faire connaître, il me semble que ce sentiment acquerrait une grande force. Daignez croire qu'à jamais ce que je puis est à vous. Je vais effacer ma vie jusqu'à ce qu'elle puisse vous être utile. Je n'écrirai ni ne parlerai, et j'attendrai de vous le retour à tout ce qui peut être du bonheur. J'étais si souffrante, si accablée que j'avais envie de rester où je me trouvais, mais on est trop un objet extraordinaire dans ces villes de département où rien de nouveau n'arrive, et le seul jour que j'aie été au spectacle, de tous les coins de la salle on me regardait. Cette célébrité sans puissance ressemble aux arbres élevés qui attirent l'orage. On a besoin de se perdre, ou dans la foule ou dans le désert. — Il n'y a rien de remarquable ici qu'un excellent préfet, une soumission parfaite et un Français, homme d'esprit, M. de Villers, qui va à Paris avec l'enthousiasme de la philosophie allemande. On n'a pas trop le temps à Paris de se replier sur soi-même et d'analyser tout ce qu'on éprouve, mais en Allemagne où rien ne séduit au dehors, on analyse ce qu'on pense et ce qu'on sent. Je vous écrirai, de Francfort. Je voudrais vous intéresser un moment par mes lettres. Je voudrais découvrir une expression de reconnaissance nouvelle pour la faire parvenir jusqu'à vous. Permettez-moi d'offrir mes tendres et respectueux hommages à Madame Julie. Daignez ne pas m'oublier tous les deux. Vous devez, mon cher Joseph, prendre à moi l'intérêt que vous inspire ce qui est dans votre dépendance et par son sort et par son choix.

V

Le moment était arrivé cependant où Mme de Staël devait quitter Metz. Elle sentait l'impossibilité de demeurer plus longtemps dans cette « ville de département, » où elle n'avait été attirée que par le désir de rencontrer Villers, et il ne paraît pas que Villers ait fait de grands efforts pour la retenir. La situation où il s'était placé était assez délicate. On se souvient qu'il avait retenu un appartement pour Mme de Staël dans

(1) Mlle Raucourt était, comme on sait, une actrice de la Comédie-Française.

l'hôtel ou il avait déjà installé Mme de Rodde. La grosse Allemande, dont Mme de Staël n'était pas « parvenue à percer les charmes, » ne voyait probablement pas sans quelque inquiétude la fascination que la société de Mme de Staël exerçait sur Villers. Elle n'assistait pas à leurs conversations qui souvent dégénéraient en discussions. Mme de Rodde n'avait point l'habitude de discuter avec Villers, pour lequel elle nourrissait une admiration un peu esclave. Cette admiration inspirait quelque impatience à Mme de Staël. Elle écrivait à Jacobi :

Villers, qui est très aimable et très spirituel, passe sa vie avec une grosse Allemande, Mme Rodde, qui a pour lui une admiration sans perspective, où tout est sur le même plan, comme dans les anciennes peintures, et quand on veut nuancer des observations, il croit qu'on est une frivole Française ; tout lui paraît léger et superficiel à côté de sa bonne petite lapine (1).

A Metz, Villers avait retrouvé de plus cette Mme Anthoine auprès de laquelle il avait joué autrefois, avec tant de conviction, les rôles d'amoureux quand il était un brillant officier à Besançon et dont le mari avait poursuivi Villers de sa rancune. Depuis lors, elle était devenue veuve de ce mari ; le souvenir de quelques propos tenus par Villers lui avait fait croire que, le jour où elle serait libre, il lui proposerait mariage. Il n'en fit rien ; Mme Anthoine dissimulait mal son dépit sous les dehors d'une dignité froide et calme, tandis que Mme de Rodde ne pouvait contenir les manifestations de sa jalousie (2). Entre la rancune de Mme Anthoine, l'agitation de Mme de Rodde et l'amitié un peu exigeante de Mme de Staël, Villers ne devait pas se sentir tous les jours à l'aise. Il se tira d'embarras en annonçant l'intention de poursuivre sa route vers Paris ; Mme de Staël, de son côté, n'avait guère de raison pour ne pas poursuivre sa route vers l'Allemagne. La veille de son départ, elle renvoyait à Villers des manuscrits que celui-ci lui avait confiés et elle ajoutait ces mots : « Ne vous donnez pas la peine de m'écrire ce matin, et seulement venez me voir de bonne heure, parce que, pour le

(1) Louis Wittmer, *op. cit.*, p. 188.

(2) Ces piquans détails sont rapportés dans une plaquette qui a pour titre : *Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël.* Metz. 1838, p. 41. L'auteur de cette plaquette M. Begin, est un Messin qui a recueilli des traditions locales. Mais son témoignage ne mérite pas une confiance absolue, car il est tombé dans certaines erreurs, et il a recueilli des commérages relatifs à un projet de mariage entre Mme de Staël et Villers dont il n'a jamais été question.

dernier jour, j'ai beaucoup de choses à vous dire. Vous m'avez fait une vive peine hier (1). »

Le lendemain, 8 novembre, Mme de Staël quittait Metz. Pour la distraire en route, Villers lui avait prêté un volume de Jean-Paul Richter. Le 9, elle lui écrivait de Forbach :

Les chemins et ma santé que tant de peines ont abîmée m'ont forcée de m'arrêter ici ; je continue ma triste route, mais je souhaite la perspective d'une lettre de vous à Francfort. J'ai commencé à lire votre Richter ; à travers mille niaiseries, il y a des mots charmans. « Ne vous raccommodez jamais avec votre ami, dit-il, qu'en pleurant et orageusement, car le froid de brouillerie pourrait rester dans la réconciliation. » Mais je n'en trouve pas moins l'extérieur allemand bien peu esthétique. Déjà ici la voix, les accens, les tournures m'annoncent que la France disparaît. Vous disparaissez avec elle, vous qui faites le traité entre nos grâces et les qualités étrangères, aimable mélange dont je ne trouverai pas de modèle au delà du Rhin. Adieu. Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ? Rappelez-moi au souvenir de Mme de Rodde et souvenez-vous que mes sentimens pour vous peuvent changer par vous, jamais par moi (2).

Le 11 novembre, Villers lui répondait :

Votre lettre de Forbach, ravissante amie, m'a jeté dans de vives alarmes. Ah ! ménagez une santé qui est si chère à tous ceux qui tiennent à vous et parmi lesquels j'oserai me placer. Reposez-vous longtemps à Francfort et méditez-y bien le parti que vous voudrez prendre. Ce n'est qu'avec une répugnance infinie que je vous verrai vous éloigner d'une frontière que j'ai franchie avec tant de joie, il y a quelques semaines, dans l'espoir de vous trouver à Paris... Le journal de Rœderer a dit que Constant et moi nous vous accompagnions tous les deux à Berlin. C'est la première fois que, parlant de vous, j'aie souhaité qu'il ait dit vrai. Nous partons dimanche ou bien lundi. Depuis vous, j'ai dîné deux fois chez M. Colchen. Dites-moi pourquoi je m'y suis trouvé avec un sentiment de douceur inexprimable, moi qui d'ailleurs ne me soucie pas de cette maison.

Diriez-vous que je suis sous clef pour vous écrire ? obligé de me cacher, de tromper. Cette façon d'être m'indigne contre moi-même et contre l'amer ridicule de mon sort. Oserai-je vous supplier encore de m'écrire votre première lettre de Francfort, — s'il en est temps encore, — comme si vous ne m'aviez pas écrit de Forbach et que moi-même je ne vous eusse pas écrit une première lettre, c'est-à-dire sans faire mention de l'une ou de l'autre. Ne trouvez pas étrange que j'écarte de sensibles coups d'un cœur trop facile à blesser et qui ne le mérite pas.

Il continue en prenant contre Mme de Staël la défense de « son » Richter et la lettre se termine ainsi :

(1) Wittmer, *op. cit.*, p. 182.
(2) Isler, *Briefe von*, etc., p. 231.

Toute la vaste superficie de la nature ne saurait être dessinée par Lenôtre. Toute l'habitude morale d'une nation ne peut être celle des cercles. En France on ne travaille que pour Paris, et dans Paris que pour trois ou quatre sociétés. En Allemagne, on travaille pour toute la nation, même celle des petites villes et des campagnes.

Adieu, étoile brillante de ma vie intellectuelle. Puissent les orages ne jamais m'en dérober la vue (1)!

Le 10 novembre, Mme de Staël quittait Forbach. Encore quelques tours de roue, la frontière était franchie et la France disparaissait. Le 17 elle arrivait à Francfort où, dans quelque temps, nous la rejoindrons.

HAUSSONVILLE.

(1) Archives de Broglie. Mme de Staël et Villers ne devaient jamais se revoir; mais la correspondance continua entre eux. Les Archives de Broglie ne contiennent plus aucune lettre de Villers. Mais la publication de M. Isler comprend encore plusieurs lettres de Mme de Staël. Pour épistolaire qu'elle fût devenue, cette relation ne demeura cependant pas sans orage. A un certain moment, Mme de Staël crut avoir à se plaindre d'un procédé de Villers. Elle lui pardonna cependant, car il résulte de sa dernière lettre, qui est datée de Londres et du 30 avril 1814, qu'elle était intervenue auprès du régent de Hanovre pour faire maintenir Villers à Gœttingue où il était devenu professeur. La lettre se termine ainsi: « Pourquoi ne venez-vous pas à Paris? Vous avez beau dire, c'est votre patrie. Écrivez-moi à Paris... Mais revenez en France. Hélas! la France, il fallait encore que la tyrannie la livrât aux étrangers. Mais taisons-nous. Adieu (p. 302). » Elle ne réussit pas cependant à sauver Villers qui fut destitué et même banni de Gœttingue. Il y revint cependant l'année suivante et mourut au mois de février dans les bras de Mme de Rodde.

MES ESPAGNES

L'Espagne redevient à la mode chez nous. Ici même, M. Francis Charmes se réjouissait, l'autre jour, de l'intimité rétablie ou resserrée entre les gouvernemens des deux nations. Littérairement, nous pouvons aussi nous réjouir de cette curiosité sympathique, qui tourne certains d'entre nous vers les choses et les gens d'Espagne. L'imagination française a toujours trouvé dans la littérature et les mœurs espagnoles un tonique salutaire. J'oserai même dire qu'elle a besoin de cet excitant. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle s'est accoutumée à prendre le chemin de « delà les monts. » Périodiquement elle est allée s'exalter ou retrouver le sens de ce qu'on appelait au XVII[e] siècle « la belle nature, » au pays de Velazquez, du Cid et de sainte Thérèse. La griserie même du coup de soleil poétique, que nous subissons là-bas, nous fait du bien. A nous autres, vignerons de plat pays, un verre de vin musqué et doré de Manzanilla, bu sur la table du plus sordide cabaret, découvre tout à coup un monde d'enchantemens.

Notons ce fait. Aux époques d'affaissement, ou, si l'on aime mieux, d'accalmie et de détente littéraires, nous nous replions sur nous-mêmes, sur nos mœurs, nos traditions et nos paysages. A cet époque-là, on célèbre l'Ile-de-France. On s'évertue à relever les grâces ancillaires et mortifiées de nos plus humbles sites. On peint en grisaille les épisodes monotones ou charmans de la vie provinciale. C'est aussi le temps où la bonne marque pour un livre est d'être « bien parisien. » On assemble, on déballe des documens. Le lyrisme s'évanouit en sentimentalité. Les

poètes d'intimité refleurissent. Au contraire, aux époques de renouveau, de fougue et d'énergie créatrices, de grandes illusions aussi, nous nous empressons de franchir nos frontières. Et c'est toujours vers le Midi que nous nous tournons, vers l'Espagne et vers l'Italie, comme les terres élues de la passion et de la beauté. Le Nord ne vaut rien pour notre tempérament. Après une brève excursion dans les brumes, nous revenons bien vite au soleil et au sourire de la Méditerranée.

Notre première Renaissance, — celle d'avant Ronsard, — est presque toute italienne. Corneille et ses contemporains sont volontiers espagnols. Chez les romantiques surtout, cette prédilection est manifeste. Quoi qu'on en ait pu croire d'abord, ils doivent très peu aux littératures septentrionales, que, d'ailleurs, ils connaissaient mal. Hugo attribuait à Gœthe *Les Brigands* de Schiller. (Peut-être qu'il le faisait exprès.) A part Vigny et Sainte-Beuve, qui pouvaient déchiffrer une page d'anglais, Gérard de Nerval, qui savait l'allemand, ils n'ont qu'entrevu les littératures allemande et anglaise à travers des commentaires et des traductions. Sans doute, ils ignoraient presque autant celles du Midi. Mais l'air du pays leur était familier. Ils y avaient voyagé et séjourné longuement. Ils l'aimaient, ils l'admiraient. Spontanément, leurs méditations ou leurs harmonies poétiques y trouvaient leur cadre approprié. Et ils n'en voyaient guère d'autre pour leurs contes ou leurs drames. La passion et la beauté, telles qu'ils les concevaient, devaient être habillées à l'espagnole, ou à l'italienne, se déployer dans les solitudes de la sierra, les splendeurs d'un palais vénitien ou toscan.

Récemment encore, après la période de dépression qui succéda au naturalisme, lorsque nous sentîmes la nécessité de nous laver d'un prosaïsme grossier, et, comme on dit, de restaurer la notion de l'individu, à peu près anéantie par l'école de Zola, — de l'individu volontaire, agissant et passionné, — c'est aussi de l'autre côté des Monts que nous dirigeâmes nos regards. De même que Victor Cousin partait pour l'Allemagne faire une remonte d'idées, nous fûmes en Espagne faire notre remonte de couleur et d'énergie. M. Maurice Barrès donna satisfaction à ce besoin, si l'on peut dire, national. Je me souviens avec quelles délices nous lûmes, vers 1893, son *Amateur d'âmes*, ce petit livre si gros de conséquences littéraires et qui, à travers quelques préciosités de forme et de sentiment, renouait la

grande tradition classique du libre-échange intellectuel par-dessus les Pyrénées.

⁂

Mais, déjà, l'Espagne vivante était sous mes yeux. J'habitais l'Algérie, et, tout de suite, dans cette mêlée de peuples méditerranéens qui se disputent le fruit de la conquête française, l'Espagnol me frappa par son âpreté au gain, son endurance à la peine, son opiniâtreté, et aussi par une dignité extérieure, une fierté d'attitude, qui me rappelait la belle rudesse de la *vertu* romaine.

Ces qualités, comme toutes les caractéristiques du tempérament national espagnol, ressortaient davantage encore à mes yeux, dans ce terroir si mélangé de l'Afrique du Nord. Le contraste leur donnait un relief que je n'ai pas retrouvé, depuis, au même degré, dans la Péninsule. Chez le nouveau débarqué de Valence, d'Alicante ou d'Albaceite, je contemplais les traits intacts d'un type ethnique, qui s'opposait franchement à celui du Français, de l'Italien ou du Maltais, et dont je pouvais suivre les déformations ou les dégradations insensibles dans le colon espagnol, né en Afrique et adapté à son nouveau milieu. L'activité de ce peuple transplanté, et qui sommeillait encore dans sa patrie, me parut quelque chose de si intéressant à regarder, que j'en oubliais bientôt la friperie arabe et toute la couleur locale, chère à nos romantiques.

J'écrivis *Le sang des races*. Pour la première fois, dans le roman, j'envisageais l'Afrique, livrée à la concurrence des races méditerranéennes, comme un pays latin. Je me disais que, pour un esprit dégagé du dilettantisme, il n'y avait pas de spectacle plus passionnant que cette concurrence et que, d'ailleurs, c'était cela qui occupait tout le devant de la scène. Certes, je ne nie pas qu'il n'y ait toujours matière pour les variations les plus brillantes sur les vieilleries arabes ou mauresques, sur tout ce qui meurt dans l'Islam africain. Et je ne nie pas davantage que la vie actuelle de nos indigènes, avec tous ses conflits douloureux, n'offre de beaux sujets littéraires. Mais je soutiens que les nôtres, ceux de notre peuple ou de notre race, doivent passer d'abord. Enfin on me permettra de remarquer que, si bon nombre de nos romanciers se sont décidés à considérer les Arabes non plus comme des figurans de fantasia,

mais comme des êtres sociaux, ayant des besoins, des aspirations dont il convient de tenir compte, ils le doivent peut-être à mon exemple. Ils ont étudié l'Arabe de la même façon que j'avais étudié l'Espagnol, l'Italien, le Français, tous nos Latins d'Afrique.

***

Parmi les étrangers, c'est l'Espagnol, je l'avoue, qui m'attirait le plus et qui me paraissait le plus sympathique. J'accorderai même qu'il y avait, dans cette préférence, quelque partialité.

Nous autres Lorrains, nous avons un penchant secret pour l'Espagne. Le Nord de notre pays a été longtemps sous la domination des Rois catholiques, et il n'est point indifférent pour nous d'être issus d'une race de soldats qui a guerroyé, plusieurs années de suite, dans la Péninsule. Nous avons presque tous un grand-père ou un grand-oncle qui a été blessé à Saragosse, ou fait prisonnier à Pampelune.

Pour moi, je crois me souvenir d'avoir été Espagnol. Je suis né tout près de Damvillers, petite ville du pays montmédien, une des dernières citadelles de l'Espagne en terre lorraine. Elle retint longtemps devant ses murs les armées de Louis XIV, et ne fut définitivement rattachée à la France qu'après le Traité des Pyrénées. Sans doute, les garnisaires d'origine espagnole se trouvaient en petit nombre dans cette région de la Meuse. Gouverneurs et soldats étaient souvent des enfans du pays, comme ce Jean d'Allamont, qui défendit si gaillardement Montmédy contre le maréchal de La Ferté. Mais il faut croire que les aventuriers ibériques y essaimèrent au passage et que quelques-uns s'y établirent. On voit assez fréquemment, chez nous, des cheveux noirs et des teints bistrés, qui jurent avec les joues fraîches et les moustaches couleur de seigle des purs autochtones. Et, justement, chaque fois que je m'arrête au musée du Luxembourg, devant la paysanne au repos de Bastien-Lepage, le peintre de Damvillers, je suis frappé par tout ce qu'il y a d'espagnol dans cette face osseuse et noiraude. Les yeux surtout sont révélateurs. Ce ne sont pas des yeux de Lorraine. Par des chemins dont nous avons perdu la trace, ils viennent de Galice ou d'Estramadure. On les retrouve, ces gros yeux noirs, dans les figures carrées aux pommettes saillantes des

naines ou des servantes, que Velazquez a placées aux arrière-plans de ses tableaux.

Il n'est pas jusqu'à la forme très particulière de nos clochers montmédiens qui ne me rappelle celle des clochers espagnols. Lorsque j'errais dans les villages de la province de Valence, j'étais tout étonné d'y rencontrer les églises de mon enfance... Amel, Senon, Gouraincourt, tristes bourgades, s'évoquaient subitement, pour moi, au grand soleil presque africain de Jativa ou de Castellon-de-Rugat.

Je ne me dissimule pas ce qu'il y a de personnel dans ces impressions. Pourtant, les sympathies de mes compatriotes pour l'Espagne me paraissent aussi générales qu'évidentes. Hugo, le grand Lorrain, l'auteur d'*Hernani*, de *Ruy Blas*, de *la Rose de l'Infante*, du *Petit Roi de Galice*, nous en fournirait peut-être la preuve la plus saisissante. Mais nous n'aimons pas seulement l'Espagne pour sa couleur, la vigueur de son tempérament, l'énergie passionnée de ses mœurs. Son âpreté et sa rudesse même ne nous déplaisent point. Le chardon de Lorraine a toutes les pointes et tous les hérissemens du cactus andalou. Ce qui nous agrée surtout, dans le caractère espagnol, c'en est le sérieux, la gravité, le dédain de la fioriture, le goût profond des réalités. Nul peuple plus réaliste que celui-là, dont l'imagination épuise tout le réel, dépasse les sens, et, même dans les hautes régions mystiques, veut encore toucher des formes concrètes, facilement accessibles à l'esprit.

Comparés aux trois ou quatre grands peintres de l'Espagne, les Italiens ne sont plus, pour nous, que des décorateurs, des conteurs diserts qui ne se soucient point de nous dire la vérité. Au contraire Velazquez nous ravit, parce que, non seulement il restitue, jusqu'au trompe-l'œil, toutes les apparences de la réalité, mais qu'il nous introduit, si l'on peut dire, de l'autre côté de la toile. Comme l'amateur d'instantanés, il choisit une scène de la rue ou de l'atelier, dans cette scène le moment le plus fugace; et, grâce à on ne sait quel miracle de conscience et de véracité, cette scène triviale se hausse jusqu'au mythe, cette minute semble fixer et trahir l'âme ondoyante et secrète d'un être ou d'une époque.

Enfin, ce que nous pouvons tous aimer de l'Espagne, — et ce que j'en aimais par-dessus tout, — c'est qu'elle repousse et décourage la badauderie du touriste. On n'y voyage point com-

modément. Ses auberges ne flattent guère la sensualité. L'habitant n'y est pas obséquieux ni même empressé. A part deux ou trois attractions, banalisées jusqu'au dégoût, comme les danses ou les courses de taureaux, l'admiration des snobs ne sait à quoi s'accrocher. Il est entendu que l'art espagnol est, en général, dépourvu d'originalité : ce qui dispense de le comprendre. Quant aux paysages, ils n'offrent guère que des beautés spirituelles fermées au plus grand nombre, ou des outrances et des violences de lignes et de couleurs qui rebutent le passant. Les mœurs sont lettre close pour la plupart des voyageurs. Et ainsi l'Espagne reste, à nos yeux, un pays presque neuf, que la description littéraire n'a pas encore trop fatigué. En tout cas, il n'est point usé jusqu'à la corde, comme l'Italie, et il est douteux qu'il le soit jamais. Il se défend trop bien. On a pu dire irrévérencieusement qu'il y a, dans la littérature d'aujourd'hui, tout un « chichi de Venise. » Il n'y a pas encore, que je sache, de « chichi de Tolède... »

***

Telles sont les raisons qui me conduisirent, de bonne heure, vers l'Espagne. Mais il y a plusieurs Espagnes. Tout de suite et d'instinct, je me dirigeai vers celles qui vivent et qui agissent le plus intensément. Les grandes villes de joie, de labeur et de couleur, comme Valence, Séville, Barcelone, ont toujours été mes préférées.

Jusqu'ici, nos littérateurs ne se sont guère attachés qu'à l'Espagne des morts et des musées. Rien de plus légitime, ni de plus intéressant. Peu de nations ont un passé aussi riche en hauts faits, en belles images et en grands sentimens. Mais il ne faudrait pas qu'il y eût là un parti pris d'exclusion contre la vie contemporaine. Cette manie que nous avons de fermer les yeux a tout ce qui n'est pas l'archéologie, l'esthétisme ou l'histoire, à tout ce qui a cessé de vivre dans un pays, cette manie irrite extrêmement nos voisins, — aussi bien les Italiens que les Espagnols. Nous avons l'air de vouloir les humilier devant leurs grands ancêtres. Avec les meilleures intentions du monde, nous les blessons, en paraissant n'admirer que leur passé. Ainsi nos conversations se perdent dans le vide, et nous nous séparons fort mécontens les uns des autres.

En Grèce surtout, j'étais frappé de ce malentendu. Nous ne

parlons aux Hellènes que de Phidias et du Parthénon, de Sophocle et de l'Hermès de Praxitèle. Eux ripostent par des doléances sur l'attitude de l'Europe à l'égard de leur patrie, — et, tandis que nous dissertons sur la frise des Panathénées, ils insistent désespérément sur l'augmentation de leur flotte et de leur armée, sur l'essor de leur commerce et de leur industrie, sur leurs justes revendications nationales. Le soliloque continuant de part et d'autre, il y a peu de chances pour que nous arrivions jamais à nous comprendre.

A cela on répondra que l'artiste est libre d'envisager un pays comme il lui plaît. Qu'on me l'accorde, et je suis heureux. Prenez le passé si vous voulez, mais avouez que le présent ne manque pas non plus d'intérêt. Vous le contestez et vous dites : « A quoi bon chercher l'Espagne là où elle n'est plus ? En quoi Séville, Valence, Barcelone, ces grandes villes, envahies par l'industrialisme moderne, diffèrent-elles de Marseille, de Naples, ou d'Alger ?... — Mais si ! elles en diffèrent, elles en diffèrent même beaucoup. Le tout est de le voir. Or la plupart en sont incapables. Ils fuient le rude contact de la réalité. Ils ne savent point, comme disait Renan, « extraire le diamant des foules impures. » La vie toute nue les effare. Il faut qu'on la leur présente déjà travaillée par la littérature, — déjà devenue de la littérature.

Et je ne m'engagerai pas dans l'inutile débat de savoir si Madrid est plus espagnole que Barcelone, et Burgos que Madrid. Je remarquerai seulement que, peut-être, c'est à Barcelone que l'Espagne de demain se prépare. Réfléchissons-y un instant. Ce que nous appelons « la vieille France, » ce que nous allons déterrer dans nos provinces les plus lointaines et les plus perdues, dans nos petites villes les plus mortes, — cette sensibilité, ces idées, ces mœurs périmées, et qui nous semblent si locales, — tout cela fut élaboré à Versailles ou à Paris, dans des milieux très mélangés, où, souvent, c'étaient des étrangers qui donnaient le ton : un Antonio Pérez, un cavalier Marin, un chevalier de Bückingham, un abbé Galiani, un Horace Walpole. Peut-être que, dans le Paris cosmopolite d'aujourd'hui, se prépare aussi l'âme française de demain.

Mais ce n'est pas seulement l'avenir qui s'annonce ou se laisse deviner dans ces grands centres de la moderne Espagne : j'y retrouve encore tout le passé. Cette histoire, que nous nous

évertuons à découvrir dans la poussière des musées ou des bibliothèques, elle est là tout près de nous, vivante dans l'âme vivante des Espagnols d'aujourd'hui, qui perpétuent, sous d'autres apparences et dans des conditions nouvelles, le geste des ancêtres. Bien plus, l'Espagnol agissant d'aujourd'hui m'aide à comprendre le contemporain de Philippe II. Je n'ai commencé à voir bien clair dans la psychologie d'un Bernal Diaz, ce vaillant hidalgo qui suivit Cortez au Mexique, qu'après avoir suivi moi-même, dans le Sud algérien, les convois de rouliers valenciens et castillans, qui ravitaillent nos postes-frontières. Tout récemment encore, mes souvenirs coloniaux me permettaient de placer dans sa vraie lumière la figure brutale et cynique d'un Alonso de Contreras, cet aventurier, qui nous a laissé de si étonnans mémoires. Et c'est seulement le jour où, visitant l'Oranie, je tombais à Saint-Denis-du-Sig, en pleine fourmilière espagnole, que je me suis expliqué la rapacité souvent inintelligente et aussi l'héroïsme sauvage des antiques Conquérans de l'or...

***

L'Espagne actuelle nous offre donc, comme celle du passé, de très riches et très abondans sujets. De grâce, n'allons point la regarder, sinon par aventure, de la portière d'un sleeping, du balcon d'un palace, ou des gradins de la *Plaza de toros*. Elle a mieux à nous donner que de petits émois artificiels devant les jeux tragiques de l'amour et du couteau. Voyons-y plutôt, — et cela nous fera du bien, — un peuple, dont l'énergie morale est restée intacte, qui n'est gâté par aucune littérature et qui n'est point amolli par le bien-être, dont le cerveau est sain et les muscles solides, qui se jette ardemment au travail et au gain partout où il trouve à employer ses bras, et qui, le jour venu, sera prêt, pour courir encore les plus hardies équipées.

Louis Bertrand

ESQUISSES CONTEMPORAINES

M. ANATOLE FRANCE

III[1]

APRÈS L'« HISTOIRE CONTEMPORAINE »

I

En 1897, une affaire, qui touchait l'armée dans ses bureaux et ses conseils de guerre, émut le pays. Pour l'ardeur des passions qu'elle souleva, elle ne peut être comparée qu'à celle de la bulle *Unigenitus*, survenue cent soixante-quatorze ans auparavant et qui fut aussi, j'ai plaisir à le dire, une querelle des Français sur le juste et l'injuste. L'affaire de 1897, sortie d'un jugement secret, avait cela de dangereux, que le mystère dont elle était environnée favorisait le mensonge. A son origine, on trouve les antisémites, qui travaillaient depuis quelque temps la France paisible. Et, qu'il se soit rencontré, par des temps calmes, chez un peuple aimable et tolérant, des hommes pour réveiller les vieilles haines de races et fomenter des guerres de religion, ce serait un sujet d'étonnement, si l'on ne savait d'où venaient ces hommes et si l'on ne reconnaissait en eux des missionnaires de l'Église romaine. Aux antisémites se joignit bientôt un parti nombreux, le parti noir, qui, dans les salons, dans les faubourgs, dans les campagnes, semait des bruits sinistres, soufflait des nouvelles alarmantes, parlait de complot et de trahison, inquiétait le peuple dans son patriotisme, le troublait dans sa sécurité, l'imbibait longuement de colère et de peur. Il ne se montrait pas encore au grand jour et formait dans l'ombre

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre et du 15 novembre.

une masse immense et confuse, où l'on devinait comme une ressemblance avec les frocs cuirassés de la Ligue. Mais, quand il eut rallié toutes les forces de la contre-révolution, attiré les mécontens de la République, soulevé enfin devant lui tout ce qu'un coup de vent de l'opinion peut emporter de poussière humaine, il dressa son front immense et bigarré, et prit le nom brillant de nationalisme...

Ce n'est ni Henri Brisson, ni Arthur Ranc, ni M. Combes qui parle ainsi; c'est M. Anatole France lui-même, dans une *Préface* qui lui fera, je le crains, peu d'honneur aux yeux de la postérité, et qu'il a écrite, en 1904, pour un recueil de discours... de M. Combes en personne (1). Oui, le délicat auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard* a éprouvé le besoin de prononcer publiquement l'apologie de l'homme qui, depuis vingt ans, a fait assurément le plus de mal à son pays. Il a loué « la probité de son esprit, » « la fermeté de son caractère, » « son goût pour la simplicité, l'ordre et la clarté. » « Dans sa petite maison blanche de Pons où se voit encore la sonnette du docteur (car il pratiqua longtemps la médecine), M. Combes passe ses vacances en promenades et en lectures. Il sait les langues anciennes et il aime, m'a-t-on dit, les orateurs et les historiens grecs. Il a raison. Les Grecs ont ce mérite, entre autres, de garder la juste mesure et de n'être jamais excessifs. *M. Combes les suit en cela...* » En d'autres termes, M. Combes est un attique, et il est mûr sans doute pour l'Académie... Ariel, gentil et subtil Ariel, qu'avez-vous donc fait aux Muses pour qu'elles vous aient abandonné, et qu'elles vous aient laissé, si loin d'elles, monter sur les tréteaux de Caliban?

Donc, ce gracieux joueur de flûte s'est réveillé un beau jour radical-socialiste, et, chose plus grave, il l'est resté. Hier encore, n'appelait-il pas aux armes « contre le parti noir » les Jeunesses laïques, et, prenant les tristes fantômes de ses sombres rêveries pour d'abominables réalités, ne leur dénonçait-il pas une fois de plus l'éternel péril clérical? « Déjà, s'écriait-il, angoissé, déjà l'on parle d'un général pour en faire un diplomate et l'envoyer négocier au Vatican (2). » Et je ne puis rappeler en quels

(1) Émile Combes, *Une campagne laïque*, 1902-1903, préface par Anatole France. Paris, Simonis Empis, 1904, in-8, p. V-VI. — Comme il ne faut rien perdre, une bonne partie de cette *Préface* a été reproduite par M. France dans son livre *l'Église et la République*, éditions d'art Édouard Pelletan. Paris, 1904, p. 32 et suivantes.

(2) *L'Humanité* du 4 septembre 1913.

termes peu académiques il flétrissait dans *l'Humanité* les auteurs responsables de la loi de trois ans (1). Depuis une quinzaine d'années, il n'est pas une des manifestations publiques de son nouveau parti auquel il n'ait pris part. Il ne s'est pas contenté de signer d'innombrables et souvent fâcheuses affiches : il a présidé des banquets et des meetings, des réunions électorales; il a inauguré des universités populaires, des « soirées ouvrières, » des « restaurans coopératifs, » des « imprimeries communistes; » il a porté des toasts, prononcé des allocutions ou de grands discours, ou bien, quand il ne pouvait rehausser de sa présence réelle fêtes ou assemblées, il envoyait des encycliques qui étaient lues avec recueillement. Pas de cérémonie « laïque, » pas de réunion radicale ou socialiste qui, depuis quinze ans, ne soit bénie par M. France, ne soit honorée d'un mandement de lui : la prose de Sylvestre Bonnard est l'un des « numéros » nécessaires du programme, presque au même titre que *l'Internationale*. Il est l' « Écrivain, » il est le « Penseur, » il est le « Mage » du parti ; parlons-en mieux : il est devenu, comme le disait si joliment Dumas fils de Renan, une sorte de Pape de la libre pensée. Ah! maître Jérôme Coignard, si l'on avait votre ironie, comme on pourrait s'amuser de vous voir officier sous ce costume!

Nous ne recueillerons pas tous ces propos de table, et nous ne nous attarderons pas à les discuter bien longuement : aussi bien ils se réfutent par leur violence même. Traiter de « fourbes » et d' « hypocrites (2) » ceux qui ne sont pas de notre avis, ce n'est peut-être pas faire preuve d'une grande sérénité philosophique. Définir Thiers « un petit vieillard habile, égoïste, cruel, qui défendait la République sans générosité, sans honneur, mais âprement et subtilement comme son bien (3), » ce n'est probablement pas porter sur le « libérateur du territoire » le jugement qu'en portera l'histoire. Appeler Godefroy Cavaignac « sinistre Gribouille qui, de peur du méprisable orage dont le menaçaient les criminels, va se noyer dans leur crime (4), » c'est sans doute une injure, ce n'est pas une définition. Et enfin qualifier de « criminel, » et cela non pas seulement dans un

(1) *L'Humanité* du 23 mai 1913.
(2) *Vers les temps meilleurs*, éditions d'art Édouard Pelletan, 1906, t. I, p. 64.
(3) *L'Église et la République*, éditions d'art Édouard Pelletan, 1904, p. 31.
(4) *Vers les temps meilleurs*, t. I, p. 12.

journal français, mais dans une Revue anglaise (1), un gouvernement dont le seul crime est d'avoir fait un peu d'apaisement et d'avoir pris l'initiative d'une loi de sécurité nationale, c'est avoir sur les intérêts supérieurs de son pays des idées un peu bien particulières. En vérité, est-ce la peine d'être l'un des premiers écrivains de son temps, pour en venir à ces étranges excès de langage ?

Ce n'est pas que le rare écrivain ne se retrouve encore quelquefois dans ces sermons laïques, — et très laïques. Vous ne le reconnaîtriez certainement pas dans l'homme qui nous représente Spuller « vieux, fatigué, gras » et « soufflant dans les bureaux des Cultes un esprit qu'il appelait l'esprit nouveau (2), » ou qui nous montre le nationalisme « ratant le coup du catafalque (3); » mais si vous persistez à préférer la *Prière sur l'Acropole* au discours de M. France à Tréguier, vous avouerez pourtant que les paroles de Pallas Athéné à Renan, dans ce dernier discours, sont, en leur genre, une assez belle chose. Seulement, pourquoi faut-il qu'à chaque instant la phraséologie radicale ou socialiste vienne alourdir et gâter les développemens les plus littéraires ? Le « cléricalisme, » la « réaction, » le « prolétariat, » les « préjugés, » la « superstition, » « pas d'ennemis à gauche, » toutes les formules usées, tous les clichés connus reviennent dans ces homélies à l'usage des « citoyennes et citoyens » réunis pour flétrir le « tsarisme, » la politique coloniale, la guerre et tous les innombrables fléaux qui désolent l'humanité, depuis qu'il y a des hommes et des sociétés constituées. Et quand, parfois, au bas de ces manifestes, on lit : « Salut et fraternité, » on a l'illusion qu'ils sont signés non pas Anatole France, mais Évariste Gamelin.

Si maintenant l'on va au fond des choses, et que, parmi ces violences et ces déclamations électorales, on essaie de saisir et de classer les quelques idées qui les inspirent, on est un peu effrayé et humilié du caractère étrangement simpliste de la philosophie qu'elles recouvrent. Deux partis, deux camps dans l'humanité : d'un côté, les partisans aveugles, féroces ou perfides du passé ; de l'autre, les ouvriers généreux, purs, ardens,

(1) *Lettre aux Jeunesses laïques*, dans *l'Humanité* du 4 septembre 1913. — Cf. *Pour la paix* (*The English Review*, août 1913).
(2) *L'Église et la République*, p. 31.
(3) *Vers les temps meilleurs*, t. I, p. 69.

désintéressés de l'avenir; d'un côté, tous ceux qui, par intérêt, par peur ou par sottise, sont attachés à l'absurde idéal théologique; de l'autre, tous ceux qui, affranchis des vieilles servitudes, ne croient qu'à la Raison, à la Science, à la Solidarité humaine. Ceci tuera cela, et ceci doit tuer cela. Pas de quartier à l'obscurantisme! « Citoyens, il faut finir ce que vous avez commencé, il faut achever la déconfiture des moines (1). » Cela fait, une ère de progrès, de lumière, de joie, de concorde luira enfin pour l'humanité. Plus de guerres, plus de contrainte, plus de frontières, plus de misères sociales ; l'union féconde de tous les travailleurs fera régner la paix universelle. Et voilà le nouvel Évangile.

Citoyennes et citoyens,... c'est parce que les découvertes des grandes lois physiques qui régissent les mondes ont été lentes, tardives, longtemps renfermées dans un petit nombre d'intelligences, *qu'une morale barbare, fondée sur une fausse interprétation des phénomènes de la nature, a pu s'imposer à la masse des hommes et les soumettre à des pratiques imbéciles et cruelles.*

Croyez-vous, par exemple, citoyens, que si les savans avaient connu plus tôt la vraie situation du globe terrestre... il eût été possible d'effrayer les hommes en leur faisant croire qu'il y a sous terre un enfer et des diables? *C'est la science qui nous affranchit de ces grossières imaginations et de ces vaines terreurs que certes vous avez rejetées loin de vous.* Et ne voyez-vous pas que de l'étude de la nature vous tirerez une foule de conséquences morales qui rendront votre pensée plus assurée et plus tranquille?... *N'écoutons pas les prêtres qui enseignent que la souffrance est excellente. C'est la joie qui est bonne...* A vous citoyens, à vous travailleurs, de hausser vos esprits et vos cœurs, et de vous rendre capables, *par l'étude et la réflexion, de préparer l'avenir de la justice sociale et de la paix universelle* (2)...

Et dire que, parmi ces « citoyennes et citoyens, » il ne s'est levé personne pour leur crier qu'on les trompait; que notre science n'est qu'incertitude; qu'elle n'est d'ailleurs accessible qu'aux rares privilégiés de l'intelligence; que, fût-elle complète et, comme ils disent, « intégrale, » étant d'un autre ordre, elle ne peut contredire les enseignemens des antiques disciplines; que, n'étant capable de supprimer ni la douleur, ni la mort, et qu'étant impuissante à fonder une morale, elle n'assure ni le bonheur, ni la paix de l'esprit, ni la tranquillité du cœur; et

(1) *Vers les temps meilleurs*, t. I, p. 79.
(2) *Id. ibid.*, p. 18-22.

qu'enfin, dans l'avenir comme dans le passé, les seuls adoucissemens réels dont soit susceptible notre condition humaine seront les fruits de la charité et de la bonté, lesquelles n'ont rien à voir avec la science! Pauvre Caliban, quand cesseras-tu d'écouter tes flatteurs?

Que M. Anatole France ait été du reste la première dupe de tous ces sophismes, — qu'il avait plus d'une fois réfutés jadis, — qu'en plaidant comme il l'a fait la cause des « prolétaires, » des Arméniens massacrés, des Finlandais opprimés, des révolutionnaires russes, il ait cédé généreusement à l'entraînement de son cœur, c'est ce que l'on n'a garde de nier ici. Et l'on n'aurait qu'à applaudir à cette générosité même, si, trop souvent, elle n'avait pour revers ou pour rançon une sourde excitation à l'odieuse lutte des classes. Le « socialisme » de M. France n'est point pacifique : il combat, il proscrit, il veut détruire; il est à base d'anarchie. Il a pour mot d'ordre essentiel, non point la devise de Gambetta qu'il trouve insuffisante : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi, » mais bien : « L'Église, voilà l'ennemi (1). » Personne, je veux dire aucun écrivain depuis quinze ans, n'a plus fait que l'auteur de *Crainquebille* pour séparer « les deux Frances, » pour les dresser et les jeter l'une contre l'autre; personne n'a plus applaudi aux mesures de persécution, d'exception, de spoliation et de proscription prises contre les prêtres et les moines, n'a plus contribué à la nouvelle révocation de l'édit de Nantes dont nous avons été témoins. Où est le temps où il déclarait, nous l'avons vu, qu'il ne serait jamais « ingrat » envers ses anciens maîtres de Stanislas, qu'il a pourtant poussés sur les chemins de l'exil? Où est le temps où il proclamait « détestable et funeste » l'erreur qui consiste à croire que « la France date de la Révolution, » où il rêvait une « réconciliation de l'ancien esprit et du nouveau » au palais et sous les ombrages de Fontainebleau? Depuis quinze ans, M. France n'a plus fait « le pèlerinage de Fontainebleau. »

Comment ce subtil et ingénieux artiste, comment ce délicat écrivain, comment cet attique en est-il venu là? En dépit des

(1) « Il (Gambetta) lança une parole retentissante : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » *coup de clairon qui sonnait la charge contre le vide. En désignant le criciéalisme comme l'ennemi, il détournait de l'Église les coups des républicains* pour les attirer sur un être de raison, un fantôme d'État. » (*L'Église et la République*, p. 24-25.)

contradictions dont fourmille son œuvre, oserai-je le dire? il me semble qu'au fond, tout au fond, il n'a guère changé. Assurément, et nous l'avons assez dit, pendant une certaine période de sa vie, sous diverses influences, à tout prendre heureuses, il a essayé, sinon de s'oublier, au moins de se dépasser lui-même, et il y a, du reste, assez bien réussi. Il a, de propos, je crois, très délibéré, laissé dans l'ombre, et peut-être comprimé, certains côtés moins heureux de sa nature; il en a développé d'autres, plus superficiels, si je ne m'abuse, et il s'est ouvert, ou il a paru s'ouvrir à certaines idées, à certaines préoccupations sur lesquelles s'exerçait sa prestigieuse virtuosité, mais qu'en secret son tempérament répudiait. Même alors, d'ailleurs, ce tempérament perçait quelquefois, et nous avons eu à en noter les saillies inattendues. Et ce tempérament, tel qu'il s'est révélé à nous dès ses premiers écrits, c'est celui d'un fils du XVIIIe siècle, ennemi né de toute autorité morale ou sociale et surtout religieuse, jaloux de toute atteinte portée au libre développement de l'instinct individuel. On l'a bien vu, lorsque, à propos du *Disciple*, M. France a pu croire qu'on allait laisser mettre en discussion le droit, selon lui, imprescriptible, qu'a tout homme qui pense d'aller jusqu'au bout de sa pensée et de l'exprimer librement. L'esprit du XVIIIe siècle, ainsi réchauffé et provoqué chez l'auteur de *Thaïs*, allait désormais circuler ouvertement dans tous ses livres, et *la Rôtisserie, le Lys Rouge, les Opinions de Jérôme Coignard* ne nous prêchent assurément pas le respect des disciplines sociales. Survient l'Affaire, et le vent de folie qu'elle déchaîna non seulement sur la France, mais sur l'Europe entière. M. France s'imagina que les temps de la Ligue et de l'Inquisition allaient revenir: il vit rouge, — ou noir, comme on voudra : l'auteur des *Légions de Varus*, de *Denys, tyran de Syracuse*, l'adversaire du régime impérial, l'ennemi personnel des « prétoriens » se réveilla plus jeune et plus ardent que jamais, et par la parole ou par la plume, il « sauva la République; » il a continué depuis. L'esprit de « grand'maman Nozière, » qui veillait toujours en M. France, a définitivement supplanté toutes les influences contraires. Et si l'on veut connaître l'origine, l'une des origines tout au moins du farouche anticléricalisme qu'il a déployé en tant de circonstances récentes, peut-être faut-il se reporter à une page de *l'Orme du mail* où l'écrivain nous conte la façon dont M. l'abbé Lantaigne s'y prit pour renvoyer

du grand séminaire un élève trop subtilement indiscipliné du nom de Firmin Piédagnel :

Il regarda M. Lantaigne. La douceur résolue, la tranquillité ferme, la quiétude de cet homme le révoltèrent. Soudain, un sentiment naquit et grandit en lui, le soutint et le fortifia, *la haine du prêtre, une haine impérissable et féconde, une haine à remplir toute la vie.* Sans prononcer une parole, il sortit à grands pas de la sacristie.

A l'âpreté soudaine de l'accent, on devine que M. France parle ici en son propre nom. Je ne pense pas qu'il ait été, au collège Stanislas, l'objet d'une mesure aussi grave que celle dont il vient de nous entretenir; mais n'aurait-il pas été, dans sa jeunesse, ou ne se serait-il pas cru la victime de quelque injustice ou de quelque maladresse ecclésiastique? En tout cas, cet enfant qui « n'avait ni l'esprit théologique ni la vocation du sacerdoce, » dont « la foi même était incertaine, » cette « âme à qui le doute était tolérable et léger, *et dont les pensées coulaient à l'irréligion par une pente naturelle,* » cet « esprit tranquillement indocile, » « ingénieux, » « dissimulé par politesse, » et qui « n'avait retenu de l'enseignement du séminaire *que des élégances de latinité, de l'adresse pour les sophismes et une sorte de mysticisme sentimental* (1), » si cet enfant-là, de son vrai nom ne s'appelle pas, non pas Firmin Piédagnel, mais Anatole Thibault, je veux que M. France ne se soit jamais peint dans ses livres. Et si l'assimilation est légitime, à l'exemple de tant d'autres anticléricaux élevés par des prêtres, ah! comme il a eu la rancune vivace!

II

Sortons de ce « bain de haine » où nous a plongés la lecture des opuscules politiques ou sociaux, ou plutôt socialistes de l'auteur de *Thaïs*. Hélas! nous ne le pourrons pas complètement. A l'inverse de M. Jules Lemaître qui, lui, n'a rien, ou presque rien laissé passer de ses expériences et de ses conceptions politiques dans ses œuvres d'imagination, M. Anatole France n'a

(1) *L'Orme du mail*, p. 16, 17, 27. — Ce qui achève de me faire croire que cette histoire de Firmin Piédagnel a une valeur autobiographique, c'est que M. France l'a reproduite, presque intégralement, dans ses *Opinions sociales*. (Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1902, t. II, p. 103-108.)

pas su se dédoubler, et nous retrouverons trop souvent le préfacier de M. Combes dans les romans et les contes qui ont suivi l'Affaire.

Et d'abord, dans les quatre volumes qui composent l'*Histoire contemporaine*. Sont-ce bien des romans que ces livres qui s'intitulent *l'Orme du mail* (1897), *le Mannequin d'osier* (1897), *l'Anneau d'améthyste* (1898), *M. Bergeret à Paris* (1901), et où l'on voit reparaître toujours les mêmes personnages, saisis dans des attitudes parfois identiques et parfois différentes ? Ce sont plutôt des « chroniques, » suivant le mot qu'employait M. France lui-même pour désigner son premier roman (1) : des chroniques non pas peut-être d'« histoire contemporaine, » mais de mœurs provinciales d'aujourd'hui, écrites par un Parisien artiste, observateur et ironiste ; chroniques souvent bien décousues, presque toujours trop longues, et qui ne savent comment finir, mais chroniques quelquefois bien amusantes, et d'où se détachent maintes scènes lestement enlevées, maintes physionomies inoubliables.

Les scènes de libertinage, — elles sont nombreuses, et elles n'ont pas peu contribué au succès de l'ouvrage, surtout à l'étranger, — y sont admirables. M. Anatole France est passé maître dans l'art de tout dire, ou de tout laisser entendre, — je dis tout, — presque sans un mot cru, sans un geste brutal, en phrases gentiment papelardes et innocemment perfides, qui déshabillent sans qu'on y songe, et dont l'audace n'apparaît qu'à la réflexion. Il sait être grivois avec décence : c'est une grande force pour un conteur. Et les scènes aussi où il fait parler les prêtres, sont, généralement, bien savoureuses : celle, par exemple, où Mgr Charlot, pour s'épargner l'ennui de répondre à une démarche gênante de l'abbé Lantaigne, feint de le consulter au sujet d'une fausse histoire de pendu et le renvoie sans l'avoir laissé parler, celle aussi où l'abbé Guitrel intéresse à ses ambitions épiscopales un jeune baron juif un peu snob, sont de délicieuses scènes de comédie ecclésiastique. Comme le disait M. Jules Lemaître de certaines pages de Ferdinand Fabre, il n'y a là pas une phrase qui ne porte la soutane. Et nous ne sommes pas loin d'éprouver pour le peintre la « surprise mêlée d'admiration » que la diplomatie sacerdotale de M. l'abbé Guitrel inspire au jeune Bonmont.

(1) « J'y ai joint [à *Jocaste*] une petite chronique, que nous nommerons, si vous voulez, *le Chat maigre.* » (*Jocaste* et *le Chat maigre*, 1re édition, préface.)

L'art du peintre se manifeste encore par le relief qu'il a su prêter aux principaux personnages qu'il fait mouvoir sous nos yeux. Ce sont d'abord les prêtres, tous si bien campés dans cette attitude de réserve intérieure et de politesse onctueuse qui est chez eux la marque indélébile du caractère professionnel : Mgr Charlot, le cardinal-archevêque, si fin sous ses apparences un peu vulgaires, si habile à ne pas se compromettre, à éviter les « affaires, » à finir en paix avec le pouvoir civil comme avec l'autorité ecclésiastique une vie d'administrateur prudent et ferme; M. l'abbé Lantaigne, supérieur du grand séminaire, orateur abondant, théologien robuste, orgueilleux, maladroit, prompt aux dénonciations et aux jugemens peu charitables, mieux fait pour manier des syllogismes et pour disserter sans fin, « le regard en dedans, » sur les droits inaliénables de l'Église que pour vivre parmi les contingences mondaines ; M. l'abbé Guitrel, le professeur d'éloquence sacrée, prêtre aux dehors « libéraux, » ambitieux, aimable et insinuant, complaisant pour les riches et les gens en place, mais invinciblement secret, digne malgré tout, et qui, une fois évêque, saura racheter par son « intransigeance » ses compromissions d'autrefois. Puis, parmi tous les autres comparses de la comédie contemporaine, le ministre égrillard Loyer, Joseph Lacrisse, le secrétaire de la jeunesse royaliste, la vulgaire Mme Bergeret, la sentimentale juive convertie Élisabeth de Bonmont, la facile Mme de Gromance; quelques figures curieusement dessinées et qui se détachent en pleine lumière : le vieux général Cartier de Chalmot, qui « commande sa division sur fiches » et qui a été converti au nouveau régime par « la gravité douce et la chaste raideur » du président Carnot; le préfet Worms-Clavelin, israélite de naissance, créature des loges, irrémédiablement vulgaire et médiocre, mais bon garçon, bon vivant, et qui se soutient par ses grosses habiletés, la modération de son zèle et son éternelle belle humeur; et enfin, l'ineffable M. Bergeret. M. Bergeret mérite, lui, une attention toute particulière, car il est devenu, avec le temps, — et l'Affaire aidant, — une des incarnations de M. Anatole France. Je ne crois pas que celui-ci l'ait délibérément voulu tout d'abord : car, sans cela, lui eût-il prêté les ridicules dont il a commencé par l'affubler ? On ne saurait en effet, s'y tromper : M. Lucien Bergeret, maître de conférences de littérature latine, mari trompé et sans bravoure, auteur sur

fiches d'un *Virgilius nauticus*, M. Bergeret est ridicule : il l'est du moins dans *l'Orme du mail* et *le Mannequin d'osier*. Mais comme ce professeur chétif, maladroit et aigri, à l'esprit subtil, paradoxal et bizarre, n'est pas sans avoir quelques idées générales qui lui sont communes avec M. France, étant voltairien, pacifiste, antinationaliste, son biographe finira par le prendre en affection et par en faire son porte-parole. Pauvre M. Bergeret! Il peut se consoler maintenant de « n'avoir aucun commerce avec des écrivains tels que MM. Faguet, Doumic ou Pellissier : » il est devenu le familier, le « double » de l'auteur de *Thaïs;* et comme tel, il est probablement immortel.

C'est que, dans cette voie du réalisme discret et modéré, M. France trouvait l'utilisation de tous ses dons d'artiste épris de formes vivantes, d'observateur narquois, d'analyste ingénieux. Au fond, — qu'on s'en rappelle la curieuse préface, — c'est cette voie qu'il cherchait depuis *les Désirs de Jean Servien*. N'ayant pas assez d'imagination pour « se bien figurer les anciennes formes de la vie, » il s'était rabattu sur le « roman d'analyse, » et il avait entrepris d'« écrire sur le monde moderne. » Mais, poète incorrigible, il n'avait pu se réduire à analyser la vie moderne, telle qu'elle était; il y avait mêlé trop de romanesque; il y a trop de romanesque dans *Servien*, dans *Jocaste*, même dans *le Lys rouge*. Cette fois, dans l'*Histoire contemporaine*, le romanesque a disparu : l'auteur peint la réalité des mœurs et des caractères d'aujourd'hui, telle qu'il l'a vue, dans leur platitude originelle, et il fait œuvre vivante, parce qu'il y a un accord secret entre les sujets qu'il traite et ses véritables aptitudes.

Trois choses cependant nous gâtent la vérité et l'intérêt de cette peinture. Et d'abord, le débordement de sensualité qu'on y rencontre, et dont il est impossible à un « honnête homme » de ne pas être un peu choqué. Les scènes d'alcôve, ou de fiacre sont décidément trop abondantes dans ces quatre volumes, et développées avec une complaisance quelque peu disproportionnée à leur importance. Les personnages, presque tous les personnages de M. France ne songent guère qu'à « la bagatelle, » et, si Mme de Gromance s'y était prêtée, il n'est pas jusqu'à M. Bergeret lui-même... Cela est vraiment excessif. N'avais-je même pas tort tout à l'heure de dire que la pudeur du langage est toujours respectée? Les plaisanteries des habitués du libraire Paillot

sur Philippe Tricouillard et celles de M. Bergeret sur Hercule mélampyge ne sont pas d'un goût fort relevé. Les choses de l'amour ne tiennent pas, sauf chez quelques maniaques, dans la vie des hommes, la place démesurée que leur attribue le gaulois chroniqueur de l'*Histoire contemporaine*, et le laisser croire, c'est, en fait, qu'on le veuille ou non, spéculer sur les plus fâcheuses dispositions d'un certain public. Tourguénef, complimentant un jour Maupassant sur ses *Contes*, lui disait : « Mais quel plaisir éprouvez-vous donc à émouvoir les vieux marcheurs? » — il employait des expressions plus vives. — Et Maupassant de protester, et d'invoquer, suivant l'usage, les droits imprescriptibles de l'art. — « Mais non, mais non, répliquait Tourguénef, ce n'est pas là de l'art, et vous le savez bien! »

M. France a jadis trop vivement critiqué Zola pour ne pas le savoir lui aussi. Mais aujourd'hui qu'il voit en Zola « un moment de la conscience humaine (1), » il ne se contente pas d'être un trop joyeux conteur, il introduit la politique, l'odieuse politique dans le roman. A l'exemple de Voltaire qui, pour le plus grand dommage de l'art, utilisait la forme tragique comme un instrument de propagande philosophique, l'auteur de l'*Histoire contemporaine* glisse dans ses romans, sans même se donner la peine de leur faire subir une transposition préalable, toutes ses opinions sur les affaires du moment. M. Bergeret ne parle pas autrement que ne parlerait M. France justifiant la politique de M. Combes ou présidant une réunion de la Ligue des Droits de l'homme. Et, quelque chaleur qu'il y mette, ces fragmens de pamphlet, n'étant ici point à leur place, paraissent dénués de tout intérêt. Je cherchais un romancier, et je trouve un politicien. Nombre de pages de *l'Anneau d'améthyste* et surtout de *M. Bergeret à Paris* sont devenues aujourd'hui parfaitement ennuyeuses; dans un demi-siècle, et peut-être avant, elles seront illisibles. La vieille distinction des genres, décidément, avait du bon.

Et enfin, goûtera-t-on beaucoup, dans un demi-siècle d'ici,

(1) *Discours prononcé aux funérailles d'Émile Zola* (*Vers les temps meilleurs*, t. II, p. 13). Ailleurs, t. II, p. 66), dans un toast porté au banquet offert à Georg Brandès, le 14 mars 1902, M. France disait, sans ironie, je veux le croire, au critique danois : « Votre œuvre à la fois critique, philosophique, est, *avec celle de Sainte-Beuve*, la plus considérable de notre temps. » Je ne pense pas que M. Brandès ait jamais reçu, dans son propre pays, pareil compliment

cette ironie perpétuelle, et si monotone à la longue, où M. France baigne, pour ainsi dire, chacun de ses personnages? Ironie très complexe, et dont je n'ai garde de nier la grâce subtile et la perverse séduction. Si l'on essaie d'analyser les principaux élémens dont elle se compose, on croit y reconnaître l'habituel persiflage de l'« artiste » à l'égard des « bourgeois, » des « philistins » qu'il coudoie dans la vie; le facile, trop facile dédain du « Parisien » endurci pour les pauvres « provinciaux » qu'il rencontre; le mépris transcendant du « philosophe » pour la tourbe humaine qui « ne pense pas. » Et encore une fois, que tout cela donne aux récits de l'*Histoire contemporaine* un air de vivacité spirituelle et légère, c'est ce qui est l'évidence même. Mais il y a le revers de la médaille. L'auteur semble prendre si peu au sérieux les personnages qu'il met en scène, que des doutes nous viennent sur la vérité de leurs portraits. L'illusion, qui ne demandait qu'à naître, s'évanouit. Nous craignons d'être dupes. Nous voulions bien nous intéresser à des hommes, nous nous refusons à contempler trop longuement des fantoches. Et comme nous sommes hommes, après tout, comme nous sentons bien que nous ne sommes pas plus épargnés que nos frères du livre, nous nous révoltons contre cette continuité d'ironie, d'amertume et de pessimisme. Quoi! parmi tous ces contemporains qui défilent devant nous, pas une âme honnête, droite et saine! Rien que des intrigans, des coquins, des pleutres, des fêtards, ou des imbéciles! Un seul être sympathique : c'est le chien Riquet. On peut, sans avoir grande illusion sur ses semblables, trouver cette vision du monde un peu sommaire. Il y a, même en province, des professeurs de littérature latine qui ne sont pas trompés par leur femme et leur meilleur élève; il y a, même en province, de bons prêtres qui songent plus à sauver des âmes qu'à conquérir l'anneau d'améthyste. Tout cela est de l'« histoire contemporaine » simplifiée pour l'exportation. M. Anatole France ne l'a point voulu, je le sais bien. Mais quand je songe à la diffusion de son œuvre hors de France, — depuis l'Affaire, — je ne puis m'empêcher de penser qu'avec Zola aucun écrivain français ne nous a plus calomniés aux yeux de l'étranger.

M. France a-t-il fini par sentir lui-même le danger de sa manière? Ou bien, tout simplement, a-t-il éprouvé le besoin de se renouveler? Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de 1901, il a

arrêté l'*Histoire contemporaine*, — qui pouvait se prolonger aussi longtemps que celle des Rougon-Macquart, — pour nous donner plusieurs volumes de contes et de romans. Les recueils de contes s'intitulent : *Clio* (1900), *Crainquebille, Putois, Riquet, et autres récits profitables* (1904), *Sur la pierre blanche* (1905), *les Contes de Jacques Tournebroche* (1908), *les Sept femmes de la Barbe-Bleue* (1909). De tous ces contes et du conteur on dirait volontiers ce qu'il dit lui-même d'un de ses personnages épisodiques, le joyeux Jeronimo : « Il parlait abondamment, joyeusement, richement, lançait des propos en l'air, enfilait des histoires, les unes excellentes, les autres moins bonnes, mais qui faisaient rire (1). » Quelques-unes, en effet, sont « moins bonnes, » et pour écrire *les Grandes manœuvres à Montil*, ou *Émile*, il n'est point nécessaire de s'appeler M. Anatole France. D'autres sont des rognures, ou même des extraits de l'*Histoire contemporaine*. D'autres sont un peu grasses, et d'autres un peu bien longues. D'autres ont un peu trop l'air de pastiches scolaires. D'autres sont gâtées par toute sorte d'allusions politiques, et d'autres enfin le sont par ce ton sournois de raillerie irréligieuse que l'auteur de *Gallion* et du *Procurateur de Judée* a mêlé à tant de ses récits. Sur ce dernier point d'ailleurs, M. France s'est d'avance condamné lui-même, et il n'y a qu'à lui rappeler ce qu'il écrivait jadis en tête des *Noces corinthiennes :* « C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. Je porte aux choses saintes un respect sincère. » Le respect s'est évaporé, — c'est du reste une question de savoir s'il a jamais été sinon « sincère, » du moins profond, — et le sens de l'harmonie, et le goût en même temps. Mais le talent de style n'a point baissé, et je sais peu d'écrivains qui aient aussi bien su, en quelques lignes, parfois en une phrase, faire tenir tout un tableau, étonnant de précision pittoresque et d'ampleur suggestive :

Le soleil, descendu derrière le Capitole, frappait de ses dernières flèches l'arc triomphal de Titus sur la haute Vélia. *Le ciel, où nageait à l'Occident la lune blanche, restait bleu comme au milieu du jour.* Une ombre *égale, tranquille et claire* emplissait le Forum silencieux. Les terrassiers *bronzés* piochaient ce champ de pierres, tandis que, *poursuivant le travail des vieux rois,* leurs camarades tournaient la roue d'un puits pour tirer l'eau qui mouille

(1) *Les Sept femmes de la Barbe-Bleue*, p. 206.

encore le lit où dormait, aux jours du pieux Numa, le Vélabre ceint de roseaux (1).

Et ceci encore :

Le soleil trempait dans le cercle de brumes qui bordaient l'horizon son disque agrandi et rougi. *Le ciel était semé, vers l'Orient, de nuées légères comme les feuilles d'une rose effeuillée.* La mer agitait mollement les plis de vermeil et d'azur de sa nappe luisante (2).

Et ceci peut-être surtout :

Dans un ciel sans lune et sans nuées, *la neige ardente des étoiles était suspendue en flocons tremblans* (3).

Soyons assurés que, si Flaubert avait pu lire cette dernière phrase, il en eût rugi d'admiration. Il aurait eu bien raison, le vieux Flaubert !

Ce n'est pas seulement le mérite de la forme qui fera vivre longtemps les meilleurs de ces contes; les idées que l'auteur y a exprimées ou insinuées n'y nuiront certainement pas. Non que ces idées soient toujours justes : ce sont celles qui forment le fond des trois volumes *Vers les temps meilleurs*. Par exemple, dans les longues conversations qui relient l'un à l'autre les deux contes du recueil intitulé *Sur la pierre blanche*, entre une diatribe contre la Russie et une autre contre la politique coloniale, nous apprenons que M. Jaurès et M. Ribot, « sont tous deux pacifiques, » mais que « Jaurès l'est simplement, » tandis que « M. Ribot l'est superbement, » et « qu'il est temps pour la France de se résigner à la gloire que lui assurent l'exercice de l'esprit et l'usage de la raison (4) : » comme si cette gloire même, la France ne l'avait pas conquise et défendue les armes à la main !... Mais les idées, même discutables, même fausses, valent mieux en art que l'absence d'idées. Il arrive d'ailleurs au conteur, comme dans *le Christ de l'Océan*, de développer, sous une forme ingénieuse, une idée des plus heureuses, celle de l'humilité nécessaire du christianisme. Il est aussi fort intéressant et piquant, quand, dans les pages intitulées *Par la porte de corne ou par la porte d'ivoire*, M. France nous expose son rêve d'une cité future, de l'entendre dire qu'en cet heureux

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 6-7.
(2) *Clio*, p. 182.
(3) *Id.*, p. 167.
(4) *Sur la pierre blanche*, p. 217, 223, 226-227, 232-234.

temps triomphera l'union libre, que le mariage ne subsistera plus que « chez les Cafres, » et que, « *quoi qu'en disent les Cafres, il faut subordonner la société à la nature* et non, comme on l'a fait trop longtemps, la nature à la société (1). » Nous autres, naïfs ou médiocres esprits, nous nous imaginions que ce sont précisément les Cafres qui subordonnent aujourd'hui la société à la nature; et voilà qu'on nous engage à les imiter! Cette engageante théorie aurait été du goût de Diderot. Et enfin, si le biographe de Sylvestre Bonnard avait eu quelque scrupule à aller, dans ses contes comme dans ses autres écrits, jusqu'au bout de sa pensée, nous n'aurions pas eu *Crainquebille*, et, à bien des égards, il faut avouer que c'eût été dommage.

Crainquebille, c'est le *Candide* de M. France, et, en son genre, c'est un petit chef-d'œuvre. On connaît l'histoire de ce « pauvre marchand des quatre-saisons » qui, accusé à tort par un « sergot » monomane d'avoir crié : « Mort aux vaches! » passe en correctionnelle, est condamné à quinze jours de prison, malgré la déposition contraire d'un honnête médecin, et renié par ses anciennes clientes, aigri par le malheur immérité, devient alcoolique, et rêve de retourner en prison où du moins il ne souffrait ni du froid, ni de la faim. Histoire aussi navrante qu'elle est peu vraisemblable, mais histoire admirablement contée, et dont tous les détails concourent à nous suggérer l'idée que la société humaine est mal faite, que la sottise et le pharisaïsme en sont les bases indestructibles, qu'elle a été littéralement inventée pour opprimer les faibles, que les erreurs judiciaires ne sont pas l'exception, mais la règle, qu'elles sont conditionnées par le fonctionnement même de l'appareil social, et qu'en un mot « Vive l'anarchie! » Je ne m'étonne pas qu'on ait trouvé *Crainquebille* dans le repaire d'un des plus sinistres compagnons de la « bande tragique; » il y a des coïncidences symboliques, et que le pur hasard ne suffit pas à expliquer.

Les contes et nouvelles de M. France ont toujours été des « divertissemens » ou des « intermèdes » entre des œuvres de plus longue haleine; et c'est ainsi qu'après ce « roman, » ou plutôt ce recueil de souvenirs, suivis de notes de voyage, qu'il a intitulé *Pierre Nozière* (1899), il nous a donné l'*Histoire comique* (1903), *l'Ile des Pingouins* (1908) et *les Dieux ont soif* (1912).

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 299-300.

L'*Histoire comique*, — entendez *Histoire d'une comédienne*, — est, dans le genre léger ou libertin, une fort jolie chose. M. France n'a peut-être rien écrit, à cet égard, de plus osé, ni qui sente plus son XVIIIe siècle. Il y a conté aussi l'enterrement d'un cabotin en des pages qui sont à mettre à côté des funérailles de Désirée Delobelle, dans *Fromont jeune et Risler aîné*. Et enfin, il n'y a fait aucune allusion à l'Affaire. Ce sont là de grandes qualités réunies. Pourquoi donc l'auteur de ce livre peu édifiant, mais pimpant et amusant, a-t-il voulu forcer son talent, et écrire *l'Ile des Pingouins?*

Les écrivains « arrivés » sont bien heureux! Quoi qu'ils fassent, on les imprime, on les achète, on les lit peut-être, et il ne se trouve presque personne pour crier : « Après l'*Agésilas*, hélas! » Supposez que *l'Ile des Pingouins*, au lieu d'être le trentième ouvrage de M. France, eût été son livre de début, et essayez d'imaginer comment on en aurait parlé, si même on en eût parlé! Et pourtant *l'Ile des Pingouins* a eu, dans sa fraîche nouveauté, cinquante fois plus d'éditions que *le Crime de Sylvestre Bonnard;* nos arrière-petits-neveux auraient beau jeu là-dessus à tourner en dérision la vanité de nos jugemens littéraires, s'ils n'étaient pas prédestinés à faire exactement comme nous. Ce qui paraît dès maintenant bien certain, c'est qu'ils liront sans joie, en dépit des polissonneries, des railleries ou des impiétés qui l'égayent, cette interminable Histoire de France travestie, et s'ils prennent quelque intérêt à l'émiral Châtillon (1) ou à l'affaire des quatre-vingt mille bottes de foin, c'est qu'ils auront de bien grands loisirs. Ils trouveront sans doute aussi que cette ironie cuite, recuite, et même réchauffée, ne laisse pas d'être grimaçante, et qu'elle manque souvent de légèreté, pour ne rien dire de plus. Un ange délivre un jeune religieux du nom d'Oddoul, qui a résisté aux avances de la reine Glamorgane, et il est naturellement indigné de cette vertu : « Alors, s'écria l'ange, *qu'est-ce que tu fiches ici, espèce d'andouille?* » — une petite note nous avertit que l'expression est traduite littéralement du latin : *species inductilis*. — Et je renonce à vous dire ce qu'Oddoul reçoit sur la tête en quittant sa prison, et ce qui le fait s'écrier : « Tes desseins sont mystérieux, Seigneur, et tes voies impénétrables. » Peut-être n'était-

(1) Ces plaisanteries sur l'émiral Châtillon sont bien amusantes, quand on songe que M. France a été « boulangiste. »

il point nécessaire d'avoir écrit *le Livre de mon ami* pour trouver pareille plaisanterie (1).

Si j'avais l'honneur d'être radical-socialiste, j'aurais lu sans grand plaisir *les Dieux ont soif*. « Eh quoi! n'aurais-je pu manquer de dire, n'est-ce point là une trahison? Cet écrivain, ce penseur, ce mage, sur lequel nous comptions, avec lequel nous avions combattu les grands combats, est-ce que, par hasard, il ne passerait pas aujourd'hui à l'ennemi? Il semble avoir, en tout cas, sur la Révolution, des idées singulièrement réactionnaires : il n'a pas pour l'âge héroïque, pour les grands ancêtres, toute l'admiration respectueuse qui conviendrait; des maniaques dissolus et sanguinaires, voilà, pour lui, les fondateurs de la France moderne. Son Évariste Gamelin semble l'illustration des trop célèbres pages où Taine étudie la psychologie du Jacobin : il est odieux et stupide. Et celui de ses personnages qui a toutes ses sympathies, et où il passe pour s'être peint lui-même, le vieux traitant Brotteaux des Ilettes, tout philosophe qu'il soit, n'est qu'un sceptique, un épicurien d'ancien Régime; il est d'ailleurs parfaitement ridicule, ce Brotteaux, qui ne peut faire un pas sans son Lucrèce, — ce Lucrèce relié en maroquin rouge qu'il tire à chaque instant de la poche béante de sa redingote puce pour le lire comme un bréviaire d'un nouveau genre... Non, non, l'auteur de *les Dieux ont soif* a beau haranguer les instituteurs, encourager les « Jeunesses laïques, » déclarer qu' « à cette heure, c'est l'ombre du Père du Lac qui gouverne la France, » il n'est pas sûr, il n'est plus des nôtres... »

Je ne suis pas radical-socialiste, et ne suis donc point qualifié pour reprocher à M. France une « défection » politique. Mais, je l'avoue, telle qu'elle ressort de ce roman, où il y a de si jolies pages et tant de talent (2), sa conception de la Révolution m'étonne. On peut, certes, concevoir la Révolution de bien des façons différentes : il me semble, quitte à les discuter et à

(1) Signalons aux futurs exégètes de *l'Ile des Pingouins*, parmi les sources du livre, *la Légende celtique* de Th. de La Villemarqué. Par exemple (*l'Ile des Pingouins*, p. 143) : « Révélez-moi, Seigneur, *la part que vous fîtes à celui qui chanta sur la terre comme les anges chantent dans les cieux;* » — (*Légende celtique*, éd. de 1887, p. 203) : « Je ne mangerai ni ne boirai que je ne sache au juste *quelle part Dieu fait à ceux qui chantaient dans le monde comme chantent les anges dans le ciel.* »

(2) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1908 et du 15 juillet 1912, sur *l'Ile des Pingouins* et *les Dieux ont soif*, les articles de M. Doumic.

choisir, que je les comprends et les admets à peu près toutes. Je conçois fort bien qu'un Joseph de Maistre y voie quelque chose de « satanique; » je conçois tout aussi bien qu'un Michelet ou un Louis Blanc célèbrent 1789 ou même 1793 comme l'avènement d'une ère nouvelle; je comprends l'indignation d'honnête homme que les ruines et les crimes du temps inspirent à Taine; et j'admets enfin que, comme Thiers ou Mignet, Tocqueville ou Lamartine, on veuille « choisir » dans l'œuvre révolutionnaire, et ne pas tout admirer ou tout réprouver « en bloc. » Mais se promener, si je puis dire, le sourire aux lèvres, à travers cette époque, répandre également sur toutes choses les grâces légères, — oh! bien légères, — d'une ironie transcendantale, et, quand on marche à l'échafaud, songer à la bagatelle, c'est peut-être faire preuve d'un esprit médiocrement philosophique; c'est contempler le monde par le gros bout de la lorgnette; et, pour tout dire, c'est manifester une certaine impuissance foncière à embrasser dans toute sa grandeur un grand événement historique. J'ai peur que l'examen de la *Vie de Jeanne d'Arc* ne nous conduise à la même conclusion.

III

Car M. France, on le sait, a voulu, comme son maître Renan, écrire sa *Vie de Jésus*, et il s'est fait, sur le tard, l'historien de Jeanne d'Arc. J'ai tort d'ailleurs de dire : sur le tard, car si le livre n'a vu le jour qu'en 1908, il était préparé et commencé de longue date. De tout temps, l'auteur de *Thaïs* a été attiré par la glorieuse et sainte figure de la Pucelle, et, dans ses chroniques de *la Vie à Paris* ou de *la Vie littéraire*, toutes les fois que l'occasion se présentait de parler d'elle, il la saisissait avec empressement. Il y a près de trente ans, il écrivait déjà :

> Une messe a été célébrée à Notre-Dame des Victoires, le lundi 30 mai 1886, pour le 455e anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc. La religion honore cette sainte; la patrie et l'humanité lui doivent les plus pieux hommages. Elle nous a rendu notre patrie et elle a montré au monde ce que peut l'amour. Je ne puis me défendre de contempler un moment avec vous cette belle mémoire. *On vous dit qu'il y a deux Frances, l'ancienne et la nouvelle; que celle-ci est bonne et que l'autre était mauvaise. Ne le croyez pas. Il n'y en a qu'une.* Elle s'est développée; elle n'a point changé de

nature. L'âme de la vieille France était charmante : elle s'est incarnée dans une bergère, et l'on a vu alors l'être le plus doux, le plus ingénu, le plus fin, e plus généreux qui ait vécu sur la terre. Jeanne était, de son temps, la meilleure créature qu'il y eût en France, mais tout le monde lui ressemblait dans le royaume. Et elle était la pensée de tous; elle portait en elle le génie de tous. C'est pourquoi elle fut obéie et suivie (1).

Il est peut-être regrettable que l'ingénieux écrivain n'ait point achevé et publié sa *Jeanne d'Arc* au temps où il n'admettait pas l'existence des « deux Frances, » où il n'avait pas « d'ennemis à droite : » le livre y eût gagné une unité de ton, une générosité et une largeur d'inspiration qu'il n'a plus, ou plutôt qu'il a perdues en route.

Et l'on peut se demander ce qui, dans la vie et la personne de Jeanne d'Arc, a pu séduire et attacher le biographe de maître Jérôme Coignard; car enfin, il semble bien que si la Pucelle avait pu choisir son historien, ce n'est certainement pas le préfacier de M. Combes, même dans sa bonne époque, qu'elle eût désigné ou souhaité ; je crois, pour toute sorte de raisons, qu'elle eût préféré même Michelet, et surtout M. Hanotaux. Mieux que personne, M. France a dû sentir l'intime dissemblance morale qui existait entre son héroïne et lui-même : comment se fait-il donc qu'il ait insisté, persévéré dans son dessein? Sans doute, comme tant d'autres écrivains ou artistes, il a tout d'abord été séduit par ce qu'il y avait d'extrordinaire, et donc de « poétique, » dans la destinée de la Pucelle; et il est d'ailleurs à remarquer que ce négateur intrépide du surnaturel a toujours eu, en vrai fils du XVIIIe siècle, un goût immodéré, — il l'a bien montré dans ses œuvres romanesques, — pour tout ce qui a l'apparence du surnaturel. D'autre part, — et, à cet égard, son cas n'est pas unique, — cette âme subtile, compliquée et un peu perverse a éprouvé de tout temps pour les âmes claires, ingénues et simples une sympathie qui semble bien n'être point affectée, une sympathie où il entre de la curiosité, de l'ironie, de la pitié, de l'admiration, de l'envie peut-être, et même un peu de tendresse. Et enfin, et, je crois, surtout, le désir de rivaliser avec Renan, presque sur son propre terrain, et non pas peut-être de le « supplanter, » mais tout au moins de lui « succéder » et de partager sa gloire est entré, pour une part considérable, dans le projet

(1) *Temps* du 6 juin 1886 (non recueilli en volume).

qu'a formé de bonne heure M. France d'écrire une *Vie de Jeanne d'Arc*. Jusqu'à quel point a-t-il réalisé ses multiples ambitions?

Littérairement, la *Vie de Jeanne d'Arc* est assez loin de valoir la *Vie de Jésus*. Le livre est trop long; il abonde en digressions qui souvent en ralentissent la marche et qui, plus d'une fois même, nous font perdre de vue l'héroïne dont on nous retrace la biographie. La composition successive, un peu flottante, donne à tout l'ouvrage un air de lenteur laborieuse qui ne convient pas très bien au sujet : combien j'aime mieux l'allure un peu trépidante assurément, mais si martiale, de M. Hanotaux! M. France a voulu reconstituer autour de Jeanne d'Arc tout son milieu, toute la vie de son temps : si cette préoccupation, peut-être excessive, a entraîné quelques-uns des inconvéniens que nous venons de signaler, il faut reconnaître en revanche qu'elle a conduit l'artiste à écrire nombre de ces pages pittoresques où il est décidément passé maître : c'est une très belle chose, par exemple, vivante et colorée, que le récit du siège d'Orléans. Et je goûte fort aussi ces deux lignes descriptives sur la « baie de Somme, morne et grise, au ciel bas, traversé du long vol des oiseaux de mer (1), » et ce paysage qui ouvre le premier volume :

De Neufchâteau à Vaucouleurs, la Meuse coule libre et pure entre les trochées de saules et d'aulnes et les peupliers qu'elle arrose, se joue tantôt en brusques détours, tantôt en longs circuits, et divise et réunit sans cesse les glauques filets de ses eaux, qui parfois se perdent tout à coup sous terre. L'été, ce n'est qu'un ruisseau paresseux qui courbe en passant les roseaux du lit qu'il n'a presque pas creusé : et, si l'on approche du bord, on voit la rivière ralentie par des îlots de joncs, couvrir à peine de ses moires un peu de sable et de mousse. Mais dans la saison des pluies, grossie de torrens soudains, plus lourde et plus rapide, elle laisse, en fuyant, une rosée souterraine qui remonte çà et là, en flaques claires, à fleur d'herbe, dans la vallée.

Mais son style habituel n'a pas suffi à M. France. « J'ai nourri mon texte, nous dit-il, de la forme et de la substance des textes anciens, mais je n'y ai, autant dire, jamais introduit de citations littérales : je crois que, sans une certaine unité de

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, t. II, p. 224. La Préface (p. LXXVII) donne un premier, ou un second état de ce tableau : « La baie de Somme si triste et nue sous le vol des oiseaux de passage. »

langage, un livre est illisible, et j'ai voulu être lu. » Scrupule assurément très louable, mais qui va peut-être se retourner contre son auteur. Est-il d'abord bien sûr qu'un livre où l'on « introduit des citations littérales » soit illisible? Voilà Taine Sainte-Beuve, — et combien d'autres! — déclarés « illisibles! » M. France est dur pour quelques-uns de ses confrères. En second lieu, il peut paraître bon, sous prétexte d' « unité de langage » et de couleur locale, de « garder le ton de l'époque » et de « préférer les formes archaïques de la langue. » Mais quoi! n'est-ce pas précisément ce qu'on appelle le *pastiche?* Et M. France est assurément en ce genre un maître incomparable : avouons pourtant que bien des pages de sa *Jeanne d'Arc* pourraient être intitulées : *A la manière de... Froissart ou de Comines.* J'ouvre le livre, et je cite au hasard :

Puisque les Anglais ne lui avaient point renvoyé son héraut, elle venait à eux, à leurs chefs, comme un héraut de Messire; elle venait requérir qu'ils fissent paix. Et s'ils ne voulaient faire paix, elle était prête à combattre. C'est seulement après leur refus qu'elle serait assurée de vaincre, non par raisons humaines, mais parce que son conseil le lui avait promis (1)...

Notez que ces affectations d'archaïsme, — car, M. France a beau dire : ce sont des affectations, — pourraient, à la rigueur, avoir leur raison d'être, si l'allure habituelle de son style et de sa pensée avait quelque parenté naturelle avec celle de ces vieux auteurs qu'il imite. Mais M. France n'est rien moins qu'un « primitif! » Il est tout au contraire le moins naïf, le plus roué des artistes contemporains. Et à chaque instant, la dissonance éclate : à chaque instant, le masque se dénoue et laisse apparaître les véritables traits du visage : « Elle (Jeanne d'Arc) prophétisait et, comme il arrive à tous les prophètes, elle n'annonçait pas toujours ce qui devait arriver. *Ce fut le sort du prophète Jonas lui-même. Et les docteurs expliquent comment les prophéties des véritables prophètes peuvent ne pas être toutes vraies* (2). » Est-ce un contemporain de Jeanne d'Arc, ou est-ce Voltaire qui parle ici? Il arrive même à M. France d'unir dans une même phrase l'archaïsme et le « modernisme » verbal d'une manière tout à fait inattendue : « Il (Charles VII) avait ceci

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 305.
(2) *Id.*, *ibid.*, t. I, p. 402.

d'excellent qu'il n'aimait pas du tout les prouesses et qu'il n'était ni ne pouvait être de ces *chevalereux* qui faisaient la guerre *en beauté* (1). » On pourrait multiplier les exemples. Peut-être était-il imprudent de faire tant de sacrifices à l'unité de ton et de langue, et de s'en vanter, alors qu'en fait on la respecte si rarement.

Discutable comme œuvre d'art, malgré de fort belles parties, la *Vie de Jeanne d'Arc* a-t-elle, au point de vue historique, toute la haute et durable valeur que l'on pourrait souhaiter? A en croire M. France, il aurait tout fait pour qu'il en fût ainsi. Étude directe de toutes les sources imprimées, de tous les documens ou travaux de détail publiés ultérieurement, voyages, vision personnelle de tout ce qui, — miniatures, images peintes ou taillées, monumens, meubles, costumes, objets divers, — nous reste de ces âges disparus, l'historien n'aurait rien négligé pour que son enquête fût aussi complète que possible, pour faire œuvre non seulement « très honnête, » mais impartiale, impersonnelle et objective : « Je crois, nous dit-il, qu'au risque de ne point montrer toute la beauté de son cœur, il vaut mieux ne pas paraître dans les affaires qu'on raconte. J'ai écrit cette histoire avec un zèle ardent et tranquille ; j'ai cherché la vérité sans mollesse, je l'ai rencontrée sans peur. Alors même qu'elle prenait un visage étrange, je ne me suis pas détourné d'elle (2). » Ce sont là de bien belles déclarations, et Dieu veuille qu'elles soient justifiées !

Si l'on en croyait M. France, elles le seraient pleinement. Dans une *Préface* de 1909, — *Préface* où il y a beaucoup d'ironie, et un peu d'aigreur, — il nous affirme que ses plus sévères censeurs « n'ont pu découvrir dans son œuvre aucune erreur grave, aucune inexactitude flagrante. » « Il a fallu, ajoute-t-il, que leur sévérité se contentât de quelques inadvertances et de quelques fautes d'impression. » M. France se vante un peu. Si je pouvais résumer ici tous les articles critiques dont sa *Vie de Jeanne d'Arc* a été l'objet, et qui n'ont pas tous pour auteurs des « hagiographes, » comme il le dit dédaigneusement, on verrait qu'il y a dans son information plus de lacunes, et dans ses interprétations plus d'erreurs graves, plus

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 171.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. LXXXI.

d'arbitraire qu'il ne veut bien l'avouer (1). Mais ce ne sont là que les petits côtés de la question. La valeur historique d'une œuvre n'est pas à la merci de ces erreurs de détail, comme il s'en glisse même dans les œuvres le plus justement réputées. Quand toutes les inexactitudes que M. Aulard reproche à Taine seraient matériellement établies, — et elles ne le sont qu'une fois sur deux, — et quand elles auraient, — ce qui n'est pas, — toute l'importance que M. Aulard leur attribue, *les Origines de la France contemporaine* n'en seraient pas moins *les Origines de la France contemporaine*. Il faut voir les choses plus largement et de plus haut.

« L'histoire de Jeanne, — écrit très justement M. France, — l'histoire de Jeanne, je ne puis assez le dire, est une histoire religieuse, une histoire de sainte, tout comme celle de Colette de Corbie ou de Catherine de Sienne (2). » Et donc, son historien sera nécessairement un « hagiographe. » De quel droit, dès lors, écrire de l'honnête *Jeanne d'Arc* de l'honnête Wallon : « C'est une œuvre consciencieuse, morne et *d'un fanatisme modéré* (3) ? » Wallon, un fanatique, même « modéré, » — comme si les fanatiques pouvaient être modérés ! — J'ai peur que M. France ne traite un peu bien aisément de fanatiques tous ceux qui ne pensent pas comme lui. Mais voilà un mot qui me met en garde et en défiance au seuil même du livre. Est-ce là l'objectivité, l'impersonnalité qu'on nous avait promises ? Car enfin, Jeanne d'Arc, pas plus que Wallon, n'était une « libre penseuse : » elle a droit, au moins autant que son historien, à l'épithète de « fanatique. » Et assurément, M. France ne le dit pas, il n'ose pas le dire, même si, dans le fond de son cœur, il le pense. Mais s'il ne le pense pas, pourquoi tant d'ironies, tant de traits cinglans à l'adresse de l'héroïne, ou des croyances qui

(1) Voyez, entre autres, outre l'article de M. Doumic dans la *Revue* du 15 avril 1908, ceux de Gabriel Monod dans la *Revue historique* de mai-août 1908 (p. 410-416), de M. Germain Lefèvre-Pontalis dans *l'Opinion* du 22 février 1908, de M. Frantz Funck-Brentano dans la *Revue hebdomadaire* du 4 juillet 1908, de M. Salomon Reinach dans la *Revue critique* de mars 1909, le petit livre de M. Andrew Lang, *la Jeanne d'Arc de M. Anatole France* (Perrin, 1909), et l'article d'Achille Luchaire dans la *Grande Revue* du 25 mars 1908 (p. 209-235) : « Au total, concluait Luchaire un livre singulier, et difficile à classer, où se décèle, avec une rare facilité de vision historique et un véritable effort d'érudition, l'inexpérience d'un historien de fraîche date. »

(2) *Vie de Jeanne d'Arc*, tome I, p. LXXX ; — Cf. aussi, p. XXXII.

(3) *Id., ib.*, p. LXVII.

ont soutenu son héroïsme? « En fait, comme on le pense bien, confessés ou non, près d'elle ou loin d'elle, ces soudards commettaient *tous les péchés compatibles avec la simplicité d'esprit,* mais *l'innocente* n'en voyait rien ; ouverts aux choses invisibles, *ses yeux étaient fermés aux choses sensibles.* » Aimez-vous beaucoup ce ton disgracieux de supériorité protectrice? « La Pucelle avait raison plus qu'elle ne croyait. *Tout dans son armée allait à la grâce de Dieu.* » « Le duc d'Alençon admira cette prophétie. Sans doute la Pucelle était venue pour le sauver, et elle n'était pas venue pour sauver le sire Du Ludde. *Les anges du Seigneur viennent pour le salut des uns et la perte des autres.* » « Depuis plus de trois mois, *ses voix la tympanisaient* avec l'assaut de Paris... Elle agissait sur le conseil de ses voix et ses déterminations *dépendaient du moindre bruit qui se faisait dans ses oreilles.* » « Si les docteurs avaient vu, comme elle, à toute heure du jour, *le ciel leur dégringoler sur la tête* (1)... » Et je passe sur bien d'autres inconvenances. Comprenez-vous maintenant pourquoi M. France, dans sa Préface, est si indulgent pour « les petits vers de *la Pucelle* » de Voltaire (2)? Et est-ce là vraiment ce qu'il appelait « ne pas paraître dans les affaires qu'on raconte, » et, au temps des *Noces corinthiennes,* « porter aux choses saintes un respect sincère? »

Si ce n'étaient là que des fautes de tact et de goût, on les passerait volontiers à maître Jérôme Coignard. Mais elles sont le signe et la preuve d'un état d'esprit qui se traduit par des torts historiques infiniment plus graves. M. France appartient à l'époque, déjà bien lointaine, où l'on niait, sans même le discuter, le surnaturel, et où l'on expliquait toutes choses en histoire par « les grandes pressions environnantes. » Comme il a négligé, sur tous ces points, de reviser les idées de sa jeunesse, il a cru faire merveille en appliquant à l'histoire de Jeanne d'Arc les théories qui avaient cours il y a un demi-siècle, et c'est, si je puis dire, à travers ce parti pris philosophique qu'il a lu les textes et regardé les faits. Dès 1890, il écrivait déjà, à propos de la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier :

(1) *Vie de Jaenne d'Arc,* t. I, p. 309, 409, 413; t. II, p. 73-74, 280.

(2) *Id.,* t. I, p. LXII. — Est-ce que je me trompe? Il me semble qu'un certain nombre de ces traits fâcheux, surtout dans le premier volume, ont été ajoutés après coup, comme si le préfacier de M. Combes, revoyant une première rédaction déjà ancienne, avait voulu y mettre sa marque nouvelle.

Je crois, pour ma part, que rien dans la vie de Jeanne d'Arc ne se dérobe, en dernière analyse, à une interprétation rationnelle. *Là, comme ailleurs, le miracle ne résiste pas à l'examen attentif des faits.* Le tort de ses biographes est de *trop isoler* cette jeune fille, de l'enfermer dans une chapelle. Ils devraient, au contraire, la placer dans son groupe naturel, au milieu des prophétesses et des voyantes qui foisonnaient alors... *Notre Jeanne ne perdrait rien* à être expliquée de la sorte. Elle n'en paraîtrait ni moins belle, ni moins grande, pour avoir incarné le rêve de toutes les âmes, pour avoir été véritablement celle qu'on attendait (1).

M. France a, depuis, réalisé ce programme. Personne ne lui reprochera d'avoir « trop isolé » Jeanne d'Arc : par tous les moyens possibles, il la « baigne » dans son temps, il l'y noie. Sa mission avait été prophétisée, préparée de longue date ; elle lui a été *suggérée* par on ne sait quel religieux contemporain. Et comme cette mission correspondait aux vœux de tout un parti puissant et habile, Jeanne n'a eu, en quelque sorte, qu'à se laisser porter par ce parti, et par les circonstances, pour la bien remplir. Elle croyait agir sur les conseillers du Roi ; ce sont eux qui agissaient sur elle ; ce sont eux qui l'ont « mise en œuvre, » suivant une expression que M. France emploie jusqu'à satiété. Et voilà, en bref, tout « le mystère de Jeanne d'Arc. »

Et voilà aussi une admirable façon de simplifier l'histoire ! Les grands événemens, on les résout en une série de petits faits obscurs, qui ont la banalité des « faits divers » de la vie quotidienne ; les grands hommes, les héros, les saints, on les réduit à l'état d'automates, aveugles et bornés ; on dissout leur personnalité dans la foule anonyme et inglorieuse de ceux qui rêvent éternellement sans agir ; et l'on ramène le drame émouvant de l'histoire à la platitude de nos destinées communes.

Mais l'histoire ne se laisse pas ainsi impunément travestir ; les faits et les hommes parlent plus haut que les constructions arbitraires d'un rationalisme à courte vue. Si l'on compare la situation générale non seulement de la France, mais de la chrétienté tout entière, à la veille de l'apparition de Jeanne d'Arc et au lendemain de sa mort, — ce que M. Anatole France s'est bien gardé de faire, mais ce que M. Hanotaux a fait supérieurement, — on constate ce que Pascal eût appelé « un renversement du pour au contre ; » et ce changement peut s'exprimer

(1) *Vie littéraire*, t. III, p. 252.

en deux mots : Avant Jeanne, un grand peuple se débat dans les dernières convulsions de l'agonie et va disparaître de la scène du monde ; après Jeanne, un grand peuple est ressuscité. Et que ce soit là l'œuvre de Jeanne, et de Jeanne seule, — de Jeanne aidée, bien entendu, par ceux à qui elle avait fait partager sa foi, et dont elle avait renouvelé l'âme, — c'est ce qui ressort non seulement de l'étude des textes et des documens contemporains, non seulement des *Histoires* autres que celle de M. France, mais, chose bien plus piquante, puisqu'elle est involontaire, de l'*Histoire* de M. France lui-même. Oui, M. France a beau vouloir nous montrer, — en dépit des faits les plus avérés et des témoignages les plus certains, — que rien dans l'œuvre de la Pucelle n'appartient en propre à la Pucelle même : à travers ses réticences, ses atténuations, ses hypothèses, ses interprétations soi-disant rationnelles, nous entrevoyons, malgré lui, que Jeanne, forte de l'assurance de ses Voix, a su imposer sa conviction, et sa volonté, aux conseillers du roi Charles, au faible roi Charles lui-même, aux chefs de l'armée royale. *Venit, vidit, vicit.* Et c'est si bien là la vérité de l'histoire qu'elle s'impose à M. France : « *Elle avait tout fait, puisque sans elle on n'aurait rien fait* (1), » dit-il de la Pucelle après sa première victoire. On ne saurait mieux dire : ce pourrait être là l'épigraphe d'une *Vie de Jeanne d'Arc.*

Pourquoi donc M. France, non seulement dans sa *Préface*, mais dans tout le cours de son livre, et plus particulièrement, ce me semble, dans son second volume, a-t-il pris comme tâche, sous prétexte de l'« humaniser, » de rabaisser la Pucelle, de diminuer l'importance de son rôle et de sa mission ? C'est sans doute parce que son intelligence, essentiellement amie des « coteaux modérés, » est peu familière avec les hauts sommets de l'histoire. Et elle habite aussi peu volontiers les hauts sommets de la pensée. Le problème métaphysique et psychologique que soulèvent la personne et la destinée de Jeanre d'Arc, — ce problème que M. Hanotaux, a posé avec tant de vigueur et de franchise (2), — M. France, lui, ne le pose nulle part ; nulle part il ne l'aborde directement, bien en face ; il le fuit, il l'élude, il

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 339.

(2) On me permettra de renvoyer sur ce point à l'étude que j'ai consacrée à *la Jeanne d'Arc de M. Hanotaux* dans mes *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui* (Hachette, 1912).

se contente de le trancher... par prétérition. Il ignore évidemment comment la question du surnaturel se pose dans la philosophie contemporaine; il ne connaît pas les travaux de M. Lachelier, de M. Boutroux, de M. Bergson, de M. Le Roy, et même si certain *Bulletin de la Société française de philosophie*, où le *Problème du miracle* est discuté d'une manière bien suggestive (1), avait paru avant l'achèvement de sa *Jeanne d'Arc*, je ne pense pas qu'il aurait eu la curiosité de le feuilleter. Or, l'on peut regretter que l'auteur d'une « Vie de sainte» où sont nécessairement impliquées de si graves questions, soit resté étranger à la manière dont les plus « libres » esprits les envisagent aujourd'hui.

Métaphysiquement donc, peut-on admettre que la destinée et l'œuvre de Jeanne d'Arc s'expliquent tout « naturellement, » — comme par exemple celles d'un Du Guesclin, — en vertu, je ne veux pas dire des lois, mais des habitudes du déterminisme historique? ou bien sommes-nous en présence d'un phénomène « hors cadre » et « hors série, » inséré, bien entendu, dans la suite des événemens historiques, mais y formant contraste, et irréductible aux explications communes? Et, psychologiquement, suffit-il, pour expliquer la Pucelle, de reconnaître en elle une jeune fille de grand cœur et de haute piété, exaltée jusqu'à l'héroïsme par sa piété même, ou une malade, une anormale, « fanatisée, » jouet et victime des fatalités organiques? A ces questions, on sait comment, en fait, non sans se contredire d'ailleurs quelquefois, M. France a essayé de répondre. Il ne voit rien d'étonnant dans la destinée de Jeanne : « La mauvaise fortune des Anglais à partir de 1428, nous dit-il, *s'explique tout naturellement...* Ce dont on peut être surpris, ce n'est pas que les Anglais aient été chassés de France, c'est qu'ils l'aient été si lentement (2). » Et il ne va pas jusqu'à faire de la Pucelle une « hystérique notoire, » — il se contente de le laisser insinuer par le Dr Dumas, contre l'autorité duquel on peut invoquer celle du Dr Babinski (3), — mais il en fait une malade, —

(1) *Bulletin de la Société française de philosophie*, mars 1912. *Le Problème du miracle* (Thèse de M. Le Roy; — Discussion de MM. Blondel, Brunschvicg, Couturat, l'abbé Laberthonnière, Parodi), Paris, Armand Colin, in-8.

(2) *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. XLIX, LI.

(3) Voyez J. Babinski, *Démembrement de l'hystérie traditionnelle : Pithiatisme* (Paris, Imprimerie de *la Semaine médicale*, 1909), et J. Babinski et Jean Dagnan-Bouveret, *Émotion et hystérie* (*Journal de psychologie normale et pathologique*,

il parle de son « état pathologique, » — une perpétuelle hallucinée, et il admet comme une chose évidente que ses « perceptions de l'ouïe et de la vue » sont « fausses » de tous points. « Une automate, perpétuellement hallucinée, qui n'obéit qu'aux suggestions des clercs, incapable de sentimens propres et d'initiative personnelle, et qui n'a même pu concevoir d'elle-même l'idée qu'un prince français n'est roi que lorsqu'il est sacré, et qu'il faut avant tout le conduire à Reims, est-ce là vraiment la Jeanne d'Arc de la vérité et de l'histoire? On nous permettra encore d'en douter. » C'est un historien de métier peu suspect de « cléricalisme, » c'est un médiéviste ici qui parle; c'est Achille Luchaire, et on ne peut que lui donner raison.

Pour ma part, je l'avoue, ces façons de raisonner m'étonnent toujours. Comment ne voit-on pas qu'elles éludent, qu'elles ajournent la difficulté, disons mieux, qu'elles l'escamotent, mais qu'elles ne la suppriment pas? — C'est un clerc qui a suggéré à Jeanne sa mission? — Pourquoi un clerc? et quel est donc le nom de ce clerc mystérieux? Et pourquoi a-t-il fallu une Jeanne d'Arc pour réaliser son plan de salut? Mais n'insistons pas sur tout ce qu'il y a de vague, d'arbitraire, et même de fantaisiste, et en tout cas, d'hypothétique et de conjectural, — de l'aveu même de M. France, — dans ces explications soi-disant « rationnelles. » Accordons à l'historien de la Pucelle tout ce qu'il veut; accordons-lui même plus qu'il ne demande, et acceptons comme faits prouvés, vérifiés, inattaquables, toutes les hypothèses qu'il présente. C'est entendu : Jeanne d'Arc a été toute sa vie un instrument entre les mains des prêtres. On lui a suggéré sa mission et ses voix. On lui a inspiré, dans le plus petit détail, tout son plan de campagne. C'était une hallucinée, une des pénitentes du frère Richard, comme la Pierronne, comme Catherine de la Rochelle. C'était une hystérique notoire... Et puis après? Qu'est-ce que cela prouve? En est-il moins vrai qu'une simple « bergerette » a fait ce que tant d'autres n'ont pas su, pu, ou voulu faire? En est-il moins vrai qu'une enfant de dix-huit ans, *en écoutant ses voix*, a traversé la moitié de la France pour aller trouver son « gentil » dauphin à Chinon, qu'elle a fait lever le

mars-avril 1912). — Il résulte des travaux du docteur Babinski que nombre de faits que jusqu'ici on désignait sous le nom d'hystériques doivent être rapportés à de tout autres causes, et que, comme le disait déjà Lasègue, « l'hystérie est une corbeille dans laquelle on jette les papiers qu'on ne sait où classer. »

siège d'Orléans, conduit et fait sacrer son roi à Reims, et, malgré son emprisonnement, malgré sa mort, « bouté les Anglais hors de France, » changé le cours de l'histoire de son pays, et même, M. Hanotaux l'a bien montré, de l'Histoire universelle ? Oui ou non, est-ce Jeanne d'Arc qui a fait cela ? Et si c'est elle, et non pas une autre, voilà ce qui est, — ne disons pas surnaturel, pour ne rien préjuger, — mais extraordinaire, mais « hors de l'ordre commun, » mais véritablement unique. Ce qui est extraordinaire, c'est, d'une part, l'*unicité* du cas de Jeanne d'Arc ; et ce qui est extraordinaire, c'est, d'autre part, la *disproportion* qui existe entre la personne de l'héroïne et la grandeur de son œuvre. En présence d'un cas comme celui de Jeanne d'Arc, il faut ou admettre les raisons d'ordre « surnaturel » que Jeanne donnait elle-même de son rôle et de sa mission, — et pourquoi son propre témoignage sur elle-même ne serait-il pas aussi recevable que celui de M. France ? — ou s'incliner devant le mystère, et dire tout simplement : « Je ne comprends pas. » Toute autre attitude de pensée me paraît assez peu philosophique. Quand, non content de nier le mystère, on prétend encore et surtout l'*expliquer*, on peut, autant qu'on le voudra, écrire une *Vie de Voltaire;* on n'écrit pas une *Vie de Jeanne d'Arc*.

IV

Nous nous sommes jusqu'ici prêté, aussi complaisamment que nous l'avons pu, à cet art savant, ingénieux, fertile en ressources, à cette pensée subtile, et un peu fuyante, qui charme et déconcerte tout ensemble. Le moment est venu d'immobiliser en quelque sorte notre modèle, de tâcher de préciser et de fixer les traits qui composeront son image dans la mémoire de ses futurs lecteurs. Son œuvre n'est assurément point achevée : telle qu'elle est pourtant, elle est très suffisamment complète, et il n'est guère probable qu'elle nous réserve à l'avenir beaucoup d'imprévu.

Un artiste : c'est, je crois, le premier mot qui vient à l'esprit ou sous la plume, quand, après avoir lu les trente et quelques volumes de M. France, on essaie de traduire l'impression qu'il nous laisse. Un artiste qui n'est point complet, auquel il manque, dans tous les genres où il s'est exercé, la grande ori-

ginalité créatrice, la puissance de composition et le don de sympathie, mais un artiste qui rachète, en partie, par l'habile exécution du détail, par la grâce élégante et industrieuse de la forme, quelques-unes de ses imperfections ou de ses lacunes.

On a tout dit sur la langue et le style de M. Anatole France, et nous-même, nous avons cité de lui des pages auxquelles nous n'avons pas marchandé notre admiration. Mais à cet égard, n'est-on point parfois allé un peu bien loin dans l'éloge, et même dans l'hyperbole ? A en croire quelques-uns de ses panégyristes, — les Léon Blum, les Fernand Gregh, — c'est aux plus grands maîtres de la langue qu'il faudrait comparer, et peut-être préférer, l'auteur de *Crainquebille*, et les noms de Racine, de Fénelon, de Voltaire, de Renan, sont par eux bien aisément prononcés. « Le premier écrivain de son temps (1), » dit l'un. Et l'autre : « Ce sera un grand classique. On n'a jamais mieux écrit en français, ni au XVIIe, ni au XVIIIe siècle. C'est la perfection. Renan même écrivait moins bien (2)... » N'exagérons rien. On trouve chez M. France des « dans le fait, » des « dans un but, » des « par contre, » des « voire même » qui feraient froncer le sourcil à plus d'un puriste. Il emploie presque toujours le mot « sensualisme » pour le mot « sensualité (3), » et je sais de petites incorrections jusque dans *le Crime de Sylvestre Bonnard*. D'autre part, son style a infiniment de grâce, c'est entendu ; mais n'est-il pas un peu monotone ? Les effets, trop calculés, manquent trop souvent d'imprévu ; les mêmes coupes de phrases se répètent avec une insistance quelque peu fatigante, et le rythme, le balancement de la période a l'air d'obéir à des lois fixes, presque à un mot d'ordre. Bref, il y a du procédé et un peu d'artifice dans ce style ; et il suffit de le comparer à celui des « grands classiques » pour voir ou pour sentir ce qui lui manque de spontanéité, de liberté, de vigueur nerveuse. Sainte-Beuve parle quelque part, à propos de Balzac, de « ce style si souvent chatouilleux et dissolvant, énervé, rosé, et veiné de toutes les teintes, ce style d'une corruption délicieuse, tout asiatique comme disaient nos maîtres, plus brisé par places et

(1) Léon Blum, *En lisant*. Ollendorff, 1906, p. 45.

(2) Fernand Gregh, *Anatole France*, *Revue Bleue* du 23 février 1901.

(3) « Hélène était d'un *sensualisme* précoce. » (*Jocaste*, éd. actuelle, p. 31) ; « la nature réunit le *sensualisme* et l'ascétisme dans son sein immense. » (*le Jardin d'Epicure*, p. 264).

plus amolli que celui d'un mime antique (1). » Est-ce que quelques-uns de ces traits ne s'appliqueraient pas assez bien à l'auteur de *Thaïs?* « La langue de celui-ci, a dit Angellier, pour exquise qu'elle soit, sent le renfermé ; elle a une odeur de cabinet de travail ou de salon, un parfum d'autrefois, de fleur desséchée ; elle est dépaysée au grand air. Même ses paysages sont vus à travers des vitres ; ils ont quelquefois la couleur, ils n'ont jamais la brise (2). »

Il y a bien du vrai dans ces observations. Mais il nous faut serrer les questions de plus près, et, nous remémorant les plus belles pages de M. France, nous demander ce qui, en dépit des imitations qu'elles trahissent, en constitue, malgré tout, l'originalité, et ce qu'elles nous révèlent aussi du tempérament propre de l'écrivain :

Chaque fois que de sa voix grasse de vieux sermonnaire il prononçait lentement cette phrase : « Les débris de l'armée romaine gagnèrent Canusium à la faveur de la nuit, » je voyais passer en silence, à la clarté de la lune, dans la campagne nue, sur une voie bordée de tombeaux, des visages livides, souillés de sang et de poussière, des casques bossués, des cuirasses ternies et faussées, des glaives rompus. *Et cette vision, à demi voilée, qui s'effaçait lentement, était si grave et si fière, que mon cœur en bondissait de douleur et d'admiration dans ma poitrine* (3).

Qu'on rapproche de cette page étonnante celle où M. France nous conte sa première « vision éblouie » de Cléopâtre. « C'était au collège, l'année de sa rhétorique, l'hiver, un vendredi, pendant le repas de onze heures. » Dans la salle maussade, humide, bruyante et froide, un élève lisait tout haut du Rollin : « Jamais je n'avais senti plus péniblement les vulgarités et les inélégance de la vie... Tout m'était à dégoût. Dans le tintement de la vaisselle, la voix du lecteur, par intervalles, m'arrivait aux oreilles. »

Tout à coup j'entendis le nom de Cléopâtre et quelques lambeaux de phrases charmantes : « Elle allait paraître devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit... Sa personne plus puissante que toutes les parures... Elle entra dans le Cydnus... La poupe de son vaisseau était tout éclatante d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent... » Puis les noms caressans des flûtes, de parfums, de Néréides et d'Amours. *Alors une vision délicieuse remplit mes yeux. Le sang*

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 442.

(2) *Préface* à la traduction d'*An Inland Voyage*, par R. L. Stevenson. Le Chevalier, 1900, p. 6.

(3) *Le livre de mon ami*, p. 153.

me battit aux tempes ces grands coups qui annoncent la présence de la gloire et de la beauté. Je tombai dans une extase profonde. Le préfet des études, qui était un homme injurieux et laid, m'en tira brusquement en me donnant un pensum pour ne m'être pas levé au signal. Mais, en dépit du cuistre, j'avais vu Cléopâtre [*La Vie littéraire*, t. IV, p. 129].

Voyez-vous comme, chaque fois, la scène se reconstitue avec une exacte et vivante précision dans sa pensée? Sa vision d'autrefois renaît devant les yeux de son âme aussi nette, aussi émouvante qu'au premier jour, et il n'a qu'à en noter scrupuleusement tous les détails pour la faire surgir à nos regards. Et en même temps, voyez-vous comme les images, même celles qui sortent des livres, agissent sur cette organisation d'artiste? Il s'y livre, si l'on peut dire, corps et âme. C'est une sensation qui entre en lui, qui s'empare de tout son être, même physique, contre laquelle il se garde bien de réagir, à laquelle il s'abandonne passionnément, comme pour épuiser toute la volupté qu'elle recèle. Et c'est ce frémissement voluptueux, c'est cet ébranlement sensuel qu'il réussit à faire passer dans ses phrases, et qui donne à ses meilleures pages « cette *efflorescence* » que Sainte-Beuve goûtait déjà dans Balzac. « Chateaubriand, a dit bien joliment M. Charles Maurras, communique au langage, aux mots, une couleur de sensualité, *un goût de chair.* » J'en dirais volontiers autant de M. Anatole France.

Cet artiste n'est d'ailleurs pas uniquement un artiste. Il ne faudrait assurément pas le travestir en philosophe, ni même en un grand penseur : il n'a pas créé de système, et il est difficile de lui assigner, dans l'ensemble des théories contemporaines, une idée dont il soit proprement l'inventeur. Mais il a touché à beaucoup de questions, au moins incidemment; il a exprimé avec une vivacité originale, parfois avec profondeur, presque toujours avec un rare bonheur, les conceptions qui avaient cours autour de lui, et il est fort remarquable que ses pages les plus concrètes, les plus poétiquement descriptives, ne sont pas uniquement plastiques; elles ont, à chaque instant, comme des échappées sur le monde des idées abstraites. Il est donc possible, et il est légitime, plus même que pour d'autres écrivains, de scruter ses tendances maîtresses et de définir l'attitude générale de sa pensée.

Rien de plus malaisé, semble-t-il au premier abord. Peu d'esprits passent pour être plus difficilement saisissables, et il

est certain qu'il s'est beaucoup contredit. Nous-même, sur plus d'un point important, avons dû l'opposer à lui-même, et si nous avions mis la moindre malice à nous amuser à ce jeu, comme nous aurions pu nous y livrer plus souvent! Mais quoi! quel est l'homme, quel est le logicien même qui ne s'est jamais contredit dans sa vie? Et n'est-ce pas Pascal qui a déclaré que « la contradiction n'est pas marque infaillible d'erreur? » Et puis, à y regarder d'un peu près, je suis très frappé de voir que les esprits à qui l'on a fait une réputation, d'ailleurs justifiée, de dogmatisme, — un Bossuet, un Taine, un Brunetière, — sont justement ceux dont la pensée est, au fond, sinon le plus flottante, tout au moins le plus variable, tandis que les esprits réputés ondoyans, — un Fénelon, un Renan, — sont ceux qui, au total, varient le moins. Sur ce point encore, M. France ressemble à Renan, dont le « *discours fluide,* » — comme il l'a dit d'un mot qui s'appliquerait si bien à lui-même, — recouvre, en fait, une pensée si ferme, et même si obstinée. M. Anatole France s'est contredit souvent, j'y consens : mais a-t-il jamais célébré l'avènement du christianisme comme un fait heureux de l'histoire humaine? a-t-il jamais fait l'apologie de l'ascétisme? a-t-il jamais condamné la volupté? Et assurément, il a évolué, mais beaucoup moins qu'on ne l'a dit; et c'est le *ton* de ses ouvrages qui a évolué, bien plutôt que le *fond* de sa pensée. Je l'ai déjà indiqué, et je le répète avec insistance : plus je creuse en M. France, plus je trouve en lui un fils du XVIIIe siècle, un héritier direct du « bon » Denis Diderot. « Le fond de M. France, a très bien dit M. Faguet, c'est l'horreur du merveilleux, l'horreur du surnaturel, l'horreur, pour parler cru, des religions. Or, en son temps de nonchalance, il détestait tout cela autant qu'aujourd'hui. Toute la différence, c'est qu'il le détestait sournoisement. Sa plus grande volupté intellectuelle d'alors, c'était de raconter des histoires religieuses, en y glissant des sourires d'impiété discrets et élégans. » Et quand je songe à ses tout premiers écrits, — ceux d'avant 1870, — à quelques-uns de ses vers, aux insinuations, aux déclarations qui lui échappaient, même « en son temps de nonchalance, » à l'âpreté, à la violence multipliée des négations dont il a émaillé ses livres et ses discours depuis vingt ans, à sa *Jeanne d'Arc* enfin, je ne puis m'empêcher de donner pleinement raison à M. Faguet.

Je n'ai pas à discuter, à réfuter ici les opinions religieuses, ou plutôt irréligieuses, de M. Jérôme Coignard. Si je le faisais, je ne croirais pas pouvoir mieux faire que de reprendre et de développer une page inédite de Brunetière sur Diderot. Elle date de 1880, cette page; elle est donc d'une époque où, travaillant sur l'*Encyclopédie*, Brunetière, simple historien et « philosophe, » n'avait encore pris position ni sur la question religieuse, ni contre M. France :

Eh bien! — s'écriait-il, — supposons un instant que Diderot ait raison; supposons qu'au XVIIIe siècle il ait eu le droit de ne voir dans le christianisme qu'un amas de « superstitions impertinentes, » et de « pratiques abominables; » allons plus loin, suivons-le jusque dans cette honteuse dérision de l'Évangile, et supposons un instant avec lui que dix-huit siècles de christianisme aient tiré leur origine d'une fable enfoncée dans la mémoire des hommes par la violence et la brutalité; rien n'est plus contraire à la vérité de l'histoire, on le sait; mais n'importe, accordons-lui comme à Voltaire tout ce qu'ils nous demandent; ils n'oublient qu'un point, un seul point, et ce seul point est tout: c'est que, dix-huit cents ans, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, ce qu'il y a de plus gracieux, comme ce qu'il y a de plus héroïque, ce qu'il y a de plus humble comme ce qu'il y a de plus fier, est venu se greffer sur cette tige...

Oui, voilà ce que n'explique pas *l'Ile des Pingouins* elle-même.

Mais, encore une fois, nous essayons de définir M. France, nous ne le discutons pas. Et, à cet égard, tout persistant qu'il soit, je me demande si son antichristianisme est bien son fond véritable, ou plutôt encore son *tréfond*, et s'il ne procéderait pas lui-même d'une disposition plus générale et plus permanente qui nous expliquerait tout entier l'auteur de *Thaïs*. A la question ainsi posée, il n'y a, je crois, qu'une réponse. On se rappelle la page célèbre où Montaigne fait l'éloge de la volupté : «... Quoi qu'ils en disent, en la vertu même le dernier mot de notre visée, c'est la volupté. *Il me plaît de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contre-cœur...* » Est-ce que ce ne pourrait pas être la devise de M. France? et puisqu'on l'a souvent rapproché de Montaigne, est-ce qu'il ne pourrait pas emprunter cette épigraphe au vieil écrivain? Le poète des *Noces corinthiennes* nous l'a dit d'ailleurs, ou laissé entendre plus d'une fois, il nous le crie par toute son œuvre : sa faculté maîtresse est la volupté. « *Je puis dire que mon existence ne fut qu'un long désir,* » écrivait-il hier encore. De là son style où, dans les meilleures pages,

on goûte et l'on admire, comme l'a très bien dit le dernier et le plus pénétrant de ses critiques, M. G. Michaut, « je ne sais quelle langueur ardente, à la fois insinuante et chaude, dont l'impression est contagieuse. » De là son goût pour les scènes voluptueuses, et la perfection avec laquelle il les traite. De là sa haine pour les religions en général et pour le christianisme en particulier, qui proscrit le plaisir, prêche l'ascétisme, et divinise la douleur. De là son horreur du stoïcisme qui est « rude » et « professe trop d'austérité (1). » De là son attachement au XVIII[e] siècle qui a si généreusement affranchi les instincts du frein des antiques disciplines. De là le dilettantisme qu'il a si longtemps affiché : car il n'est rien au voluptueux qui ne puisse être objet de volupté secrète. De là ses tendances à l'anarchie : car toute règle sociale est une barrière imposée à la fantaisie de la jouissance individuelle. De là son « socialisme, » car il n'a pas mauvais cœur, et il veut que tous les hommes aient leur part de « la fête de la vie. » Et de là enfin l'amertume, la tristesse et le goût de cendre qui se dégagent de son œuvre : car, comme tous les grands Épicuriens, il n'a pu assouvir son immortel désir, il a vu l'ombre de la mort se mêler à toutes ses

(1) Discours prononcé au *Diner des « Amis de Montaigne, »* le 8 juin 1912 par M. Anatole France (*Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 1913, fasc. I, p. 24). Il y a là toute une page sur l'épicurisme de Montaigne, et contre le stoïcisme et contre le christianisme, qui résume très bien toute la philosophie de M. France, et dont je ne puis m'empêcher de citer quelques lignes : « Montaigne était épicurien. Et les épicuriens sont des hommes qu'on a plaisir à fréquenter. Forcés d'être vertueux, ils donnent à la vertu une figure qui n'effraye pas; ils la rendent humaine et naturelle et, s'il se peut, agréable et même voluptueuse. Et puis, ils sont discrets, ne s'imposent point et ne parlent point au nom des dieux jaloux... Il y a dans le stoïcisme quelque chose de roide et de tendu qui répugnait à son génie aimable. Le stoïcisme est rude; il va rarement sans orgueil ni même sans quelque hypocrisie. C'est s'exposer à feindre que de professer trop d'austérité. Le stoïcisme est ennuyeux, même chez un Marc-Aurèle, et il n'est point artiste. On en peut dire autant, et même on en peut dire davantage de toutes les doctrines qui demandent trop d'efforts à la nature humaine, qui la veulent raidir à l'excès et qui nient que la douleur soit un mal. Mais que penser des doctrines, plus sombres mille fois, qui veulent que la douleur soit un bien désirable, une faveur céleste, qu'elle ait des mérites spéciaux, que des privilèges y soient attachés, et que la vue enfin d'un homme accablé de privations et de souffrances, soit un spectacle agréable à la divinité? » — Le même discours contient une allusion directe à Brunetière : « Il fut naguère, il fut, dans le royaume de scolastique, un petit homme parleur et disputeur, d'un bois très dur et de formes acerbes, coupant comme un couteau à papier. Athée et fanatique, il avait feuilleté Montaigne... » Parler en ces termes parfaitement désobligeans, et d'ailleurs inexacts et injustes, d'un adversaire mort, et qui ne peut plus se défendre, ce n'est peut-être pas faire preuve d'une vertu très aimable, — ni très généreuse.

joies, et il en a touché l'irrémédiable néant. *Surgit amari aliquid...*

Et de là peut-être aussi sa perpétuelle ironie. Car « l'ironie, c'est la gaieté de la réflexion et la joie de la sagesse. » L'ironie est un régal divin, et nul doute que, si le monde pouvait avoir un sens, il ne fût l'œuvre, prodigieusement réjouissante, de quelque ironique démiurge. L'ironiste se ménage des voluptés à nulles autres secondes, puisqu'il est le seul à pouvoir en jouir pleinement. Songez donc! il se moque à la fois de son sujet, de ses lecteurs et de lui-même, et il est le seul à percevoir où finit sa raillerie et où le sérieux commence. Fête suprême d'une intelligence souveraine qui se crée un univers transcendant où nul esprit n'est assez fin, assez agile, assez ailé pour le suivre! Quelle joie de sentir que l'on plane bien loin au-dessus de la tourbe des intelligences épaisses et vulgaires! — Joie égoïste, en tout cas, et plus fallacieuse qu'on ne pense. Oh! je sais qu'à médire de l'ironie dans Athènes on se fait accuser d'être né en Béotie et de manquer totalement d'esprit de finesse. Mais la vérité vaut bien qu'on coure quelques risques pour elle. Et la vérité, c'est que l'ironie à jet continu, l'ironie qui ne respecte rien, l'ironie qui dissout et corrode tout ce qu'elle touche, loin d'être une marque de supériorité, est un signe de légèreté d'esprit. Tout railler, c'est ne rien comprendre, et il est plus facile de sourire que de penser. Croyez-vous donc qu'avec tout son génie, il fût une haute, large et profonde intelligence, ce Voltaire qui a été le roi des railleurs? Essayez de compter toutes les choses qu'il n'a pas comprises! Les ironistes peuvent bien, un temps, ravir l'admiration des hommes : ils ne la gardent pas toujours; surtout, ils ne conquièrent jamais ce quelque chose d'infiniment plus précieux : la tendresse. Les hommes n'aiment que ceux qui les aiment, ceux qui souffrent avec eux de leurs misères, de leurs faiblesses, qui en prennent leur humaine part, qui les aident à vivre le rêve douloureux de la vie. Mais ceux qui les méprisent, qui les raillent, qui les accablent du poids d'une supériorité d'ailleurs bien hypothétique, ceux qui tournent en dérision non seulement leurs passions et leurs vices, mais leurs vertus mêmes et leurs plus chères, leurs plus nécessaires croyances, ceux-là, les pauvres hommes peuvent bien, quelques années, s'amuser de leur virtuosité, et se laisser prendre à leurs grâces : ils ne les mettent pas au rang des

grands génies bienfaisans; ils ne les introduisent pas dans le chœur sacré des Dieux lares de la vie morale.

La vraie critique, assez souvent, ce n'est pas celle qu'on lit dans les journaux; c'est celle qu'on *parle*, en échangeant ses impressions entre amis, ou entre honnêtes gens. Dans un cercle assez nombreux où je me trouvais récemment, la conversation vint à tomber sur M. France. Il y avait là beaucoup de jeunes gens, et donc beaucoup d'iconoclastes. Chacun proposait sa définition, risquait sa formule, exprimait son opinion avec la vivacité tranchante et la liberté qui sont le charme piquant des entretiens de cette nature. Je voudrais pouvoir rendre la vivante physionomie de cette réunion, recueillir les « mots, » les ripostes, les saillies souvent contradictoires qui jaillissaient de toutes ces cervelles. — « Une magnifique orchidée, » disait l'un. — « Un homme de désir, » disait l'autre. — « Moi, reprenait un troisième, je pense de lui exactement comme Jules Lemaître : « Cet homme est l'extrême fleur du génie latin. » — « Vous voulez dire : alexandrin. M. France est le dernier des Alexandrins. » — « En tout cas, c'est le premier écrivain d'aujourd'hui. » — « Peut-être, si Pierre Loti, et, dans un autre genre, Jules Lemaître n'existaient pas. » — « Grand écrivain, si vous voulez, mais grand écrivain d'une époque de décadence. » — « En effet, il a le génie du pastiche : du pastiche intellectuel comme du pastiche verbal. » — « C'est l'Ironie faite homme. » — « C'est un demi-Montaigne qui a tourné à l'aigre. » — « C'est un corrupteur de la jeunesse. Hier encore, quand un collégien voulait s'émanciper, il lisait du France en cachette. — « Vous exagérez! vous êtes un puritain! Il n'y a pas corruption là où il y a tant de grâce... »

Un mathématicien philosophe et fin lettré, que toute cette jeunesse considère avec raison comme un maître, assistait en souriant à cet assaut de verve inventive. Il n'avait rien dit encore. Tout à coup, et comme s'il suivait un rêve intérieur, il laissa tomber ces mots : « Anatole France? le plus séduisant et le plus dangereux professeur d'anarchie que nous ayons eu depuis vingt ans. »

VICTOR GIRAUD.

SCÈNES DE LA PACIFICATION MAROCAINE

III[1]

UN POSTE FRONTIÈRE

Enfin seuls. — Un programme. — Les effets de l'intimidation. — La confiance naît. — Fondations d'un village : assistance médicale, plaisirs villageois et querelles de femmes. — Une coalition. — Entrée en campagne. — Justice sommaire. — La levée en masse. — Une surprise de douars. — La discorde chez les ennemis. — Une razzia. — La paix est assurée.

Les événemens semblèrent tout d'abord démentir l'optimisme d'Imbert. La sauvagerie du paysage exerçait une influence déprimante sur le moral des soldats. Quelques jours après l'inauguration du cimetière, au cours d'une querelle futile, un Sénégalais tuait un marsouin et se suicidait aussitôt. Puis, ce fut le tour d'une sentinelle qui reçut à bout portant, pendant la nuit, un coup de fusil mortel. Les tirailleurs en proie au béribéri, anémiés par les privations, supportaient mal les brusques changemens de température sur un plateau que le géodèse de la colonne plaçait à 800 mètres au-dessus de la mer. Les dissidens et leurs amis berbères, prompts à l'illusion, croyaient opportun de compléter par leurs fanfaronnades les effets de la maladie et du découragement. Ils avaient appris à narguer l'artillerie et, s'ils fuyaient les rencontres avec l'infanterie, ils ne se gênaient pas pour venir brûler leurs meules de paille ou vider leurs silos sous les vues du camp.

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre et du 1er novembre.

Malgré les vifs désirs des officiers et de la troupe, la « colonne des Zaër » tentait rarement de les déranger dans ces occupations. Son chef exécutait avec un sang-froid imperturbable le programme qui lui était imposé. Décidé à laisser après son départ un poste en état de se défendre seul, il ne voulait pas perdre son temps à guerroyer. Vers Sidi-Kaddour les convois affluaient, apportant des approvisionnemens et des matériaux. Les soldats, les gradés qui n'étaient pas employés aux escortes dérochaient le plateau, dressaient avec les blocs un mur d'enceinte en pierres sèches, transformaient le vallon en jardin potager, creusaient un puits, construisaient un abreuvoir. Les fantasias quotidiennes de l'ennemi, que suffisaient à rendre inoffensives les coups de canon tirés avec largesse, le va-et-vient des indigènes qui venaient au camp pour commercer, se soumettre ou parlementer, suscitaient bien chez les travailleurs des troubles de conscience néfastes pour l'activité des chantiers. Sollicitées à la fois par un zèle sans excès et par une intense curiosité, les équipes abandonnaient sans cesse la pioche et la barre à mine pour suivre du regard les flocons d'ouate des obus, pour discuter les manœuvres des groupes lointains de guerriers, pour épier le retour au bercail de quelques dissidens. Maïs en six semaines, des vivres pour trois mois étaient amoncelés sous les marabouts de l'intendance, un rempart haut de deux mètres protégerait la future garnison contre les surprises, le premier bâtiment du réduit sortait du sol rocheux, et, quoique maçonné avec de la glaise, il enlevait leurs dernières illusions d'indépendance aux indigènes encore indécis. La colonne, diminuée des effectifs qu'elle devait laisser à Sidi-Kaddour, pouvait donc s'éloigner vers le Nord où se préparait une concentration de toutes les troupes rendues disponibles par la pacification de Marrakech. On pensait alors que 6 000 hommes ne seraient pas de trop pour réduire le millier de Zemmour et de Zaër indomptés qui usaient leurs dernières cartouches et leurs derniers chevaux autour des postes entre Maaziz et Meknès.

Enfin, la colonne s'ébranla dans la direction de Camp-Marchand pour aller au rendez-vous. Elle contournait le massif montagneux où, d'après les avis d'émissaires, les ennemis voulaient lui offrir le combat. Elle aspirait à sa suite une partie des douars qui s'étaient peu à peu groupés autour du camp. Tout à fait rassurés par la création de Sidi-Kaddour, ils allaient re-

prendre possession de leurs anciens terrains de culture et de pâturage. Pointis, Merton, les officiers et la garnison entière avaient assisté au départ, échangé les souhaits d'usage en de telles circonstances, tandis qu'Imbert recevait les ultimes conseils de prudence et de longanimité.

Le plateau où pendant si longtemps avaient grouillé des foules d'hommes et d'animaux apparaissait bouleversé, boursouflé par les verrues des tranchées, des petits abris individuels, des feuillées. Çà et là, des taches d'un vert tendre dénonçaient les parcs des artilleurs et des cavaliers par la germination hâtive de l'orge des distributions. Des papiers, des objets de campement hors d'usage, des vêtemens et des chaussures en loques, des boîtes de conserve vides, étaient épars sur le sol, entre les roches où se glissaient déjà des chiens affamés, où s'abattaient des corbeaux et des vautours querelleurs. Le contraste entre l'animation bruyante de naguère et la solitude désolée qui entourait maintenant le poste était si brutal qu'une intense mélancolie envahit la garnison. Juchés sur les blocs énormes qui jalonnaient l'enceinte ou se dressaient en donjons décapités, des groupes silencieux contemplèrent longtemps le nuage roux qui planait sur la colonne invisible dans les ondulations du pays Zaër. Elle allait vers ses nouvelles destinées, vers les exploits et vers la gloire, tandis que les exilés de Sidi-Kaddour restaient confinés, inutiles et obscurs, entre leurs murailles.

« Bah! ne regrettez rien, dit Pointis à un mécontent qui geignait. Qui sait? Ceux qui partent et que vous enviez, peut-être vous jalouseront. — Qu'importe! répliqua l'autre. Ils vont marcher, se battre, voir du pays : c'est plus intéressant que de rester immobiles dans un poste. Et je voudrais bien être à votre place : je n'aurais pas planté ma tente ici... — Croyez-vous? Que verrais-je de nouveau? Rien que je ne connaisse déjà : des combats d'après la formule usuelle, d'interminables séjours derrière des tranchées, des soumissions, des fantasias de dissidens, qui se termineront, comme ici, par la fondation d'un poste. Ici, au contraire, je puis suivre le scénario complet d'une pacification dont la colonne, comme dans toutes les autres régions du Maroc, n'a été que le prologue. Avouez que, pour un touriste, c'est l'occasion unique, dont j'aurais tort de ne pas profiter! »

Imbert s'approchait, et son arrivée arrêta la discussion : « Enfin seuls! » dit-il d'un air goguenard à Pointis qui guettait

sur la physionomie de son ami l'appréhension des lendemains et le souci des responsabilités. « Pour la première fois, depuis les débuts de la grande colonne, je commence à respirer. Sans plus tarder, puisque tout le monde est sur le pont, je vais régler le programme des réjouissances. » Et se tournant vers un soldat qui béait, les yeux perdus dans le vague, il commanda : « Clairon, aux officiers ! » Les notes alertes jaillirent aussitôt sous le souffle puissant du marsouin, attirant vers la plate-forme les officiers empressés. Pointis, par discrétion, esquissa un mouvement de retraite : « Restez donc, cher ami, lui dit Imbert, qui serrait avec cordialité les mains des arrivans. Ces messieurs savent que vous êtes des nôtres; vous êtes aussi le seul représentant respectable, à Sadi-Kaddour, de la colonisation française en l'honneur de laquelle nous, guerriers, cherchons à pacifier le Maroc. Et ce que je dois dire n'a rien de mystérieux. » Pointis remercia et se fit tout petit derrière les officiers qui traçaient déjà autour d'Imbert un cercle d'auditeurs déférens.

Imbert les dénombra du regard. Tous étaient là. Le hasard avait vraiment bien fait les choses, car ce groupement fortuit d'officiers aurait satisfait le chef le plus exigeant. Jeunes et robustes, ils avaient acquis déjà sous d'autre cieux l'expérience des hommes et le goût du danger; leurs yeux reflétaient un désir intense de lutte et de mouvement. Ils s'offraient sans réserve pour travailler à la tâche commune, et ce qu'ils entendirent combla d'aise les plus ardens :

« Messieurs, disait Imbert, la colonne des Zaër a passé; nons restons pour compléter son œuvre. Quelques tribus ont accepté de déposer les armes. Non loin de nous, vers l'Est, de nombreux rebelles ont suivi les Bou-Acheria, réfugiés chez les Zaïan, qui préparent leur revanche et tenteront d'obtenir par la crainte la défection des nouveaux ralliés. Or, nous sommes assez forts pour transformer cette trêve précaire en paix définitive. Nous devons donner aux douars soumis la conviction de leur sécurité; il faut que les agens de désordre nous trouvent sans cesse en travers de leurs projets. Sans cesse, des reconnaissances sillonneront le district; elles auront des effectifs variables, pour que chacun de vous puisse affirmer ses qualités de chef. Le plus habile topographe d'entre vous dressera une carte détaillée qui nous dispensera bientôt de guides et nous permettra de suppléer à la mobilité de nos adversaires par une

connaissance parfaite du pays. Grâce à votre audace et à votre sang-froid, je ne doute pas que chaque rencontre sera un échec pour les partis de turbulens qui voudraient troubler la paix. Ils se lasseront plus tôt que nous, et d'ailleurs votre camarade Merton saura bien nous indiquer, avec le Service des Renseignemens qu'il a déjà organisé, les points vulnérables où nous devrons frapper. En résumé, c'est loin de nos murailles que nous défendrons le poste et ses cliens. La force d'attraction ou de résistance de Sidi-Kaddour réside surtout dans les jambes de ses soldats, et non dans la hauteur de ses remparts. »

Pendant ce discours, les physionomies s'étaient peu à peu illuminées; un murmure joyeux ponctua la péroraison. Un sous-lieutenant « fit calot » avec la fougue enthousiaste du saint-cyrien déchaîné. Ainsi, la garnison de Sidi-Kaddour allait échapper au cauchemar des factions peureuses, des alertes incessantes où les canons riposteraient coup pour coup aux fusils des dissidens. On allait faire œuvre de soldats, et non pas seulement de terrassiers; on se griserait d'espace, d'initiative et peut-être de gloire, au lieu de se terrer derrière des fortifications patiemment renforcées, ou de se consumer dans les fastidieuses escortes des convois. A l'époque des tâches obscures au sein de timides collectivités succédait enfin l'ère des efforts individuels avec leurs risques et leurs joies. C'était, pour les vétérans de l'A.O.F., de Madagascar ou du Tonkin, le retour à la tradition connue, à l'emploi des moyens moraux plus efficaces encore que la force brutale, où l'adresse du diplomate est plus prestigieuse que l'intrépidité du guerrier. Seuls quelques « vieux marocains, » longtemps suggestionnés par une ambiance déprimante, hochaient gravement la tête et prédisaient mentalement les pires catastrophes. Et tandis qu'Imbert réglementait la vie intérieure du poste, distribuait à chacun son rôle d'après ses aptitudes, ils le contemplaient avec commisération et chuchotaient entre eux : « Le commandant se croit toujours dans un pays de Chinois ou de nègres ! Vous verrez que la première reconnaissance va se faire chaudement accrocher, et ça finira par du vilain !... »

Merton, lui, exultait. Tard venu dans le « Service des Renseignemens, » les augures de cette administration vénérable l'avaient accueilli avec défiance. Ils faisaient souvent des gorges chaudes sur ce tringlot égaré dans leurs bureaux. Ils doutaient de son savoir-faire, et Merton qui avait longtemps piétiné dans

les emplois subalternes n'avait dû qu'à une excessive pénurie de personnel sa nomination à Sidi-Kaddour. Il le savait ; mais, adroit et résolu, il comptait bien esquiver les pelures d'orange que les événemens glisseraient sous ses pas. Dans ce poste nouveau, nulle tradition immuable ne pouvait gêner ses projets. Observateur sagace, il avait noté dans son esprit les fâcheux effets du désarroi de la politique française qui, parfois, au Maroc passait sans transition de l'excès de confiance à l'excès de timidité. Il pensait que la meilleure méthode consistait dans l'audace constante au service d'une prudence avertie. C'était d'ailleurs l'opinion d'Imbert, dont il devenait le collaborateur immédiat. Ainsi, par un phénomène rare dans l'Afrique du Nord, l'entente était complète entre le chef du poste et son officier de renseignemens.

Pressé d'agir, Imbert voulut démontrer dès le lendemain la justesse de ses théories. Pendant plusieurs semaines, la colonne des Zaër avait dû s'immobiliser, sans la déchiffrer, devant l'inquiétante énigme de l'Oued Grou. D'après les émissaires, la vallée profonde et tourmentée était peuplée de dissidens sans cesse à l'affût d'un mauvais coup. Elle bordait le pays Zaër où les agitateurs étaient sûrs de trouver un refuge inviolable. Les Zaër soumis n'osaient s'aventurer sur le plateau qui la dominait et dont les terres fertiles formaient leurs meilleurs champs. La saison, avancée déjà, était cependant favorable aux labours qui ne pouvaient plus être différés sans risquer d'exposer nos cliens à la disette. Or l'appât d'une récolte était le gage de leur fidélité. Il fallait donc les rassurer en montrant à leurs voisins que la distance et les ravins ne les protégeraient pas contre des représailles.

Pendant la nuit, une troupe nombreuse se rassembla dans la cour du poste. Guidée par un caïd et quelques indigènes sûrs du douar voisin, elle sortit de Sidi-Kaddour sans être éventée par les chiens qui rôdaient autour de l'abattoir, ni par les guetteurs que la rumeur publique accusait les dissidens d'envoyer chaque soir sur le plateau. Trois heures durant, jusqu'au lever du jour, la petite colonne serpenta dans les vallons, au milieu des rochers, glissa dans les vapeurs épaisses qui montaient des bas-fonds. Les troupiers marchaient en silence, feutrant leurs pas, trébuchant sur les cailloux, étouffant des jurons, ravis de se donner de l'air et de fouler eux aussi, en guerriers

redoutables, un sol qui semblait réservé aux prouesses équestres de fanfarons ennemis : « Ça y est! dit un loustic; le Mellah bouge! les Teurs n'ont qu'à se bien tenir! » Le propos courut comme un souffle dans les rangs et donna une vigueur nouvelle aux jarrets alourdis par le sommeil.

Soudain, le voile de brume se déchira. Par les brèches ouvertes dans les paquets d'ouate accrochés aux creux des ravins, aux saillies des rochers, le paysage apparaissait dans son imprévu mystérieux. En arrière, le bloc rougeâtre de Sidi-Kacem tapi dans un vallon évoquait une journée fameuse dans les annales de la colonne des Zaër. En avant, le plateau semblait finir au pied d'une ligne d'arbres rabougris, qu'écrasait encore un écran de montagnes toutes proches, aux profils tourmentés. Les cavaliers, dispersés en éventail protecteur, s'étaient arrêtés sur la bordure; collés contre les troncs des chênes verts et des thuyas, la carabine menaçante, ils inspectaient avec précaution, et leurs bras esquissaient en signes d'appel des gestes prudens. « Le Grou! le Grou! » cria tout à coup un gradé. Imbert qui suivait de près, avec Merton, Pointis et quelques officiers, se précipita jusqu'à la lisière du plateau. Ils ne purent étouffer des cris d'étonnement et d'admiration.

A leurs pieds la rivière déroulait son étroit ruban vert sale visible par endroits dans un sillon d'au moins 350 mètres de profondeur. La teinte de l'eau se confondait avec celle des broussailles, des roches grises, des bancs de sable, des prairies étranglées entre les berges et les falaises qui servaient de piédestal au pays Zaër. Une épaisse forêt dévalait jusqu'au fond, et les stries du versant disparaissaient presque sous les feuillages denses et luisans. Vers l'amont, de l'autre côté d'une énorme coupure, le Djebel Bedouz dressait une barrière massive qui paraissait infranchissable. Vers l'aval, le bled Kséat, repaire maintenant désert et célèbre passage de pillards, dessinait un cirque dominé par des montagnes sombres. En face, un chaos d'arêtes, de sommets, d'aiguilles et de tables montait à l'assaut du ciel, et les ombres projetées par le soleil levant donnaient un aspect sinistre au manteau d'arbres touffus qui recouvrait ce socle gigantesque des pays beraber. Le plateau de Mserser, refuge de chefs rebelles, foyer d'intrigues et nid de dissidens, apparaissait lointain entre deux échancrures; au Sud-Est, dominant la silhouette dentelée des monts, un cône violet indiquait

la direction de la mystérieuse Kenifra, capitale inviolée du farouche Moha-ou-Ammon, chef suprême des Zaïan. La pureté de l'air supprimait tous les jeux de la perspective, plaçait montagnes et ravins, gouffres et pitons sur le même plan; les topographes et les géologues de la petite colonne cherchaient avec passion à deviner le cours de la rivière dans la mêlée des contreforts qui semblaient se souder sur les deux versans.

« Bigre ! s'écria un jeune officier; ça ne sera pas facile de se battre dans ce labyrinthe. — Ne vous effrayez pas! lui répondit son capitaine qui avait guerroyé au Tonkin. Nous en avons vu bien d'autres, quand on courait après le De Tham ! On passe partout, dans ces forêts qui vous paraissent impénétrables, tandis que l'on ne peut sortir des sentiers qui sillonnent la brousse du Caï-Kinh ou du Yen-Thé. — Ajoutez encore, renchérit un vieux lieutenant, que le climat ne sera pas ici un ennemi aussi redoutable qu'en Indochine ou même au Soudan. Vous verrez! on s'en tirera plus aisément que ne le supposent les grands bonzes ! » Et dans les groupes des officiers qui s'étaient rassemblés, tandis que les marsouins, tirailleurs et goumiers s'affalaient sur l'herbe, une discussion animée s'éleva sur les difficultés comparées des guerres exotiques.

Mais, pendant ces colloques, Saïd, le caïd jadis renié par ses frères, s'était approché à pas de loup d'Imbert et de Merton, qui fouillaient avec leurs lorgnettes le paysage en apparence désert. La joie de la vengeance bientôt satisfaite brillait dans ses yeux : « Viens, dit-il, tu pourras les voir : ils sont là ! » Et son doigt montrait le fond de la vallée, invisible derrière les contreforts boisés du plateau. Imbert sursauta, Merton s'enquit aussitôt, et Saïd expliqua sa découverte. Avec quelques partisans il s'était avancé jusqu'à l'extrémité d'un éperon voisin qui formait un admirable belvédère d'où la vue plongeait sur tous les méandres du Grou. Près des rives, il avait vu des douars, des troupeaux, et les signes d'une inquiétude qui allait se manifester par un exode rapide sous la protection de guerriers résolus; on devait se hâter, si l'on voulait profiter de la surprise pour bombarder les dissidens encore hésitans et mal réveillés. Et, tout haletant de fièvre rancunière, il attendit la décision d'Imbert.

Celui-ci consulta Merton du regard : « Il y a sans doute un joli coup à tenter, dit l'officier de renseignemens. Notre apparition suffira peut-être pour déterminer une importante rentrée

de douars. S'il faut combattre, nous sommes assez forts par le nombre et le terrain pour obtenir un beau succès. » Imbert réfléchit un instant; puis des plantons s'essaimèrent, porteurs d'ordres exécutés avec célérité. Dix minutes après, le détachement était rangé sur la position indiquée par Saïd, et qu'un rapide examen avait révélée avantageuse à souhait.

Le panorama des montagnes, les gorges où le Grou se frayait péniblement un passage, apparaissaient maintenant dans tous leurs détails. A 200 mètres au-dessous de la troupe silencieuse, une dizaine de douars, tapis au bord de la rivière, resserraient leurs cercles de tentes brunes autour de troupeaux entassés, que les enfans s'apprêtaient à diriger promptement vers les sentiers de la montagne. Une animation insolite secouait à cette heure matinale les hommes et les femmes qui semblaient se concerter pour un déménagement imprévu. Quelques tentes abattues déjà confirmaient les projets de fuite, tandis que des guetteurs cachés en face, derrière les roches à mi-pente, se préparaient à la bataille et poussaient des cris d'appel dont l'écho prolongeait les notes inquiètes. Ils avaient aperçu les canons de 65 autour desquels les artilleurs s'empressaient, les mitrailleuses, les soldats dissimulés dans les arbres et qui dessinaient, invulnérables, une ligne menaçante, prélude redoutable d'une imminente razzia.

D'un signe Imbert pouvait tout anéantir. La tentation était forte du succès facile, brillant et décisif, obtenu sans pertes, qui lui donnerait une notoriété de grand guerrier. Mais, élevé à l'école des Pennequin, des Galliéni, des Archinard, il pensait que la pacification d'un pays n'exige pas au préalable le massacre de ses habitans, même rebelles, et que la force a toujours le temps de se manifester : « Je ne suis pas un boucher! » dit-il à quelques officiers qui le pressaient de déchaîner la trombe des cavaliers, l'ouragan des fusils et des canons. « Je préfère d'abord les engager à se soumettre, puisqu'ils ne peuvent nous échapper. S'ils refusent, alors seulement, ce sera tant pis pour eux! »

Merton jubilait en écoutant cette déclaration, conforme à ses propres sentimens : « Faut-il dire aux partisans d'appeler ici les notables de ces douars? demanda-t-il. — Oui, mais faites vite. Par l'impatience belliqueuse des uns et la frayeur légitime des autres, nous risquons d'entendre les fusils partir tout seuls.»

Merton aussitôt se tourna vers Saïd qui trépignait : « Tu as compris, caïd ! Envoie les partisans crier que les notables doivent arrêter le mouvement et venir nous voir sans retard ; sinon, le grand chef va tout casser ! »

Quelques instans après, des voix glapissantes retentissaient dans les fourrés ; en face, d'autres répondaient. Au loin, des groupes qui semblaient accourir au secours s'arrêtaient pour observer. Les troupeaux qui s'ébranlaient se figeaient sur place et l'agitation cessait dans les douars. Puis, des hommes se détachèrent, sans armes, franchirent le Grou et montèrent lentement vers la plate-forme où se tenait Imbert. Loqueteux et timides, ils amenaient le petit taureau emblème de leur soumission, et ils promenaient à la dérobée, sur la troupe aux aguets, des regards craintifs. Ils s'efforçaieut en vain de paraître impassibles et ils semblaient écrasés par la conviction de leur faiblesse devant la catastrophe qui les menaçait.

Du geste, Imbert mit fin à leurs effusions : « Merton, signifiez-leur ma volonté. J'accepte leur soumission ; mais, puisqu'ils sont Zaër, ils doivent habiter avec leurs frères. Dans une heure, ils camperont sur les terrains que vous leur indiquerez. Ce délai passé, je traiterai en ennemis tous les douars que je verrai sur les bords du Grou. » En vain les notables attestèrent leurs occupations innocentes de pauvres bergers soupçonnés à tort des pires méfaits, Imbert fut inflexible et, montrant le soleil déjà haut, il fixa dans le ciel la limite de sa patience. Terrifiés par ce laconisme et le déluge de fer qu'il présageait, les notables dévalèrent en désordre pour hâter les préparatifs d'un exode sans gloire sous les vifs reproches des intransigeans.

Imbert revit alors les scènes qui lui rendaient si agréable le souvenir de son premier essai de politique indigène à Camp-Marchand. Le dernier bœuf et la dernière femme disparurent enfin dans un repli du plateau, sans qu'un seul coup de fusil eût troublé l'ordre du cortège et le calme de la vallée. Couchés à l'ombre des rochers et des arbres, engourdis par la chaleur et la fatigue de la marche nocturne, officiers et soldats digéraient en silence le repas froid ou dormaient d'un sommeil lourd. Seules, quelques sentinelles surveillaient les grappes de points blancs qui dénonçaient, sur le versant opposé, une foule d'observateurs hostiles, mais contenus hors de portée par le sentiment de leur impuissance. Rassuré sur les suites de l'aventure, Imbert. à son

tour, s'évadait dans une douce torpeur. La voix de Merton l'éveilla : « Nous pouvons partir, mon commandant. Les douars sont installés! — C'est dommage! J'aurais passé volontiers quelques heures sous ces arbres : voilà plusieurs mois que je n'en ai vu autant... Allons! puisqu'il le faut! » Étouffant avec peine des bâillemens réitérés, il donna le signal du départ.

Le retour fut pénible et lent. Imbert avait voulu compléter sa manifestation en promenant la troupe dans la vallée du Grou, d'où elle rentrerait à Sidi-Kaddour par des sentiers de pillards, perdus au fond des ravins énormes et boisés qui entaillaient le plateau. « C'est impossible! » avaient déclaré caïds, cheikhs et partisans qui arrivaient de toutes parts pour narguer la déconfiture des dissidens. « C'est impossible! le terrain est glissant, les pentes sont rapides et obstruées par des arbres morts! » Mais Imbert, après un bref entretien avec l'officier d'artillerie, avait persisté dans son dessein : « A peine si nos piétons peuvent s'y aventurer! Tu n'en sortiras pas! Et si les Zaïan viennent t'attaquer?... » objectaient avec ensemble les indigènes qui, visiblement, ne désiraient pas dévoiler le mystère de leurs chemins : « Bah! soyez sans crainte! ripostait l'artilleur : les mulets des Roumis avec un canon sur le dos sont plus lestes que vos piétons. » Les autres ricanaient, incrédules; mais leurs illusions furent de courte durée. Ils virent avec un étonnement craintif la colonne accrochée aux flancs des rochers serpenter dans les gorges, parcourir d'une marche sûre les sentiers les plus scabreux. Ruisselans de sueurs, épuisés de fatigue, à demi étouffés par la chaleur lourde que le soleil concentrait sous les voûtes de la forêt, dans les massifs de lauriers-roses, entre les parois à pic des ravins, bêtes et gens se retrouvèrent enfin au grand air, non loin de Sidi-Kaddour, sur le plateau dénudé que balayait le vent. Tandis que les mulets s'ébrouaient et que les hommes s'affalaient sur l'herbe maigre, Imbert d'un air narquois questionnait ses guides abasourdis : « Eh bien! brave Saïd, excellent Djilali, respectable Bou-Haza, pourquoi ne vouliez-vous pas me montrer les sentiers que nous avons suivis? » Bou-Haza, qui était le beau parleur de la bande, répondit avec emphase : « Les mulets des Roumis sont agiles et forts, et tes soldats ont des ailes aux pieds! — Oui, Bou-Haza! c'est pour mieux atteindre tes ennemis et les miens! »

Jusqu'à l'extinction des feux, sous les tentes des mastro-

quets, plus tard encore dans les popotes d'officiers, on discourut sur les événemens du jour. Aux timides ou aux prudens qui évoquaient les dangers du guêpier où l'on aurait pu trouver un désastre, les audacieux opposaient les résultats obtenus sans coup férir : « Attendons la suite, disaient les premiers. — Soit ! ripostaient les autres; nous verrons bien qui a raison. » Imbert, lui, croyait avoir porté aux dissidens un coup décisif. Il supposait que les chefs de la rébellion, les Zaïan qui leur donnaient asile et secours, seraient désemparés par la revanche qu'il avait prise sur les bords du Grou. Il voyait un heureux présage dans leur passivité peureuse et il pensait qu'il suffirait de montrer au loin sa troupe pour assurer la paix aux tribus ralliées de son secteur.

Mais le lendemain, joyeux encore de son facile triomphe, comme il flânait l'âme légère sur les chantiers du poste, la physionomie soucieuse de Merton qui venait vers lui l'intrigua : « Oh ! oh ! mauvaise nouvelles?... — Oui, mon commandant, répondit Merton. Les Bou-Achéria qui sont campés à Mserser ont franchi le Grou après notre départ, accompagnés de trois ou quatre cents cavaliers. Ils ont entouré les douars que j'avais installés sur le plateau et les ont contraints à repasser la rivière. Seul, un groupe d'une dizaine de tentes, n'ayant pas été découvert, n'a pas suivi le mouvement. — Montons à cheval et allons voir; quatre cavaliers d'escorte nous suffiront. » Et comme Pointis apparaissait botté dans l'avenue centrale du poste, Imbert lui cria : « Venez-vous avec nous? — Oui, mais où ? — Là-bas ! prenez votre revolver ! »

Quelques minutes après, la petite troupe galopait vers l'extrémité du plateau. Au passage, elle s'était grossie de l'infatigable Saïd, de trois ou quatre cheikhs et d'une dizaine de partisans occupés aux labours, qui lâchèrent la charrue pour prendre leur fusil caché dans un sillon. En phrases hachées, Imbert et Merton commentaient le coup de main des Bou-Acheria. Imbert l'appréciait comme un insupportable défi. Merton, moins susceptible, ne dissimulait pas cependant qu'il méritait une riposte immédiate : « Sinon, disait-il, leur audace va être célébrée dans les marchés, et leur incursion accroîtra leur prestige déjà trop gênant. »

Tout en courant, ils avaient atteint la lisière du plateau. Ils plongeaient du regard dans la vallée profonde, et ce qu'ils virent

les alarma. Par groupes d'une dizaine d'hommes, des guerriers s'infiltraient dans les ravins, s'enfonçaient sous les bois. Des fantassins, des cavaliers descendaient l'autre versant, convergeaient vers les gués, se concertaient, franchissaient à leur tour la rivière, et ces groupes prudens dessinaient une vaste manœuvre, comme pour tendre un immense filet sur tous les sentiers qui accédaient au pays Zaër. Merton examina longuement ce flot envahisseur et conclut : « Les Bou-Khayou et les Aït-Raho marchent avec les dissidens. » Puis, soudain illuminé, il s'écria : « Mais c'est jour de marché à Sidi-Kaddour ! mon commandant ! ils veulent « casser le marché ! »

Imbert songea aussitôt au milier d'indigènes que les transactions hebdomadaires et la curiosité attiraient ce jour-là aux environs du poste, sur le terrain dont le choix n'avait été accepté par les tribus soumises qu'après de longs pourparlers. La création de ce marché était le plus important résultat politique obtenu par la colonne des Zaër. La dispersion des marchands et des badauds, le pillage des étalages, la razzia des bêtes de selle ou de charge si faciles à exécuter dans une foule impressionnable à l'excès seraient pour les chefs de la rébellion une éclatante revanche. Pour le poste naissant, leur succès serait une catastrophe. Imbert comprit qu'il fallait arrêter à tout prix les agresseurs : « Merton ! cria-t-il, aucun de ces gens-là ne doit parvenir sur le plateau ! Il faut les tenir à distance jusqu'à l'arrivée d'un détachement que j'envoie chercher à Sidi-Kaddour ! »

A ce moment, les quatre goumiers à cheval qu'ils avaient dépassés les rejoignaient. Un ordre bref les dispersa sur la lisière où paradaient déjà les partisans verbeux, mais prudens. Quelques détonations sèches éclatèrent et une balle bien dirigée abattit à mille mètres un fringant cavalier : « Bravo ! » cria Pointis médusé par le résultat de cette intervention inattendue.

Un concert d'imprécations s'élevait des ravins. Les goumiers maintenant précipitaient leur tir sur les groupes ennemis qui, rendus méfians par l'apparition de leurs manteaux bleus, se défilaient en toute hâte derrière les arbres et les rochers. Les partisans, excités par cette timidité dont ils devinèrent aussitôt la cause, faisaient tournoyer leurs fusils et hurlaient à tue-tête : « Attendez un peu ! les canons arrivent ! Nous allons vous massacrer tous ! »

Pointis trépignait d'aise. Imbert renonçait à faire venir du poste un détachement qui ne se présenterait pas avant quatre longues heures sur la position : « Ce sera moins difficile que je ne le pensais, dit-il. Nous n'avons qu'à faire Bayard sur le pont du Garigliano ! — C'est possible, conclut Merton, car d'en bas ils ne voient pas ce qui se passe ici. » Les partisans et les goumiers en profitaient avec adresse : ils tiraient, changeaient de place et leur petite troupe faisait un volume énorme. Il n'en fallait pas davantage pour rendre vraisemblable aux ennemis l'arrivée imminente de toutes les forces de Sidi-Kaddour. Peu à peu, en groupes circonspects, après de violens conciliabules dont Imbert et ses amis percevaient les échos, ils se dirigeaient vers le Grou et se dispersaient sur les sentiers de l'autre versant. Ils semblaient avoir hâte de revoir leurs douars, et leur fuite rapide les montrait plus soucieux désormais de se défendre que d'attaquer. En moins d'une demi-heure il ne restait plus sur le sol Zaër qu'une dizaine d'individus rassemblés autour d'un mort. Le corps enveloppé dans un grand burnous faisait une petite tache blanche sur l'herbe; le bruit des lamentations montait jusqu'au plateau, et les compagnons du défunt tournoyaient irrésolus, mais inoffensifs.

Imbert, Merton et Pointis se regardèrent ahuris, puis un rire convulsif les secoua : « Ainsi, dit Imbert, nous voilà maîtres du champ de bataille. On pourrait même compléter la victoire en faisant des prisonniers ! » proposa Pointis excité par ce triomphe, en montrant le cortège funèbre qui s'ébranlait enfin vers le Grou : « Ne soyons pas si ambitieux, remarqua Merton. Nos troupes ne semblent pas se soucier de tenter la poursuite. — Oui, conclut Imbert, les partisans manqueraient d'entrain. » Et, se tournant vers eux, il les congédia : « Rentrez chez vous, braves gens, les ennemis ne reviendront pas aujourd'hui ! »

Ils ne devaient pas revenir de longtemps. Les travaux des champs ne suffisaient pas à expliquer leur inertie. En réalité, les Bou-Acheria comme les tribus Zaïan avaient été désagréablement impressionnés par ces symptômes d'une activité qui ne se confinait pas derrière les murailles de Sidi-Kaddour. Le danger des incursions sur le territoire Zaër était confirmé par la mobilité de la garnison. Presque chaque jour, dans les vallons les plus sauvages, sur les crêtes les plus abruptes, quelque détachement apparaissait aux heures les plus variées, dont la

rencontre eût été funeste aux pillards. La nuit facilitait souvent l'arrivée en des parages lointains, vers les pâturages bordant la rivière et que les Zaïan avaient de tout temps contestés aux Zaër. Les suggestions de la prudence en éloignaient maintenant les ennemis traditionnels des tribus ralliées. La vallée était déserte, et les tentes restaient juchées sur les plateaux du pays berbère où elles faisaient des taches presque invisibles au milieu des rochers gris. Mais les hurlemens des chiens, le bruit étouffé des pas dans la nuit dénonçaient aux douars ralliés l'incessante vigilance des troupes qui garantissait leur sécurité. Accoutumés par une résignation fataliste aux catastrophes imprévues, les indigènes s'étonnaient parfois de ces mouvemens insolites. « Pourquoi tant courir ? demanda un jour Fenniri, le caïd des Rouached. Tu ne trouves jamais personne ! Si les ennemis viennent, tu le sauras toujours assez tôt ! — Fenniri, mon ami, répondit Imbert, si les Zaër vivent en paix, c'est parce que mes soldats sont toujours dehors ! »

En arrière, dans la zone du secteur depuis plus longtemps ralliée à la domination française, Merton et ses officiers faisaient de fréquentes tournées de police, afin de rendre effective l'adhésion jusqu'alors platonique dont on avait dû se contenter. L'exhibition fréquente des goumiers de la Chaouïa, de leurs beaux uniformes, leur physionomies satisfaites et leurs goussets bien garnis étaient, selon Merton, les plus sûrs moyens de propagande. Les Zaër écoutaient les récits fanfarons de ces guerriers qui avaient jadis si furieusement combattu les Français et qui depuis, franchement ralliés, les avaient aidés à les soumettre. Leurs jeunes gens enviaient les médailles commémoratives, les fines carabines, et sollicitaient déjà la faveur d'être admis dans une troupe si reluisante : « Il n'y a rien à faire contre les Roumis, disaient-ils à Merton. Vous avez « mangé » la Chaouïa, puis le pays Zaër ; vous irez « manger » à leur tour les Zaïan et les Tadla. Prends-nous donc avec toi, car nous sommes plus braves encore que les Chaouïa. » D'accord avec Imbert, Merton pouvait donc appliquer les circulaires qui préconisaient le recrutement local, et comblait avec les Zaër les vides produits dans son goum par les libérations ou les maladies. Les offres étant supérieures à la demande, il faisait sans peine des choix judicieux. Les familles les plus considérables étaient fières d'avoir un des leurs goumier à Sidi-Kaddour, et

l'union devenait plus sincère et plus complète entre le poste et les tribus.

D'ailleurs, Imbert avait trop couru le monde et Merton avait trop l'expérience des mœurs arabes pour attribuer le loyalisme apparent de leurs nouveaux administrés à leur sympathie ou leur reconnaissance. Ils laissaient cette candeur aux utopistes naïfs de la métropole qui rêvent d'une colonisation idyllique par des Français aimés pour eux-mêmes. Ils comptaient beaucoup plus sur l'estime issue de la crainte que sur la fidélité fille de l'affection pour étendre leur influence et ruiner les illusions des ennemis du protectorat. Les randonnées lointaines, avec trois ou quatre cavaliers pour toute escorte, étaient, avec la circulation incessante des troupes, les moyens préférés d'Imbert pour « épater » ses cliens et susciter chez les voisins une incessante et craintive émotion.

Pointis ne manquait jamais d'y assister. Il faisait toujours dans ces chevauchées quelque découverte intéressante. Et si parfois Imbert ou Merton tentaient de le retenir au poste en alléguant les risques de l'expédition, il protestait avec simplicité : » Laissez donc ! S'il y a du danger, ma carabine ou mon revolver ne sera pas de trop. » On cédait à ses instances, et la cavalcade s'éloignait du poste en trottinant, comme pour une promenade sans but précis. Mais au premier berger ou guetteur qu'elle rencontrait Imbert posait des questions banales, qui se terminaient par une invite formelle à servir de guide vers un but que l'autre se hâtait de déclarer périlleux : « Je ne connais pas le chemin ! — Bah ! viens toujours, disait Imbert, nous chercherons ensemble ! — Mais de mauvaises gens rôdent par là. Tu recevras des coups de fusil. — Tous les coups de fusil ne tuent pas, et nos carabines sont meilleures que les fusils ! » Maté, l'autre enfourchait son cheval. L'œil et l'oreille aux aguets, il précédait la petite troupe qui explorait ainsi les sites les plus mal famés de la vallée du Grou, des confins montagneux du pays Tadla, et revenait toujours au poste sans incidens. Mais ces pointes hardies étaient commentées le lendemain dans les douars, et les habitans croyaient qu'Imbert possédait une « barraka » qui lui permettait de tout oser.

En quelques semaines, cette agitation méthodique donnait au secteur une sécurité absolue. Les douars des tribus frontières, jusqu'alors tassés autour du poste, se dispersaient sur des ter-

rains abandonnés pendant de longues années. Des champs incultes depuis le règne d'Abd-el-Aziz étaient défrichés par des laboureurs diligens ; les immenses troupeaux, confiés durant la siba aux tribus soumises ou neutres, étaient revenus chez leurs maîtres et couvraient de leurs taches jaunâtres les maigres pâturages des plateaux. Les défections étaient nombreuses dans le parti des dissidens, malgré l'abandon subit et inexpliqué des projets qui avaient rassemblé pendant quelques jours à Maaziz près de 6 000 combattans sous les ordres du général d'Espérey. Des douars entiers se soumettaient aux conditions de l'aman pour conserver leurs terres et leurs silos. Il ne restait plus de l'autre côté du Grou que les agitateurs les plus compromis. Ils espéraient toujours un hypothétique retour de fortune grâce à l'appui des Zaïan ou des Tadla qu'ils tentaient d'entraîner dans un suprême effort. Un va-et-vient de piétons, de cavaliers, de caravanes animait sans cesse les pistes qui convergeaient à Sidi-Kaddour.

Ce calme après la tempête donnait au district la réputation d'un havre sûr. Des Européens y venaient, attirés par l'espoir de soustraire leurs pacotilles aux convoitises des brigands; des mercantis indigènes ou juifs prenaient la place de ceux que la colonne avait entraînés à sa suite. Peu à peu, un petit bourg de toile se formait au milieu des rochers, tout près du poste qu'il exploitait. Imbert rêva bientôt de le transformer, afin d'ajouter à ses pures joies de pacificateur celles du bâtisseur de cités. Il s'en ouvrit à Merton qui, peu féru des « colons de la première heure, » frissonna de terreur en songeant au désarroi que mettraient dans les affaires administratives ses nouveaux ressortissans : « Vous ne vous doutez pas des ennuis qu'ils nous réservent, s'ils prennent racine à Sidi-Kaddour ! J'ai vu de près les marchands de goutte dans nos postes du Sud algérien, et je vous assure que les Français ne sont pas les moins gênans. Ils se posent sans cesse en victimes et ne veulent reconnaître aucune autorité ! » Mais, bientôt calmé, il admit que la fondation d'un village était une tentative originale dont le succès dissiperait les dernières illusions des dissidens et de leurs alliés : « Après tout, vous avez raison. De l'autre côté du Grou ils persistent à croire que nous quitterons ce pays tôt ou tard. Quand ils sauront que les civils eux-mêmes se construisent des cases en pierre, ils comprendront enfin que nous ne voulons pas nous

en aller. » Et sans retard il rechercha dans les textes officiels les moyens de concilier l'hygiène de la clientèle, les droits souverains du chef de poste et les intérêts des mercantis.

Or les « colons » européens, prévenus de ce qui se préparait, manifestèrent une vive appréhension. Ils redoutaient d'être exposés, après leur établissement sur un nouveau site, aux tentatives nocturnes des pillards. Imbert leur promit que leur sécurité n'en serait pas amoindrie et, par d'adroites pressions, il sut les convaincre de la nécessité des sacrifices financiers auxquels il les conviait. Les marabouts malpropres, incommodes et troués devaient en effet se changer en vastes maisons de pierre, couvertes de tôle. Sous des conditions bénignes, les citoyens du futur village auraient à bail, pour une longue période, des lots de terrain tirés au sort pour y construire leurs habitations. Les « colons, » les plus importans, des mercantis juifs et des « kaouadjis » réunis en assemblée générale, après un bref débat acclamèrent sans réserves les projets d'Imbert.

On se mit à l'œuvre aussitôt. Un sergent de marsouins, polyglotte émérite, fut nommé commissaire de police et directeur des travaux. Sur une parcelle du terrain militaire, les prisonniers que des peccadilles de droit commun retenaient dans les geôles en toile de Merton apprenaient de leurs chefs d'ateliers à faire jouer les mines et niveler le terrain rocailleux. Poussés par une émulation intéressée, des soldats passaient leurs heures de liberté à bâtir les premières maisons de Kaddourville en bordure d'une large rue qui portait le nom d'un capitaine tué non loin de là. Une vaste place, dédiée à la mémoire d'un officier tombé pendant la colonne des Zaër, s'étendait entre le village et le poste, et le sergent jardinier s'évertuait à l'embellir par des plantations de chênes verts et d'oliviers rabougris. Bientôt, un commissariat de police, des réverbères à l'acétylène, deux anciens goumiers consacrés sergens de ville par leurs brassards de cuivre rutilans, donnaient à Kaddourville le suprême vernis de la civilisation. Le soir, jusqu'à l'heure de la retraite, les indigènes des douars voisins, les militaires du poste, les femmes de Sénégalais faisaient leur tour de boulevard dans la grande rue violemment éclairée. Leurs groupes pittoresques stationnaient devant les étalages, se pressaient autour des phonographes qui nasillaient les rengaines universelles, écoutaient les facéties de conteurs arabes trônant chez les marchands de

thé, encombraient les vastes salles des mercantis diligens et satisfaits, d'où s'échappaient avec des bouffées d'odeurs vineuses les rugissemens de la *Toulousaine* et des *Montagnards*. Les officiers allaient oublier leur ennui dans le spectacle de ces joies populaires, et des paris s'engageaient entre eux sur l'organisation éventuelle d'une Chambre de commerce ou d'un Conseil municipal dans la petite capitale du secteur.

Parfois des incartades d'ivrogne, des querelles de femmes faisaient tourbillonner en remous une foule compacte de curieux. Avec une dextérité toute française, les deux « agens » marocains, fiers de leur importance, ramenaient le calme par l'incarcération brutale des délinquans indigènes. Mais toute la diplomatie du commissaire de police devait remplacer la manière forte dans les litiges où quelque femme sénégalaise supposait menacée sa vanité ou ses intérêts. Avec la fougue belliqueuse de leur race, elles fonçaient sur l'adversaire, et les haines séculaires subitement déchaînées pouvaient, si l'on n'y prenait garde, mettre aux prises Marocains et noirs dans un conflit sanglant.

Cette haine, toujours latente, n'apparaissait guère entre les soldats du poste, indigènes et tirailleurs. Ils affectaient de s'ignorer. Les premiers savaient qu'autrefois leurs hardis guerriers allaient chaque année, bien loin vers le Sud, capturer des noirs qu'ils vendaient comme du bétail à Marrakech, à Rabat, à Fez. Les seconds, consciens de l'épopée qu'ils avaient écrite avec leur sang sur la terre africaine, du Sénégal à l'Abyssinie, étaient fiers de fouler en maîtres les territoires des tribus comme les jardins des sultans. Mais leurs sentimens de mépris réciproque ne se traduisaient que par une émulation tacite d'adresse et de résistance pendant les marches et sur les chantiers. Chez les femmes, au contraire, tout prétexte facilitait une explosion. L'achat d'une poule au marché, d'une étoffe ou d'un miroir au village, une bousculade à la fontaine, mettaient chaque jour aux prises, dans un langage imagé, les fines Marocaines et les robustes « madame Sénégal. »

Dans ces duels oratoires que seule une surveillance incessante empêchait de se transformer en pugilat, la coquetterie féminine trouvait aisément des attaques cruelles et des ripostes vengeresses. Un soir, comme Imbert, Merton et Pointis passaient en se promenant près de la fontaine, ils furent témoins d'une querelle qui les divertit fort. Justement impatientée par

les dimensions des récipiens qu'une Sénégalaise voulait remplir avant son tour, la femme d'un goumier protestait violemment. Avec une insolence tranquille, l'autre cala sans mot dire une énorme cuvette sous le filet d'eau : « C'est bien la peine, vraiment, d'accaparer la fontaine, ricana la Marocaine; toute l'eau que tu mettras sur ta peau ne la fera pas blanchir ! — Que dis-tu? glapit « madame Sénégal. » Je suis noire, c'est vrai, mais propre; et mes habits aussi. Tu peux frotter, ça ne déteint pas. On n'en peut dire autant de toi. » Les femmes gloussaient d'aise; la Marocaine montrait avec ostentation la pâleur relative de son visage et de ses bras. Rendue furieuse par la raillerie, la Sénégalaise humecta son écharpe, frotta d'une main ferme sa figure et sa poitrine, et montra fièrement l'étoffe dont rien n'altérait l'immaculée blancheur. Puis, bondissant sur la Marocaine, elle la maintint d'une poigne vigoureuse et la bouchonna sans douceur avec l'écharpe humide. La figure de sa victime s'éclaircit sous les frictions, mais l'étoffe soudain déployée apparut grisâtre de la crasse qu'elle avait enlevée. Triomphante à son tour, la Sénégalaise acheva sa victoire par une bourrade qui terrassa l'adversaire, et les poings tendus vers les indigènes, le cou gonflé par l'effort, elle hurla : « Les Marocains sont des sauvages ! Les Marocaines ont la figure sale, les habits sales, tout sale. Si nous étions sales comme vous, nos maris nous battraient ! » Au milieu de toutes les femmes déchaînées, le soldat planton à la fontaine gesticulait, époumoné, des invitations au calme, et jouait au naturel le Zuniga dans la querelle des cigarières de *Carmen*.

En même temps que le village, un poste solide et confortable sortait d'entre les roches de Sidi-Kaddour. Pointis admirait l'ordonnance des cases, leur construction rapide, le zèle adroit des équipes de soldats transformés en maçons et charpentiers. Sur le plateau les bâtimens civils et militaires dessinaient une agglomération blanche, visible de loin, qui impressionnait les espions ennemis comme une formidable kasbah.

Chez les tribus soumises, ces bâtisses exerçaient une salutaire influence. Chacun s'y soumettait sans murmure aux obligations de l'aman. Même celle qu'Imbert avait jugée presque irréalisable était acceptée avec bonne humeur. Des groupes de nombreux cantonniers, dirigés par des marsouins et des artilleurs, commençaient la transformation des pistes incommodes

en faciles chemins : c'étaient les prestataires du secteur qui, trop pauvres pour payer leur contribution de guerre, donnaient en échange des journées de travail. A la transaction s'était affirmé l'esprit inventif de Merton. Aux scrupules d'Imbert il avait opposé un : « Essayons toujours! » victorieux.

Mais c'était l'infirmerie indigène qui donnait la plus sûre preuve de l'adhésion des tribus au nouveau régime politique des Zaër. Imbert l'avait hâtivement installée en dehors du poste, entre deux gros rochers. Le médecin de la garnison y prenait au sérieux le rôle de missionnaire laïque auquel des circulaires prévoyantes le conviaient. Avec une patience, un dévouement de sœur de charité, il réduisait des fractures, pansait des plaies immondes, taillait dans les chairs malsaines sans s'émouvoir de la vermine grouillante, des haillons sordides, des odeurs infectes de ses bénévoles cliens. Ils venaient en foule, et de loin, chaque semaine plus nombreux, et les tentes de « l'Assistance médicale » faisaient songer à quelque musée des horreurs. De toutes ces ruines humaines dues à la misère physiologique, aux hérédités redoutables, au charlatanisme des sorciers, les victimes des combats offerts naguère à la colonne des Zaër étaient les plus pitoyables. Ils avaient longtemps caché dans leurs douars, par crainte de terribles vengeances, des blessures que le temps et l'ignorance rendaient vite épouvantables. La générosité des vainqueurs, la réputation du « toubib » établie sur des cures impressionnantes avaient fini par dissiper leurs préventions. Ils s'habituaient à prendre le chemin de l'Infirmerie indigène d'où ils sortaient souvent guéris et toujours soulagés. Les complimens chevaleresques des officiers flattaient en outre leur vanité de guerriers, et la cause française n'avait pas chez les Zaër de plus dévoués partisans.

Pointis avait diligemment profité de cette rapide évolution des esprits. Il avait visité les districts les plus éloignés du secteur et, toujours bien accueilli dans les douars, il avait terminé l'enquête économique à laquelle il s'était voué. Ses notes de toute nature formaient un dossier respectable dont les prudentes conclusions froissaient aussi bien les enthousiastes que les adversaires de l'affaire marocaine, qui partageait les officiers du poste en deux camps à peu près égaux.

« Je quitterai Sidi-Kaddour par le prochain convoi, car je n'ai plus rien à faire ici. Je n'ai même plus à espérer l'imprévu,

puisque votre secteur est déjà pacifié! » dit-il un jour à Imbert, tandis qu'ils cheminaient en précédant la troupe qui venait d'explorer un massif lointain. Merton, qui marchait près d'eux, protesta doucement : « Ne chantons pas victoire tant que notre œuvre n'aura pas subi l'épreuve des mauvaises nouvelles. Il suffirait peut-être de l'échec retentissant d'une colonne quelconque pour tout bouleverser chez nous! »

Comme il parlait, un groupe de cavaliers armés apparut au sommet d'une côte voisine, sur la route de Sidi-Kaddour. Ils discutaient avec animation et semblaient joyeux : « D'où venez-vous? leur demanda Imbert au passage. — Du « baroud! » répondit l'un d'eux dont les yeux luisaient. — Quel baroud? » questionna aussitôt Merton étonné. Tous alors glapirent à la fois, et Merton crut comprendre qu'il s'agissait d'une razzia de troupeau tentée aux environs du poste par des Beraber repoussés avec pertes : « Oh! oh! dit Imbert; si les Zaïan bougent, il doit y avoir du nouveau! » Et, sans s'attarder à de verbeuses explications, il confia sa troupe au plus ancien officier et partit au galop, avec Pointis et Merton.

Une foule énorme dressait une forêt de fusils sur l'unique rue de Kaddourville et la cour des Renseignemens. Fendant le flot d'indigènes surexcités, un capitaine courut à la rencontre d'Imbert, tandis que Merton, agrippé au passage par les notables qui l'entraînaient vers le centre du rassemblement, s'efforçait en vain de démêler la vérité dans leurs récits confus. En phrases hachées, Imbert apprenait la cause de cette émotion. Une bande d'environ cent cavaliers, dirigée par les fils du Zaïani, avait franchi le Grou à l'Oldjet-bou-Kremis. Elle était arrivée par surprise jusqu'à cinq kilomètres du poste où elle avait trouvé un troupeau de cent moutons gardé par deux enfans, et l'avait enlevé. Les bergers couraient aussitôt donner l'alarme aux Ouled Moussa campés dans les vallons voisins. Les Ouled Moussa étaient montés à cheval; le poste avait envoyé des fantassins et quelques goumiers. Le maréchal des logis rallia les indigènes qu'il entraîna vivement à la poursuite des ravisseurs. On n'avait pu reprendre les moutons, mais on avait tué deux Zaïan, blessé plusieurs autres, fait prisonnier un esclave noir de Moha-ou-Ammou, attrapé un cheval, ramassé quatre fusils.

Pendant ce récit, Imbert et Pointis avaient rejoint Merton. Un spectacle inattendu les figea sur place. Dépouillés déjà de

leurs vêtemens, les deux morts gisaient rigides et sanglans : les Ouled Moussa les avaient apportés en témoignage de leurs exploits. Accroupi près d'eux et solidement garrotté, le prisonnier s'efforçait de paraître impassible, mais roulait des yeux inquiets. Dans un rapide interrogatoire il mit l'échauffourée sur le compte d'une partie de chasse qui avait entraîné les fils de son maître hors du territoire des Aït-Raho ; la tentation offerte par le troupeau avait paru trop forte à des chasseurs malchanceux : « Tout cela n'est pas bien clair, murmura Merton rendu soucieux par cette aventure où il voyait un mauvais présage. — Certes, acquiesça Imbert. Cette offensive insolite doit avoir un motif que nous ignorons. Mais avant de parler politique, débarrassons-nous de tous ces braillards. »

Les propriétaires du troupeau razzié se lamentaient. Imbert les apaisa par le don des deux morts que leurs parens ne manqueraient pas de racheter fort cher. Il distribua les autres trophées entre les plus vaillans des Ouled Moussa ; malgré les indignations naïves de Pointis, le khalifa de la tribu obtint l'esclave qui le suivit avec une passivité d'animal. Pendant ce temps, Merton questionnait des informateurs imprécis et bavards que l'appât d'une récompense faisait affluer. Du chaos de leurs récits il tirait un résumé vraisemblable : pour punir les Français d'avoir abreuvé leurs chevaux dans le Grou, le Zaïani voulait brûler leur poste et piller les douars des lâches Zaër ; il viendrait camper le lendemain avec toutes ses forces à l'Oldjet-bou-Kremis où devaient le rejoindre les dissidens.

« Qu'en pensez-vous, Merton ? demanda Imbert sceptique. — Hé ! c'est bien possible ! Les labours sont terminés, les semailles sont faites. Pour se distraire en attendant la récolte, les Marocains ont coutume de batailler. Les dissidens ont dû convaincre les Zaïan et lier de nouveau partie avec eux. Tous font bloc pour forcer par la terreur nos tribus à la révolte. — Vous croyez donc à l'invasion prochaine du secteur ? — Elle est probable, à moins que Moha-ou-Ammou ne préfère rester dans une position d'attente pour ne pas compromettre son prestige en s'engageant à fond. Les intrigues des dissidens, appuyées sur la présence de sa mehallah, exerceraient une pression morale sur nos partisans qu'ils espèrent décider à la défection. » Imbert réfléchit : « D'abord, reprit-il, nous serons demain à l'Oldjet-bou-Kremis avant eux ; s'ils y viennent, la promenade leur

coûtera cher. Ensuite, nous saurons bien les empêcher d'entrer chez nous. »

Pointis, qui écoutait avec attention cet entretien, hésita un instant, puis, brusquement, se décida : « D'après vous, dit-il, la poudre va parler? » Merton répondit selon l'usage arabe, en levant l'index vers le ciel : « Bon! je comprends! reprit Pointis. Je voulais partir avec le prochain convoi, mais... je reste. — Comme il vous plaira, mon cher ami, dit Imbert. Mais vous connaissez la formule : dès maintenant, je décline toute responsabilité. — Déclinez! déclinez! Le mystère qui plane sur votre poste vaut bien que je reste encore quelques jours avec vous. Je me trouverais ridicule si j'apprenais à Camp-Marchand ou Rabat que Sidi-Kaddour est assiégé par les Zaïan. — Oh! assiégé! protesta Imbert. Je ne me vois pas dans ce rôle qui serait, ici, vraiment peu glorieux! »

Dans la nuit, un détachement quittait Sidi-Kaddour en grand secret. Par les sentiers à peine tracés du plateau, par les ravins et les crêtes rocheuses, Imbert le guidait vers l'embuscade qu'il avait méditée. Les soldats, accoutumés à ces départs nocturnes, marchaient allégrement, malgré les difficultés du terrain, car l'incident de la veille leur faisait espérer un retour triomphal. Au point du jour, canons, mitrailleuses et fantassins étaient dissimulés sur un éperon couvert d'une forêt épaisse dont les éclaircies laissaient apercevoir toutes proches les prairies de l'Oldjet-bou-Kremis bordées par le ruban de moire grise de l'Oued Grou. Pendant plusieurs heures on attendit en vain. Mais vers midi les vedettes capturaient deux piétons qui descendaient du pays Zaïan et qui, prestement garrottés, étaient amenés devant Imbert. C'étaient de pauvres pèlerins, minables et fatigués, qui se rendaient en Chaouïa. D'énormes chapelets ballottaient sur leurs épaules, et leurs visages hâves suaient la peur. Interrogés, ils dirent tout ce qu'ils savaient : le Zaïni était campé près d'Hartef, à 8 kilomètres du Grou, avec un millier de cavaliers; l'équipée de ses fils, qui avaient ramené avec les cent moutons volés quatre guerriers morts et sept blessés, le mettait en fureur, mais il ne paraissait pas disposé à bouger : « Bon! conclut Imbert, l'affaire est manquée. Il est inutile de rester ici plus longtemps! »

Quelques instans après, toute la troupe s'ébranlait sur le chemin du retour dans une vallée qui ouvrait une large voie

d'accès au plateau. Les soldats narguaient la couardise du Zaïani, coupable, d'après eux, d'avoir manqué au rendez-vous. Ils le supposaient servi par une police occulte d'agiles Sherlock-Holmes, qui éventait les desseins les plus secrets et les mystères des marches de nuit les plus imprévues. Imbert et Merton discouraient sur cette mehallah dont l'arrivée posait une énigme qu'ils étaient incapables de déchiffrer. A peine ils parvenaient sur le plateau que leur perplexité augmenta.

Pointis, qui suivait en curieux les cavaliers des flanc-gardes, accourait à vive allure : « Venez voir! criait-il. Vos douars décampent! » Les deux amis s'élancèrent aussitôt vers le vallon qu'il indiquait et qu'ils savaient occupé par quelques fractions d'Ouled Moussa. Pointis avait dit vrai. Les tentes étaient déjà roulées sur les chameaux, et la confusion bourdonnante des habitans témoignait d'une fuite précipitée : « Pourquoi partez-vous? » demanda brusquement Imbert aux notables qui s'approchaient pour le saluer « Nous avons peur! répondirent-ils d'un air angoissé. — Peur de quoi ? hurla Merton. — Je ne sais, nous ne savons, mais nous avons peur! — Soit! mais où allez-vous? — Nous voulons camper près du poste. — Pourquoi? — Parce que nous avons peur! — Allez au diable! » conclut Imbert, qui comprit qu'on n'en pouvait tirer aucun renseignement.

Pendant les jours suivans, ces exodes se multiplièrent. Les cavaliers en patrouille, les officiers en reconnaissance constataient que les habitans abandonnaient le pays en avant de Sidi-Kaddour. Peu à peu, le plateau reprenait son ancien aspect de désert hostile et mystérieux. Les prestataires dont le zèle avait émerveillé Pointis faisaient la grève sur les routes où ils ne se trouvaient plus en sécurité. Le versant zaïan de la vallée du Grou, le chaos des montagnes qui dressait au Sud une barrière entre les Tadla et les Zaër apparaissaient toujours aussi vides aux détachemens qu'Imbert expédiait sur les observatoires les plus lointains. Mais les trois tribus frontières du secteur semblaient céder à quelque pression inconnue ; leurs douars se tassaient autour du poste, comme s'ils en attendaient un secours contre quelque danger terrible et imminent. Et la réponse ambiguë : « Nous avons peur, » revenait en leit-motiv à toutes les questions. Cependant, nulle défection n'orientait Imbert et Merton dont les soupçons se perdaient dans le noir.

« La situation politique n'est pas bonne ! disait sans cesse Merton. Il se passe quelque chose que nos tribus doivent savoir ; mais quoi ? » Une estafette enfin apporta la réponse à cette question obsédante. Dans une circulaire qu'expliquait un lot de télégrammes officiels, l'autorité supérieure invitait les chefs de poste à la prudence, leur recommandait d'éviter tout engagement, qui pourrait être transformé en échec par la jactance de nos ennemis. A Sidi-Kaddour, les pessimistes songèrent alors à la duplicité légendaire des Zaër et prophétisèrent les pires catastrophes. Elles parurent vraisemblables après les rapports concordans des émissaires qui arrivaient de toutes parts.

C'est ainsi que la garnison apprit les événemens de Mogador, la trahison d'Anflous, les combats de Dar-el-Kadi. L'insurrection se ranimait dans le Sud. Quelques succès passagers augmentaient le prestige d'El Hiba : on parlait de convois enlevés, de blessés capturés, et ces exploits exagérés par la distance et les mirages marocains donnaient le signal d'une offensive générale des croyans contre les Roumis. Moha-ou-Ammou le grand chef des Zaïan, Moha-ou-Saïd le grand chef des Tadla, s'étaient concertés pour attaquer les postes qui surveillaient leurs territoires ; le second avait déjà commencé les hostilités autour de l'Oued Zem, qui était étroitement bloqué.

« Qu'attend donc le Zaïani pour entrer, lui aussi, en campagne ? » demanda Imbert à Merton qui résumait ainsi les événemens d'après les témoignages soigneusement recoupés de ses espions. « Il a convoqué le ban et l'arrière-ban de ses tribus de l'Atlas, dit Merton, et il ne bougera d'Hartef où il est toujours campé avec sa mehallah que lorsque tous ses guerriers seront réunis. » Imbert déroula la carte du secteur et réfléchit longuement. Sous ses yeux, ce chef-d'œuvre de patience et de précision étalait les montagnes, les ravins, les sentiers les plus cachés du secteur et des pays limitrophes. Mais il renonça vite à des projets audacieux. « Bigre ! murmura-t-il, ne risquons rien, et jouons à coup sûr ! »

Quelques instans après, un « supplément au rapport » annonçait les dernières nouvelles à la garnison, et les officiers convoqués au Bureau de la Place étaient initiés au programme imaginé par Imbert pour conjurer l'orage qui se préparait. En faisant camper chez les tribus occidentales du secteur tous les douars réunis aux environs du poste, pour mettre un désert de

trente kilomètres entre la mehallah zaïan et les proies qu'elle convoitait, on enlevait à Moha-ou-Ammou toute chance de succès dans les incursions qu'il chercherait à tenter. Le plateau devenait ainsi un champ clos où les bandes ennemies devraient au préalable se mesurer avec les troupes du poste. D'ailleurs, avec de l'adresse et de l'agilité on pourrait les maintenir dans la profonde vallée du Grou, où l'on irait les surprendre si quelque occasion se présentait. « Chacun de vous, conclut Imbert, aura sa part dans les heureux engagemens que je prévois. »

« Mais cette tactique n'est possible que si nos tribus restent fidèles ou gardent au moins la neutralité ! » objecta un capitaine qui songeait à la réputation de fourberie des Zaer. — Oh ! protesta aussitôt Merton, elles seront pour nous aussi longtemps qu'elles se sentiront bien gardées ! — Soit. Mais ne vaudrait-il pas mieux attendre dans le poste que les Zaïan et les dissidens viennent nous assiéger ? Nous les battrions tous ensemble et d'un seul coup, en leur infligeant de grosses pertes ! dit un officier que le souvenir de Mazagran empêchait souvent de dormir. — Allons donc ! s'exclama Imbert. Croyez-vous habile de se laisser immobiliser par quelques dizaines de cavaliers qui feraient la fantasia dans les rochers autour de nos murailles, tandis que le gros de leurs forces irait sans danger piller et massacrer les indigènes qui se sont confiés à nous ? Sans doute, il nous serait facile de faire de la réclame aux « héroïques défenseurs de Sidi-Kaddour ; » mais on ne m'a pas donné 820 rationnaires et 2 canons pour que je les garde avec soin à l'abri des coups ! »

Ainsi, le dénouement était proche. Au delà du Grou, sur les plateaux et les ravins hors des vues, des foules en armes se rassemblaient pour bouleverser les travaux pacifiques d'Imbert et de ses collaborateurs. Une faute, un échec pouvaient anéantir les résultats de la patiente colonne des Zaër, ramener à la barbarie un vaste district que deux mois de paix et d'efforts avaient déjà transformé. L'appréhension inspirée par l'audace et l'activité de la garnison avait pu différer jusqu'à ce jour l'entrée en campagne d'ennemis entreprenans sans doute, mais plus fanfarons encore que vraiment belliqueux. Cependant, ils semblaient maintenant décidés à s'ébranler sans retard.

Or, la prise de contact s'effectuait sous de fâcheux auspices pour les Beraber et les dissidens coalisés. Dans la nuit, un Séné-

galais en faction au village fit coup double sur un groupe de maraudeurs qui venaient en reconnaître les abords. Puis, dans l'après-midi, des vedettes ayant signalé l'apparition de cavaliers suspects sur la lisière du plateau, Imbert entraînait dans une course folle une centaine de fantassins et la section d'artillerie jusqu'à l'origine d'un ravin énorme où Merton, Pointis, les goumiers et quelques partisans qui l'avaient précédé, faisaient un feu d'enfer. Il arrivait à temps. Au fond du ravin qui ouvrait un passage entre le Grou et le pays zaër, un parti de 300 ou 400 cavaliers se préparait à l'assaut du plateau. Les canons, défilés aux vues, avaient fait pleuvoir à bonne distance quelques obus sur cette masse compacte, qui se dispersait sans donner aux fantassins l'occasion de tirer un coup de fusil. Le lendemain, à la faveur du brouillard, la garnison renouvelait cette manœuvre avec un succès plus complet encore. La brume s'étant dissipée, du gigantesque balcon dessiné par le plateau, Imbert surprit à deux reprises des groupes nombreux qui se disposaient à franchir le Grou. Canonnés avec précision, ils se dispersèrent, emportant morts et blessés, sous les arbres et dans les ravins, et l'on put ensuite les voir disparaître en désordre par tous les sentiers qui montaient vers le pays zaïan. Au retour, sur le chemin du poste, malgré la fatigue, les soldats chantaient ; les fantassins jalousaient les artilleurs qui, seuls, avaient mis l'ennemi en déroute ; mais tous étaient ravis de ces aventures qui semblaient leur promettre, à brève échéance, des combats moins anodins.

Soudain, des cris se firent entendre dans le groupe de cavaliers qui précédait l'avant-garde. Les goumiers disparurent dans un vallon rocheux, talonnés par les partisans dont les chevaux couraient ventre à terre : « Ils ont peut-être vu un lièvre et ils s'amusent à le forcer... » dit Merton à Imbert intrigué. Mais, quelques instans après, on les découvrit rassemblés autour de trois piétons qu'ils invectivaient. Les goumiers brandissaient comme des trophées trois winchesters et des poches à cartouches bien garnies qu'ils avaient enlevés aux inconnus. Muets et farouches, ceux-ci fixaient au passage, d'un air de défi, les officiers et les soldats : « Que faisaient donc ces gens-là ? dit Imbert au gradé qui avait dirigé la capture. — Ils se cachaient dans les rochers. — Emmenez-les ; on fera l'enquête à Sidi-Kaddour. »

Dès l'arrivée, l'incident s'expliqua. Pressés de questions, les prisonniers, reconnus pour être des dissidens, avouèrent avec arrogance qu'ils avaient franchi le Grou pour tenter un mauvais coup ; en apercevant la troupe sur le plateau, ils s'étaient décidés à la retraite, mais ils avaient été surpris par les cavaliers : « L'affaire est claire, dit Merton à Imbert qui écoutait l'interrogatoire. D'après les circulaires officielles, tout rôdeur pris les armes à la main doit être remis à la justice sommaire du Makhzen. Le Makhzen, c'est nous ! — Sans doute ; mais il n'est pas inutile de faire appel à l'expérience d'un caïd. Justement, Djilali est ici, et les pillards ont été rencontrés sur le territoire de sa tribu. »

En présence de leurs juges, les prisonniers renouvelèrent leurs aveux avec une fataliste franchise : « Caïd ! tu as entendu ? dit Imbert. A quelle peine la loi musulmane condamne-t-elle ces voleurs ? — Ils doivent avoir les deux mains coupées, affirma le caïd sans sourciller. — Et vous, Merton, qu'en pensez-vous ? — Ils méritent la mort. — C'est aussi mon avis. Caïd, reprit Imbert, nous ne pouvons accepter ta sentence. Nos coutumes ne permettent pas de mutiler des brigands. Ils vont être fusillés. » Le caïd acquiesça du *mektoub* traditionnel.

Les prisonniers entendirent leur arrêt avec une hautaine indifférence. Il fut exécuté sur-le-champ. Tandis que Merton faisait creuser trois fosses dans un ancien cimetière musulman, huit Sénégalais emmenaient les condamnés hors du poste, au pied d'un énorme rocher d'où quelques factionnaires éloignaient les badauds. Bientôt après, trois détonations assourdies annonçaient l'épilogue de ce drame rapide qui impressionna favorablement la population du secteur.

Pointis ne manqua pas, d'ailleurs, de blâmer avec précaution la rapidité de l'enquête et la sévérité du châtiment : « Voyons, Imbert ! on ne fusille pas des prisonniers !... — Pardon ! dit Imbert interloqué. Vous confondez voleurs et combattans. C'est l'espoir du pillage, et non le patriotisme, qui lança les trois défunts dans leur funeste aventure. Je veux que la sécurité des chemins, la tranquillité des douars ne soient pas chaque jour menacées par quelques bandits insaisissables. Après deux ou trois exécutions analogues, les rôdeurs se calmeront, ou ils resteront chez les voisins pour exercer leur industrie. »

Pendant plusieurs jours, la prudence des ennemis sembla

démontrer la justesse des théories tactiques et judiciaires d'Imbert. Dissidens et Zaïan avaient de nouveau fait leur jonction, mais leurs groupemens se tenaient immobiles loin du Grou. A la vérité, leur perplexité était grande. Ils étaient déconcertés par l'attitude inattendue des Zaër, et ils avaient déjà chèrement payé leurs infructueuses tentatives d'invasion. Rendu circonspect par ces échecs mortifians, le Zaïani temporisait pour profiter du désarroi que les triomphes toujours imminens de Moha-ou-Saïd dans la région de l'Oued Zem causeraient chez les Roumis. Il calmait les impatiences des dissidens et il comptait sur la pression morale exercée par sa mehallah toujours menaçante pour désagréger le bloc des Zaër ralliés.

A vouloir la prévenir, la garnison s'énervait. Sans cesse par monts et par vaux, à la recherche d'un ennemi invisible, officiers et soldats usaient leurs forces et leur entrain. Vainement Imbert essayait-il, par des actes en apparence téméraires, d'attirer dissidens et Beraber dans des pièges subtils. Reconnaissances lointaines, vidages de silos, ne parvenaient pas à faire venir l'adversaire sous le feu des mitrailleuses et des canons. Il se méfiait, et ses patrouilles détalaient avec vitesse dès qu'elles apercevaient casques blancs, chechias rouges ou manteaux bleus. Mais déjà les chevaux du goum étaient sur les boulets; sans le peloton des goumiers, l'infanterie et la section de montagne risquaient de marcher en aveugles et d'arriver trop tard si l'ennemi fonçait sur un objectif imprévu.

Merton jugea le moment favorable pour risquer une proposition qu'il avait longuement méditée : « Pourquoi ne ferions-nous pas concourir les cavaliers de nos tribus à la défense du pays zaer? Ils y sont plus intéressés encore que nous! » Imbert se récria. Il jugeait les partisans plus gênans qu'utiles, et leur zèle plus bruyant qu'efficace ne lui paraissait pas au-dessus de tout soupçon. Mais les argumens de Merton dissipèrent ses méfiances, et après une brève discussion, il approuva : « Soit! proclamons la levée en masse! L'épreuve sera concluante et nous avons grand besoin de cavaliers! » Merton, ravi, se hâta d'expédier dans les tribus des courriers diligens.

De bonne heure, le lendemain, les sept caïds, leurs états-majors de khalifas et de mokhrazenis, les cheikhs les plus importans étaient réunis à Sidi-Kaddour. La proposition de Merton fut acceptée avec un enthousiasme exubérant auquel

succédèrent aussitôt des objections inattendues : « Nous n'avons plus de fusils! plus de cartouches! » clamaient les caïds. Et ils rappelaient que la livraison des armes avait été la première des conditions de l'aman. Depuis, ils étaient comme de pauvres moutons exposés aux convoitises des chacals.

Le raisonnement était spécieux. Sans doute, une grande quantité de fusils démodés, de carabines hors d'usage avaient été apportés au bureau de Merton; mais ces armes inoffensives, qui semblaient sortir d'un magasin de bric-à-brac, n'étaient pas celles que les ralliés avaient utilisées dans leurs luttes contre la colonne des Zaër. Cependant Merton ne jugea pas à propos de chicaner. L'approvisionnement du poste en fusils Gras et cartouches 74 permettait de se montrer généreux. Après un palabre animé, on convint que chaque tribu fournirait, jusqu'au retour de la tranquillité, un contingent de 30 partisans à cheval. Ces auxiliaires camperaient auprès du poste dont ils recevraient fusils, munitions et l'orge pour la nourriture des chevaux.

Le rassemblement de tous ces guerriers excita dans la garnison des commentaires peu bienveillans. *A priori*, officiers et soldats se défiaient des partisans, qui, dans les colonnes précédentes, ne leur avaient pas paru mériter la confiance qu'on leur témoignait. Ils leur imputaient des méprises regrettables; ils les soupçonnaient de fanfaronnades brouillonnes et parfois même de trahison. D'impressionnans récits sur les mésaventures du commandant Massoutier, attaqué en route par ses contingens d'auxiliaires, étaient chuchotés sous les tentes, et Pointis, traduisant l'opinion générale, en évoqua l'exemple le soir à dîner : « Nous verrons bien, répliqua Imbert. Si nos volontaires ont de mauvaises intentions, ils ne sont pas assez nombreux pour les réaliser. Mais ils feront du volume sur le plateau et dans les défilés, et ils seront toujours assez bons pour apporter des nouvelles. D'ailleurs, les cavaliers du goum ne peuvent plus suffire à la tâche, et je n'ai pas le choix pour les remplacer. »

Or, la suite lui donnait raison. Abondamment pourvus de cartouches, les partisans s'agitaient dans une furie de mouvement qui les lançait en galopades folles vers les silhouettes à peine visibles des patrouilles ennemies. Et c'étaient des combats homériques, des fusillades en l'air coupées de cris éperdus où s'échangeaient des menaces farouches et d'utiles renseignemens. Dans ces luttes courtoises d'où ils revenaient toujours

indemnes, mais comiquement vantards, ils faisaient un gaspillage de munitions qu'Imbert jugeait avec sévérité : « C'est à croire qu'ils les vendent ! » s'exclamait-il chaque soir quand les caïds montraient leurs sacoches vides et leurs chevaux ruisselans. Parfois, cependant, ils lui donnaient des preuves indiscutables de leur adresse et de leur fidélité. Alors, un cortège animé annonçait de loin la capture de quelque ennemi surpris en vedette ou en maraude sur un piton ou dans un ravin. Et comme ils se doutaient du sort réservé par Imbert à ces prisonniers, on pouvait admettre que les Zaër du secteur avaient, sans arrière-pensée, « coupé les ponts » entre eux et leurs anciens alliés.

Quinze jours se passèrent ainsi. Les silos des dissidens, d'où Merton tirait l'orge qui nourrissait les chevaux des partisans étaient près de s'épuiser. Le budget du secteur ne prévoyait pas l'entretien de toute cette cavalerie : « Ils sont trop ! » disait Merton, qui décida Imbert à congédier les contingens des quatre tribus les plus éloignées. Malgré les pronostics pessimistes de Pointis et de quelques officiers, aucun fusil ne manquait à l'appel quand les partisans furent désarmés. L'expérience était donc concluante. Elle avait aussi pour résultat d'augmenter les hésitations des chefs ennemis. Figés sur leurs campemens, ils ne savaient plus comment sortir à leur honneur de l'aventure où ils s'étaient engagés.

Un soir, Djilali, caïd des Ouled-Moussa dont les territoires s'étendaient théoriquement jusqu'au Grou, vint causer en secret avec Merton : « Moha-ou-Ammou, lui dit-il, a fait installer des Aït-Raho qui sont Zaïan sur nos pâturages de l'Oued Chettba qu'il leur a donnés; il leur a promis de les protéger en cas d'attaque ! — Tu en es sûr? demanda Merton abasourdi. — Oui. Un de mes hommes a vu aujourd'hui les tentes et les troupeaux à Sebba-Aouinet... » Merton questionna le caïd et courut prévevenir Imbert. La nouvelle était en effet importante, car la présence de douars ennemis sur la rive gauche du Grou infligeait un affront au chef du poste de Sidi-Kaddour, qui avait maintes fois garanti à ses administrés l'inviolabilité du pays zaër.

Imbert consulta la carte et médita longuement. Le lieu indiqué était un labyrinthe de gorges rocheuses, à 18 kilomètres de Sidi-Kaddour : « C'est probablement un piège que nous tend le Zaïani, suggéra Merton. Il compte nous attirer par cet appât

et nous faire perdre les avantages du terrain que nous donne le plateau. — Peut-être aussi, répliqua Imbert, ne fait-il cette manifestation que pour sauver son amour-propre, et, dans quelques jours, bêtes et gens repasseront paisiblement le Grou. Mais, n'importe! La manœuvre leur coûtera cher. Cette fois, nous avons un but précis! »

Vers le milieu de la nuit, il quittait le poste avec un détachement nombreux. Prévoyant une chaude affaire il avait mobilisé tous les hommes disponibles, et le service médical était au complet. Les tailleurs et les cordonniers sénégalais prenaient part à la fête et n'étaient pas les moins ardens. Imbert comptait infliger aux douars une rapide, mais sévère leçon, attirer ensuite par une retraite diligente les forces ennemies sur une embuscade préparée avec soin par un capitaine éprouvé. Une grande célérité dans les mouvemens après la prise de contact était recommandée pour ne pas gêner la manœuvre par un « accrochage » intempestif. Pointis, qui s'était offert comme agent de liaison, malgré l'ennui du départ nocturne, exultait en songeant à l'auréole de bravoure qui éblouirait bientôt ses amis de Paris dans les salons où il fréquentait.

Malgré les lenteurs de la marche sur des sentiers presque impraticables, la troupe couronnait peu de temps après le lever du soleil un col et des pitons d'où la vue plongeait, entre 1 200 et 1 500 mètres, sur trois douars blottis dans des cirques étroits que bordaient d'énormes falaises, droites comme des remparts. Les troupeaux étaient encore parqués entre les tentes, la surprise était complète. Le lieutenant d'artillerie télémétrait avec entrain ces objectifs dont la vulnérabilité le comblait de joie, et il indiquait gaîment les distances à ses camarades fantassins : « Faut-il tirer? » demanda-t-il à Imbert. Celui-ci consulta du regard Merton : « Il n'y a pas de méprise possible, dit Merton; les partisans qui nous ont rejoints affirment que ce sont bien des douars ennemis. »

Imbert hésita. Le massacre sans danger lui répugnait. Cependant, il réprima le sentiment de pitié qui retenait son bras prêt à faire le signe de mort. Ni les partisans qui croyaient en sa force, ni les ennemis qui étaient venus le braver dans ce site sauvage et qui attribueraient sa longanimité à la peur, ne comprendraient sa miséricorde. Tout à coup, son geste brusque déchaîna sur les tentes et sur les troupeaux un ouragan de fer

et de feu. Les tentes voltigeaient, emportées par le souffle des obus; les bœufs et les moutons tourbillonnaient sous la grêle de balles; les habitans fuyaient en hurlant, et quelques guerriers prestement réfugiés dans les roches ripostaient par des coups de fusil inoffensifs.

« Allons! faites cesser le tir, dit Imbert après trois ou quatre salves, aux officiers qui l'entouraient. Nous avons infligé une leçon pénible, mais nécessaire. Ne nous transformons pas en bouchers! » Ils se dispersèrent, et le vacarme cessa comme par enchantement. Mais, dans les vallons lointains, les grondemens assourdis des échos propageaient déjà la nouvelle de la surprise et de ses résultats.

Soudain, proche d'Imbert, la voix de Pointis retentit. « Ils arrivent! ils arrivent! » criait son ami dont la main montrait sur l'autre versant des points blancs qui grossissaient en descendant à toute vitesse vers le Grou. C'étaient les guerriers de Moha-ou-Ammou qui accouraient au secours de leurs frères. On pouvait certes leur offrir le combat autour des douars bouleversés, tandis que bœufs et moutons fileraient sur les pistes de Sidi-Kaddour, escortés par les partisans. Mais l'enjeu ne valait pas des sacrifices qui transformeraient en désastre moral le succès de l'opération. Imbert préféra donc s'en tenir à son premier plan, et les notes alertes des clairons ordonnèrent aussitôt le retour.

Il était temps. La manœuvre, telle qu'Imbert l'avait imaginée, s'amorçait sous la fusillade des groupes ennemis qui progressaient de crête en crête avec une agilité de montagnards. Le silence de l'artillerie qui cheminait hors des vues avec les goumiers et les marsouins, pour occuper une position lointaine d'où elle compléterait les effets de l'embuscade, encourageait les poursuivans; les balles sifflaient et labouraient le sol de toutes parts. Mais bientôt l'offensive ennemie s'arrêta. Les troupes d'Imbert disparaissaient comme par enchantement derrière un éperon qui dessinait un écran gigantesque et mystérieux. Visible de loin, il avait modéré l'entrain des renforts qui accouraient au bruit; ils flairaient le piège dans la retraite précipitée de leurs adversaires et dans le silence énigmatique de cette barrière toute proche qui se dressait devant eux. Quelques groupes moins prudens s'étaient avancés jusque sur ses flancs; accueillis presque à bout portant par les mitrailleuses et les

fusils dissimulés dans les hautes herbes, ils avaient dégringolé en désordre, emportant des blessés et des morts.

Maintenant, rassemblées sur le plateau, les troupes reprenaient haleine en grignotant le traditionnel repas froid. L'ennemi avait disparu, découragé. Imbert rayonnait. Les pertes, réduites à trois blessés, étaient assez légères pour rendre invraisemblable un reproche de témérité irréfléchie : « La leçon est dure pour les voisins, lui dit Merton, heureux lui aussi de ce dénouement bénin. Elle pouvait nous coûter plus cher, et nous nous en tirons à bon compte. »

Le prestige du Zaïani sortit fort diminué de cette aventure. Ainsi le grand caïd n'avait pu sauver de la ruine et de la mort les douars qui s'étaient confiés à ses promesses. Il n'avait pas osé lancer à fond sa mehallah contre les troupes de Sidi-Kaddour qui étaient venues le narguer en bombardant ses protégés. Cette inertie peureuse semait la discorde dans les guerriers et jusque dans la famille du Zaïani. Chaque chef, racontaient les émissaires, voulait désormais agir pour son compte et Moha-ou-Ammou était réduit à chercher dans un coup de main désespéré le rétablissement de son autorité. Mais leurs tentatives décousues ne pouvaient plus aboutir qu'à des échecs sanglans. Le Zaïani, qui s'était risqué en personne dans une reconnaissance préparatoire à l'assaut de Sidi-Kaddour, dont il faisait annoncer partout l'imminence, devait s'enfuir en toute hâte devant une poignée de Sénégalais et de goumiers que le lieutenant d'artillerie, en tournée sur le plateau, lançait à ses trousses après avoir criblé sa nombreuse escorte d'obus bien ajustés. Le lendemain, les fidèles des Bou-Acheria secondés par un lot important de Zaïan essayaient de repousser les partisans qui pillaient leurs silos encore intacts sur le plateau Zaër. Ils tombaient sur les mitrailleuses et une compagnie de marsouins, et ils fuyaient dans une retraite précipitée, non sans avoir abandonné des fusils, des morts et des blessés aux partisans. Découragé par ces mésaventures, Moha-ou-Ammou comprit enfin qu'il ne pourrait jamais entamer le bloc Zaër, ni parader en assiégeant redouté devant un Sidi-Kaddour réduit à l'impuissance. Peu à peu ses contingens l'abandonnaient, lassés d'une attente sans gloire qui n'était pas exempte de dangers. Un orage subit qui transforma pour quelques heures le Grou en torrent impétueux lui fournit à propos un prétexte honorable de départ. Après une

dernière querelle avec ses alliés, il leva furtivement son camp et disparut vers le Sud avec les restes de sa mehalla.

Imbert et Merton apprirent l'heureuse nouvelle tandis qu'ils méditaient une attaque décisive contre les ennemis désemparés. Accompagnés de Pointis, de quelques officiers et d'une petite escorte, ils coururent jusque sur les bords du Grou pour la vérifier. La vallée était bien déserte. Des vestiges de bivouacs attestaient l'importance de la coalition, qui s'était dissoute sans avoir sérieusement combattu. Toute son ardeur s'était dissipée en menaces vaines.

« Ah ! si nous pouvions profiter de son désarroi, dit Imbert. Peut-être les caïds et les notables zaïan n'attendent-ils que notre apparition en forces dans leur pays pour nous proposer, aux dépens de leur grand chef, une réconciliation générale, sans coup férir ! — Hé oui ! acquiesça Merton. Mais l'autorité supérieure n'aime guère les « cavalier seul. » Faisons comme les voisins : attendons les événemens. Ils aggraveront encore, peut-être, la déconfiture du Zaïani, et nous sommes bien placés pour en profiter ! »

Merton ne se croyait pas si bon prophète. Moins d'une semaine après, le poste frissonnait de la fièvre des grands jours. On y avait appris la défaite qui portait le coup de grâce à la puissance d'antan du Zaïani. Après son départ, il avait offert son aide à Moha-ou-Saïd, car les fantasias dans la vallée de l'Oued Zem lui paraissaient moins dangereuses que sur le plateau de Sidi-Kaddour. Mais la malchance le poursuivait. Le colonel Mangin dirigeait maintenant les opérations en pays tadla. Surpris un beau matin dans son camp par le terrible colonel, il perdait ses bagages, manquait d'être pris, et devait fuir jusqu'à Kenifra sa capitale, pour y conjurer la révolte qui grondait dans ses États.

Le moment semblait donc venu de prendre une vigoureuse offensive. Imbert était soudain autorisé à rejoindre le vainqueur avec toutes les forces disponibles de sa garnison, que venaient augmenter quelques détachemens envoyés en toute hâte par les postes voisins. Avec enthousiasme, la petite colonne forte d'environ 700 combattans avait quitté Sidi-Kaddour qu'elle souhaitait ne plus revoir. Elle avait parcouru 40 kilomètres dans une journée, en bousculant quelques centaines de dissidens qui voulaient lui barrer le passage d'une chaîne de collines qu'elle

devait traverser. Le soir même, la jonction était faite, la haute vallée de l'Oued Grou vide d'ennemis. La route de Kenifra était ouverte par les connivences intéressées qui s'annonçaient maintenant nombreuses chez les Zaïan. Mais un contretemps inattendu attirait vers une autre direction la petite armée du colonel Mangin. Le lendemain, déçu dans ses espérances, Imbert faisait reprendre à sa troupe le chemin de Sidi-Kaddour : « Après tout, disait philosophiquement Merton aux officiers qui maugréaient, ce n'est que partie remise, et nous avons dispersé tout seuls les groupes ennemis qui occupaient le pays Tadla au Sud de notre secteur. Ils auraient pu nous inquiéter à leur tour, et ce n'est pas payer trop cher par un tué et dix-huit blessés, la paix définitive que nous garantissons ainsi à nos Zaër. »

Pointis avait pris part à cette randonnée, avec l'espoir de nouvelles aventures. Elles lui paraissaient maintenant réléguées dans un problématique avenir. Tandis qu'il cheminait au pas sous la chaleur lourde, la nostalgie l'envahit : « Ils sont bien gentils, murmurait-il en songeant à ses amis ; mais, vraiment, je n'ai plus de raison pour m'attarder à Sidi-Kaddour. Il est temps de tirer d'inquiétude ma famille qui ne comprend rien à mes pérégrinations. » Et dès l'arrivée au poste, il parla de son départ imminent.

« Attendez quelques jours encore, lui répondit Imbert. Un souvenir manque à la collection que vous emporterez du Maroc. — Lequel ? — Une belle razzia. L'occasion se présentera bientôt, plus favorable qu'à Sebba-Aouinet. Vous devez voir ça, si vous voulez être un Africain complet. » Pointis, alléché, promit de se montrer patient. Grâce à l'habileté de Merton, il n'eut pas à s'en repentir.

L'échec de la coalition n'avait pas abattu l'orgueil des Bou-Acheria. Ils savaient qu'ils devaient renoncer à relever de ses ruines leur kasbah de Merchouch ; leur influence ne s'exerçait plus que sur une centaine de serviteurs et de parens, et sur un lot de malfaiteurs qui s'attachaient à leur fortune. Leur rôle politique était fini ; les anciens chefs de l'insurrection zaër n'étaient plus redoutables, mais ils pouvaient rester gênans. Quelques captures de rôdeurs soudoyés par ces tenaces adversaires les montraient décidés à châtier par des attentats et des pillages la soumission des tribus. Aussi longtemps qu'ils seraient libres en pays zaïan, les petits douars isolés devraient se

tenir sur le qui-vive et l'insécurité régnerait sur les chemins. Imbert s'était proposé de les enlever par surprise, mais Merton l'en avait dissuadé : il projetait de les contraindre à demander eux-mêmes l'aman.

D'adroites investigations lui faisaient comprendre que, par prudence, les Bou-Acheria n'avaient pas emmené dans leur exil les immenses troupeaux qui constituaient le plus clair de leurs richesses, afin de les soustraire aux convoitises des Zaïan. Ces troupeaux se trouvaient donc en pays zaër où les anciens seigneurs de Merchouch avaient encore des cliens fidèles, sous la garantie morale de l'honneur des douars. A les découvrir, Merton avait longtemps usé en vain les ressources de son esprit subtil. La défaite du Zaïani déliait enfin la langue d'un délateur, qui avait sans doute quelque déception à venger. La joie de Merton fut grande. Il tenait le premier anneau de la chaîne et comptait bien aller jusqu'au bout. Frappés ainsi dans leurs biens, les Bou-Acheria seraient tôt ou tard obligés de capituler.

Il avait deviné juste; presque chaque soir, il apprenait maintenant l'existence, dans quelque douar voisin du poste, d'un lot de bœufs, de chameaux, de chèvres ou de moutons, dont la capture s'effectuait selon un rite immuable. Au point du jour, un officier du goum cernait avec quelques cavaliers le douar signalé. Il convoquait le cheikh et les notables et, après un bref entretien, le gardien du troupeau, sûr de l'impunité, livrait de bonne grâce le dépôt qui lui était confié. D'accord avec Imbert, Merton en réservait une bonne part au délateur pour exciter la cupidité ambiante; avec le reste, il dédommageait peu à peu tous ceux qui avaient droit à sa sollicitude : parens de goumiers tués, partisans blessés, victimes d'injustices anciennes, de razzias, d'attentats perpétrés en haine des Français dont ils avaient adopté le parti.

Cette tactique ne tarda pas à produire le résultat prévu. Un émissaire arriva au poste pour attester le prochain repentir des Bou-Acheria; mais comme on chuchotait dans les douars que les trois frères sollicitaient aussi, pour se rendre inviolables, la qualité de protégés allemands, — qui d'ailleurs leur fut refusée, — la confiscation de leurs bestiaux continua, plus fructueuse que jamais. Un soir, la figure rayonnante, Merton aborda Imbert : « On me propose un joli coup de filet... mais c'est bien loin. » Et il raconta qu'un troupeau de plus de 400 têtes était en dépôt

dans un douar éloigné de 26 kilomètres, sur les confins des Tadla révoltés; par surprise, on pourrait les prendre sans coup férir. Imbert comprit que Merton en grillait d'envie, malgré les risques de l'aventure : « Bah! conclut-il après une courte discussion, la chance nous a toujours souri; cette fois encore vous réussirez. Le coup de main fera du bruit dans le Landerneau zaër. » Mais avec soin, il combina le plan de l'opération pour ne rien laisser au hasard.

Le succès dépassa toutes les espérances. Le lendemain, Pointis, qui avait accompagné Merton, ne tarissait pas d'éloges, malgré sa fatigue, sur l'entrain de la troupe et le brio de la razzia. Sans égards pour la modestie effarouchée de Merton, il en racontait avec complaisance tous les détails. La troupe, composée des trente meilleurs cavaliers du goum, de trois sections de marsouins, de goumiers et de Sénégalais, avait rivalisé d'endurance et de bonne humeur. On était arrivé après le lever du soleil sur une crête où l'infanterie prenait position à 500 mètres du douar. Puis Merton et ses cavaliers avaient cerné les tentes. Leur arrivée inopinée causait une panique bientôt changée en fureur belliqueuse. Les notables et les habitans parlaient de prendre les armes pour défendre leurs biens, mais leur arrogance cessa devant les accusations précises de l'indicateur, le calme de Merton et le voisinage des fantassins aux fusils menaçans.

On avait fait sortir promptement le troupeau des Bou-Acheria, qui était parqué avec tous les animaux du douar; on s'était éloigné sans perdre de temps, car les hauteurs se couvraient de curieux qui semblaient se concerter. On avait pris à peine une demi-heure de repos et, toujours poussant le troupeau dans une marche rapide, on avait encore enlevé au passage un lot de 300 moutons qui appartenait à l'un des chefs des assiégeans de l'Oued Zem. On arrivait enfin au complet à Sidi-Kaddour; les fantassins avaient parcouru 52 kilomètres en quinze heures et ramenaient plus de 700 têtes de bétail. Les Sénégalais dansaient en entrant dans le poste et chantaient en chœur, dans leur français puéril : « Y a bon! Ici, moyen faire la guerre! Nous, jamais fout' le camp, toujours tuer beaucoup Marocains, toujours prendre beaucoup moutons! »

« Hé! ils ont raison! remarqua un officier qui avait guerroyé au Soudan. En ces trois préceptes ils résument ainsi tout l'art

militaire! » Mais sa remarque se perdit dans le bruit des complimens sur l'adresse de Merton, et des railleries sur la déconvenue du guerrier de l'Oued Zem qui semblait plus réjouissante encore que celle des Bou-Achéria.

Cette capture audacieuse porta le coup de grâce à leur entêtement. Ils comprirent qu'ils devaient se soumettre sans délai pour éviter la ruine complète. Le caïd des Aït-Raho, qui flairait l'invasion prochaine du pays zaïan, leur servit d'intermédiaire, afin de se ménager pour plus tard les bonnes grâces des Français. Imbert ne regrettait plus l'occasion manquée à Camp-Marchand; il accueillit avec une générosité courtoise les fameux Fokras qui n'avaient pu échapper à leur destin. L'événement, inattendu à Rabat, y causait une surprise joyeuse, car il consacrait la soumission des Zaër. Afin de donner plus de solennité à la capitulation de leurs anciens chefs de guerre, le commandant du Cercle vint signifier lui-même aux Bou-Acheria les dures conditions de l'aman que le Résident général leur accordait.

Pendant une semaine, Sidi-Kaddour fut animé par le va-et-vient des émissaires, des cliens, des amis fidèles dans le malheur, qui préparaient le retour définitif des trois frères vaincus. Leurs 80 serviteurs, leurs femmes, leurs chevaux et leurs bêtes de charge leur formaient un cortège qui évoquait le souvenir des patriarches bibliques. Telle était leur lassitude qu'ils acceptèrent sans se plaindre leur relégation aux environs d'Azemmour. Ils n'avaient donc fait que changer d'exil. Sous l'escorte de goumiers déférens, que commandait un officier, ils partirent enfin par petites étapes, heureux peut-être de s'éloigner du pays dont leurs efforts opiniâtres n'avaient pu chasser les Français.

Désormais, rien ne retenait plus Pointis à Sidi-Kaddour. Le secteur reprenait promptement son aspect d'avant l'alerte. Imbert avait tenu ses promesses. En deux mois, il avait fait défiler sous les yeux de son ami les spectacles les plus variés de la pacification marocaine. Riche d'informations, de documens et de souvenirs, Pointis pouvait quitter ce poste où il avait vécu d'inoubliables momens. Il savait maintenant que dans les profondeurs du bled siba, comme sur les théâtres diplomatiques les plus vastes, la « politique active et fière » préconisée jadis en Indochine par le gouverneur-général Doumer est bien celle qui convient au tempérament de notre race et qui donne les résul-

tats les plus féconds. On s'en rendait compte à Sidi-Kaddour. C'en était fini des marches pénibles, des embuscades lointaines, des départs en pleine nuit! On pouvait souffler, dans l'attente des récompenses que les ambitieux escomptaient : « Pas un coup de fusil sur le poste, pas un seul convoi inquiété, pas un seul douar pillé, pas une défection dans nos tribus! Voilà un résultat que ne prévoyaient guère le Zaïani, les Bou-Achéria et leurs 2000 guerriers! » énuméraient avec complaisance les tenans de l'offensive quand les partisans obstinés des méthodes prudentes évoquaient les risques auxquels une fausse manœuvre, toujours possible, aurait pu les exposer.

En échange d'un caporal et d'un soldat tués, d'une trentaine de marsouins, artilleurs, Sénégalais et goumiers blessés dans les diverses rencontres, l'influence française sortait raffermie de la tourmente qui devait tout anéantir. Maintenant, les ennemis étaient divisés contre eux-mêmes; le lien qui les avait unis était rompu sans doute à jamais par les rancunes et les désillusions. Et sur les plateaux du pays zaïan, d'où avait soufflé l'orage, les symboliques lauriers poussaient, qui attendaient les conquérans.

PIERRE KHORAT.

REVUE LITTÉRAIRE

LA NOUVELLE MARIANNE (1)

Renée Néré, cette héroïne de Mme Colette Willy, dans *la Vagabonde* et *l'Entrave*, je l'appelle ainsi, la nouvelle Marianne, en souvenir de la charmante fille dont Marivaux a raconté les aventures. Ce n'est pas la dénigrer. Le roman de Marivaux, un peu lent, peut-être un peu long, n'est-il pas un chef-d'œuvre? Les deux romans de Mme Colette Willy, *la Vagabonde* et, *suite de « la Vagabonde, » l'Entrave*, en dépit de quelques défauts, les uns gracieux, les autres non, j'hésite à n'en pas dire autant.

Il y a de l'analogie et, malgré les apparences, beaucoup d'analogie entre Marianne et Renée. Les différences, on les devine. On les verra mieux, si l'on distingue aussi les ressemblances : et l'on apercevra certains caractères tout récens, — plusieurs, à mon avis, très dangereux, — de notre littérature.

Marianne était une petite enfant. Sur la route de Bordeaux, avec un gentilhomme et une jeune dame, un laquais et une femme de chambre, elle voyageait en carrosse. Des voleurs survinrent; ils tuèrent tout le monde, excepté Marianne. Marianne fut recueillie par de bonnes gens. On ne sut pas et elle ne sut pas qui elle était, noble ou roturière, bâtarde ou légitime. Et la voici jetée dans le hasard. Renée, autre accident, a fait un mauvais mariage. Elle a quitté son mari, elle a divorcé. Et la voici jetée dans le hasard, elle aussi. Marianne, quand nous la connaissons, a une quinzaine d'années. Il

(1) *La Vagabonde*, roman, par Colette Willy (Ollendorff, éditeur); et *l'Entrave*, *suite de « la Vagabonde, »* par Colette Willy, — (Librairie des Lettres).

lui manque (elle n'en souffre pas) l'expérience conjugale dont Renée est pourvue. Mais, innocente, elle n'est pas niaise. Quand M. de Climal est trop bon pour elle et vante les cheveux qu'elle a, « du plus clair châtain, » les touche, les caresse, elle remarque dans les yeux du bonhomme « quelque chose de si ardent » qu'elle se dit : « Il se pourrait bien faire que cet homme-là m'aimât comme un amant aime une maîtresse. » Petite fille avertie!... C'est que, dans son village, elle a vu des amans; elle a entendu parler d'amour; elle a lu, à la dérobée, des romans; ajoutez « les leçons que la nature nous donne : » les regards de M. de Climal lui parurent « d'une espèce suspecte. »

M. de Climal sera éconduit. Marianne, en sanglotant, s'écriera : « Vous savez que je sors d'entre les mains d'une fille vertueuse qui ne m'a pas élevée pour entendre de pareils discours; et je ne sais pas comment un homme comme vous est capable de me les tenir, sous prétexte que je suis pauvre. » Quitte à n'être pas un homme comme lui, le vieux libertin ne craint pas d'insister. Marianne, qui a les yeux baissés et mouillés de larmes, l'écoute cependant. Elle aura, pour le chasser, toute son énergie, dès qu'elle sentira que M. de Climal la compromet auprès d'un aimable garçon, jeune et dont elle est éprise. Alors, elle rend à M. de Climal l'argent et les robes, cadeaux qui désormais l'offensent; ou bien veut-il qu'elle jette par la fenêtre argent et robes?... « Je détachais mes épingles et je me décoiffais, parce que la cornette que je portais venait de lui, de façon qu'en un moment elle fut ôtée, que je restai nu-tête avec ces beaux cheveux dont je vous ai parlé et qui me descendaient jusqu'à la ceinture. J'étais dans un transport étourdi qui ne ménageait rien; j'élevais ma voix, j'étais échevelée, et le tout ensemble jetait dans cette scène un fracas, une indécence qui alarmait M. de Climal et qui aurait pu dégénérer en avanie pour lui... » Renée Néré danse dans un café-concert. Soudain, l'on frappe à la porte de la loge où elle s'habille. Paraît un inconnu, grand, sec et noir, qui salue et débite une phrase de trop vive admiration. « Je ne dis rien à cet imbécile. Moite, essoufflée encore, la robe demi-ouverte, j'essuie mes mains en le regardant avec une férocité si visible que sa belle phrase meurt, coupée. Faut-il le gifler? marquer sur ses deux joues mes doigts encore humides d'eau carminée? Faut-il élever la voix et jeter à cette figure anguleuse, toute en os, barrée d'une moustache noire, les mots que j'ai appris dans les coulisses et dans la rue?... » Comme M. de Climal auprès de Marianne, l' « envahisseur » de Renée insiste. Alors : « Vous allez filer tout de suite! J'ai fait preuve d'une longanimité incompréhensible et je

risque une bronchite en n'enlevant pas cette robe où j'ai eu chaud comme trois déménageurs ! » A l'idée que la danseuse ôtera sa robe, l'envahisseur reprend « sa figure sombre et triste ; » et nous supposerons qu'il a les « yeux ardens » de M. de Climal.

Violentes l'une et l'autre, les deux scènes sont analogues. Seulement, les mots qu'on apprend dans les coulisses, Marianne ne les connaît pas; les mots qu'on apprend dans la rue, elle ne les dit pas et n'a point envie de les dire. La lingère chez qui, au lieu d'être sur les planches, elle travaille en dit quelques-uns : « Ah! ah! — elle est furieuse contre M. de Climal; — vous retirer de chez moi pour vous mettre en chambre avec quelque canaille? Ah! pardi, celle-là est bonne! Voyez-vous ce vieux fou, ce vieux pénard avec sa mine d'apôtre!... » Ainsi parle la lingère, non Marianne. Renée Néré est plus hardie que la lingère. Il n'y a guère de mots qu'elle refuse. Ceux qu'elle néglige, ses camarades du café-concert sont là pour les dire, et aussi les élégantes personnes qu'elle rencontre à Paris ou bien sur la Côte d'Azur. Terrible vocabulaire ! Quand Renée elle-même redoute une de ses « crises de grossièreté, » l'on frémit. Elle demande : « Quel ancêtre mal embouché aboie en moi avec cette virulence, non seulement verbale, mais sentimentale?... » Un ancêtre qui, d'ailleurs, n'est point suranné : il a pris le ton du jour, et le plus mauvais ton du jour, avec un soin d'artiste curieux, un peu maniaque. Eh bien! j'aime mieux les gros mots que les néologismes; pourtant, je ne les aime pas. Et j'accorde que, la plupart du temps, Mme Colette Willy réussit, en argot, des phrases très pittoresques et assez amusantes. Mais, parfois, elle abuse de la permission. C'est, à mon gré, beaucoup trop de grossièreté. Une sorte de gaminerie la rend moins désobligeante; puis l'adresse de l'écrivain l'orne d'une grâce comique : c'est tout de même plus de grossièreté qu'il n'en fallait. Virulence verbale et sentimentale : oui ! Les situations, dans *La Vie de Marianne*, sont (ne l'a-t-on pas vu?) scabreuses. Le dialogue de Marianne et du vieux libertin n'est pas un épisode pour *la Bibliothèque rose.* Marianne en signalait l'indécence. Mais l'auteur, qui s'adresse à la bonne compagnie, veille à ne la point offenser : les rudesses de la parole et du geste, il les a finement adoucies. Je crois que, de nos jours, la bonne compagnie est un peu éparpillée : ce n'est pas toujours la faute des écrivains, s'ils ne savent où la trouver. En outre, elle supporte volontiers ce qui l'aurait choquée jadis ; elle a pris un langage très vif et de quelque effronterie. Au surplus, Marivaux, qui pare de mots honnêtes les pensées les moins chastes, n'évite pas toute hypocrisie.

Cette hypocrisie, c'est l'art, en somme. C'est l'art d'autrefois. L'art consistait à « imiter, » — non pas à copier, — le « serpent » et le « monstre odieux. » Il fallait, dans l'imitation, faire entrer le plus de réalité possible; non pas une réalité toute nue : une réalité bien habillée, déguisée, que le lecteur se plaisait à reconnaître sous le déguisement. Telle est, si je ne me trompe, la volonté de nos poètes classiques et encore la volonté de nos écrivains à l'époque de Marivaux. Depuis lors, on a cherché la réalité avec un zèle de plus en plus entreprenant. On l'a aimée, ma foi, comme le vieux libertin Marianne, très satisfait de ce qu'elle se décoiffe et laisse pendre ses cheveux; on l'a aimée, comme l'envahisseur Renée Néré, très aguiché de sa robe « demi-ouverte, » disons ouverte. On a aimé la réalité pour elle-même, toute nue; on lui a ôté son déguisement, l'art d'autrefois.

La nouvelle Marianne n'est pas hypocrite. Je ne sais si, auprès d'elle, Marianne de Marivaux ne semble pas un peu perverse. La nouvelle Marianne serait plutôt cynique : elle l'est. Pour préférer l'une ou l'autre, il faut choisir entre quelque cynisme ou quelque perversité.

Marianne, de Marivaux, un bon prêtre l'a élevée. Mais elle n'a pas beaucoup de sentimens religieux. Du moins, les sentimens religieux ne sont pas ce qui l'empêche de tourner mal. Si elle croit en Dieu, parce qu'elle ne pense guère à n'y pas croire, elle n'est pas une âme que les préceptes chrétiens sauvegardent et conduisent. Renée Néré, je ne sais pas si elle croit en Dieu. Songeant à qui l'aima sans être payé de retour, elle écrit : « Tu ne sauras plus rien de moi jusqu'au jour où mes pas s'arrêteront et où s'envolera de moi une dernière petite ombre, qui sait où?... » Elle croit au hasard, qu'elle appelle son maître et son ami; elle a, pour le hasard, une étrange crédulité : c'est presque de la foi, se dit-elle, et elle ajoute : « Vraiment, le jour où mon maître le hasard porterait en mon cœur un autre nom, je ferais une excellente catholique. » Elle n'en est pas là, dans *la Vagabonde* ou *l'Entrave*. Elle s'en aperçoit et, semble-t-il, avec un frisson de regret. C'est tout ce que je vois de religieux en elle ; et c'est, à présent, peu de chose : un frisson passe vite. En fait de religion véritable, c'est tout; ce n'est presque rien. Mais, comme une religion, il y a en elle le souvenir de son enfance, cher souvenir, si précieux qu'à peine, dans sa vie indigne de lui, l'ose-t-elle éveiller : elle a peur de le profaner. Il s'éveille tout seul. L'enfance à la campagne, dans les jardins et dans les champs, parmi les calmes et lents travaux, sous la lumière naturelle, dur contraste avec la ville et ses folies!

Aujourd'hui, l'amant parti, Renée Néré est à regarder la rue, par la fenêtre de sa chambre, dès l'aube. Une fièvre la tourmente, une déception de la volupté, un amour ému de rancune. Elle regarde : « Le ciel et le pavé mirent l'un dans l'autre une blancheur passagère, avant le lever rouge du soleil; c'est ce candide moment que les jardiniers de mon pays, soucieux de cueillir des fruits fermes et froids, nommaient l'heure des fraises... » Elle rêve autour de ces mots et autour du passé qu'ils évoquent dans sa mémoire : c'est un rêve meilleur et plus sain que l'amertume sensuelle. Pendant ses tournées de danseuse, en province, elle s'échappe et, dans les environs des villes, se promène afin de respirer « l'odeur du gazon, de la terre remuée, » odeur forte et douce. Un clair de lune « qui se mire aux buis et aux lauriers luisans » la divertit de toutes les concupiscences. Sur la route qui va de Monte-Carlo à Nice, une bruyante compagnie ne la détourne pas de goûter le beau soir qui tombe et de frémir à la rapidité de ces minutes qui sont le splendide symbole de toute brièveté. Elle aime la nature et, plus que la nature, la campagne. C'est pour elle un sentiment tutélaire, si dans sa pensée la campagne et l'enfance honnête sont réunies. Durant tout le roman de *la Vagabonde*, elle évite de succomber aux plus viles tentations; elle ne se dégrade pas. On la sent préservée : le souvenir de son enfance, comme une vague religion, la préserve. Marianne qui, en fin de compte, demeure plus intacte, c'est aussi, en quelque manière, son enfance qui la préserve : plus encore que son enfance, sa naissance. Elle est une fille de qualité. D'abord, on l'ignorait. On l'apprend; et l'auteur désire qu'alors on ne soit pas surpris d'avoir vu Marianne si sage. Renée, à qui le sort n'a point ménagé de ces aubaines quasi merveilleuses, Renée plus vraie est aussi plus touchante. Mais, enfance paysanne ou illustre naissance, Renée et Marianne sont deux petites chattes qui ont le souci de la propreté. Marianne réussit encore mieux, et parfaitement bien, à se garder intacte : c'est qu'elle a plus de chance et moins de difficultés. Dans *la Vagabonde*, Renée montre une délicieuse habileté, pour se tirer des occasions périlleuses. La débauche qui l'entoure ne la touche pas. J'ai vu, dans les khanis de Grèce et dans l'ordure où se vautraient gens et animaux, les rouliers et les porcs, de petites chattes si blanches que leurs robes immaculées étaient, parmi la boue et l'ignominie, un paradoxe d'élégance : telle m'apparaît Renée dans la fange de *la Vagabonde*. Elle a de fines précautions, pareilles à des coquetteries. Elle accomplit des miracles de vertu. Les prouesses de son dédain sont ravissantes. Elle a une excellente opinion d'elle-

même ; et son orgueil la défend : un orgueil joli. Elle ne fait pas la mijaurée. Elle est contente de ses victoires ; et elle ne les proclame pas. La *Vie de Marianne* et *la Vagabonde :* deux études et analyses de la pudeur féminine. Seulement, l'auteur de *la Vagabonde*, étudiant et analysant les manèges de la pudeur, n'a pas toujours évité l'impudeur de l'écrivain réaliste.

La pudeur de Marianne et celle de Renée ont cette analogie encore : elles ne dépendent pas d'une morale. Marianne est bien détachée de son catéchisme et Renée, plus évidemment, détachée de toutes les doctrines. Ainsi, la pudeur serait une spontanéité absolue, un instinct délicat. Ce n'est pas ce que Marivaux et Mme Colette Willy ont voulu démontrer ; la *Vie de Marianne* et *la Vagabonde* ou *l'Entrave* ne sont pas destinées à une démonstration. Mais, comme il y a, dans ces romans, beaucoup de vérité, l'on est, en les lisant, mené à conclure, de même qu'en examinant la vie réelle. Et c'est un bon signe. D'ailleurs, ici, *la Vagabonde* et *l'Entrave* l'emportent sur la *Vie de Marianne*. Le subtil Marivaux abonde en remarques ingénieuses, pénétrantes, malignes ; je ne crois pas que ses diverses remarques se réunissent et forment une vivante unité. L'on dirait un peu de maximes qu'un moraliste aurait assemblées et illustrées d'exemples persuasifs. Chacune des maximes nous séduit par son exquise justesse ; et, ce qui manque, c'est une philosophie. Or, si l'auteur de *la Vagabonde* et *l'Entrave* n'a pas eu l'ambition de formuler une thèse, une philosophie résulte de ces deux romans : peu importe que l'auteur ne l'ait point cherchée.

Renée Néré, je l'indiquais, a une âme toute dévastée. Elle ne possède plus ses croyances ; ce qu'on nomme les préjugés, elle le sacrifie. Elle avait une existence régulière. Il lui a semblé que cette existence était pleine de mensonges, de duperie et de vilenie. Elle s'en est évadée. Où va-t-elle ? Au hasard. Elle n'a pas de fortune. Elle doit gagner son pain de chaque jour. Que faire ? Et c'est ainsi qu'elle entre au café-concert, comme danseuse. Il y a, dans ce choix, de la désinvolture et du défi. Que deviendra-t-elle ? Ce qu'elle deviendra dépend du hasard et d'elle-même, non du hasard uniquement, plutôt de la façon qu'elle aura de traiter le hasard, de l'accepter ou de le refuser, de réagir contre lui. Elle dit : « Je n'ai plus foi qu'en lui (le hasard), — et en moi. En lui surtout, qui me repêche lorsque je sombre et me saisit, et me secoue, à la manière d'un chien sauveteur dont la dent, chaque fois, perce un peu ma peau... Si bien que je n'attends plus, à chaque désespoir, ma fin, mais bien l'aventure, le

petit miracle banal qui renoue, chaînon étincelant, le collier de mes jours. » Elle se trompe : ce n'est pas le hasard qui la sauve ; c'est elle qui, à maintes reprises, se sauve du hasard. Tout le roman, les deux romans, c'est l'histoire de ses initiatives, plus ou moins énergiques, souvent découragées, tremblantes.

Elle n'a pas eu un autre projet que de vivre ; et, puisque les disciplines l'ont offensée, elle vivra sans discipline. Ou, du moins, elle se le figure. Le paradoxe de son engagement au café-concert, c'est un caprice de liberté, caprice impertinent et qui lui prouve mieux à elle-même sa liberté. Voilà tout ce qu'elle a fait d'abord ; et ce fut toute son intention. Mais elle aurait agi de cette manière, notons-le, si elle avait résolu d'instituer une expérience de psychologie et de morale, si elle s'était demandé, comme un philosophe : que devient un être qui, n'ayant plus ni croyances, ni préjugés, ni famille, s'abandonne à ses velléités et au hasard ? *La Vagabonde* et *l'Entrave* ne posent pas dogmatiquement ce problème, et cependant le posent, le supposent et y répondent. Aussi disais-je que ces deux romans contiennent une philosophie. Or, il n'est pas de problème plus grave, à une époque où, même si l'on ne suit pas les pessimistes jusqu'au bout de leur chagrin, l'on observe que les liens de la famille se défont, que les préjugés se détraquent et les croyances subissent de fortes tribulations. Il y a du nihilisme dans les âmes. Où conduira les âmes ce nihilisme ? L'âme de Renée est toute nihiliste : regardons-la ; son aventure est un emblème.

Faute d'un évangile, Renée a ce dernier recours : sa raison. C'est, en effet, ce que disent les plus libres penseurs. Ils nous la baillent belle. La raison, des principes établis, déduit les conséquences : elle ne fournit pas les principes. Et la raison, pour Renée sans principes, est un instrument dont elle n'aura point l'usage. Que reste-t-il à Renée ? Ses instincts. La pudeur est l'un d'eux. Elle n'est que l'un d'eux ; et d'autres instincts seront, avec la pudeur, en vive concurrence. S'il y a des instincts divers, et rivaux, et de qualité inégale, les uns tout chauds d'animalité, les autres tout frémissans de spiritualité, leur lutte sera de nature morale. La préférence que Renée accordera tantôt à l'un, tantôt à l'autre, témoignera de sa maîtrise morale ou de sa défaillance. Le soir, dans sa loge, avant son entrée en scène, déjà maquillée, elle voit au miroir son visage, comme celui d'une étrangère aux yeux profonds, les paupières frottées d'une pâte violette. L'étrangère a « des pommettes de la même couleur que les phlox des jardins et des lèvres d'un rouge noir, brillantes et vernies. » L'étrangère la

regarde et va lui parler, va lui dire : « Est-ce toi qui es là?... Là, toute seule, dans cette cage aux murs blancs que des mains oisives, impatientes, prisonnières, ont écorchés d'initiales entrelacées, brodés de figures indécentes et naïves ? Sur ces murs de plâtre, des ongles rougis, comme les tiens, ont écrit l'appel inconscient des abandonnés... Derrière toi, une main féminine a gravé : *Marie...* et la fin du nom s'élance en parafe ardent, qui monte comme un cri... Est-ce toi qui es là, toute seule, sous ce plafond bourdonnant que les pieds des danseurs émeuvent comme le plancher d'un moulin actif?... Pourquoi es-tu là, toute seule? et pourquoi pas ailleurs?... » Ainsi parle à Renée une étrangère qui est Renée ou bien, en définitive, qui est sa conscience. Et autant dire qu'à tout le nihilisme de l'âme a survécu la conscience. Une conscience elle-même langoureuse et mélancolique : elle ne vous adresse pas de reproches ; elle vous invite à n'être pas gaie.

Cette conscience, comme la pudeur de Marianne ou de Renée, est un instinct, naturel en quelque mesure ; et puis elle est le reste d'un passé : bonne naissance de Marianne ou bonne enfance de Renée. Elle n'est plus qu'un instinct, qu'une velléité parmi d'autres. Et Renée, qui a éconduit toutes les idées directrices, vit de par ses velléités. Elle les examine ; elle leur est bien attentive ; elle connaît leur détail. Mais, quand elle se décide en faveur de l'une d'elles, ne croyons pas qu'elle ait cédé à des argumens d'une autre sorte : elle a laissé à ses velléités leur liberté élémentaire. Dans *la Vagabonde*, aux derniers chapitres, elle prend le parti de rompre une amitié qui était un peu des fiançailles, voire assez urgentes. Cela modifie toute sa destinée. Elle ne réfléchit point aux inconvéniens et avantages de l'alternative. Elle est en wagon, revenant à Paris ; elle rêve, et très vaguement. Le rêve aboutira, elle ne sait comment. Et, si on lui demandait pourquoi elle a préféré ceci ou cela, elle ne le saurait pas : ceci ou cela s'est préféré en elle. Dans la suite de *la Vagabonde*, *l'Entrave*, elle était sur le point de rentrer chez elle, tout droit, quittant Genève. Elle accepte d'aller à Lausanne ; puis elle accepte de faire une promenade en bateau, une promenade qui, une fois encore, modifiera sa destinée. « J'hésite, puis j'accepte, non que j'aie envie d'une promenade en bateau. Mais, depuis mon arrivée à Ouchy, ma journée est gâtée par un malaise de ratage, de maldonne, de faux départ, un malaise qu'on pourrait encore dissiper, en se dépêchant beaucoup, par exemple, et je ne sais par quel moyen. Je ne sais pas non plus ce que je suis venue chercher ici, mais je sais fort bien que je ne l'ai pas eu, et qu'il s'en faut peut-être d'un instant, d'un mot, d'un court repos sur l'eau lisse, que je parte rassérénée. »

Dans le récit qu'elle fait de ses aventures, elle omet presque toujours les événemens ; ou elle les mentionne très vite. Les événemens comptent très peu ; ce n'est pas eux qui mènent l'histoire : et l'histoire s'accomplit dans la pénombre de la rêveuse pensée.

Il y a deux sortes de psychologie : celle des idées claires et distinctes, et puis celle des petites perceptions. Il y a la psychologie de la raison et celle des velléités ou de l'instinct. Nous ne sommes pas tout uniment raison ; et les psychologues des idées claires et distinctes négligent quelquefois le principal. Mais il ne s'agit pas seulement des systèmes psychologiques : il s'agit de la vie morale. La prépondérance accordée aux petites perceptions, que d'autres appellent subconscience, est le signe d'une transformation mentale très singulière. Si l'on s'en rapporte aux velléités et à l'instinct, si l'on se livre, corps et âme, à la subconscience, n'est-ce pas qu'on a renoncé aux principes clairs et distincts et qu'on échappe au net gouvernement de la raison ? La psychologie de *la Vagabonde* et *l'Entrave* caractérise à merveille l'héroïne de Mme Colette Willy, sa détresse morale. Or, la psychologie des petites perceptions, avec sa minutie, avec son extrême ténuité, avec sa finesse précieuse et avec son incertitude, n'est-ce pas un peu, — sous une forme nouvelle et due en partie à des philosophies récentes, — n'est-ce pas un peu l'ancien marivaudage ? Non le marivaudage des mots, celui des sentimens. Au temps de Marivaux, la psychologie cartésienne a commencé de se défaire ; et l'on essaye d'une autre psychologie, moins évidente et qui mène à la psychologie des petites perceptions ou de la subconscience. Il y a, entre Marianne et Renée, cette analogie encore.

Les velléités suffisent-elles à ordonner une vie morale ? Voilà le problème auquel sont, comme involontairement, consacrées *la Vagabonde* et *l'Entrave*. Oui, semble répondre *la Vagabonde*. Renée a esquivé les tentations redoutables et sauvegardé sa chaste solitude. Mais la réponse de *l'Entrave* est : non. Renée a cessé d'être cette vagabonde si fière. Elle songe : « Être libre !... Je parle tout haut, pour que ce beau mot décoloré reprenne sa vie, son vol, son vert reflet d'aile sauvage et de forêt... En vain !... » Elle est tombée ou retombée dans le servage de l'amour. Un bel amour ? Non pas. Un amour qui a paru beau un instant, grâce à la ferveur première ; et puis le plus malheureux des amours. L'amoureux, quelque temps, abandonne Renée. Il revient à elle ; pourquoi ? Et elle ne se dégage pas ; pourquoi ?... « Que nous revivions ensemble, depuis deux mois, c'est un miracle devant lequel je m'incline, comme on doit devant un prodige, sans

chercher d'explication. On m'avait donné, quand j'étais enfant, une rainette qui était bleue, au lieu d'être verte, et lorsque je demandais : — Pourquoi est-elle bleue ? — On ne sait pas, me répondait-on. C'est un prodige... » Elle dit : « L'amour, qui seul nous rassemble... » et elle veut dire que cet amour est peu de chose. L'amant désenchanté affirme, et brutal, que ce n'est que du désir... « Sans force pour mentir, je me mis dans ses bras, et je fermai les yeux pour qu'il ne vît pas que c'était mon âme que je lui donnais. »

Est-il une pensée plus triste et des mots plus joliment tristes pour la rendre ? Au problème que j'indiquais, Mme Colette Willy ne formule pas la réponse ; mais la réponse est dans la tristesse infinie de ses deux romans et dans la tristesse qui, de page en page, grandit comme une ombre jusqu'au désespoir de la fin, jusqu'à un désespoir tel qu'il n'y a plus de mots pour lui : après les dernières lignes, le silence continue les paroles du désespoir.

Il n'est pas de littérature sans poésie. La tristesse, qui donne à ces deux romans leur signification, leur donne aussi leur poésie. Il le fallait, pour ennoblir le réalisme très gaillard de maints passages, les propos de maints personnages qui pratiquent l'argot des coulisses et de la rue, la vulgarité voulue ou consentie de ces peintures. L'auteur ne se proposait pas avant tout de décrire un monde particulier. L'école réaliste avait de ces ambitions quasi scientifiques : les romanciers se partageaient une époque, à la manière des savans qui ont une spécialité chacun dans l'univers des phénomènes. L'auteur de *la Vagabonde* et *l'Entrave* n'a pas cru que le monde du café-concert, acrobates, clowns, mimes, étoiles et leur clientèle eût « objectivement » un grand charme et un vif intérêt. Tout cela est le décor où s'attriste Renée. Peut-être la tristesse de Renée avait-elle besoin de ce morne entourage ; en tout cas, la tristesse de Renée consacre la laideur qui l'environne. Elle tempère de ses nuances délicates les couleurs crues d'un vilain paysage. Elle met une âme dans une cohue d'appétits. Quand on est un peu las déjà d'avoir suivi cette horde surexcitée, l'on arrive à des reposoirs que la tristesse de Renée a préparés de place en place : autant de phrases qui sont les étapes de la pensée et du chagrin. Un dimanche matin, Renée, qui ce jour-là dansera deux fois *l'Emprise*, après-midi et soir, se promène au Bois de Boulogne ; la course qui, au départ, l'amuse, la fatigue bientôt : « En vérité, qu'y a-t-il de changé en moi depuis ma vingtième année ?... La fatigue, aujourd'hui, commence à me devenir amère et comparable à une tris-

tesse du corps... » Elle a cherché sa liberté; elle l'a cherchée dans le vagabondage même. Puis elle n'a que faire d'être libre. On lui dit: « Quitte ce métier, reviens parmi tes égaux ! » Elle répond : « Je n'ai pas d'égaux, je n'ai que des compagnons de route... » Quand elle a bien souffert de tous les affronts que sa destinée lui inflige et de toute l'inutilité des jours qui passent n'apportant rien, elle écrit : « Il y a des jours, — moi qui me regarde vieillir avec une terreur résignée, — des jours où la vieillesse m'apparaît comme une récompense... » Elle voit une fille absurde et qui, de sa voix éclatante, fait beaucoup de bruit. Elle se demande : « Est-elle gaie? Les hommes assurent que oui, et moi je trouve que non... La gaîté, ce n'est pas une agitation où manque la sécurité, ce n'est pas un bavardage, ni l'appétit de tout ce qui enivre. La gaîté, c'est quelque chose de plus calme, il me semble, de plus sain et de plus grave... » Et ne va-t-elle pas dire que la gaîté est quelque chose de plus triste?... Il lui a semblé qu'elle était curieuse de liberté; mais elle était désireuse d'amour. Puis elle écrit : « Quelque chose a passé entre nous : l'amour, ou seulement l'ombre longue qui marche en avant de lui?... Déjà tu as cessé de m'être lumineux et vide. J'ai mesuré tout le danger, le jour où j'ai commencé de mépriser ce que tu me donnais : un joyeux et facile plaisir qui me laissait ingrate et légère, un plaisir un peu féroce, comme la faim et la soif, innocent comme elles. Un jour, je me suis mise à penser à tout ce que tu ne me donnais pas : j'entrais dans l'ombre froide qui chemine devant l'amour. » Trompée enfin par tous les plaisirs, elle a trouvé son refuge dans la douleur.

Quelle souplesse du talent! Les phrases, qui parfois ont la sécheresse du petit fait qu'elles notent, ou la rapidité d'un geste impertinent, ou le papillotement des lumières folles, ou le déhanchement de la danseuse exaltée, savent aussi s'allonger comme cette ombre qui chemine devant l'amour, se colorer de crépuscule et répandre les musiques de la mélancolie. Mais la souplesse du talent n'est pas, en notre temps, la qualité la plus rare. Beaucoup plus rares, la justesse, la simple franchise de l'expression, l'art d'employer peu de mots et de remplacer la profusion par l'exactitude. C'est l'art de Mme Colette Willy. Je lui reproche seulement les gros mots ; et je les préfère, disais-je, à des néologismes : car nous veillons à la littérature, premièrement; mais, parmi les gros mots, il y a une terrible foison de néologismes. Mme Colette Willy écrit fort bien. Pourquoi dit-elle : « dîner *en* tête à tête » avec Brague (ou Hamond)? Marivaux, dans la *Vie de Marianne*, écrit : « M. de Climal, tête à tête avec moi, ne res-

semblait pas à M. de Climal parlant aux autres... » C'est Marivaux qui a raison. Et Mme Colette Willy : « Un autre souci que *celui, âpre, fortifiant, naturel*, d'assurer moi-même ma subsistance. » Cette habitude d'ajouter des adjectifs (ou des participes) au pronom démonstratif *celui* a commencé, je crois, vers la fin du XVIIIe siècle : et elle n'est pas bonne. Mon pédantisme n'a guère de telles peccadilles à relever dans *la Vagabonde* et *l'Entrave;* mon pédantisme est content.

Et ce style, qui a le mérite de la sûreté, ce style très moderne, un peu trop moderne parfois, et très conforme cependant au meilleur usage de la langue, a des prestiges. Des trouvailles, à chaque instant, varient le tour de la pensée ; une perpétuelle fantaisie vous mène à son gré, vous divertit en chemin. Les objets sont décrits avec une surprenante prestesse : les objets eux-mêmes, et l'impression de qui les regarde, le sentiment furtif. Renée est seule, dans une gare, la nuit... « La demie d'une heure sonne très loin. Le train qui doit me ramener à Paris ne passera que dans cinquante minutes... On n'a pas allumé, pour moi toute seule, les globes électriques du quai... Un timbre fêlé grelotte timidement dans l'ombre, comme suspendu au cou d'un chien transi... » Le petit jour, vu de la fenêtre, sur les fortifications : « La nuit se retire... Le ciel prend la couleur d'un champ de lin bleu... Un chat mince, sur le banc le plus proche, goûte la paix de ce frais moment et m'ignore. Parfois il lève la tête et regarde le ciel, avec une poétique et vide gravité que ne troublent ni l'affût, ni la peur. Tous deux, nous attendons la naissance du jour. » Choisir, avec tant de goût, dans la réalité, les détails qui ont l'air d'être là comme les symboles d'un paysage tout animé de rêverie, quel art délicieux !

Au bord d'un lac, Renée, plus triste que jamais, voit les mouettes tournoyer. Elle n'a, dit-elle, envie de rien, que de toucher ces bêtes, vivantes et chaudes sous leur plume. Les mouettes volent. Mais Renée comble son désir, quand elle arrange les mots qui rendent le gras et soyeux plumage des mouettes. C'est le plaisir de la littérature et sa diversion subtile, jeu et privilège des seuls véritables artistes.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES CONQUÊTES RÉCENTES DU SYSTÈME MÉTRIQUE

La cinquième Conférence Internationale des Poids et Mesures s'est réunie le mois dernier au Pavillon de Breteuil à Sèvres. Des envoyés de tous les points de la Terre y ont enregistré les progrès merveilleux récemment accomplis par une des plus belles inventions du génie français : le système métrique. Le lumineux rapport d'ensemble présenté à la Conférence par M. Charles-Edmond Guillaume, directeur adjoint du Bureau International des Poids et Mesures, nous offre un magistral tableau de ces progrès. Il inflige aussi un démenti sans réplique aux esprits chagrins qui sans cesse et sans raison geignent sur l'amoindrissement de notre influence dans le monde. Nous lui ferons dans cette étude de nombreux emprunts.

De toutes les idées jaillies de la Révolution, le système métrique est sans conteste celle qui a fait sur cette planète le plus beau et le plus vaste chemin. Pendant que nos sans-culottes semaient dans tous les sillons de l'Europe leurs balles comme des graines de liberté, le système métrique se préparait, lui aussi, à conquérir les peuples. Telle est la force des œuvres de l'esprit lorsqu'elles sont simples et grandes, que celle-ci est allée plus loin même que nos baïonnettes et que les annexions faites par elle durent encore et ne font que s'accroître. Les progrès récens du système métrique sont de plusieurs sortes. Il y a d'abord à considérer ses progrès géographiques, son extension de plus en plus grande dans l'univers. Il y a les perfectionnements divers apportés récemment dans la détermination précise et la conservation des étalons fondamentaux et des unités. Il y a enfin l'élargisse-

ment du système dans les pays où il était déjà utilisé, son emploi pour mesurer des formes nouvelles d'énergie, et en outre sa substitution progressive, — et nulle part encore complète, — à d'anciens modes de mesure que la pratique a conservés. Nous voudrions aujourd'hui tracer un bref tableau de ces progrès divers.

UN PEU D'HISTOIRE

Les écoliers et même la plupart des grandes personnes qui emploient continuellement le système métrique (il n'y a presque point d'heure dans la vie où nous n'utilisions son lucide langage pour désigner les objets) ne songent guère à s'émerveiller de tout ce qu'il y a de génial et de beau dans cet élégant monument de clarté française. C'est que l'accoutumance et aussi l'atavisme empêchent la plupart des gens de s'étonner des choses auxquelles un long frottement les a habitués. Seul le philosophe possède cette naïveté, cette sensibilité sans cesse avivée que procure une longue méditation et qui permet de respirer dans la chose la plus infime et la plus usuelle l'arome subtil du merveilleux. Mais les philosophes sont rares ici-bas, même parmi les professeurs de philosophie. Pourtant lorsqu'on se souvient des circonstances dans lesquelles est né le système métrique et qu'on le compare à ce qu'il a remplacé, on ne saurait se défendre d'une grande admiration.

Les divers systèmes de mesure sont des élémens essentiels des langages humains. On a dit souvent que l'inaptitude de la Chine et d'autres pays orientaux à se perfectionner et à changer, était due à la complication de leur écriture. Ce qui tendrait à confirmer cette opinion, c'est que le Japon prend actuellement des mesures pour substituer dans l'écriture les caractères romains à ses vieux caractères indigènes. C'est que le langage, s'il est l'expression des idées, réagit à son tour sur elles. Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement; mais aussi ce qui s'énonce clairement se conçoit mieux. Les peuples qui emploieront un système de mesures simple et cohérent auront donc un élément supplémentaire de perfectionnement intellectuel, et leurs sciences d'abord, où le langage est si important, s'en ressentiront heureusement. Mais ce n'est pas tout. La perfection de l'outillage industriel est due à la précision des diverses mesures employées, et le commerce enfin a un intérêt primordial à ce que celles-ci soient d'une part simples, claires, et cohérentes, d'autre part *uniques*. C'est précisément et surtout de ces besoins du commerce qu'est né le système métrique. Il est

issu des vœux contenus dans les cahiers des États généraux et des difficultés qu'entraînaient dans les transactions commerciales la complication des anciennes mesures françaises et leur diversité d'une province à l'autre, qui rendait par exemple extrêmement difficile le transport des blés. Il heurtait d'ailleurs, comme tout progrès quel qu'il soit, tant d'habitudes et d'intérêts respectables, mais opposés à l'intérêt général, tant de routines aussi, qu'il ne pouvait jaillir que d'une grande secousse sociale comme ces gemmes éclatantes et ces pierres précieuses enfouies au fond du sol et qu'un tremblement de terre met soudain à nu.

On ignore en général ce détail que c'est un projet d'unification des mesures françaises présenté à l'Assemblée constituante par Talleyrand qui déclancha tout le mouvement dont est sorti le système métrique. Talleyrand avait proposé d'abord de prendre pour unité de longueur celle du pendule battant la seconde. Mais, outre que cette unité reposait sur l'adoption d'une autre tout à fait arbitraire, la seconde de temps, elle avait l'inconvénient de faire intervenir aussi l'intensité de la pesanteur qui n'est pas la même au pôle et à l'équateur et modifie suivant la latitude la longueur du pendule à seconde. La Commission nommée par l'Académie des Sciences, soucieuse de mettre à la base du système une unité de mesure qui n'eût rien de local, de national même, ni de contingent, fit adopter comme unité de longueur et sous le nom de *mètre* la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre.

De cette unité toutes les autres dérivaient immédiatement, comme on sait, et notamment l'unité de *capacité* [décimètre cube ou litre] et l'unité de *masse* ou, comme on dit couramment et incorrectement, de *poids* [poids d'un décimètre cube d'eau à son maximum de densité]. La première détermination à faire consistait donc à mesurer aussi exactement que possible et par les procédés astronomiques et géodésiques la longueur d'un arc de méridien terrestre. La seconde à peser exactement un litre d'eau. Malgré la hâte dans laquelle on fit ces opérations, malgré l'atmosphère orageuse et sanglante qui les enfiévrait, on est saisi d'étonnement devant la précision avec laquelle les Lavoisier, les Laplace, les Delambre, les Haüy, les Coulomb, les Lagrange et tant d'autres, ont déterminé les étalons prototypes du mètre et du kilogramme. Les mesures les plus récentes ont montré en effet que leur étalon du mètre, — conservé aujourd'hui aux Archives Nationales e dont les divers pays ont aujourd'hui des copies en platine iridié faites d'après la copie fondamentale déposée au Pavillon de Breteuil, — diffère à peine d'un cinquième de millimètre de la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. Quant au kilogramme de la

Révolution, il ne diffère que d'un cinquante-millième de sa valeur théorique (1).

Pourtant les vicissitudes tragiques n'avaient pas manqué à cette œuvre et M. Bigourdan nous en a conté naguère l'émouvante histoire. Cette histoire n'est que le reflet, sous un angle bien particulier et fort étrange, de celle de la Révolution tout entière. C'est Condorcet (2), le premier rapporteur du projet, qui meurt tragiquement. C'est Lavoisier, un des plus nobles ouvriers du système, dont l'arrestation bouleversa les travaux entrepris au point que la Commission demanda, d'ailleurs vainement, qu'il fût permis au prisonnier de l'assister sous la surveillance d'un gendarme; c'est Lavoisier dont la tête géniale s'abat, pour le deuil éternel de la pensée, dans le panier du bourreau. Ce sont Laplace, Borda, d'autres encore, exclus du travail comme suspects d'incivisme. C'est l'Académie des Sciences elle-même qui menait toute l'entreprise et qu'on supprime, attendu que « comme il ne doit exister dans un gouvernement sage aucune institution parasite, le fauteuil académique doit être renversé. » Les ci-devant académiciens continuent le travail quand même, d'accord avec la Convention, et le mènent à bien. *Uno avulso non deficit alter.* Comme l'écrivait Haüy, dans la préface des instructions aujourd'hui fort rares qui furent publiées relativement au nouveau système, « occupés tranquillement, au milieu du bruit des combats et des agitations de la liberté naissante à interroger la nature, ils ont prouvé que, quand il s'agit des intérêts et de la gloire de la patrie, il y a, pour le génie comme pour le courage, un sang-froid qui sont l'un supérieur à toutes les distractions (3), comme l'autre à la crainte; ou si quelque chose a été capable de les distraire, ce ne pouvait être que les cris de la victoire, plus favorables encore aux recherches heureuses que le silence du cabinet. » On a beau professer, pour cette éloquence révolutionnaire, les sentimens que Taine a mis à la mode, on ne peut, en la lisant et en présence des résultats qui la soulignent si fortement, se défendre d'une émotion. C'étaient là

(1) Actuellement et pour faire concorder *rigoureusement* avec leurs étalons la valeur des unités, on ne définit plus celles-ci d'après leur valeur théorique, mais de la façon suivante : 1° le mètre est la longueur à la température de 0° du prototype international en platine iridié déposé au Pavillon de Breteuil; 2° le kilogramme est la masse du prototype international en platine iridié déposé au même endroit.

(2) Le 19 juin 1791, la veille de la fuite de Varennes, Louis XVI s'entretint longuement du projet dans son cabinet avec les commissaires Borda, Condorcet, Lagrange et Lavoisier. C'est d'une belle tranquillité, à quelques heures d'un dessein aussi hasardeux.

(3) Voilà un euphémisme hardi et noblement dédaigneux pour désigner diverses choses parmi lesquelles il faut ranger la guillotine.

des accens inconnus. Pour la première fois, les savans prenaient conscience de cette vérité si bien exprimée par Pasteur que « si la science n'a pas de patrie, le savant doit en avoir une. »

Il ne faut point croire, — bien que ce fût une époque où on acceptait tout, — que le public ait accepté sans se plaindre le nouveau système de mesures. Les noms mêmes, si suggestifs, si simples et si logiques, des nouvelles unités, et que tous les écoliers du monde apprennent si vite, avaient soulevé des protestations. Le 14 thermidor an III, la Convention entendit les doléances du délégué de la section de Bonne-Nouvelle : « Ces noms, proclama-t-il, nouveaux et inintelligibles au plus grand nombre de citoyens, ne sont pas nécessaires au maintien de la République. » Déjà la hideuse politique déformait tout et déjà ce délégué pensait naïvement que le maintien de la République est une fin, et non un moyen.

L'EXTENSION RÉCENTE OU PROCHAINE DU SYSTÈME MÉTRIQUE

Il y a une dizaine d'années, le système métrique était déjà obligatoire dans le plus grand nombre des nations civilisées comprenant au total une population d'environ 300 millions d'habitans. Il était en outre facultatif et utilisé parallèlement avec d'autres systèmes dans un assez grand nombre d'autres pays (notamment les États-Unis, le Royaume-Uni, la Russie, etc.) ayant ensemble un nombre à peu près égal d'habitans. Depuis, et surtout ces dernières années, son extension n'a fait que s'accroître. Les principaux pays qui, depuis la dernière décade, ont adhéré à la convention internationale du mètre sont : la Bulgarie (1911), le Canada (1907), le Chili (1908), le Siam (1912), l'Uruguay (1908). En outre, le système est devenu obligatoire depuis 1912 dans les républiques du Centre-Amérique, Costa-Rica, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Salvador, qui se sont liées à ce sujet l'an passé par la Convention de Tegulcipa, dans les colonies portugaises depuis 1905, au Congo depuis 1910. Au Danemark, où le système était naguère seulement facultatif, il est devenu obligatoire depuis 1912, ce qui s'est fait sans grande perturbation et à la satisfaction générale du peuple danois. Aux États-Unis et en Russie, le système est maintenant obligatoire dans la médecine et la pharmacie d'État ; une nouvelle loi étendant son emploi est en préparation. Au Japon, on lui accorde officiellement une préférence marquée et il est employé dans les services de l'armée, la médecine et la pharmacie, dans l'industrie électrique. La nouvelle loi douanière japonaise de 1910 fonde la plupart des tarifs sur les unités métriques.

Des nations qui naissent à peine à la vie moderne ont pour premier souci de nous emprunter notre système métrique, comme le Siam par exemple, qui, depuis l'an passé exclut tout autre système de mesure. Mais l'adhésion la plus retentissante est celle de l'immense Chine, dont le gouvernement vient de déposer devant le parlement un projet de loi dont voici l'article premier : « La République chinoise adopte comme seul système de poids et mesures le système métrique décimal. »

LES PAYS ANGLO-SAXONS ET LE SYSTÈME MÉTRIQUE

La situation, à cet égard, de l'Empire Britannique présente une importance et un intérêt de premier ordre et mérite qu'on l'examine à part. Un premier fait caractéristique doit être d'abord rappelé : en Grande-Bretagne, comme aux États-Unis, comme en Russie et dans tous les pays où le système métrique n'est cependant pas obligatoire, les hommes de science, dans leurs mémoires et leurs publications, n'emploient jamais d'autre système de mesure que le système métrique et rien ne prouve mieux la force intelligente que celui-ci porte en lui. Malgré tout, les pays anglo-saxons se sont refusés jusqu'ici à rendre obligatoire l'usage du système. Les États-Unis et l'Angleterre représentent dans le monde un groupement industriel et commercial formidable, et c'est précisément dans la nécessité de conserver à cet égard leur puissance que les adversaires du système métrique ont cru pouvoir puiser leurs principaux argumens. Nous allons voir ce qu'il en faut penser, en laissant de côté tout ce qui, dans cette résistance, est pur traditionalisme et conservatisme théorique.

Dans la dernière discussion qui a eu lieu à la Chambre des Communes sur ce sujet, un membre du Parlement a formulé un des principaux argumens antimétriques en soutenant que l'adoption des unités métriques coûterait aux seuls ingénieurs et industriels anglais une somme de cent millions de livres, c'est-à-dire 2 milliards et demi de francs. Or il est évident qu'une pareille évaluation ne pourrait être exacte que si l'emploi du système métrique obligeait du jour au lendemain à remplacer toutes les machines dont les dimensions ne seraient pas exprimées par des nombres simples en fonction de ses unités. Tel n'est nullement le cas, comme le prouve l'expérience faite par les autres pays industriels, lorsqu'ils ont introduit obligatoirement le nouveau système. En fait, pendant une première étape de la réforme, on se contente, sans rien changer aux machines, d'en

exprimer simplement en unités métriques et avec l'approximation voulue les cotes exprimées jusque-là dans les anciennes unités, — ce qui nécessite seulement le remplacement des tables et des instrumens de mesure. Puis, lors de la construction des machines nouvelles, on arrondit autant que possible les anciennes cotes de manière à les exprimer par des nombres simples. Comme l'a remarqué M. Ch.-Ed. Guillaume, c'est ce qui arrive par exemple pour les canons : les pièces de 12 inches de la Marine britannique sont pratiquement identiques aux canons de 305 des autres marines. L'expérience a d'ailleurs prouvé que les quelques dépenses et pertes de temps occasionnées par cette réforme sont rapidement compensées par les simplifications qu'apporte avec elle la structure décimale du système métrique.

Le second et principal argument antimétrique des hommes d'affaires anglo-saxons est plus important et mérite d'autant mieux qu'on s'y arrête que nous allons le voir se retourner contre ceux-là mêmes qui l'emploient. Cet argument, que des idéalistes considéreraient peut-être comme un peu cynique, s'il pouvait y avoir des idéalistes en affaires, a été très bien mis en valeur récemment par sir Frederick Bramwell, qui est un des ennemis les plus irréductibles de la réforme. On peut le résumer de la façon suivante : nous, industriels britanniques, avons un avantage sur les étrangers, parce que nous arrivons aisément à comprendre leurs mesures, tandis qu'ils n'arrivent jamais à comprendre les nôtres. En outre, les industriels des pays métriques rencontrent sur les marchés d'Extrême-Orient des obstacles dus au fait que les poids et mesures britanniques sont répandus dans ces régions ; cette circonstance donne à nos commerçans et à nos industriels un avantage sur ceux des pays métriques qui cherchent à conquérir ces marchés.

Cet argument qui place le problème sur son véritable terrain, celui de l'intérêt britannique, était certainement soutenable, il y a quelques années encore. Mais nous venons de voir que les pays d'Extrême-Orient, le Siam, le Japon, la Chine, en procédant à la réforme de leurs mesures, n'ont pas fait la moindre place aux unités britanniques. C'est d'autant plus caractéristique que, en Chine notamment, de nombreux commerçans anglais avaient engagé à Pékin une campagne énergique en faveur du système britannique. Cela n'a pas empêché le projet de loi dont nous avons parlé et qui y rend obligatoire le système métrique. Ainsi, et à bref délai, et par la force des choses, les nations métriques verront leur commerce en Extrême-Orient avantagé par rapport à l'Angleterre, du fait même que celle-ci n'aura pas

renoncé à ses mesures surannées. La concurrence si redoutable que lui font dans ces pays d'autres nations, et surtout l'Allemagne, trouvera là une cause nouvelle de développement victorieux.

Les commerçans britanniques sont des gens trop avisés et trop doués de sens pratique pour ne pas sentir ce danger imminent qui ne manquera pas d'emporter leurs dernières hésitations, et comme conséquence nous serions fort surpris si, avant une dizaine d'années, le parlement britannique n'adoptait pas comme une mesure de salut national le système métrique obligatoire. Ainsi on aura vu ce paradoxe déconcertant de la nation la plus industrieuse du monde, de celle qui a plus tôt, sinon aussi loin qu'aucune autre, lancé dans l'univers les bouleversemens et les réformes les plus hardies, qui a créé dans le monde moderne la liberté de pensée, la liberté individuelle et le droit des peuples à se gouverner, qui a produit Cromwell, Newton, Darwin, entraînée bon gré mal gré dans le sillage révolutionnaire du système métrique par la vieille Chine stagnante et le Siam indolent ! O bizarreries de l'histoire !

Si même l'Extrême-Orient ne suffisait pas à convaincre à cet égard la vieille Angleterre, c'est l'Empire Britannique lui-même, ce sont les colonies anglaises qui se chargeraient d'y pourvoir. Plusieurs d'entre elles et non des moindres se disposent à prendre une série de mesures qui ne tendront à rien moins qu'à favoriser le commerce d'importation des nations concurrentes de l'Angleterre au détriment de celle-ci, si elle n'adopte bientôt le système métrique. Depuis longtemps, parmi les colonies britanniques, l'île Maurice et les Seychelles possèdent le système métrique. Il vient d'être déclaré obligatoire à Malte à partir du 1er juillet 1914. En Égypte, il est obligatoire depuis 1892 dans les transactions avec les administrations de l'État. Mais ce n'est pas tout : l'union Sud-Africaine, dont sir Frederick Bramwell écrivait récemment : «... Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour empêcher l'introduction du système métrique dans l'Afrique du Sud, car les mesures britanniques y créent une obstruction à la vente des machines continentales et, aussi longtemps qu'elle conservera les mesures britanniques, nous aurons un avantage marqué sur nos concurrens... » l'union Sud-Africaine s'apprête à adopter une loi qui admet, en première ligne et avant le système britannique, le système métrique, et qui est une préface nécessaire à l'adoption prochaine de celui-ci. En outre le Parlement du Commonwealth australien a voté récemment une résolution impérative, qui a pour but de faire adopter par tout l'Empire Britannique le

système métrique. Enfin, une loi votée en Nouvelle-Zélande autorise le gouverneur à proclamer quand il voudra le système métrique obligatoire.

Si elle ne veut pas compromettre le marché déjà si menacé de ses propres colonies, la Grande-Bretagne devra donc, à bref délai et par la force des choses, adopter notre système métrique décimal. La France ne sera pas la dernière à se féliciter de ce fleuron ultime et si laborieusement éclos de l'Entente Cordiale.

MESURES DE LA VALEUR ET DE LA PERMANENCE DES ÉTALONS

Le mètre étalon de la Convention qui est actuellement déposé aux Archives nationales et qui est à la fois la relique la plus vénérable et l'élément primitif essentiel de tout le système métrique est en platine pur. On a reconnu depuis que ce métal, à cause de son manque de dureté et d'élasticité, présentait certains risques d'altérabilité, et on a décidé alors de ne plus toucher à l'étalon de la Convention et de le remplacer par une copie aussi exacte que possible fabriquée en platine iridié (alliage beaucoup plus dur et moins altérable que le platine pur). C'est cette copie déposée au Bureau des Poids et Mesures à Sèvres qui sert aujourd'hui de prototype international. Elle ne diffère pas seulement du mètre de la Convention par la nature de son métal : elle est de plus ce qu'on appelle un *mètre à traits* (c'est-à-dire sur lequel la longueur du mètre est définie par la distance séparant deux traits gravés sur le métal et que l'on observe avec des microscopes très grossissans) tandis que le mètre de la Révolution était un mètre à bouts. La substitution des étalons à traits aux étalons à bouts a l'avantage de supprimer les contacts et l'usure des étalons. En outre, tandis qu'une règle à bouts constitue un étalon d'une seule longueur, la règle à traits est immédiatement comparable avec sa subdivision et fournit ainsi autant d'étalons qu'elle comporte de traits. On construit cependant toujours des d'étalons à bouts pour certains besoins de l'industrie de haute précision, et en particulier de l'artillerie, et on est arrivé récemment dans cette voie à fournir des étalons admirables dont la longueur est exacte au millième de millimètre et même au cinq-millième de millimètre près, ce qui semble vraiment extraordinaire.

Tandis que les fondateurs du système métrique ne s'étaient pas préoccupés de déterminer l'unité de longueur avec une précision dépassant le centième de millimètre, ce qui était déjà étonnant avec les

moyens dont on disposait alors, les métrologistes veulent aujourd'hui une précision beaucoup plus grande. Ce n'est pas seulement une sorte de coquetterie supérieure qui les pousse à vouloir raffiner ainsi sur les infiniment petits. Nous venons de voir que les progrès de l'industrie mécanique sont étroitement liés à la précision des étalons métriques. En outre, les plus hauts problèmes scientifiques se rattachent parfois à un petit perfectionnement dans l'exactitude des mesures, à une décimale gagnée péniblement. On en pourrait citer mille exemples. L'un des plus curieux est la découverte de l'argon, ce gaz remarquable par son inertie chimique et qui se trouve mêlé en proportions assez notables à l'air atmosphérique. C'est en mesurant, avec une précision dont on s'était peu soucié avant lui, la densité de l'azote atmosphérique et celle de l'azote préparé chimiquement, que le grand chimiste anglais Ramsay fut amené à constater entre ces deux nombres une légère différence qui le conduisit à la découverte dans l'azote atmosphérique d'un gaz résiduel et nouveau qu'il appela l'*argon*.

On a naturellement songé à appliquer les nouvelles méthodes précises de la métrologie à la question suivante : les étalons prototypes restent-ils invariables ? Ces méthodes permettent actuellement de déterminer la longueur d'une règle à $0\mu, 1$, c'est-à-dire à un dix-millième de millimètre près. Or les expériences faites récemment ont montré que les divers étalons prototypes du mètre en platine iridié n'ont pas subi, depuis leur construction, de variation supérieure à cette longueur, c'est-à-dire à un dix-millionième de mètre. Afin de pouvoir contrôler indirectement chaque fois qu'il sera nécessaire la permanence des étalons, on en construit aussi maintenant en quartz (substance extrêmement peu dilatable, comme nous l'avons expliqué dans une récente chronique).

Le fait que tout le système de mesures du monde est fondé sur la longueur d'une ou de deux règles qui peuvent disparaître, être détruites ou se modifier, a fait chercher depuis longtemps un moyen de reconstituer en toutes circonstances la longueur du mètre primitif par un phénomène naturel et sans avoir à refaire chaque fois la mesure du méridien terrestre, qui peut lui-même varier dans le cours des âges. Les physiciens ont pensé finalement que le mieux serait d'exprimer la longueur du mètre au moyen des longueurs d'onde de la lumière des atomes, qui sont sans doute, parmi les phénomènes physiques, un de ceux dont la permanence est le plus probable. Nous avons déjà expliqué ici même que chaque gaz luminescent émet un certain

nombre de rayons monochromatiques dont chacun est caractérisé par une longueur d'onde donnée, de l'ordre du dix-millième de millimètre. Il convenait donc, d'une part, de mesurer exactement la longueur d'onde choisie (on s'est arrêté, après beaucoup de discussions, à la longueur d'une certaine raie rouge du cadmium qui est remarquable par sa constance et sa finesse), puis de compter exactement le nombre des longueurs d'onde et de fractions de longueur d'onde de cette raie qui sont contenues dans la longueur du mètre étalon. Ces opérations ont été menées à bien, au moyen d'une méthode interférentielle imaginée par le physicien américain Michelson, complétée depuis par d'autres, et grâce surtout aux beaux travaux de M. Benoît, directeur du Bureau International des Poids et Mesures. Ces mesures ont permis de fixer à moins d'un dix-millionième près la valeur en longueurs d'onde lumineuses du mètre. Elles permettront à nos descendans de reconstituer toujours et facilement celui-ci, quoi qu'il arrive, et de vérifier la permanence des étalons métalliques (1). Enfin, depuis les beaux travaux de M. Ch.-Ed. Guillaume sur les aciers au nickel sans dilatation (aciers invar), on construit spécialement pour les opérations géodésiques des étalons de longueur faits de ce métal et qui ont une remarquable constance.

On a également étudié tout récemment et par des méthodes très précises la permanence des divers étalons nationaux du kilogramme. Sur seize kilogrammes comparés, douze n'avaient éprouvé aucune variation susceptible d'être mise en évidence par les meilleures pesées. La plus forte diminution constatée par l'usure a été de cinq centièmes de milligramme, ce qui n'est guère. Un seul kilogramme a présenté une anomalie. Il avait *augmenté* légèrement de poids pour une raison inconnue (d'environ 2 centièmes de milligramme). Mais le résultat essentiel et tout à fait remarquable de ces mesures est qu'aucun des kilogrammes étudiés n'a subi de variations supérieures au *cent-millionième de sa masse*, ce qui démontre une permanence tout à fait remarquable de ces étalons.

Telles sont les données obtenues récemment par le Bureau International des Poids et Mesures, dans ce département de son activité qui n'est pas le moins utile et qui consiste à perfectionner sans cesse la

(1) Voici, à titre documentaire, le résultat définitif des mesures de MM. Benoît et Michelson, qui exprime à 15° et à la pression normale le nombre des longueurs d'onde de la raie rouge du cadmium contenue dans la longueur du Mètre international, et qui assure l'indestructibilité théorique de celui-ci. Ce nombre est 1 mètre = 1 553 163,5.

connaissance précise des unités fondamentales, à assurer et à vérifier la permanence et la conservation des étalons.

PROGRÈS RÉCENS DANS LES LÉGISLATIONS

Les fondateurs du système métrique ne s'étaient proposé de définir légalement que les quantités qui servent à mesurer les qualités spatiales des objets (longueur, superficie, volume) et leurs masses. Mais le développement industriel du monde a introduit dans le langage courant et dans la pratique commerciale des notions qu'il n'y a pas un intérêt moins grand à voir définir rigoureusement par la loi. Tels sont la puissance des machines, le travail fourni par elles, la force, la température, les diverses modalités du courant électrique (voltage, ampérage, résistivité), la puissance lumineuse des lampes. Jusqu'ici, une certaine incohérence régnait à ce sujet dans les opérations commerciales, provenant de ce qu'on employait des unités diverses ou mal définies, et qu'il importait absolument de faire disparaître pour la loyauté et la sûreté des opérations commerciales. Pour n'en donner qu'un exemple, citons seulement ce qui se passait jusqu'ici et ce qui se passe encore pour la puissance éclairante des lampes. Qu'est-ce qu'une lampe électrique d'un certain nombre de bougies ? En Allemagne, on emploie comme unité lumineuse la bougie Hefner, qui est égale à 93 millièmes de carcel et, en Angleterre, la bougie Vernon-Harcourt qui égale 103 millièmes de carcel (soit une différence de 10 pour 100), et en France enfin, la bougie décimale, qui égale 104 millièmes de carcel. On emploie aussi et parallèlement, comme unités pratiques, l'intensité des bougies brûlantes : or la bougie brûlante française vaut 0,134 carcel, la bougie anglaise 0,105 carcels la bougie allemande 0,111 carcels (de 20 pour 100 moins lumineuse que la bougie française). Les lampes électriques allemandes dont l'intensité est indiquée en bougies semblent au consommateur de 10 à 20 p. 100 plus lumineuses que des lampes, en réalité identiques, fournies par l'industrie française. Il y avait là des anomalies intolérables.

Pour les faire cesser, M. Fernand David, dont le trop court passage au Ministère du Commerce a été marqué par tant d'initiatives heureuses, a élaboré, d'accord avec une commission instituée par lui et composée de techniciens et de savans éminens, un projet de loi repris par son successeur, qui a été signé, il y a quelques jours à peine, au conseil des Ministres et sera sans doute adopté à bref délai par le Parlement. Ce projet, dont l'adoption rendra un véritable service au

commerce, à l'industrie, définit d'une façon précise et rend obligatoires sur toute l'étendue du territoire français les unités légales de force, de travail, de courant électrique, de puissance lumineuse, etc. Il mettra fin à une situation qui tendait à devenir insupportable. Dorénavant, et pour nous borner à un ou deux exemples, la puissance des machines ne sera plus exprimée en chevaux-vapeur ou en d'autres unités plus ou moins capricieuses, mais en *watts*, le watt étant défini comme la puissance engendrée par le déplacement, à la vitesse de 1 mètre par seconde, du point d'application de la force susceptible de communiquer à 1 kilogramme une accélération de 1 mètre par seconde par seconde (*sic*). Cette définition n'est peut-être pas d'un français très élégant, et Voltaire ne l'eût pas signée, mais elle est précise, complète, scientifique et sans ambiguïté. La nouvelle unité de force sera le *newton* qui en une seconde communique à 1 kilogramme un accroissement de vitesse de 1 mètre par seconde. La bougie légale sera obligatoirement la *bougie décimale* égale à la vingtième partie du *violle*. Le *violle*, qui porte le nom du grand physicien français qui l'a imaginé, est la quantité de lumière émise normalement par 1 centimètre carré de surface de platine fondu à la température de solidification. La place limitée dont je dispose m'empêche de m'étendre, comme il conviendrait, sur les autres points de ce projet de loi. Mais c'en est assez pour se convaincre de son éminente utilité et de tout ce qu'il introduira de clarté, partant de loyauté, dans les transactions commerciales. Le jour ne saurait tarder où les divers pays adhérens au système métrique se mettront d'accord pour prendre législativement des mesures identiques. La sécurité et la facilité du commerce mondial ne pourra qu'y gagner.

Dès maintenant, et tout récemment, sur l'initiative de la France, mandataire du Comité international des Poids et Mesures, un grand nombre de nations ont réalisé dans un domaine voisin une petite réforme qui intéresse tous ceux, — et ils sont nombreux, si l'on en juge par l'intérêt que le public apporte aux affaires de perles maquillées ou volées, — qui s'occupent des pierres précieuses et des joyaux. Jusqu'ici, les négocians en pierres précieuses employaient partout et même en France comme unité de masse le *carat* dont la valeur mal définie variait beaucoup d'un pays à l'autre pour la plus grande joie des négocians malhonnêtes. Pour mettre fin à cette situation et rattacher en même temps le carat au système métrique, sans aller trop à l'encontre de certaines habitudes commerciales, la France a rendu obligatoire, à l'exclusion de toute autre valeur du carat, le

« *carat métrique* » défini comme étant égal à deux décigrammes. Cette mesure est appliquée en France depuis le 1er janvier 1911. A la suite de notre pays, la plupart des autres ont adopté la même mesure, notamment certains comme les États-Unis, le Japon où le système métrique n'est, pourtant, pas obligatoire.

Il serait exagéré de croire que le système métrique décimal, tel que la Convention l'avait imaginé, est aujourd'hui appliqué intégralement en France. Deux exceptions, et non des moindres, le démontrent, qui concernent l'une la subdivision de la circonférence, l'autre la mesure du temps. La Convention avait décidé, sur l'avis de la commission de savans éminens qui préparèrent son projet, que le quart de la circonférence serait dorénavant subdivisé en 100 grades, comprenant chacun 100 minutes décimales de 100 secondes décimales. Cela constituait un progrès évident sur la division encore usitée et pourtant bien baroque et compliquée de l'angle droit en 90 degrés de 60 minutes dont chacune comprend 60 secondes. Il n'y a aucun rapport simple entre ces dernières quantités, et aucun rapport avec le bel ensemble du système métrique. Dans le projet conventionnel au contraire, outre la subdivision décimale on avait l'immense avantage que chaque grade du méridien valait exactement 100 kilomètres, chaque minute 1 000 mètres, chaque seconde 10 mètres. Ces avantages sont si évidens que l'État-Major de notre armée n'a pas hésité à établir récemment sa célèbre carte au 1/80 000 en subdivisant le quart de cercle conformément au projet de la Convention. Il est malheureusement à craindre que cette adhésion éclatante, mais isolée, n'entraîne pas de sitôt une réforme qui heurterait bien des routines. Enfin nous continuons à subdiviser le jour en 24 heures de 60 minutes de 60 secondes, au lieu de 100 heures de 100 minutes de 100 secondes qu'avait décidé la Convention. C'est regrettable à divers égards.

Mais il ne se faut point plaindre trop de ce qu'une œuvre humaine soit incomplète. Celle qu'a réalisée le système métrique est une des plus belles et des plus utiles que l'esprit humain ait accomplies. Elle prouve, n'en déplaise aux dénigreurs systématiques, que la France n'exporte pas seulement dans le monde des chansonnettes, des comédies et des robes. Si jamais le monde pensant devait avoir cette douleur de voir la France rayée du nombre des nations comme une nouvelle Pologne, le système métrique, clair reflet du génie français, la ressusciterait sans fin dans les pensées et le langage quotidien des hommes.

CHARLES NORDMANN.

REVUE MUSICALE

VIEILLE MUSIQUE ESPAGNOLE

Le mysticisme musical espagnol au XVI[e] siècle, par M. Henri Collet, docteur ès lettres, agrégé de l'Université, ancien membre de l'École Française d'Espagne. — Paris, Félix Alcan, 1913.

L'idée, ou l'intention, de ce livre est excellente, et l'intérêt en est divers. Premièrement, et ce n'en est pas le caractère le moins significatif, la publication d'un ouvrage semblable montre assez quelle place, toujours accrue, la musique prend aujourd'hui non seulement dans le goût et parmi les plaisirs, mais dans l'estime et parmi les travaux de nos contemporains. Qui donc, il y a seulement vingt ou trente années, se fût soucié de la musique du XVI[e] siècle en général, en particulier de la musique espagnole, et d'un Victoria? Qui surtout se serait avisé d'aller chercher dans la musique le témoignage ou l'interprétation, l'un sérieux et l'autre fidèle, d'une époque de l'histoire ou du génie d'une race! Un illustre critique littéraire, et rien que littéraire, nous disait alors, non sans ironie : « La musique! D'abord, je ne la comprends pas. Ensuite, je ne l'aime pas. Et cependant, je me ferais fort, si je le voulais, de la réduire à deux ou trois idées générales. » Assurément il se vantait. Aussi bien, et pour cause, pour plusieurs causes, dont l'une était sans doute le mépris, il ne l'a jamais voulu. Que les temps sont changés! On a fini, — et cet « on, » c'est tout ce monde, — par reconnaître et par honorer dans la musique une manifestation non moins éminente que les autres arts et que la poésie elle-même, de la sensibilité, voire de l'intelligence. Personne ou presque personne aujourd'hui ne se refuserait à mettre un Bach, un

Mozart, un Beethoven, au nombre et au niveau des plus beaux exemplaires de l'humanité, c'est-à-dire des plus grands esprits et des plus grandes âmes.

Ce progrès de notre art dans la considération, dans l'admiration de la foule, et de l'élite, toute une littérature musicale (historique et critique) en est à la fois la cause et l'effet. Elle l'a suscité, mais, à son tour il l'a servie. Plus on a goûté la musique, et mieux on a souhaité de la connaître, ou de la « savoir. » Ainsi notre époque a vu s'élever, dans l'ordre musical, je ne sais quelle émulation, profitable également à l'une et à l'autre, entre la connaissance et l'amour. De ce double courant, une surabondante bibliographie rend assez témoignage. On y relèverait quelques œuvres insignes, diverses par les dimensions comme par le genre, ou l'esprit : depuis le *Beethoven*, déjà ancien et toujours admirable, de M. Romain Rolland, jusqu'à la récente et précieuse *Jeunesse de Mozart* (par MM. de Wyzewa et Saint-Foix), en passant par l'étude extrêmement originale de M. André Pirro : *L'Esthétique de Jean-Sébastien Bach* et le beau livre de M. Amédée Gastoué : *Les Origines du chant romain*. Que l'on ajoute seulement à la production « livresque, » dont nous citons à peine quelques échantillons, l'appoint des revues spéciales qui se multiplient, et de telles collections, heureusement concurrentes, comme celle des *Musiciens célèbres* et celle des *Maîtres de la musique*, alors, non sans étonnement, on pourra mesurer la distance entre les musiciens que nous étions naguère, et ceux que nous sommes devenus.

Symptôme d'un mouvement et d'un progrès, le livre de M. Collet est encore, ne fût-ce que par son titre, un hommage à des idées, ou plutôt à l'idée, souvent débattue et combattue, du pouvoir, si ce n'est de la nature expressive de la musique. « Mysticisme musical, » rien que l'alliance de ces deux mots proclame ou rappelle non seulement le droit, mais l'aptitude et la vocation particulière de la musique à l'expression des sentimens, à la manifestation de la sensibilité. Au surplus, si ce n'est pas là toute la définition de l'art en général, c'en est au moins l'objet par excellence, et sans lequel il n'y aurait pas d'art, il n'y en aurait jamais eu. Le regretté Charles Lévêque avait trouvé, si nous avons bonne mémoire, une formule heureuse : « La musique est le rapport entre les forces du son et les forces de l'âme. » Aux siècles de foi, la force religieuse, et, plus précisément, la force mystique de l'âme a été l'un des deux termes de cette relation, l'autre terme en étant d'abord le chant grégorien, puis la polyphonie vocale. Que cette dernière forme, en Espagne, au XVIe siècle, ait réalisé l'expression la plus

vive et surtout la plus pure de l'idéal mystique, voilà toute la thèse développée dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux. Aussi bien le plan de ce livre est simple, il est logique, et pour la critique ou l'analyse, le mieux est encore de le suivre et de s'y ajuster.

Entre tous les arts, la musique étant le plus immatériel et le plus subjectif (autrement dit, et plus simplement, le plus personnel), elle est aussi le plus capable de traduire l'état d'esprit et d'âme qu'on appelle mysticisme. Les élémens de cette disposition intérieure, en tant que se rapportant à la musique, ont été décrits éloquemment par un poète mystique espagnol du XVI[e] siècle, que ravissaient les harmonies d'un musicien de son temps et de son pays. Salinas est le nom du musicien et le poète s'appelait Fray Luis de Leon. Dans une ode de Fray Luis, qu'il cite avec abondance, et qui d'ailleurs est digne d'être citée ainsi, M. Collet découvre comme en un raccourci lyrique, philosophique également, les premiers principes et le fond même du mysticisme espagnol. Ils viennent d'un peu loin, ces principes premiers : de Pythagore, s'il vous plaît. Et de là, par Aristote, puis par Boèce, puis par Isidore de Séville, ils seraient arrivés au XVI[e] siècle, où, dans l'œuvre des écrivains et des musiciens de l'Espagne, ils auraient enfin trouvé leur pleine application. Par Aristote d'abord, entendez bien cela. Aristote est le centre, ou plutôt le sommet de cette longue évolution esthétique, où Platon en revanche n'eut pas la moindre part. L'étude d'un tel mouvement à travers les siècles et les œuvres n'est pas la partie la moins intéressante du livre de M. Collet. On y trouve marqué, défini, le tribut apporté par chaque époque, par chaque penseur musicien à l'œuvre commune. Pour le lecteur profane, il est vrai, de telles choses ne vont pas toujours toutes seules. Comment, par rapport à la genèse et dans la genèse même du mysticisme, et du mysticisme espagnol, l'aristotélisme non seulement se distingue du platonisme, mais s'y oppose et le contredit, c'est de quoi, faute d'être assez grand clerc en métaphysique, nous n'oserons point raisonner ici. L'auteur apparemment s'y connaît, et s'y reconnaît mieux que nous. A travers les âges et les œuvres, sous l'influence, non pas contraire, mais conforme, paraît-il, de la philosophie juive et de la philosophie arabe, il ne perd pas un moment la suite ou le fil de cette tradition aristotélicienne, dont il nous représente l'Espagne comme ayant été le rempart, ou mieux la citadelle, ou enfin, puisqu'il s'agit de musique, le Conservatoire inexpugnable.

La théorie mystique de l'Amour divin ; le pouvoir d'évocation et

d'ennoblissement que possède l'art; la puissance « de nous dessaisir de ce qui nous dégrade et de faire que l'âme se connaisse et par suite s'améliore; » l'ascension de l'âme qui s'élève de la « contemplation des beautés naturelles ou artistiques à la contemplation de la suprême et éternelle Beauté, de l'harmonie vivante qui régit l'Univers et y resplendit, » c'est tout cela que célèbre Fray Luis de Léon dans son ode à Salinas. Or tout cela dérive, par les courans que nous avons indiqués, de la doctrine du philosophe de Stagyre. En outre, tout cela se retrouve dans l'idéal, — purement aristotélicien, — du moyen âge, ou plutôt le constitue. Or cet idéal, on le sait, fut aussi contraire que possible à l'idéal plus extérieur, plus sensuel et, dans une certaine mesure, plus païen, qui devait être un jour celui de la Renaissance. D'où cette conséquence logique : à l'esprit de la Renaissance l'Espagne musicale demeurera toujours non seulement étrangère, mais hostile, mais impénétrable. Ainsi que l'a dit M. Maurice Barrès, dans le *Secret de Tolède*, les Moralès, les Guerrero, les Comès, les Victoria, « réaliseront une certaine qualité de sublime que peuvent produire toutes les nations catholiques, mais auquel l'espagnole attache son nom. »

Cette qualité de sublime, les autres nations catholiques sont peut-être capables d'y atteindre, mais l'auteur du livre que nous étudions ne semble pas admettre qu'elles en aient seulement approché. Dans le concert européen du XVI[e] siècle, si belle que soit la part, ou la « partie » de l'Espagne, l'apologiste du mysticisme musical espagnol la fait tout de même un peu trop belle. Il s'en faut de trop peu qu'il ne sacrifie au génie castillan les génies contemporains de la Flandre et de l'Italie. « Les Flamands, nous dit-il, n'étaient ni rêveurs, ni mystiques. » Cela est bientôt dit et mériterait d'être contredit. N'oublions pas certaine assertion de Guicciardini : « Ceux-là (les Flamands) sont les vrais maîtres en musique et ceux qui l'ont restaurée et conduite à la perfection. Chez eux, ce genre de talent est tellement inné, que tous, hommes et femmes, chantent naturellement en mesure avec une très belle grâce et mélodie. De plus, ayant ajouté l'art à la nature, ils ont inventé ces merveilleuses harmonies de voix et d'instrumens que l'on peut entendre partout. Aussi les musiciens de cette nation sont-ils recherchés dans toutes les cours de la chrétienté. » Il est vrai que M. Collet, tout le premier, rapporte cette note et la qualifie d'« instructive; » mais c'est trop en restreindre et la lettre et l'esprit, de n'y voir, comme il fait, qu'un brevet de technique, un certificat d'« habileté. » Quelques lignes plus loin, s'il ne refuse pas non plus son hommage à Roland de Lassus, a-t-il tout à fait raison d'insister autant sur

le caractère exceptionnel, pour ne pas dire unique, du génie du maître de Mons? Envers les Français du XVIe siècle, M. Collet témoigne plus d'indulgence, ou de condescendance. Il va même jusqu'à traiter de « manières de génies » un Costeley, un Claudin de Sermisy, un Clément Jannequin.

Mais surtout c'est pour les Italiens, y compris Palestrina, que se montre sévère l'enthousiaste, l'intransigeant, l'exclusif admirateur de l'ascétique Espagne. « Raphaël, Palestrina, ont été les grands destructeurs de la piété chez les fidèles. » A cette étonnante affirmation de Félix Clément, notre auteur assurément n'a garde de souscrire. Mais il rapporte et semble faire siens des jugemens tels que ceux-ci, portés par des juges espagnols, sur le maître de Préneste : « Palestrina, comme Orlande de Lassus, qui lui fut souvent comparé, n'a pas voulu, certes, travailler pour l'avenir ; mais, en cristallisant des formes destituées de leur âme, il étouffa la pensée chrétienne comme sous des coupoles arrondies et ouvragées. Ne conserva-t-il pas jusqu'à la fin des tournures de style auxquelles se reconnaît l'artiste « ingénieux » plutôt qu'« inspiré ? » Ce n'est pas tout et, sur le même Palestrina, voici, pour le coup, l'opinion personnelle de M. Collet : « Il aborda tous les genres, et avec une égale maîtrise. Mais il est difficile de trouver, au sein de tant de parfaites beautés, l'« expression mystique, » ce je ne sais quoi d'ineffable qui vient du cœur, le mouvement passionnel. Cette musique est impersonnelle : elle plane au-dessus de nos nécessités, elle ne veut pas émouvoir... L'ampleur, la pureté, la suavité en sont les qualités premières, mais non l'amour ardent, l'élan d'une foi qui espère... Il ne suffit pas d'être un artiste averti de tous les secrets de la technique pour écrire selon l'Église : il faut être encore ce « convaincu » et ce « saint » dont nous parlait naguère le vieil esthéticien Bonnet. » Ce « convaincu, » sinon ce « saint, » il semble bien, en dépit de tous les « vieux esthéticiens, » que Palestrina l'ait été. Rien que sa mort entre les bras de saint Philippe de Néri nous serait, à défaut de sa vie, un gage assez sûr de sa piété. Un Victoria peut l'emporter sur lui, comme sur tout autre, par la ferveur intime et intense, par le pathétique et la flamme sombre. Il est permis de trouver, dans l'œuvre générale de Palestrina, plus de sérénité, de calme, et parfois même quelque froideur. Mais parfois aussi quel éclat et quelle flamme! Nous en attesterions volontiers certain *Sanctus* de la messe : *Aeterna*, chanté le 20 novembre dernier pendant l'office funèbre célébré à Saint-Germain-des-Prés par les soins des « Catholiques des Beaux-Arts, » à la mémoire des artistes défunts. M. Collet, distinguant les

différentes écoles d'Espagne, nous parlera tout à l'heure de l'école valencienne, que M. Pedrell a qualifiée d' « exultante. » On peut douter qu'elle ait rien produit de plus magnifique, de plus triomphant, que le *Sanctus* palestrinien. D'autre part, je veux dire dans un autre genre, tout intérieur, et cependant lyrique, émouvant, il suffirait d'un motet comme le célèbre : *Peccantem me quotidie*, pour assurer à Palestrina son rang, — l'un des premiers, — parmi les maîtres à qui l'on ne saurait convenir que l' « expression mystique » a manqué

Aussi bien nous ne voulons ici que rendre au grand Italien ce qui lui est dû, sans rien enlever ou seulement disputer aux Espagnols de leur maîtrise éminente et jusqu'à présent trop ignorée. Autrement encore que par des chefs-d'œuvre, l'Espagne du XVIe siècle a servi glorieusement les intérêts de l'art religieux. La chapelle Sixtine, en ce temps-là, compta bon nombre de chanteurs espagnols. Des Espagnols prirent une part importante aux délibérations et aux décisions du Concile de Trente relatives à la musique. Enfin, si le chant grégorien put échapper alors à certaine revision officielle, qui le menaçait et risquait de le perdre, il dut son salut à la clairvoyance et à l'énergie d'un musicien d'Espagne, Infantas, que seconda la toute-puissante intervention de Philippe II.

En cette très catholique Espagne, plus catholique peut-être à cette époque-là que le reste de l'Europe, catholique du moins avec plus d'ardeur et d'exaltation, avec plus de répugnance aussi non seulement pour l'esprit de la Réforme, mais pour celui de la Renaissance elle-même; en cette Espagne, patrie des Thérèse de Jésus et des Jean de la Croix, des Luis de Grenade et des Luis de Léon, surgit et fleurit une musique telle que peut-être jamais et nulle part on ne connut sa pareille. M. Maurice Barrès a dit encore : « On donnait alors, j'imagine, dans les églises de Castille, des morceaux écrits pour flatter le délire mélancolique du roi Philippe II... Ils valent, pour exprimer le cœur de l'Espagne, aussi bien que les peintures d'un Moralès, d'un Zurbaran. » Rien de plus exact, et l'imagination de M. Barrès ne l'a pas trompé.

Bien avant le XVIe siècle, qui fut le « siècle d'or, » on ne compte plus, dans l'histoire d'Espagne, les princes musiciens. C'est Alphonse VIII et plus tard Alphonse X, le Savant ou le Sage, l'auteur des célèbres « cantigas. » Rois d'Aragon ou de Castille, ces derniers surtout, par l'excès de leur amour pour la musique et de leurs prodigalités envers elle, allaient parfois jusqu'à provoquer l'inquiétude

et l'irritation de leurs sujets. Isabelle la Catholique fonde une chapelle de quarante chanteurs. Philippe le Beau, Charles-Quint après lui, s'entourent d'artistes flamands. Par eux, un élément néerlandais vient se mêler à la musique espagnole; mais il s'y mêle seulement et ne la domine ou ne l'altère pas. « On dirait, écrit M. Pedrell, que le contrepoint flamand avait, pour fouler les terres espagnoles, laissé là-bas, sur les rives de l'Escaut, ses formes anguleuses et ses sévérités de fond... Les compagnons de Philippe le Beau, comme ceux de Philippe II, modèrent leurs rigueurs scolastiques sous la bienfaisante action de notre soleil. »

Sur le goût, la passion d'un Charles-Quint et d'un Philippe II pour la musique, M. Collet a des pages curieuses, abondantes en anecdotes et détails pittoresques. Compositeur ou non (la chose est douteuse, et certain motet qu'on attribue à l'Empereur lui pourrait bien être repris), Charles-Quint aima la musique toute sa vie, et même après sa mort, ou du moins pendant la représentation ou le simulacre fameux qu'il fit de sa mort. Retiré au monastère de Yuste, il se partage entre la musique et la dévotion, ne les séparant jamais l'une de l'autre. Il choisit les chantres de sa chapelle, il s'institue le juge de leurs voix et de leurs talens. Il ne craint pas de mêler son chant à leurs chants. Malade, il charme ses nuits sans sommeil par de pieuses psalmodies, où son secrétaire, qu'il a réveillé, doit lui donner la réplique. Enfin il exécute lui-même sa partie dans l'office de ses propres funérailles. Un de ses historiens décrit ainsi la cérémonie du 30 août 1558 : « Il entendait la musique lugubre qui se chante d'ordinaire aux messes consacrées pour les morts. Il écoutait attentivement les hymnes, les antiennes et les autres prières que les assistans entonnaient d'un ton triste pour demander à Dieu, selon l'usage de l'Église romaine, le repos éternel de son âme et une place au séjour des Bienheureux. Lui-même se joignait avec une dévotion touchante aux chants de l'assemblée et implorait la miséricorde du Souverain Juge des hommes. »

Sévère, terrible même en sa piété, Philippe II ne montra pas moins de zèle pour la musique religieuse que pour la religion même. Les maîtres de son temps, à l'envi, lui dédiaient leurs œuvres. Gardien farouche de la tradition, nous l'avons vu sauver le graduel romain, et par conséquent le chant grégorien, d'une revision funeste. Digne héritier de son père, il souhaita de porter plus haut encore la gloire de la chapelle royale. A l'Escurial surtout, il n'épargne rien pour la beauté de la liturgie. Sa curiosité, j'allais dire son avidité musicale le conduisit même à certaine démarche étrange qu'un historien de l'Escu-

rial a rapportée. Ayant appris un soir qu'un nouveau livre de plain-chant venait d'être apporté au monastère et placé sur le lutrin, « il eut une telle envie de le voir, qu'il se glissa comme un chat par une fenêtre dans le chœur, tandis que Santiago l'éclairait avec une chandelle. Le prieur, selon sa coutume, fit une ronde pour s'assurer que les moines étaient couchés. Il aperçut de la lumière dans le chœur et surprit ainsi le Roi en flagrant délit. Philippe eut honte sans doute, car il lui fallut bien avouer qu'il était entré par la fenêtre : petitesse peut-être de la part d'un si grand prince, mais à coup sûr indice d'une pieuse et sainte convoitise. » Philippe II avait formé sa « chapelle » exclusivement de moines hiéronymites connus pour leur austérité non moins que pour leurs talens. Les documens de l'époque attestent la beauté de leurs chants. M. Collet a raison : « Une âme d'artiste, de poète et d'ascète se révèle en cet énigmatique souverain. » Mais l'ascète à la fin l'emporta. Par une sorte de scrupule ou de mortification posthume, le monarque mélomane ordonna qu'on célébrât ses funérailles « sans appareil, sans musique et sans bruit. »

Avec l'ardent amour des rois d'Espagne pour la musique, le sentiment des lettrés et des savans du XVIe siècle était d'accord. La philosophie, l'érudition de l'époque accordèrent une place d'honneur à la musique, et particulièrement à la musique religieuse, parmi les divers ordres de la connaissance, entre les plus grandes, les plus nobles disciplines de l'esprit et de l'âme. Dans la production musicale de l'Espagne à cette époque, la théorie ne le cède en rien à la pratique. Au moins par le nombre, les musicographes, ou les musicologues, — entre ces deux affreux mots on hésite à choisir, — ne sont point inférieurs aux musiciens. Dès la fin du XVe siècle, les encyclopédies espagnoles font de la musique l'objet de leurs plus hautes spéculations. Dans les collèges, dans les couvens, dans les Universités de la péninsule, partout, pour l'enseignement de la musique, des chaires sont instituées et prospèrent. Les statuts de l'université de Salamanque, en particulier, contiennent à ce sujet des renseignemens précieux. Il arrive même, par un curieux renversement de l'ordre naturel, que la théorie prend un moment le pas sur la pratique, au moins dans l'estime des théoriciens, et que ceux-ci, du haut de leurs idées pures, accablent de leur mépris les musiciens de fait ou de métier. Le bon Labiche disait un jour à certain apprenti critique, et critique musical : « A votre place, mon ami, j'aimerais encore mieux créer un ciron que disséquer un hippopotame. » L'Espagne du

XVIe siècle pensait tout juste le contraire. Cette pensée était assurément peu faite pour donner de la modestie à nos lointains devanciers. Aussi, dès la fin du XVe siècle, un d'entre eux ne craignait-il pas d'écrire: « Ceux qui viendront, je ne sais ce qu'ils feront, mais je crois qu'ils auront fort à faire pour aller plus avant dans l'étude des trois choses que j'ai dites (composer, chanter et jouer) et que j'ai écrites ici pour que ceux qui liront ce traité dans les temps futurs se rendent compte de ce que l'on compose aujourd'hui. » Vous savez, n'est-ce pas, combien nous sommes éloignés aujourd'hui, nous autres critiques musicaux, d'une aussi fière assurance.

Elle se peut excuser, dans une certaine mesure, par la très haute, très religieuse et même très sainte idée que musicologues et musiciens d'alors concevaient de la musique. Ce n'est pas seulement, ce n'est pas surtout pour eux-mêmes qu'ils tiraient vanité de leur art ou qu'ils s'en faisaient gloire. Ils rapportaient à l'auteur de toute beauté cette beauté musicale qu'ils estimaient supérieure à toute autre. Dès 1470, on pouvait lire dans le *Vèrgel de mùsica*, du bachelier Tapia, des considérations de ce genre : « Dieu tient le monochorde du monde si bien accordé et placé au point de naturelle perfection, qu'il nous fait avec lui la musique dont nous avons besoin. » Souhaitons-nous de savoir comment la musique nous enseigne à servir Dieu, le mystique bachelier nous répondra « que, si l'on en croit saint Séverin, la musique est en effet d'un grand secours pour cette fin. Les autres mathématiques consistent seulement, dit-il, en la spéculation, et malgré qu'on les possède très à fond, elles ne sont nullement profitables pour le ciel. Mais la musique est non seulement bonne pour l'entendement en tant que science spéculative, mais encore profitable pour les mœurs et la vertu... Par l'harmonie musicale, on obtient la grâce de la contemplation... Tous les espaces des temps dans les choses qui naissent et qui meurent, ne sont que les syllabes et les points dont se forme un chant merveilleux, par la connaissance duquel nous parviendrons à contempler la sagesse de Dieu. »

Ouvrons un autre traité de la même époque, le *Lux Bella*, de Domingo Duràn, et surtout le commentaire ajouté par l'auteur à son propre ouvrage. Nous y apprendrons que l'art de musique « est constitué pour servir et louer Notre-Seigneur ; que, dans les sciences pratiques, il n'en est aucune qui dirige le cœur humain vers la charité et la contemplation autant que la musique ; qu'elle est une science divine et humaine qui embrasse et provoque les cœurs à l'amour de Dieu ; que sans elle on ne peut, en désirant avec zèle le service de

Dieu, célébrer les offices avec la solennité et la perfection due. »

L'amour et le service de Dieu, les grands maîtres du XVI[e] siècle espagnol, — nous parlons maintenant des musiciens proprement dits, — ne se sont jamais proposé d'autre fin. Et c'est pour cela qu'entre tous leurs contemporains et leurs émules, ils ont mérité le nom de mystiques. Leurs personnes et leurs œuvres, tel est le sujet que traite M. Collet dans la seconde partie de son livre. Il les distribue entre quatre écoles, ayant chacune son pays, ou sa province, et son caractère : l'andalouse, dont l'idéal, d'après l'illustre Moralès, une de ses gloires, est de « donner à l'âme la noblesse et l'austérité; » la valencienne, que M. Pedrell, disions-nous tout à l'heure, a qualifiée d' « exultante; » la catalane, un peu moins purement espagnole et mystique, plus sensible que les autres à l'influence de l'Italie plus voisine; enfin la castillane, ou la tolédane, la plus féconde et la plus puissante, que représente et domine un génie unique, un seul nom, peut-être le plus grand de l'Espagne musicale, Victoria. Des érudits assurent que cette quadruple répartition n'est pas entièrement à l'abri du reproche d'incertitude et d'arbitraire. Pour en décider, il nous faudrait connaître, d'une profonde, intime connaissance, non pas une pléiade, mais des pléiades de musiciens dont l'éclat jusqu'à présent nous demeure voilé. Il faudrait connaître leurs œuvres autrement que de vue et par la seule lecture. C'est le malheur de la musique ancienne, que, la plupart du temps, alors même qu'elle n'est pas inédite, elle soit inouïe. Il ne tient qu'à nous d'aller admirer sur place les tableaux d'un Greco; mais où donc et quand nous est-il possible d'entendre les harmonies d'un Ceballos ou d'un Robledo, et de trouver, de chercher, dans les sons du moins, « le secret de Tolède? » Non pas seulement celui de Tolède, mais encore et surtout celui de Séville, et celui de Valence, en un mot celui de l'Espagne entière. Qui nous révélera le génie de ces maîtres sans nombre, les Moralès et les Guerrero, les Comès, les Cabezon, et cent autres, dont M. Collet ne peut, hormis quelques citations de leurs œuvres, que nous raconter l'histoire et nous vanter la foi. Foi mystique, enflammée, histoire toute pleine d'austérité, de saintes ardeurs et de mélancolie, quand ce n'est pas de sombre tristesse. « Esprit méditatif, très dévot, un peu secret, avec une faculté rare d'onction et d'émotion, » tel était le grand Moralès. En sa personne on remarquait surtout « l'énergie et la gravité du regard, la puissance du geste, l'abondante et noire chevelure. » — « On ne peut dire que son art soit un art heureux, mais il est élevé, puissant, personnel. Un certain dramatisme l'anime parfois. » Plus douce, plus

sereine apparaît la figure de ce Guerrero, que M. Pedrell a nommé « le chantre de Marie. » Son pèlerinage en Terre Sainte, à l'âge de soixante ans, au milieu et au mépris de périls et d'épreuves de tout genre, est un miracle de foi, d'audace et de sainte allégresse. Revenu à Séville, comme il donnait le peu de bien qu'il avait aux pauvres, l'archevêque le pria d'abord ou plutôt le força de manger à sa table. Mais cela ne put durer. L'église était la demeure perpétuelle de l'artiste et, comme elle fermait de bonne heure, on dut pratiquer dans la grille une ouverture, par où le prélat faisait passer le souper qu'il envoyait au pieux musicien.

Parlerons-nous d'un Comès, le plus grand maître de l'école valencienne, l'école triomphante, et de certain *Miserere*, qui suffirait, suivant M. Pedrell, à la gloire d'une nation. « *Horace avec deux mots en ferait plus que vous*, » dit Agnès à ce radoteur d'Arnolphe. Ce sont les notes ici, les notes seules, qui sauraient faire ce que ne feront jamais les mots. Encore une fois, où nous sera-t-il donné de les entendre, ces notes révélatrices ! De celles qu'un Victoria, le génie souverain de l'Espagne mystique, a formées avec l'air âpre et pur de sa Castille natale, quelques-unes au moins nous sont familières. Elles nous font trouver un accent plus vif, plus vivant, aux pages nombreuses et dernières que M. Collet consacre, en manière de conclusion, de couronnement ou d'apothéose, au sublime musicien d'Avila. Il nous dit, ou nous redit le peu que l'on sait de sa vie, quitte à contredire ce que l'on croit savoir de sa mort. « *El gran sacerdote español*, » comme l'appelle un de ses historiens, le digne concitoyen de la « *mistica doctora*, » ainsi qu'un autre a nommé sainte Thérèse, ne mourut point en Allemagne, mais en revenant des pays d'outre-Rhin, à Madrid peut-être, peut-être ailleurs, assurément en sa patrie. A cette erreur de fait, il semble aussi que M. Collet ajoute une conjecture un peu bien hasardeuse, quand il essaie d'établir, en terminant, un rapport de filiation, — le mot n'est pas trop fort, — entre le génie d'un Victoria et celui d'un Jean-Sébastien Bach. Mais, en dépit de ces réserves, le chapitre final sur Victoria n'est point indifférent. Il achève avec éclat un ouvrage, qui, par une pente bien ménagée, s'élève, comme il le devait, jusqu'à ce glorieux faîte. Et puis, dans un ordre d'idées plus générales, l'intention d'un tel livre, nous le répétons, est louable, et l'effet en peut être salutaire. Ne perdons pas une occasion de rappeler les grands musiciens de la voix, ou des voix, à notre siècle démesurément symphonique ; à notre siècle dont on attaque la religion, les grands musiciens religieux. Leur art est digne, il est capable de

relever et de soutenir la vérité comme la beauté chrétienne dans les esprits et les âmes, où, par tant d'autres moyens, une politique de haine en poursuit, mais, si nous le voulons, n'en consommera pas la ruine. Méditons les paroles, citées plus haut, du vieux théoricien espagnol, Domingo Durán. La musique « est constituée pour servir et louer Notre-Seigneur... Dans les sciences pratiques, il n'en est aucune qui dirige le cœur humain vers la charité et la contemplation autant que la musique. Elle est une science divine et humaine qui provoque les cœurs à l'amour de Dieu... Sans elle, on ne peut, en désirant avec zèle le service de Dieu, célébrer les offices avec la solennité et la perfection due... » N'avait-il pas raison, le docteur mystique, d'intituler son traité *Lux bella*, « la Belle Lumière ? » Il n'ignorait pas quel secours et quel honneur une musique vraiment pieuse apporte à la piété. Dans les deux catégories de l'art strictement religieux, ou d'église (chant grégorien et polyphonie vocale), il savait combien de chefs-d'œuvre viennent de Dieu et retournent, et ramènent à Dieu. Voilà juste dix ans, un autre, un bien autre docteur, n'a pas moins bien vu ni moins bien montré tout cela. Dans un document fameux, et qui rayonne aussi d'une « belle lumière, » le pape Pie X a déterminé le rapport entre certaine musique d'une part et, de l'autre, la croyance de l'Église et sa prière. En cet ordre privilégié, nulle musique ne l'emporte sur la musique de l'Espagne au XVIe siècle. Servante de Dieu seul, et non pas seulement interprète, mais auxiliaire merveilleuse de la foi et de l'amour, nulle n'est plus digne de l'attention de l'Église, de son étude et de sa faveur.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La Chambre a eu le bon esprit de ne pas recommencer, à propos de la loi électorale, une discussion où tout a été dit et redit depuis longtemps et qui est vraiment épuisée. Le débat a été court, on est allé droit au fait, et le nouveau projet a été voté à une grande majorité. C'est M. Lefèvre qui en a fourni le texte sous forme d'amendement. Il nous conduit loin du scrutin de liste avec représentation proportionnelle, tel qu'il avait été présenté au début de la campagne par les partisans de la réforme. M. Charles Benoist ne reconnaît certainement plus son enfant ; il se résigne toutefois à adopter celui qu'on lui présente ; la résignation, à force de lassitude, est souvent la fin dernière des discussions parlementaires. L'amendement de M. Lefèvre est d'ailleurs très simple. Il rétablit le second tour de scrutin, ce qu'on ne saurait trop déplorer, car la suppression de ce second tour était une des meilleures conséquences de la réforme ; mais il en fallait deux pour qu'on pût, dans le premier, donner satisfaction aux partisans de la représentation proportionnelle fondée sur le quotient, et aux partisans du système majoritaire dans le second. C'est ce qu'a fait M. Lefèvre, sans que nous soyons sûr qu'il ait satisfait soit les uns, soit les autres. Maintenant la parole est au Sénat.

Les adversaires de la réforme, voyant qu'ils ne pouvaient plus en empêcher le vote, ont essayé de la rendre moins acceptable au parlement. Ils ont présenté un amendement d'après lequel le nombre des sièges affectés à chaque département, et par conséquent le quotient serait calculé non pas sur le nombre des habitans, mais sur celui des électeurs inscrits, et finalement celui des députés serait diminué de 77. Cet amendement, combattu avec beaucoup d'insistance par le gouvernement, n'en a pas moins été voté. M. le ministre de l'Intérieur a fort bien établi qu'en prenant pour base les électeurs inscrits, on

ressuscitait une sorte de pays légal, puisque, dans ce système, ce sont les inscrits qui sont représentés et non pas la population tout entière ; or, c'est celle-ci qui doit l'être, y compris les femmes, les enfans, les incapables. Cette doctrine, qui est à nos yeux d'une stricte orthodoxie, avait peut-être un caractère trop métaphysique pour l'esprit de la Chambre, et nous ne sommes pas surpris qu'elle ne s'y soit pas arrêtée ; mais qui aurait cru qu'elle s'amputerait elle-même de 77 de ses membres? Elle l'a fait pourtant, et il faut bénir la grâce d'en haut qui a agi sur elle, peut-être à son insu, lorsqu'elle a émis ce vote imprévu. Nous souhaitons vivement que le Sénat le maintienne. Les députés sont beaucoup trop nombreux, et c'est ce qui donne si souvent à la Chambre l'aspect d'une foule. On n'a d'ailleurs pas oublié que lorsque la Chambre a élevé d'autorité le traitement de ses membres de 9000 à 15000 francs, devant le surcroît de dépense que devait coûter cette autre « réforme, » l'engagement a été pris de diminuer le nombre des députés. Est-ce cette promesse que la Chambre a voulu tenir à la veille des élections, tout en espérant que le Sénat ne s'y prêterait pas?

La situation du gouvernement a été difficile dans ce débat. Plusieurs ministres ont été notoirement autrefois partisans du scrutin d'arrondissement : aussi, lorsque le Sénat s'est prononcé contre la représentation des minorités au moyen du quotient, n'ont-ils eu aucune peine à la condamner à leur tour. Mais voilà que tout d'un coup la Chambre a ressuscité le quotient et imposé à M. Barthou la tâche délicate pour lui de le soutenir au Luxembourg. Il a accepté cette mission avec philosophie : espérons qu'il la remplira avec succès. On comprend que le Sénat ait repoussé une première fois une loi que la Chambre avait votée pour elle-même et où il s'agissait de sa propre élection : on comprendrait moins qu'il s'obstinât après un nouveau vote qui a été émis à la majorité de 333 voix contre 225. Lui aussi, vraisemblablement, se résignera. La question ne sera d'ailleurs pas résolue pour cela parce que la loi est et restera trop mal faite pour n'avoir pas besoin d'être revisée un jour, mais il y aura un temps d'arrêt et les élections de mai apporteront sans doute quelques lumières sur ce que devra être la revision. Le Parlement actuel ne peut pas avoir la prétention de construire pour l'éternité.

L'intérêt principal se porte aujourd'hui sur les questions financières : on sait combien elles sont graves et complexes. Pendant plusieurs années, on a pu faire illusion au pays et lui donner à croire,

parce qu'il voulait bien s'y prêter, qu'on lui présentait un budget en équilibre, alors que cet équilibre était obtenu par les expédiens les plus artificiels. Mais tout s'use et les fictions les plus adroites n'ont qu'un temps, surtout dans le domaine des Finances qui est par excellence celui des réalités. Ce qu'il y avait de plus pénible, de plus douloureux, c'est que, en dépit d'une situation que tout le monde connaissait, l'habitude en était si bien prise que le gaspillage continuait : ne continue-t-il pas encore aujourd'hui? La France semblait assez riche pour payer toutes les lubies, toutes les folies qui venaient à l'esprit de réformateurs friands de popularité. La politique radicale-socialiste, qui nous régit depuis une quinzaine d'années, a été la plus dépensière qu'il y ait jamais eu. Le moment devait venir, et il est enfin venu, où elle produirait ses conséquences. Nous nous trouvons en présence d'un déficit qui est trop gros pour qu'on puisse le masquer encore : on est obligé d'avouer. Il est de 800 millions : de plus une somme de 900 millions est indispensable à des dépenses militaires qui ne doivent pas se renouveler. Au total, toutes les additions faites, c'est 1 700 millions qu'il faut trouver. Évidemment, on ne peut pas demander la somme tout entière, ni même la plus grande partie, à l'impôt; aucun budget ne tiendrait devant un pareil accroissement de charges et d'ailleurs rien ne serait plus injuste, ni moins conforme aux principes que d'opérer ainsi. Les ressources ordinaires du budget ne doivent faire face qu'aux dépenses ordinaires, c'est-à-dire à celles qui ont un caractère permanent et se renouvellent d'année en année; les autres, celles qui sont faites une fois pour toutes, qui ne se renouvellent pas nécessairement et qui profitent à l'avenir tout autant, sinon plus qu'au présent, doivent être fournies par l'emprunt. Notre matériel militaire a besoin aujourd'hui d'être complété ou renouvelé; de ce chef, 900 millions sont nécessaires; nul ne peut sérieusement contester qu'il y a lieu de les emprunter. Mais le reste? Le reste, nous venons de le dire, s'élève à 800 millions qui peuvent être réduits à 700 par des moyens de nature exceptionnelle : le gouvernement propose de mettre 400 de ces millions au compte de l'emprunt et d'en demander 300 à l'impôt.

C'est ici que des contestations se sont élevées dans la Commission du budget. Les 400 millions que le gouvernement demande à l'emprunt représentent ce qui a été dépensé au Maroc : sont-ce là des dépenses exceptionnelles, qui ne sont pas destinées à se renouveler? Qui oserait le soutenir? Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces dépenses profiteront à l'avenir plus qu'au présent. La génération actuelle béné-

ficiera peu de la conquête et de l'organisation du Maroc; elle en aura les charges; les avantages éventuels seront pour les générations futures; il est donc juste que celles-ci participent à la dépense et que cette dépense soit, au moins en partie, couverte par l'emprunt. Mais le gouvernement lui impute tout entière celle de ces deux dernières années et on s'explique que des objections se soient élevées à la Commission du budget et aient prévalu : à une majorité d'une voix, la Commission a décidé que ces 400 millions seraient distraits de l'emprunt et que celui-ci serait ramené de 1 300 à 900 millions. Soit : que va faire la Commission? La voilà obligée de trouver 700 millions d'impôts nouveaux : où les prendra-t-elle? à quelle source de la fortune publique se décidera-t-elle à les puiser? Ce n'est pas que les sources manquent, puisque chacun en propose une différente, mais il y en a où on a déjà puisé beaucoup et qui sont bien près d'être taries.

Une autre difficulté s'est produite à la Commission : la proposition y a été faite de ne s'occuper de l'emprunt que lorsqu'on aurait créé les ressources destinées à faire face à son annuité et à son amortissement. En vain M. le ministre des Finances a-t-il expliqué que, lorsqu'un emprunt est en cause, il y a de graves inconvéniens à le laisser en suspens sur le marché, où les affaires sont gênées ou paralysées jusqu'à ce qu'on sache s'il sera fait ou non, et dans quelles conditions il le sera. Une opération de ce genre exige une grande promptitude de résolution et d'exécution. C'est ce qu'a dit M. le ministre des Finances, et M. le président du Conseil l'a répété avec plus d'ampleur et de vigueur encore au banquet Mascuraud dont nous parlerons dans un moment. Rien n'y a fait : la Commission a décidé que l'impôt passerait avant l'emprunt. En attendant, le temps s'écoule et la situation devient de plus en plus obscure; mais qu'importe aux radicaux socialistes? Ils ont des préoccupations infiniment plus élevées que celles que peut causer l'état du marché et des affaires. Cette échéance qui se présente aujourd'hui et qui se traduit par l'obligation de recourir à la fois à l'emprunt et à l'impôt, il y a longtemps qu'ils l'attendent, qu'ils l'espèrent et que, dans toute la mesure de leurs forces, ils la préparent. Ils n'ont pas partagé les craintes que nous inspirait l'augmentation continuelle et finalement redoutable de nos dépenses; tout au contraire, ils ont poussé à cette augmentation pour hâter le moment où, grâce à l'affolement général, ils pourraient exhiber les impôts de leur choix et peut-être les faire accepter, sinon en totalité, au moins en partie. L'occasion se présente enfin, ils ne la laisseront pas échapper. M. Jaurès, dans son journal, partage la nation en deux classes

qu'il oppose violemment l'une à l'autre : les riches et les pauvres, et il conclut que les riches doivent supporter tout le poids des impôts nouveaux et les pauvres en être indemnes. Mais, où finissent les riches et où commencent les pauvres? Il est difficile de le préciser. Les riches, les vrais riches, sont peu nombreux en France, et nous en dirons presque autant des vrais pauvres; c'est la classe moyenne qui est de beaucoup la plus nombreuse. Un impôt qui ne porterait que sur les vrais riches les ruinerait et serait d'un faible produit. Les seuls impôts qui rapportent sont ceux que tout le monde paie, chacun bien entendu en proportion de ses moyens, et rien d'ailleurs n'est plus conforme à la justice sociale. Quoi qu'il en soit, les radicaux et les radicaux-socialistes s'agitent. Le gouvernement a proposé, pour couvrir l'emprunt, une aggravation de l'impôt successoral qui est déjà si lourd : les socialistes et les radicaux socialistes acceptent cet impôt en principe, ils y reviendront dans un moment, mais il suffit que le gouvernement le propose pour qu'ils l'écartent provisoirement, afin de faire place à leurs propres conceptions : impôt sur le revenu, impôt sur le capital, impôt sur l'accroissement de la fortune, quoi encore!

L'impôt sur le revenu est, on s'en souvient, pendant devant le Sénat. A la fin de la session d'été, la Commission des réformes fiscales à la Chambre, ne voyant rien venir du Luxembourg, a menacé de s'emparer de nouveau de la question, et le gouvernement a donné au Sénat un avertissement un peu enveloppé dans la forme, mais très net dans le fond, pour le presser d'aboutir, l'impôt sur le revenu devant être incorporé dans le budget de 1914. S'il pourra l'être, nous n'en savons rien. Toutefois, la question a été longuement étudiée et l'impôt sur le revenu, à supposer qu'il soit voté, ne sera pas le résultat d'une improvisation. Mais l'impôt sur le capital, mais l'impôt sur l'accroissement de la fortune, mais les autres dont on parle sont, au point de vue législatif et parlementaire, des questions nouvelles qui ne peuvent pas être résolues en un jour : elles prendront même beaucoup de temps! La Chambre donne, en vérité, un singulier spectacle; elle a l'air de se croire immortelle, alors qu'il lui reste à peine quelques mois à vivre; elle embrasse, ou, du moins, on lui propose d'embrasser des travaux qui, normalement, rempliraient plusieurs législatures, et elle est sur le point de disparaître. Les députés, dans les couloirs, devraient s'aborder comme le font, paraît-il, les trappistes, en se disant les uns aux autres : Frère, il faut mourir! et ils ne parlent que de discuter et de voter des impôts qui, en mettant les choses au mieux, exigeraient

plusieurs années d'études et de préparations. Ils vivent dans l'illusion de leur pérennité. Ils savent d'ailleurs fort bien que, s'ils intro duisent ces impôts dans le budget, le Sénat les en disjoindra jusqu'à plus ample information. Alors, quel jeu jouent-ils devant le pays ?

La Commission du budget n'a pas borné là ses premiers exploits. Elle n'a pas fait d'objection à ce que l'emprunt fût fait en rente perpétuelle 3 pour 100; mais quand il s'est agi de dire que cette rente ne serait jamais soumise à l'impôt et à prendre à cet égard un engagement formel, elle a reculé et équivoqué. Son rapporteur général, M. Noulens, avait introduit dans la loi une formule qui constituait un engagement formel, et il avait mis dans son rapport une phrase qui constatait et consacrait le caractère « contractuel » de l'engagement. C'est ce que la Commission n'a pas accepté. Elle a exigé que l'idée d'un contrat disparût du rapport et, après avoir admis que le texte de la loi mentionnât les privilèges et immunités dont la nouvelle rente jouirait comme l'ancienne, elle a ajouté une phrase entortillée pour expliquer qu'en cela elle n'avait « pas cru aliéner les droits de l'État, ni porter atteinte au principe maintes fois affirmé de l'égalité de tous les contribuables et de toutes les valeurs mobilières devant la loi. » En somme, ce que la Commission donne d'une main, elle le reprend de l'autre. Une autre rédaction, proposée par M. Théodore Reinach, réduirait à dix ans la durée de l'immunité de la nouvelle rente. Étrange aberration! Il serait difficile, à la veille d'un emprunt, de le frapper d'avance d'un pire discrédit. Le gouvernement est décidé à porter devant la Chambre les questions que la Commission a si étrangement résolues. Il prendra la Chambre pour arbitre, il posera devant elle la question de confiance : on verra alors quelle est l'autorité d'une Commission qui n'a pas de majorité et où les votes sont émis par 14 voix contre 13. Déjà, le groupe important de l'Entente démocratique et sociale, présidée par M. Guist'hau, réagissant fortement contre la Commission du budget, a donné raison au gouvernement contre elle. Il est même allé plus loin que lui : le gouvernement demande 1 300 millions à l'emprunt, le groupe veut lui en donner 1 500 millions, et M. Barthou semble tout disposé à les accepter. Il est temps de tirer tout cela au grand jour. La tribune est pour le gouvernement le véritable instrument d'action, tandis qu'on l'égratigne et qu'on le diminue, sans qu'il puisse se défendre, dans les conversations de couloirs et dans la pénombre des commissions. Il est impatient de s'expliquer.

Cette impatience s'est manifestée chez M. Barthou par le discours

qu'il a prononcé au banquet Mascuraud. On sait ce qu'est ce banquet. Nous le flatterions au delà de toute mesure en le comparant au banquet du Lord Maire à Londres, mais enfin il sert un peu au même objet, puisque tous les présidens du Conseil ne croient pas pouvoir se dispenser de s'y rendre tous les ans et d'y parler politique. C'est ce qu'a fait M. Barthou. On ne l'interpellait pas ailleurs, on faisait le silence autour de lui, il a rompu ce silence au banquet Mascuraud. Nous ne le suivrons pas à travers tous les sujets qu'il a traités : mais la partie de son discours qui se rapporte à l'emprunt et à l'impôt sur le revenu mérite une mention spéciale. De l'emprunt, il a dit à peu près ce que nous venons d'en dire nous-même, à savoir qu'il ne peut pas attendre et qu'il importe de savoir tout de suite ce que la Chambre doit en décider. Il suffit qu'un emprunt soit annoncé pour que les capitaux s'immobilisent afin d'y pourvoir, d'en profiter, si l'on veut : s'il se fait attendre, s'il ne vient pas, l'immobilisation des capitaux ne saurait se prolonger sans inconvénient pour les affaires et l'emprunt tardif risque alors de s'opérer dans de plus mauvaises conditions. Un enfant comprendrait cela. Mais c'est surtout au sujet de l'impôt sur le revenu que M. Barthou a prononcé des paroles significatives. Si cet impôt était voté par le Sénat tel qu'il l'a été par la Chambre, ce serait un désastre public ; il ne le sera sûrement pas sans modifications profondes; il s'en faut toutefois de beaucoup que celui dont le Sénat poursuit la préparation paraisse rassurant ; le commerce s'en inquiète, non sans motif, et M. le président du Conseil a profité de l'occasion qu'il avait de parler à un auditoire composé surtout de commerçans, d'hommes d'affaires, pour leur donner des assurances propres à calmer leurs inquiétudes. S'il y a réussi, nous l'en félicitons : il est toutefois probable que plus d'un de ses auditeurs, tout en l'applaudissant à tout rompre, tendait l'oreille du côté du Sénat. Les paroles de M. Barthou sont trop importantes pour que nous ne les citions pas *in extenso*. Après avoir rappelé les engagemens pris au sujet de l'impôt sur le revenu : « Nous voulons, a-t-il dit, que cette réforme ne soit pas une aventure et qu'elle ne risque pas de provoquer une véritable révolution dans le pays ; nous avons la volonté de faire en sorte qu'elle s'accorde avec ce qu'on a appelé les habitudes et les préjugés, mais aussi avec ce que nous considérons comme des droits légitimes et imprescriptibles. Est-ce qu'il se trouverait un homme pour aller demander à un paysan le secret de sa fortune et de ses entreprises, quand nous savons avec quel esprit d'économie il ramasse péniblement ses ressources; quand nous savons, pour le bien

connaître, combien il tient à se renfermer en lui-même et à faire respecter la liberté et la discrétion de son foyer? Et nous irions imposer à cet homme des moyens d'évaluation qui iraient à l'encontre de ses habitudes et de ses intérêts, de son tempérament et de son caractère? Ce serait là un défi mortel pour la République elle-même. Industriels et commerçans qui m'écoutez, vous êtes disposés à faire les sacrifices nécessaires. Vous avez tous le sentiment que l'impôt sur le revenu aura le résultat essentiel de vous faire échapper à toutes les hésitations, à toutes les incertitudes qui, d'un budget à l'autre, pèsent sur vous. Le ministre des Finances, lui aussi, échappera à ces incertitudes pénibles de chaque année. Vous saurez désormais en présence de quel impôt vous êtes, et je ne suis pas le premier chef de gouvernement à dire que cette réforme ne sera possible, c'est-à-dire viable, et qu'elle ne passera de la réalité des projets dans la vie économique du pays, qu'à la condition de respecter vos livres, votre foyer, votre comptabilité, le secret de votre fortune et de votre travail. » Il est bien naturel que M. le président du Conseil ait été applaudi par les hommes pratiques qui l'écoutaient; il a tracé le portrait idéal de l'impôt sur le revenu; mais nous nous demandons comment il en accordera tous les traits avec « les principes et les clauses essentielles du projet voté par la Chambre » qu'il a annoncé aussi « la volonté de respecter. » Une telle réussite est difficile. Quoi qu'il en soit, M. le président du Conseil a tenu, dans l'ensemble de son discours, le langage d'un homme de gouvernement et, comme lui, nous sommes impatient qu'il le fasse entendre à la Chambre.

Mais l'écoutera-t-elle? On peut être assuré que, si le gouvernement n'a pas été interpellé jusqu'ici, il ne perdra rien pour attendre. Ce silence est précurseur de l'orage : il signifie seulement que les coups qu'on prépare sont par avance très calculés et médités. M. Barthou a montré qu'il était homme à soutenir le combat, mais il aura besoin de toutes ses vertus défensives pour se tirer d'une situation qui est certainement une des plus compliquées que nous ayons vues. Après un défilé dangereux, il en trouvera un autre, et après le second, un troisième. Et ce sont ceux mêmes qui ont mis le pays dans la situation où il est et l'ont acculé à la nécessité de pourvoir à 1 800 millions de dépenses nouvelles, qui aujourd'hui mènent la campagne contre le gouvernement. Celui-ci fait de son mieux, et il faut souhaiter qu'il dure, car par qui serait-il remplacé?

Nous annoncions, il y a quinze jours, que le traité de paix entre la

Turquie et la Grèce était paraphé, mais qu'il n'était pas encore signé. Il l'a été très peu de jours après, non sans avoir subi quelques légères retouches qui ont été demandées à Constantinople et sur lesquelles on a eu le bon esprit de transiger à Athènes. Tel qu'il est, le traité est un très grand succès pour le gouvernement hellénique : rarement, dans l'histoire, un peuple a obtenu en aussi peu de temps des résultats aussi considérables. Sans doute la Grèce n'a pas réalisé tout son désir, car son désir est immense, ce qui est d'ailleurs de sa part parfaitement légitime, mais on est trop bon politique à Athènes pour ne pas savoir que, tout en conservant les plus grandes espérances, il faut, dans la pratique, se borner et se limiter. Nous avons sous les yeux un livre intéressant de M. Charles Vellay, intitulé : *L'irrédentisme hellénique*, livre qui s'appuie sur une documentation abondante et des statistiques bien faites pour conclure, en invoquant l'histoire et l'ethnographie, aux droits de la Grèce sur de vastes territoires en Europe, en Asie, dans les îles de la mer Égée ; mais M. Charles Vellay, après avoir tracé un beau tableau, conclut, avec beaucoup de bon sens, que « ce domaine est politiquement irréalisable, » parce qu'il est trop étendu et surtout trop dispersé. On ne peut admettre, en effet, que tout territoire où il y a des Grecs soit un territoire grec. M. Vellay s'applique donc à donner des limites raisonnables, quoique encore très larges, à l'irrédentisme hellénique, et c'est en cela que son livre est instructif. De ces territoires qu'elle sentait à elle, la Grèce a récupéré une partie notable. Elle peut, pour le moment, s'arrêter là et attendre.

L'influence roumaine s'est exercée, au dernier moment, de la manière la plus utile, pour amener les deux parties à se mettre d'accord. M. Take Jonesco est allé successivement à Athènes et à Constantinople et, ici et là, à Athènes surtout, puisque c'est à Athènes qu'avait lieu la négociation, sa présence a suffi pour incliner les négociateurs vers la conciliation. Son intervention, bien que discrète, a été ferme. On a compris que le gouvernement bulgare continuait de s'intéresser au traité de Belgrade et qu'il tiendrait à honneur que les clauses en fussent respectées. M. Take Jonesco, paraît-il, n'a pas hésité à dire que, si la Turquie attaquait la Grèce, celle-ci pourrait compter sur la Roumanie. A supposer que la Porte ait eu des velléités agressives, une telle déclaration était de nature à les dissiper.

On ne peut pas s'empêcher de penser que cette influence heureuse, efficace, puissante que la Roumanie exerce aujourd'hui dans les Balkans, aurait pu appartenir à la Bulgarie, si elle avait compris et joué son rôle autrement qu'elle ne l'a fait. Sa situation politique et morale était

admirable à la fin de la guerre contre la Porte : on sait avec quelle imprudence elle l'a gâtée. A qui la faute principale en revient-elle? M. Danef, puis le général Savof affirment que c'est le roi Ferdinand qui a donné l'ordre formel d'attaquer la Serbie et la Grèce. Il y aurait peu de générosité à accabler aujourd'hui un homme malheureux, mais, si les révélations de M. Danef et du général Savof sont exactes, il faut convenir que le Roi est l'auteur de son infortune. Le bruit a couru qu'il était à la veille d'abdiquer, et la nouvelle n'a pas paru tout à fait invraisemblable. Une dynastie étrangère importée dans un pays ne s'y maintient qu'à la condition de lui procurer toujours des avantages et des succès. C'est ce que le roi Ferdinand avait fait pour la Bulgarie jusqu'à ces derniers temps. Il diffère trop de ses sujets pour qu'il y ait jamais eu une sympathie véritable entre eux et lui, mais le même intérêt les rapprochait. En est-il de même aujourd'hui? Le roi Ferdinand sera dans l'histoire un exemple mémorable des vicissitudes humaines. On a pu croire un moment qu'il entrerait vainqueur à Constantinople et qu'il y fonderait un nouvel Empire : il est aujourd'hui à Vienne, troublé, incertain, bien lent à rentrer à Sofia où son absence commence à étonner. Il semble qu'il attende ou qu'il craigne quelque chose. On voit bien ce qu'il peut craindre, on ne comprend pas ce qu'il attend.

L'exposé que le comte Berchtold vient de faire à la Délégation hongroise de la politique qu'il a suivie, au cours des derniers événemens, dit peu de chose de la Bulgarie. « La Bulgarie, y lisons-nous, a heureusement surmonté sans ébranlemens intérieurs les revers de fortune qu'elle a subis malgré les exploits de sa vaillante armée. Toutefois, l'affranchissement national espéré par les populations n'a pas été réalisé partout. Il en est de même d'ailleurs du résultat de la paix de Bucarest, ainsi que de celui de la Réunion des ambassadeurs à Londres. De vastes territoires homogènes dans leur nationalité ont été placés sous la domination d'États de même race, mais parlant une autre langue, et les méthodes d'assimilation sommaire souvent pratiquées paraissent être de nature à produire une excitation défavorable au maintien de la paix. » Ce passage de son exposé n'est pas d'une clarté lumineuse ; on y voit seulement que le comte Berchtold, ayant éprouvé lui-même quelques déceptions, aime à énumérer celles des autres et qu'il estime que la situation dans les Balkans n'offre pas encore une solidité parfaite. A-t-il voulu, en le disant, encourager les espérances des Bulgares? A-t-il voulu plutôt entretenir les siennes? Cette seconde interprétation est sans doute la vraie. Cependant le

comte Berchtold affirme, au début de son exposé, que la politique austro-hongroise a pleinement atteint le but qu'elle s'était proposé et qui n'était autre que de garantir les « intérêts spéciaux » de l'Autriche, intérêts qui peuvent, dit-il, « se résumer dans la création d'une Albanie autonome, dans l'empêchement d'un déplacement de forces dans l'Adriatique et dans la création de conditions de stabilité dans la péninsule balkanique par des moyens autant que possible pacifiques : et c'est pourquoi, ajoute-t-il, il nous était impossible d'accepter la formule de désintéressement qui nous a été proposée. » C'est la France qui avait proposé cette formule et nous n'avons pas été étonné, pour notre compte, que l'Autriche ne l'ait pas admise au début des événemens, à un moment où il était impossible de savoir comment ils se développeraient ; mais était-il bien nécessaire de rappeler aujourd'hui cet incident déjà ancien et qui n'a pas eu d'importance ultérieure ? Le comte Berchtold affirme aussi qu'il a voulu le maintien de la paix « autant que possible, » ce qui donne à entendre qu'il était prêt à user d'autres moyens, si cela était nécessaire, et en effet il a mobilisé et armé. Cette mobilisation et ces armemens étaient faits, d'après ses explications, pour servir de contrepoids à ceux de la Russie : l'accord s'étant fait rapidement entre les deux pays, l'Autriche a pu démobiliser. De tout cela il résulte que satisfaction a été donnée à l'Autriche sur tous les points, et en somme, rien n'est plus exact ; le comte Berchtold, qui en tire avantage, a le droit de le faire ; et pourtant, il n'est qu'à moitié content, et il semble bien que l'opinion, en Autriche, le soit encore beaucoup moins que lui.

A cela nous ne pouvons rien et nous ne sommes pour rien : pourquoi le comte Berchtold montre-t-il donc un peu de mauvaise humeur contre nous ? Après avoir énuméré toutes les autres Puissances et s'être exprimé en termes confians et obligeans sur les rapports de l'Autriche avec chacune d'elles, il s'est contenté de dire : « Comme vous le savez, il n'y a pas d'intérêts appréciables qui nous séparent de la France. Si de temps en temps des voix peu amicales pour nous se font entendre de ce côté, on ne peut guère en trouver l'explication. Heureusement, nous n'avons pas lieu de croire que ces manifestations reflètent l'opinion des sphères compétentes. » C'est peu. Quelques orateurs hongrois en ont eu l'impression, et le comte Andrassy en particulier a tenu à affirmer, ce dont nous le remercions, que la politique française avait grandement contribué au maintien de la paix. Quant aux journaux, n'étant pas retenus par le sentiment de la responsabilité, ils se livrent parfois d'une manière inconsidérée aux impressions du moment ; mais

cela arrive dans tous les pays et d'habitude les gouvernemens ne donnent pas à ces opinions de la presse plus d'importance qu'il ne convient. On tremble à la pensée de ce qui arriverait, s'il en était autrement! Hier encore, la presse italienne, aujourd'hui apaisée, jetait contre nous feu et flamme, sans d'ailleurs trop savoir pourquoi. Nos propres journaux ont mis un grand empressement à fournir des explications à leurs confrères italiens, et tout s'est arrangé. Mais quel n'aurait pas été le danger si, pour parler comme le comte Berchtold, les manifestations de la presse italienne avaient reflété l'opinion des sphères compétentes? Le plus souvent, ces manifestations sont feu de paille : il serait toutefois périlleux de les renouveler trop souvent.

Où le comte Berchtold a tout à fait raison, c'est lorsqu'il dit qu'il n'y a pas d'intérêts appréciables qui séparent l'Autriche de la France : aussi, pendant ces dernières années, les deux pays, bien qu'ils appartinssent à des groupes politiques différens, ont-ils pu pratiquer l'un à l'égard de l'autre une politique bienveillante dont nous avons quelquefois éprouvé les effets utiles, et sans doute ce qui nous est arrivé est-il arrivé également à l'Autriche. Il n'y a nulle part en France un mauvais sentiment contre ce pays. L'opinion, chez nous, a une tendance généreuse à exprimer sa sympathie à un peuple petit et vaillant, lorsqu'elle le voit en butte aux mauvais procédés d'un voisin beaucoup plus puissant. Le drame la touche. Voilà pourquoi elle s'est vivement préoccupée du sort de la Serbie, avec le plus parfait désintéressement d'ailleurs. Insuffisamment instruite, elle ne voit généralement qu'un côté des choses, le plus apparent, celui qui excite le plus sa sensibilité : il ne faut pas en conclure qu'elle condamne tout le reste, ce qu'elle ne voit pas, ce qu'elle ne sait pas. Et, au surplus, le comte Berchtold est-il bien sûr que sa politique, qui est en ce moment l'objet, en Autriche même, de si vives critiques, soit, pour le présent et encore plus pour l'avenir, la meilleure qu'il y ait à suivre à l'égard de la Serbie?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

s ne
t ne
tre-
ntre
pres
ions
s été
esta-
om-
: il

qu'il
ce :
u'ils
quer
ons
rivé
un
en-
ant,
au-
'est
nté
ale-
plus
t le
, le
nent
sent
ard